N° 692 38e Année Tome CXCV 15 Avril 1927

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1er et le 15 du mois

DIRECTEUR ALFRED VALLETTE



Reproduction et traduction interdites

—

PRIX DU NUMÉRO

France....... 4 fr. | Etranger...... 4 fr. 50

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

PARIS-VIe

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, RVE DE CONDÉ, PARIS-6e (R. C. SEINE 80.493)

OSCAR WILDE

Ballade
de
la Geôle de Reading

La Vie de Prison en Angleterre
Poèmes en prose

traduits et annotés par

HENRY-D. DAVRAY

accompagnés de

L'HISTOIRE DE LA BALLADE DE LA GEOLE DE READING

par le traducteur.

I volume in-16. — Prix .... **12 fr.**

Il a été tiré :

55 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés à la presse de I à 55, à .... **70 fr.**

330 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 56 à 385, à .... **35 fr.**

A LA MÊME LIBRAIRIE :

De Profundis, précédé de **Lettres** écrites de la prison par Oscar Wilde à Robert Ross, traduits par Henry-D. Davray. Vol. in-16 .... **12 fr.**

LE PROBLÈME CHINOIS

—

La diplomatie baroque et le « nationalisme chinois ».

L'auteur de ces lignes désire mettre en évidence qu'après avoir passé un quart de siècle au milieu des Chinois, et prétendant ainsi connaître quelque peu les diverses faces de la question qu'il étudie, il se livre à cette tâche sans aucun parti pris et avec la certitude qu'il n'est pas un commerçant, un directeur de banque, un homme d'affaires d'Extrême-Orient, qui ne soit d'accord avec lui en ce qui concerne tout ce que nous avons exposé dans le précédent numéro (1), et, vraisemblablement, qui ne conclue comme nous allons le faire tout à l'heure.

Les critiques que nous adressons aux Chinois ne s'appliquent pas à l'immense majorité de la population. Cette dernière possède des qualités incontestables. Malheureusement, elles sont étouffées sous l'emprise et sous la terreur d'une sorte d'écume faite de meneurs et de profiteurs qui, pour camoufler leur abominable besogne, pour détourner l'attention de l'immense population chinoise gémissant sous leur joug, crient « haro » sur l'étranger et poussent ces masses crédules à l'assaut des concessions pour qu'elles tournent le dos à leurs villages en flammes et n'entendent point les

(1) Voyez *Mercure de France*, n° 691.

cris de leurs victimes. Telle est la vérité toute nue, et voilà ce que l'on appelle « le nationalisme chinois ».

Cette population ainsi subjuguée dépasse le chiffre de quatre cent millions d'individus. Nous avons dit qu'il n'existe aucune forme d'administration, aucun gouvernement, aucune loi suivie et appliquée, aucun tribunal digne de ce nom, aucun état civil, en un mot RIEN de ce qui constitue l'armature indispensable à tout pays, si peu organisé qu'il soit.

Sur ces quatre cent millions d'individus, il y en a à peine cent mille qui ont une vague teinture de connaissances européennes, c'est-à-dire qui savent qu'il existe d'autres contrées que la Chine, qui en connaissent plus ou moins l'organisation, et qui ne croient pas que les étrangers ont pour spécialité d'arracher les yeux des petits enfants pour en faire des médicaments ou des objectifs d'appareils photographiques (*sic*).

Sur quatre mille Chinois, il en est donc à peine un seul qui sache vaguement ce qu'est un étranger. On peut dire hardiment que sur ce chiffre de quatre cent millions d'individus, il y en a plus de trois cent quatre-vingt-dix-neuf millions qui ignorent tout du monde extérieur, n'ont aucune idée de ce que l'on dénomme électricité, vapeur, géographie, en un mot des notions élémentaires que possède l'un de nos cancres de l'école secondaire. Ils naissent, ces pauvres gens, vivent et meurent comme des insectes. Pas d'état civil. Ils ont une, deux, trois, plusieurs femmes, à l'effet d'avoir le plus d'enfants possible, et les filles sont encore souvent jetées à l'égout. On pouvait lire, dans un numéro du *North China Daily News* de l'année dernière, la lettre d'un correspondant qui se plaignait que la police de la concession internationale de Shanghaï permît à deux colporteurs, un homme et une femme, de transporter, dans des paniers, de petits enfants, en criant, comme ces gens passaient par les ruelles chinoises : « Petits enfants à vendre ! » Si telle chose est encore possible dans l'enceinte des

« concessions », où tel procédé est interdit, jugez un peu de ce qui a lieu en territoire chinois !

Voilà, pourtant, l'organisation — si l'on peut employer ce mot ! — d'un pays qui veut être traité d'égal à égal par la France et les autres grandes nations occidentales. Voilà l'état de choses que certains journalistes désignent du nom de « civilisation jaune » ou de « renaissance chinoise » !

D'autre part, cette immense masse veule, ignorante et passive, ne sait même pas ce que sont une République ou un Empereur, et croit encore qu'à Pékin le Fils du Ciel préside aux destinées de l'Empire du Milieu. Elle n'est pas hostile aux étrangers, bien au contraire, et au moindre signe de danger, pourchassée et pillée par ses tyrans, elle se précipite dans l'enceinte des missions et des « concessions » pour implorer leur protection contre les « nationalistes » chinois, ses compatriotes. Nous avons assisté à ce phénomène, pour la centième fois, le 20 mars dernier, lors de l'occupation, par les Sudistes, de la cité chinoise de Shanghaï.

Dans de pareilles circonstances, c'est par milliers que les Chinois des environs affluent dans les concessions, transportant tout ce qu'ils peuvent, malles, hardes, enfants, et suppliant les étrangers de leur donner asile et protection !

Quant à ces « nationalistes », mettons qu'ils constituent cet ensemble de cent mille individus, composés en majeure partie d'étudiants et élèves des collèges étrangers, et ajoutons la masse de sept ou huit cent mille bandits en uniforme qui déshonorent le nom de soldat. C'est cette partie de la population chinoise, c'est-à-dire un individu sur quatre cents, qui mène la danse, maintient le pays dans l'état d'anarchie qui le caractérise et, martyrisant, dans un seul esprit de lucre et de rapine, la masse immense et pacifique des paysans et des citadins, veut passer à l'étranger comme étant mue par les plus nobles sentiments de patriotisme et d'indépendance.

Il est un proverbe chinois qui a cours maintenant dans les campagnes et qui indique bien l'état d'esprit que nous signalons. « Il y a trois calamités, dit ce proverbe : les étudiants, les soldats et les bandits. » Peut-on, en moins de mots, mieux préciser l'état d'âme du pauvre diable de paysan chinois ? Aspirations nationales ? Marche vers le progrès ? Se débarrasser du joug des « traités inégaux » ? Que veux dire tout cela pour la population chinoise ? Rien, absolument rien. Elle n'aspire qu'à la paix, à la tranquillité ; et si la clique des étudiants et des soldats ne l'excitait pas par des mensonges tels que celui qui a trait aux yeux des enfants arrachés par les « chiens de l'Ouest » pour opérer des sortilèges, et autres criminelles absurdités de ce genre, il n'y aurait pas de population plus pacifique et avec laquelle on pourrait entretenir de rapports plus cordiaux que cette population chinoise.

La majorité des étudiants et élèves qui, chose à noter, ne possèdent un semblant d'instruction que grâce à ces mêmes étrangers qu'ils insultent à chaque moment, constitue une fausse élite de demi-ignorants qui ne se sont rien assimilé de l'esprit de la civilisation moderne. Ils répètent des formules de physique ou de mathématiques, des phrases de nos idéologues, des tirades de nos politiciens, des axiomes de la science médicale, mais sont incapables de développer un théorème, d'expliquer le principe de la T. S. F. ou d'établir un diagnostic. Par contre, leur intense vanité native s'est développée ridiculement dans le sentiment qu'ils ont de leur quasi supériorité sur la masse de leurs compatriotes ignares et de leur croyance, parce qu'ils peuvent citer Karl Marx, comme le ferait un perroquet, qu'ils sont les égaux, comme valeur intellectuelle, des étudiants de la Sorbonne ou de Cambridge.

Alors que le Japonais possède les qualités d'assimilation et de raisonnement qui font les inventeurs, — et l'on sait que dans le domaine de la chimie, de la biologie et de la science médicale, on doit beaucoup au Japon, — les jeunes

Chinois ne possèdent qu'un savoir mnémothechnique, et s'il en est parmi eux qui sont capables de « penser » logiquement, ils sont l'infinie exception. Tel est l'avis des nombreux professeurs de divers collèges en Chine et celui de tous les étrangers qui ont eu recours à la collaboration des « jeunes Chinois ».

Puis, vient la masse énorme de la soldatesque. Misérables coulis totalement illettrés comme leurs généraux, sachant à peine s'aligner, tirant au hasard, la crosse sous le bras, d'une lâcheté sans exemple lorsqu'ils combattent avec une force qui leur est moralement supérieure quoique très inférieure en nombre, ils sont féroces à l'égard de leurs compatriotes. Ils n'évacuent jamais une cité ou un village sans l'avoir razzié, pillé et incendié, violé les femmes, et laissent derrière eux — ces « nationalistes » — une traînée de sang et de flammes.

Ne touchant pour ainsi dire jamais de solde régulière, vivant au jour le jour de pillages et de rapines, levant des contributions sur les cités et les chambres de commerce, ils ne diffèrent des bandits qui, eux aussi, ravagent la Chine, que par le port d'un képi avec l'étoile à cinq branches. Car les bandits, étant la plupart du temps des soldats déserteurs, gardent leur uniforme et leurs armes, et se contentent d'envelopper leur crâne épais et tondu avec un chiffon sale, tout en gardant précieusement leur képi au fond de leur musette... car on ne sait jamais ce qui peut arriver. Soldat aujourd'hui, bandit demain, et soldat derechef après-demain.

Voilà donc les trois éléments de l'immense population chinoise clairement définis :

A. Le *peuple*, inerte, pacifique, favorable aux étrangers, sans aucun sens de « nationalisme » ou dont le nationalisme se limite au champ ou à la boutique. Au total, une population très sympathique malgré son apathie ;

B. La classe des *étudiants* qui a pris la place de celle des lettrés. Demi-savants, extrêmement vaniteux, poussant

l'amour de la « face » à sa plus extrême limite, ayant acquis leur simili savoir de l'étranger et poussant à la haine de ce dernier, parce que ce procédé est une maladie chronique de l'élite chinoise et leur permet de détourner sur ces étrangers la haine que leurs exactions attireraient sur eux.

C. La *soldatesque* répartie entre une dizaine de chefs, lesquels ne songent qu'à se tailler des fiefs et à remplir des coffres (1). Ces chefs, eux aussi, croient nécessaire de brimer et insulter les étrangers parce que ces derniers dénoncent leurs crimes contre leurs compatriotes et les empêchent quelque peu — oh, si peu ! — de pêcher en eau trouble. Le pillage des « concessions » serait pour ces bandits un plat de choix, ainsi que pour les dirigeants politiques : *et telle est la raison de la crise actuelle du mouvement xénophobe si improprement qualifié du terme de « nationalisme »*.

On voit donc combien est erronée cette opinion, en France, à savoir que le mouvement actuel est le résultat de « la volonté nationale » du peuple chinois. Il n'y a pas de « volonté » quelconque du peuple chinois, car s'il en existait une, elle se manifesterait d'abord à l'égard de ses propres tyrans et mettrait de l'ordre dans sa maison avant de s'en prendre aux étrangers.

§

Tels sont les éléments en face desquels se trouve la diplomatie étrangère.

Quel est le point de vue des étrangers en Chine ? Il est simple et naturel. Ils ne demandent à être traités en Chine que de la même manière que sont traités, en Europe et en Amérique, les Chinois.

Environ cinquante mille blancs résident en Chine, et

(1) Les télégrammes de Shanghaï nous apprennent que le maréchal Sun Chuan Fang, battu par les Cantonais, abandonne la partie et rentre dans la vie civile, car il a une immense fortune (*sic*).

Des informations ultérieures nous ont appris qu'il s'est embarqué pour le Japon... avec la caisse.

plus de *douze millions de Chinois* vivent d'une façon permanente en Europe, en Amérique et dans les diverses colonies. Ces Chinois jouissent des mêmes privilèges que les nationaux de ces diverses contrées, et s'enrichissent à l'abri des lois étrangères sans être molestés. Les étrangers demandent en Chine une égalité de traitement, et c'est parce qu'il a été impossible d'obtenir cette égalité qu'ils ont dû avoir recours au système de l'exterritorialité et des « concessions ».

Si un Chinois peut acheter une villa à Nice ou un immeuble Avenue de l'Opéra à Paris, par contre un Français ne saurait acquérir en Chine quoi que ce soit, en dehors des limites des « concessions ». N'y a-t-il pas là une inégalité flagrante de traitements ? Seules les missions, catholiques et protestantes, peuvent acquérir des immeubles — à titre précaire — pour les besoins de leurs institutions, hôpitaux et collèges, et encore ce droit, ce « privilège » va-t-il leur être retiré !

Enfin il est certain que le jour où les étrangers ne seront plus protégés par leur juridiction nationale, ils seront journellement en butte aux pires vexations et emprisonnés sans jugement, comme ce fut le cas, au cours de ces dernières années, pour un grand nombre de Russes et d'Allemands dont les tristes aventures dans les cachots chinois ont défrayé la chronique des journaux étrangers de l'Extrême-Orient.

Tel est donc le problème.

Personne ne songe à empiéter sur le territoire chinois et à ravir à cet immense empire un lopin de terre.

Cependant, contemplez l'œuvre du Japon et de la Russie. Le Japon ne saurait oublier l'affront que lui fit l'Angleterre, à la veille de la déplorable conférence de Washington, en dénonçant le traité qui liait ces deux pays. Il s'agissait de traiter le Japon en accusé et de répandre des larmes de crocodile sur le sort de la malheureuse Chine. On enjoignit au Japon de restituer aux Chinois le terri-

toire de Kiaotcheou — qui avait été précédemment à l'Allemagne et avait été en possession du Japon depuis le début de la guerre — et lorsque cette reddition fut effectuée, tous les étrangers de Chine, dont l'auteur de ces lignes, purent constater qu'une œuvre splendide allait tomber en ruines. La ville et le port de Tsingtao ne sont plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'ils étaient il y a cinq ans, les routes sont défoncées, les arbres coupés et les étrangers qui se hasardent à quelque cent mètres de la plage sont insultés par la soldatesque chinoise (1). Mais le Japon n'a pas oublié : et nous avons vu que dans le courant du mois de janvier, il a nettement et rudement décliné de collaborer avec l'Angleterre au rétablissement de l'ordre en Chine. Pourquoi ? C'est que le Japon qui a déjà conquis la Corée — autrefois tributaire de la Chine — occupe solidement la Mandchourie du Sud et que ses troupes campent le long de la voie ferrée de Dalny et Port-Arthur à Changchun. Je viens de voir, en décembre dernier, ces beaux soldats, nets et disciplinés, monter la garde et maintenir l'esprit de la civilisation moderne le long de cet admirable réseau de voies ferrées sur lequel circulent de splendides Pulman cars. Quelle différence avec les tristes chemins de fer en territoire chinois non contrôlé !

Ainsi, le Japon tient un morceau énorme et il a assez à faire en le maintenant, face aux ambitions russes qui, elles, s'affirment du Nord et se confrontent avec les intérêts japonais, dès Kharbin. Aussi se désintéressera-t-il de ce qui se passe sur les rives du Yangtse ou celles du Pei Ho. Qui trop embrasse mal étreint, et la Mandchourie du Sud est puissamment étreinte par les fils du Soleil Levant. Il se désintéressera d'autant plus des embarras de l'Angleterre que celle-ci, lors de la conférence de Washington, ainsi que nous l'avons dit, l'a complètement abandonné, ayant

(1) Les télégrammes récents nous apprennent qu'il en est de même de la concession britannique de Hankéou, qui depuis qu'elle est aux mains des Chinois, présente un spectacle lamentable.

décidé de faire risette aux Chinois, maintenant qu'elle n'avait plus besoin des Nippons. Si le mot « reconnaissance » n'existe pas dans le vocabulaire des Asiatiques, par contre celui de « rancune » y figure en gros caractères, et la Grande-Bretagne paiera cher la faute que ses diplomates ont commise ce jour-là.

Sur l'échiquier de la Chine, voyons donc maintenant les diverses puissances à leur place, la main sur les pions et prêtes à faire échec et mat ou, au contraire, à se voir confisquer le Roi, la Reine et tous leurs cavaliers et pions.

L'*Angleterre*, mal représentée à Pékin pendant des années, vient de rappeler son ministre et de le remplacer par sir Miles Lampson. D'un côté, elle ne peut rester sourde aux appels de milliers de ses nationaux qui, en créant des ports magnifiques en Chine avec le concours des autres étrangers, ont collaboré à l'établissement des seuls centres civilisés qui existent dans ce pays. La vie et les biens de ces gens sont en danger devant la vague de xénophobie qui s'abat sur eux comme elle s'abattra sur nous. Elle a pratiqué pendant trop longtemps la politique du *wait and see*, et le mal qu'il eût été facile d'enrayer il y a seulement deux ans demande maintenant l'application de mesures d'une bien plus grande ampleur. Chez elle, des politiciens en mal de réclame, la clique des Mac Donald et Lloyd George, sans parler du clan communiste, ignorant tout de la Chine et pérorant uniquement dans un intérêt personnel et électoral, fait des pieds et des mains pour empêcher l'Angleterre de faire son devoir — tout comme cette même clique agissait en France dans le même sens destructif et antinational, au sujet du Maroc. La Grande-Bretagne a demandé aux autres nations, la France, l'Italie, l'Amérique et le Japon, de collaborer avec elle à une œuvre d'assainissement qui s'impose. Le Japon, avons-nous dit, ne s'intéresse qu'à la Mandchourie, dans laquelle il entretient douze postes de T. S. F à grande puissance, et envoie l'Angleterre promener

en lui rappelant sa défection à Washington. Quant aux autres nations, nous allons en parler.

La *France* a des intérêts immenses en Extrême-Orient et rien de ce qui touche aux frontières de l'Indo-Chine ne doit lui rester indifférent. Pour le moment, la paix règne dans notre vaste colonie. Mais n'oublions pas que c'est un Annamite qui, à Canton, jeta une bombe sur la table du banquet qui était donné en l'honneur du Gouverneur Général de l'Indo-Chine, et transforma en une scène de carnage, pleine de fumée et de sang, une salle aimable où triomphaient quelques instants plus tôt les rires et les grâces. N'oublions pas, non plus, que les Cantonais ont élevé, à la mémoire de l'assassin, un monument qui relate cet exploit en termes pompeux, et si demain la vague rouge, après avoir déferlé jusqu'aux rives du Yangtze, par un mouvement de reflux, vient battre les abords de Hanoï, il n'y aura rien là qui puisse surprendre un observateur même superficiel des choses d'Extrême-Orient.

En Chine, nous possédons à Shanghaï, à Tientsin, à Hankéou, des « concessions » qui nous furent en quelque sorte imposées par les circonstances, puisque, ainsi que nous l'avons dit, les Chinois prétendaient nous interdire le droit de résider ou de commercer sur leur territoire. De nombreux Français se sont installés en ce pays. Ils y ont tous leurs intérêts, toute leur fortune, leur famille, et, pour beaucoup d'entre eux, leurs enfants y sont nés. Vont-ils être brutalement jetés à la porte, et le fruit de leur travail simplement confisqué ou détruit ? C'est au gouvernement français à répondre. Il semble qu'à Pékin, on ait toujours envisagé les choses avec un doux optimisme, et que le sort de nos compatriotes n'ait pas troublé les rêves de nos représentants. Je m'abstiendrai de répéter ce que j'ai entendu dire maintes et maintes fois à ce sujet et de poser la question souvent entendue : les représentants diplomatiques sont-ils faits et payés pour défendre en pays étranger les intérêts de leurs nationaux — ou uniquement pour jouer au bridge ?

L'*Amérique* a, jusqu'à ces tous derniers temps, pratiqué une politique extrêmement sinophile. Il y a en Amérique trente ou quarante fois autant de Chinois qu'il y a d'étrangers de toutes les nationalités en Chine. Ces gens, une fois qu'ils ont quitté le sol de l'Asie, se montrent partout disciplinés, aimables et travailleurs. Comment les Américains, qui jugent les Chinois de Chine d'après ceux de San Francisco ou de New-York, pourraient-ils penser que la véritable Chine n'est pas autre chose qu'un dangereux cloaque et une véritable honte pour le monde civilisé? Les missionnaires américains qui tirent de gros revenus de l'exercice de leur profession en Chine — et ne sont pas sans faire beaucoup de bien — font aussi beaucoup de mal, par suite de leur déformation professionnelle, en donnant aux jeunes Chinois une fausse idée de leur importance et en les flattant le plus possible pour s'assurer demain, quoi qu'il arrive, leur gagne-pain. En cela, les missionnaires ont fait fausse route et montré comment l'esprit de sectarisme et de prosélytisme peut obnubiler la claire vision des choses. Leurs rapports et leurs interventions à Washington ont eu pour objet de créer un clan pro-chinois et violemment xénophobe en Chine, conduit par des semi-aliénés dans le genre du fameux sénateur Borah, dont on connaît du reste les sorties contre la France. — Mais les yeux finissent par s'ouvrir, même lorsqu'il est bien tard. La politique de « non-intervention » en Chine, préconisée à un certain moment par le gouvernement de M. Coolidge, devient une farce lorsque l'on est au courant de l'intervention américaine au Nicaragua et de la situation aux Philippines. Ce sont là des théories du moment, et il faut espérer que devant la chasse sanglante faite à tous les étrangers en Chine, y compris messieurs les missionnaires américains dont deux viennent d'être assassinés tout récemment, les Etats-Unis comprendront qu'une intervention protectrice est tout aussi justifiée en Chine que dans l'Amérique du Sud.

Le *Japon*, avons-nous dit, après avoir annexé la Corée qui fait partie du continent chinois, après s'être solidement établi dans la Mandchourie du Sud, de Dalny à Changchun *via* Moukden, contrôle dans ces régions un continent plus grand que notre Indo-Chine. Ce morceau, il le tient bien et j'ajoute que cela est tant mieux dans l'intérêt supérieur de la civilisation. Là, règnent l'ordre et la courtoisie. Au delà, en Mandchourie chinoise, au Tchili, le désordre, le carnage, la concussion, la saleté et la haine de l'étranger. Quand on passe d'une région dans l'autre, on a l'impression de sortir de la nuit pour entrer dans la clarté.

Malgré que le Japon ait manifesté l'intention de poursuivre une politique indépendante, à la suite des affronts que les nations étrangères lui ont fait subir à Washington, il ne faudrait pas croire que, au cas où ses nationaux seraient l'objet de sévices graves au dehors des régions mandchoues, à Shanghaï par exemple, il se désintéresserait de leur sort. Le Japon possède des « concessions » dans diverses villes autres que Shanghaï, et déjà un grand nombre de navires de guerre japonais croisent dans les eaux chinoises, prêts à intervenir. Il n'est pas impossible, par contre, que des tractations inconnues des autres puissances aient lieu entre le Japon et Tchang Tso Lin, tractations aux termes desquels le Soleil Levant s'assurerait une mainmise définitive sur la Mandchourie, à la condition de se désintéresser du reste de la Chine et de soutenir Tchang Tso Lin contre les Russes, leur ennemi commun. Il est également possible que semblable tractation intervienne entre le Japon et les Soviets, auquel cas le prix du marché serait toujours le même : la Mandchourie réservée au Japon, et la Russie libre d'agir comme bon lui semble ailleurs. Cette dernière solution, serait souverainement dangereuse pour l'influence occidentale en Extrême-Orient, et j'ajoute qu'elle est loin d'être invraisemblable.

La *Belgique*, jusqu'à ces derniers temps, jouissait du

privilège de l'exterritorialité. Elle possédait également une concession à Tientsin, et ses intérêts sont considérables en Chine. On sait que le gouvernement fantôme de Pékin a simplement et unilatéralement dénoncé le Traité existant entre la Belgique et la Chine, et décidé que les Belges seraient dorénavant justiciables des mandarins chinois. Ce fut en Chine, à cette nouvelle, un *tolle* général de protestations de la part des commerçants étrangers de toutes les nationalités. Seuls les diplomates de Pékin continuèrent, imperturbables, leurs parties de bridge, et haussèrent les épaules. Il y eut bien quelques communications et échanges de notes, pour la forme, mais les gouvernements étrangers, tenus à peu près dans l'ignorance de ce grave incident, ne firent rien pour sauver la face de la Belgique. Le gouvernement belge, à tendance socialiste et humanitaire, tenta de réagir, mais, devant l'indifférence absolue des autres nations, ne pouvant faire aucune démonstration de force, il décida de jeter l'éponge. Puis, mettant les choses au pire, et créant un dangereux précédent qui servira à montrer aux diplomates de Pékin et aux gouvernements étrangers combien ils avaient tort de ne pas veiller au grain, les Belges abandonnèrent purement et simplement leur petite concession de Tientsin. Il est possible que les Chinois — et les Russes — leur aient fait, en sous-main, des promesses compensatoires intéressantes. Le fait est que la brèche est ouverte. Quelle que soit l'importance d'une « concession », grande ou petite, le principe reste le même et un grave précédent a été créé par suite de l'insuffisance diplomatique des étrangers. Il est intéressant de noter que les frais d'entretien de la concession belge à Tientsin, pour l'année 1925, se sont élevés à treize mille trois cents taels seulement, alors que ces mêmes frais, pour la concession française de cette ville, se montent à plus de *cinq cent mille taels*. L'énonciation de ces chiffres indique la différence énorme qui existe entre les intérêts français et belges, rien que dans la seule ville de Tientsin, et combien grave peut être la réper-

cussion, pour les concessions françaises, de la décision prise d'abandonner la concession belge.

Quant aux autres nations, c'est-à-dire l'Italie, la Hollande, l'Espagne et les Etats Scandinaves, qui toutes jouissent des mêmes privilèges d'exterritorialité, elles attendent. Elles aiment autant recueillir les fruits de l'intervention forcée de toute autre nation, comme le fit l'Amérique lorsque celle-ci s'empressa de réclamer pour elle les privilèges qui avaient coûté tant d'efforts à la France et à l'Angleterre, et, dans les circonstances présentes, on ne saurait blâmer leur attitude. Les intérêts de ces pays sont infiniment moins considérables que ceux de la France et de l'Angleterre et leurs moyens d'action beaucoup plus limités. Toutefois l'*Italie* vient de sortir de la période d'expectative et de déclarer sa volonté de protéger ses nationaux, d'accord avec l'Angleterre et l'Amérique.

Nous avons vu comment, sous une poussée de xénophobie analogue à celles qui ont déjà à plusieurs reprises secoué le continent jaune, sans que l'on ait cru à cette époque les qualifier du nom de « mouvement national », mais qui en diffère en ce sens qu'elle est de nos jours exploitée par la politique des Soviets, nous avons vu le prestige des étrangers sombrer de toutes parts. Nous savons que pourchassés dans toutes les provinces de la Chine sans distinction de nationalité, négociants, missionnaires et agents consulaires sont obligés de prendre la fuite et de s'embarquer sous les risées, les sarcasmes et les insultes de la populace chinoise, excitée par le clan des communistes russo-chinois de Canton. Nous avons vu la concession britannique de Hankéou attaquée par ces bandes, envahie au mépris des traités, les quelques fusiliers de garde frappés et blessés sans qu'ils aient esquissé un geste de défense et encore moins d'attaque, et finalement le consul anglais amenant son pavillon et se réfugiant sur une canonnière. Nous avons vu partout, à Chengtou, à Kiukiang, à Amoy, les demeures des étrangers envahies, pillées et incendiées, les marchan-

dises valant des millions de dollars détruites, les orphelines recueillies à Foutchéou par les Sœurs, enlevées et vendues 3 dollars chacune aux maisons de prostitution de l'endroit, par les admirables représentants du « nationalisme chinois »...

Pendant ce temps, que fait le corps diplomatique de Pékin ? Il fait ses malles entre deux protestations et deux parties de bridge...

Que font les gouvernements métropolitains ?

Ceux-ci attendent que les événements aient pris une tournure encore plus grave pour savoir ce qu'il faudra faire. C'est en quoi ils ont tort. Si la diplomatie servait à quelque chose, ce serait à prévenir et empêcher les catastrophes mondiales : il semble, au contraire, que, dans sa coupable négligence, elle se complaise à les préparer. En ce qui concerne les affaires de Chine, *jamais* la diplomatie ne s'est montrée plus inférieure à sa tâche. Elle s'est obstinée pendant des années à refuser d'entendre et d'écouter les avis autorisés des gens ayant l'expérience de l'Extrême-Orient, et le peu qu'elle voulait bien voir et comprendre, elle le camouflait à plaisir en persistant à représenter le gouvernement de Pékin comme un gouvernement comme un autre. Nos diplomates allaient sans cesse rendre visite à des Excellences chinoises qui n'étaient que des fantoches, et persistaient à traiter avec eux, durant le mois de mars 1927, alors qu'ils devaient savoir que ces « Excellences » seraient en fuite — avec la caisse — avant que peu de jours se fussent écoulés. Le rôle de la diplomatie aurait dû être d'ignorer ces pantins dangereux, et loin de négocier avec eux, avec le résultat que l'on sait, de les tenir à distance et de maintenir plus que jamais, haut et ferme, le prestige de leurs nationaux.

Elle n'a même pas le mérite, cette diplomatie, d'avoir contribué à la défense de Shanghaï, car ce sont les résidents de ce grand port qui ont annoncé, après la honteuse capitulation de Hankéou, qu'ils se défendraient eux-mêmes

par les armes, eux, leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, si leurs gouvernements en étaient incapables. C'est alors, et alors seulement, que l'Angleterre d'abord, puis l'Italie, puis l'Amérique et enfin la France sont sorties de leur torpeur ! Et si Shanghaï ne devient pas la proie de l'anarchie, des flammes et du pillage, on pourra dire que cette grande cité s'est sauvée elle-même.

Les journaux, mal renseignés par des nouvelles tronquées et hâtives, se gargarisent avec le « nationalisme chinois » et ne cachent par leur sympathie pour ce qu'ils croient une démonstration antibritannique. Il y a là un vieux levain de jalousie raciale qui se manifeste, et s'il est possible que les Anglais se fussent frotté les mains si nous eussions été aux prises avec de graves troubles en Indo-Chine, il ne saurait être nié que beaucoup d'étrangers voient, le sourire aux lèvres, l'Angleterre en difficulté avec les Chinois. Pendant ce temps-là, disent-ils, nous bénéficions des affaires que les Anglais ne font pas, et c'est pain bénit.

Politique tristement humaine et à bien courte vue. Car ce qui arrive aux Anglais aujourd'hui peut arriver aux Français demain, et les Américains déjà commencent à déchanter; et lorsque l'on doit jouer au plus malin avec les Chinois, cette politique devient à proprement parler stupide.

En face du monde jaune, il faut bien se dire que les intérêts du monde blanc et civilisé sont solidaires. C'est en vain que l'on lit sous la signature d'un journaliste parisien des plus réputés cette appréciation : « Il s'agit pour la civilisation blanche d'avoir un programme devant la civilisation jaune. » Hélas ! Il n'y a pas de « civilisation jaune » pas plus qu'il n'y a de civilisation canaque. Encore, les indigènes des îles du Pacifique vivent-ils paisiblement et ne se mangent-ils plus entre eux, tandis que les représentants de la « civilisation jaune », qui prétend traiter sur un pied d'égalité avec celle des Pasteur, des Wells, des Edison, ne se manifeste que par la plus effroyable anarchie, le meur-

tre, le pillage et l'absence des éléments de tout état organisé. Voilà cette civilisation jaune en face de laquelle vous demandez à la civilisation blanche « d'avoir un programme » !

§

« Dans ces conditions, direz-vous, et si vous niez que l'on puisse traiter avec la Chine sur un pied d'égalité, quel devrait être le « programme » de la civilisation blanche vis-à-vis du chaos chinois ? »

Ce programme serait assez simple à concevoir et à exécuter si les nations étrangères montraient un peu plus de cohésion et si leurs représentants à Pékin cessaient de « se tirer dans les jambes ».

Nul n'ambitionne pour son pays des conquêtes territoriales sur le territoire chinois. En fait, parmi les nations européennes, et à l'exception de la Russie dont on ignore les visées exactes — personne n'y songe. Le Japon et la Russie sont les seuls qui paraissent avoir une politique de cette nature, car l'occupation de la Mandchourie du Sud par les Japonais et de la Mongolie par les Russes a une portée bien plus grande que celle d'une simple sphère d'influence. Les étrangers qui possèdent des territoires appartenant géographiquement au continent chinois sont, outre le Japon avec la Corée et Formose, l'Angleterre avec Hongkong et le territoire de Kowlong, ainsi que Wei-Haï-Wei, et le Portugal avec l'île de Macao. Dirons-nous que l'Indo-Chine appartient au continent chinois ? Certainement oui en ce qui concerne le Tonkin et l'Annam, qui sont d'anciennes possessions chinoises et dont la population se sert des caractères chinois d'une manière identique à celle d'un Chinois de Canton ou de Pékin. En ce qui concerne ces territoires dont la possession est l'histoire du passé, il est bon, dans l'intérêt supérieur de l'humanité, qu'ils soient maintenus à l'abri de l'anarchie, et que la civilisation occi-

dentale entretienne en ces régions la paix, l'ordre et la prospérité.

Quant aux « concessions » imposées, ne l'oublions pas, par les Chinois eux-mêmes aux étrangers bannis de l'intérieur de la Chine, elles ne constituent pas des possessions territoriales, mais reposent sur un droit d'usage, en vertu d'un contract synallagmatique.

Nous nous y trouvons donc en présence :

a) De possessions territoriales ou protectorats appartenant à la France (Annam et Tonkin), à l'Angleterre (Hongkong, Kowlong et Wei-Haï-Wei), au Portugal (Macao), au Japon (Formose et région de Dalny) ;

b) De concessions ou territoires à bail concédés par la Chine à diverses puissances, dans un certain nombre de ports, dont les principaux sont Shanghaï, Canton, Tientsin, Hankéou, Amoy, Klukiang.

Les Chinois demandent à l'Angleterre le retour des possessions telles que Hongkong, Kowlong et Wei-Haï-Wei, sans dire quelles compensations ils offriraient pour la reddition de ces territoires qui valaient à peu près zéro il y a un siècle et qui maintenant, grâce à l'initiative britannique, représentent des milliards. Supposons que l'Angleterre, cédant à la pression des politiciens radicaux et communistes, commette la folie d'abaisser son pavillon sur ces territoires, se figure-t-on que la Chine va en rester là et ne pas nous demander, demain, d'évacuer l'Indo-Chine ? POURQUOI PAS ?

Quant aux concessions, le problème est le même.

Ces territoires, infimes par rapport à l'immense superficie de la Chine, sont les seuls de tout le continent chinois où règnent l'ordre et la prospérité. L'idée de les restituer purement et simplement aux Chinois, dans l'état actuel des choses, est, pour toute personne qui a visité la Chine, la chose du monde la plus saugrenue que l'on puisse imaginer. Je ne puis m'empêcher de songer à une pièce célèbre du répertoire du Grand-Guignol : *Le Système du Docteur Goudron et du Professeur Plume*. Des fous se sont emparés

du directeur et du personnel d'un asile d'aliénés, et ont entrepris, avec le résultat que l'on devine, d'administrer l'établissement à leur guise. Il en serait de même dans ce cas, et l'exemple lamentable des concessions allemandes et russes déjà rétrocédées aux Chinois, ainsi que celui du territoire de Tsingtao, nous indique assez de quoi, en ce qui concerne les intérêts étrangers en Chine, « demain serait fait ».

Il est regrettable de dire que le seul argument qui produise quelque effet, sur les dirigeants chinois, est celui de la force. Il n'est pas vrai de dire que la force prime toujours le droit. Il arrive qu'elle l'accompagne, et en Chine le droit, sans l'appui de la force, ne compte pas. Quels que soient les arguments des Chinois, quelles que soient les raisons qu'ils ont à faire valoir, il ne leur appartient pas d'attaquer et de mettre en fuite, sous les coups, les menaces de mort et les insultes, les milliers d'étrangers vivant chez eux sous un régime qui, s'il est inégal, A PRÉCISÉMENT ÉTÉ IMPOSÉ PAR LES CHINOIS EUX-MÊMES. Encore une fois, on n'obtient rien, absolument rien, de l'interlocuteur chinois si ce dernier ne sait qu'avec lui il ne suffit pas d'avoir raison, mais qu'il faut pouvoir exiger le respect des engagements pris, *par la force, s'il est nécessaire*. Alors, et alors seulement, inspire-t-on aux dirigeants du Céleste Empire une respectueuse considération.

Le régime des « concessions » était — et est plus que jamais — rendu nécessaire par ce fait que les Chinois maltraitent les étrangers et refusent de leur permettre de résider parmi eux. Le régime de l'exterritorialité s'imposait de même — et s'impose aujourd'hui plus que jamais — pour cette raison que les coutumes cruelles et barbares des fils de Han étaient incompatibles avec les règles les plus élémentaires de la justice telle que les Occidentaux la conçoivent.

Du reste le terme « justice », dans le sens noble et large du mot, échappe complètement au mandarin chinois.

Dans ces conditions, s'il est nécessaire d'avoir recours à

la force pour obliger les dirigeants de cette immense nation à observer les règles élémentaires du droit des gens — il faut y avoir recours, si pénible et si regrettable que soit cette extrémité. Et si les concessions de Shanghaï ne sont pas livrées, à leur tour, au pillage et à l'anarchie, c'est la seule présence des troupes étrangères qui les aura sauvées.

Mais que l'on ne se récrie pas. Il ne s'agit pas de nouvelle guerre ni de l'exécution — nous l'avons dit — d'une politique de conquête. Il s'agit de faire comprendre aux pirates empanachés que les nations occidentales ne permettront pas que leurs nationaux soient brimés, insultés, dépouillés et parfois massacrés sans représailles. Lorsque ces Chinois se rendront compte que l'ère des plaisanteries sanglantes est passée, et qu'elle ne saurait continuer sans risques graves pour eux, les manifestations de xénophobie cesseront comme par enchantement.

Les maisons de commerce françaises peuvent avoir bénéficié dans une certaine mesure du boycottage des maisons anglaises. En tous les cas, ce n'est là qu'un bénéfice passager, et nous pourrions citer le cas de nombreuses maisons françaises qui souffrent énormément du chaos actuel. La première des choses à faire est, pour les nations étrangères, de cesser de s'observer les unes les autres, et de montrer un front unique. L'Italie, grâce à ce fait qu'elle poursuit une politique éminemment nationale, a compris ce côté du problème et annoncé à l'Angleterre qu'elle collaborerait avec elle au rétablissement de la paix dans les régions chinoises. L'Amérique, si longtemps hésitante, vient de faire de même et des troupes se sont embarquées pour Manille, de façon à pouvoir, en quarante-huit heures, débarquer à Shanghaï ; quinze cents fusiliers marins ont même déjà pris position dans cette ville. Enfin le Japon même vient de débarquer de nouvelles troupes en Mandchourie et de nombreux navires de sa flotte de guerre croisent dans les eaux chinoises.

Quant à la France, il paraît que son rôle s'était limité à

l'envoi de 200 Annamites pour renforcer la police de la concession française de Shanghaï. Mais fort heureusement, au dernier moment, et pas une minute trop tôt, quelques troupes provenant de l'Indo-Chine ont débarqué et, malgré les objurgations de l'éternelle clique politicienne, pérorante et ignorante, prête à abandonner nos compatriotes en Chine pour flatter les égoïstes passions électorales, elles ont occupé la concession française de Shanghaï. Mais ces troupes, composées en majeure partie d'Annamites, frères de race des Chinois, sont tout à fait insuffisantes si l'on veut défendre la concession française dont le front est d'environ dix kilomètres.

Il apparaîtra peut-être à certains de nos diplomates qu'il est souverainement adroit d'avoir l'air de respecter les « aspirations nationales » chinoises (incendies, pillages de centaines de villes, meurtre de milliers de citadins, rançons des chambres de commerce, enlèvement de milliers de notables, culture de l'opium obligatoire, etc., etc.). Ces messieurs se figurent qu'en échange de cette politique de neutralité aimable, pendant que nos compatriotes souffrent de cet état de choses, ils obtiendront, lorsque les étrangers seront définitivement chassés de la Chine, des avantages inestimables et quelques décorations de plus ! Quels avantages ? Se figure-t-on que si l'Angleterre est obligée de capituler, soit au point de vue des concessions, soit en ce qui regarde la précieuse sauvegarde de l'exterritorialité, il nous sera permis de garder ce qu'elle aura perdu ? Evidemment non, et la clause de la nation la moins favorisée jouera automatiquement, quelles que soient les risettes que l'on aura faites au gouvernement de Pékin ou à celui de Canton. L'Angleterre nous aurait proposé de collaborer avec elle et nous aurions décliné cette offre. Je ne sais jusqu'à quel point cette allégation était exacte et conforme à la réalité. Elle paraît cependant vraisemblable si l'on tient compte du ton des communiqués d'allure officielle que l'on remarque parfois dans certains journaux et qui contiennent

ce que les Américains appellent *the usual apple sauce*, c'est-à-dire « la pommade usuelle » à l'usage du vulgaire public.

Le mot d'ordre semblait être une sorte de neutralité bienveillante, et, ainsi que nous venons de le dire, une sorte de tendresse affectueuse à l'égard du gouvernement de Canton, tout en faisant également risette au gouvernement fantôme de Pékin. Il est probable, sinon certain, que la politique anti-anglaise qui caractérise le mouvement xénophobe chinois est inspirée par ses conseillers étrangers. La même politique tend à ménager pour le moment la France, quitte à lui tomber sur les reins lorsqu'on aura battu en brèche l'Angleterre.

Sous la réserve de ce que nous avons dit plus haut, nous présenterons deux observations :

a) Il vaut mieux prévenir que guérir. Le langage de M. Briand, à la Chambre, le 10 février, a été celui qu'il fallait tenir, lorsqu'il a mis les Chinois en garde contre tout excès de leur part. Quant à notre sympathie pour des « aspirations nationales » qui, encore une fois, n'existent point, c'est encore de l'*apple sauce*. Aussi, il ne suffit pas de dire aux gouvernants chinois du Nord et du Sud : « Soyez sages, car il nous serait désagréable d'apprendre que vous avez jeté à la porte plusieurs milliers de Français qui, s'ils ont créé chez vous des établissements de toute nature dont vous bénéficiez, sont cependant infiniment moins nombreux que les jeunes Chinois qui résident en France. » Il faut que les intérêts français soient sauvegardés d'une manière absolue et catégorique, et c'est seulement la présence de forces suffisantes à proximité du théâtre de troubles éventuels qui garantira la sécurité de nos compatriotes et fera comprendre aux Chinois la nécessité pour eux de se conformer aux règles essentielles du droit des gens.

b) Quelles que soient les dispositions bienveillantes que nous éprouvions à l'égard de la population chinoise, il faut

bien se convaincre d'une chose, c'est que jamais le gouvernement de Pékin n'a manifesté de reconnaissance pour une attention dont il a été l'objet. Les abandons de droits ou de privilèges, quelque impérieux que soient ces derniers, ne seront jamais regardés par les Chinois que comme une preuve de faiblesse et un signe de peur dont ils prendront immédiatement avantage. Ils ne comprendront jamais la portée d'un geste dit « généreux », parce que la mentalité chinoise ne comprend pas, ainsi que le disent fort bien Arthur Smith et Rodney Gilbert, que l'on fasse abandon de quelque chose de profitable, *without some consideration of some sort* — c'est-à-dire sans recevoir quelque chose d'appréciable en échange.

Les Français d'Extrême-Orient possèdent dans ces lointaines régions des biens, des maisons de commerce, des industries qui sont protégés contre les exactions mandarinales par un régime que les circonstances seules ont dû instituer sous une forme exceptionnelle, et il serait criminel de céder aux menaces et aux discours de la médiocre et hargneuse *intelligentia* chinoise inspirée par ses conseillers bolchevistes. Il serait criminel de sacrifier les intérêts et la sécurité de milliers de nos compatriotes qui loin de la mère patrie ont apporté là-bas le meilleur exemple d'énergie et de labeur sur la foi des traités maintenant violés et cela au moment où la Chine présente un état d'anarchie qui constitue un grave danger pour la paix du monde.

Nous l'avons dit. Que demandent les Français d'Extrême-Orient, aussi bien que tous les étrangers qui résident comme eux en terre d'Asie ? Uniquement le droit de résider et de commercer librement dans ces régions, *tout comme les Chinois exercent ces mêmes droits chez nous*. Un point, c'est tout.

Si un Chinois est en France victime d'un accident de voiture, par exemple, s'il a un litige contre une maison française, s'il voyage en province, soit comme homme d'af-

faires soit comme touriste, il est partout traité exactement comme un citoyen français. S'il lui plaît d'acheter un immeuble à Paris ou une villa à Nice, de créer une société de commerce, ou d'ouvrir un magasin, il est libre de le faire et n'a à se plier à d'autres règlements que ceux auxquels se plient les Français eux-mêmes. Devant les Tribunaux, les juges ne feront entre ce Chinois demandeur et le Français qu'il assigne, aucune différence : la balance de la justice pèsera d'un poids égal pour l'un et l'autre. Si un Chinois réside en Angleterre, en Amérique, dans les Etats Scandinaves, dans tout pays civilisé, il est assuré d'être traité partout avec la même considération que n'importe lequel des citoyens de ce pays.

Cette égalité de traitement, il est impossible maintenant, comme il a toujours été impossible dans le passé, de l'obtenir pour les étrangers en Chine, et *telle est l'unique origine des traités soi-disant « inégaux »*.

On peut admettre que, dans un avenir encore lointain, les Célestes se rendent compte que cette politique égoïste, ridicule et à courte vue ne paye pas, à la longue. Ils finiront par comprendre qu'au lieu de bluffer à Genève, à Washington, à Paris et à Londres, il serait préférable de mettre quelque ordre dans leur vaste demeure en pourriture, d'instituer un système élémentaire d'état civil, de codifier leurs lois à peine ébauchées par des étrangers — naturellement — et de créer des Tribunaux composés de magistrats qui ne soient pas en même temps, ô comble de l'ironie! des collecteurs d'impôts, prêts à rendre leurs jugements en faveur de la partie qui les achètera. Ils comprendront enfin que si leur pays s'enorgueillit de posséder des ports splendides tels que Shanghaï et Hongkong, c'est aux étrangers, et aux étrangers SEULS, qu'ils les doivent. En attendant, le devoir des gouvernements et des diplomates qui les représentent à Pékin consiste non pas à s'attendrir devant un soi-disant réveil national qui n'a jamais existé dans le noble sens du mot, ni de céder aux

menaces et à la pression, — mais de protéger énergiquement les biens et la vie de leurs nationaux et de faire respecter intégralement leurs droits. A ce point de vue, l'unanimité des étrangers qui résident en Chine déplore la carence complète de ces gouvernements, et de ces diplomates, surtout pendant ces dernières années, et attend le moment où ils auront enfin le sens des réalités.

Il était facile de prévoir la marche des événements et je me souviens que le chef de la sûreté de la concession internationale, il y a cinq ans de cela, un jour que nous nous promenions sur le Bund de Shanghaï, me disait, en montrant de la main la magnifique rangée de monuments due à l'initiative et à la civilisation occidentale : « Tout cela sera avant longtemps la proie du bolchevisme chinois : et alors, ce sera la ruine de Shanghaï. »

Mais les diplomates n'ont pas voulu voir. Les derniers télégrammes reçus nous annoncent qu'ils parlent de reviser les traités avec Wellington Koo, le ministre des Affaires Etrangères d'un gouvernement de Pékin qui n'existe plus, et alors que demain la Chine tout entière sera sous le joug du gouvernement de Canton !

Déjà, le 1er janvier dernier, une première reculade diplomatique était amorcée par la reddition aux Chinois de la Cour Mixte Internationale de Shanghaï. Avec qui la diplomatie avait-elle traité pour accepter cet abandon à un moment où, au contraire, il fallait montrer le plus de hautaine dignité ? Avec un gouvernement quelconque ? Point du tout : avec le fameux général Sun Chuang Fang, gouverneur des provinces entourant Shanghaï et qui, au dire des derniers télégrammes reçus de Chine, vient de s'enfuir au Japon avec la caisse, une bagatelle de cent mille livres sterling...

Demain — et cela sera chose faite lorsque cet article paraîtra, — les seuls maîtres de Shanghaï seront les Cantonais. Que vaudra alors l'accord passé avec le général en fuite ?... Poser la question, c'est la résoudre !

Avant de clore ce rapide examen de la question chinoise, il est intéressant de noter combien les étrangers qui résident en Chine se gaussent à la lecture des articles qui paraissent dans certains journaux et magazines français ou étrangers et qui dénotent de la part de leurs auteurs une singulière ignorance du sujet traité par eux. Cet amusement devient parfois de l'indignation lorsque le paradoxe est poussé trop loin, et devient l'œuvre de politiciens qui, ne songeant qu'à un intérêt de pur clocher, font bon marché de leurs compatriotes au delà des mers.

Toute thèse peut se défendre lorsqu'elle repose sur une connaissance du sujet traité et non sur des erreurs grossières. En se basant sur ces dernières un écrivain ou un conférencier commet non seulement une mauvaise action puisqu'elle tend à porter préjudice à toute une catégorie de ses concitoyens, mais encore il se rend ridicule auprès de ceux qui savent la vérité.

Tel est le cas pour certaines notabilités qui n'ont pas hésité à appuyer de l'autorité de leurs noms, inscrits en lettres flamboyantes au bas d'affiches placardées en faveur « du mouvement de libération de la jeune Chine », un appel au public français en faveur de leurs protégés. Quelque insidieuse que soit la propagande qui tient les fils du soi-disant mouvement national chinois, il est étrange que des hommes de race blanche oublient que le véritable nationalisme commence chez soi ; et il est regrettable que leur attendrissement s'épanche en faveur des jaunes et si peu en faveur de leurs frères de race, pionniers lointains de notre civilisation.

J'ai entendu récemment un homme politique développer, avec un grand talent de parole, ses idées sur la Chine et conclure dans le sens de la non intervention absolue. Qu'importent les Français de l'Extrême-Orient, pourvu que des principes soient sauvegardés dans le fief électoral ! Périssent des Français (ailleurs que dans ma circonscription), plutôt que des principes, et qu'importe que des

faits soient ou dénaturés ou simplement ignorés pourvu que l'harmonie de la parole prête à une thèse de pure politique la séduction de son ronronnement trompeur qui endort le public et l'entraîne vers de fausses déductions...

Mais en Chine, pendant que les jeunes Célestes, dans les dancings de Montmartre ou du Quartier Latin, donnent aux grisettes enamourées l'illusion d'un raffinement étrange et sont l'objet de l'admiration respectueuse des braves bourgeois, en Chine, des Français, des hommes de race blanche serrent les rangs derrière les fils de fer barbelés que la diplomatie hésitante et timorée les a forcés d'ériger pour défendre leur existence, celle de leurs femmes et de leurs enfants. Des hordes sans discipline, sans idéal, resserrent leur étau autour d'eux chaque jour un peu plus, pendant qu'à l'horizon s'élèvent les colonnes de fumée et les flammes qui dévorent les cités et les campagnes dévastées...

R. D'AUXION DE RUFFÉ.

LA FEMME OISIVE ET LA SOCIÉTÉ MODERNE

—

« La Vicomtesse Rhondda, disait Bernard Shaw en ouvrant le débat dont nous allons publier le texte, est la Terreur de la Chambre des Lords. » Elle est, de droit, pairesse du Royaume. C'est aussi une femme d'affaires extrêmement capable. En conséquence, les membres de la Chambre des Lords se soulèvent et déclarent : « Si lady Rhondda entre ici, nous partons. » Disons, en langage moins pittoresque, qu'aucune loi n'interdisant à une pairesse in her own right *de siéger parmi ses pairs, lady Rhondda prétend, malgré la* tradition, *entrer effectivement à la Chambre des Lords, laquelle refuse de l'admettre. Le conflit dure depuis trois ans.*

Outre les gros intérêts en mainte entreprise que lui a légués son père, dictateur aux Vivres pendant la guerre (un des originaux du Lord Raingo *d'Arnold Bennett), la Vicomtesse Rhondda gouverne un trust d'édition, et dirige personnellement son éclectique et vivante revue hebdomadaire* Time and Tide. *C'est dans cette revue qu'en octobre et novembre derniers elle fit paraître sur, ou plutôt contre la Femme de Loisir, une série d'articles dont la conclusion était que l'Oisive est un fléau et une menace pour la civilisation.*

L'excellent poète-romancier et essayiste G. K. Chesterton, presque aussi connu chez nous qu'en Angleterre par son catholicisme jovial et sa catholicité d'intelligence, prit la défense des femmes qui ont du temps à perdre, c'est-à-dire à gagner, plaida que la femme sans profession, la mère de famille, est peut-être la plus occupée, la plus dignement; qu'il faudrait lui souhaiter plus de loisirs, non pas moins.

Sur quoi, Lady Rhondda le mit au défi d'accepter un débat public. Il releva le défi. Une rencontre en trois rounds, *si l'on peut dire, fut arrangée avec Bernard Shaw comme arbitre-président. La discussion eut lieu à Kingsway Hall le 27 janvier, devant une salle comble, fut radiophonée dans tout l'univers, à mesure qu'elle se déroulait, et suivie, dit-on,*

par huit millions d'auditeurs britanniques et américains. Tous les billets de un shilling étaient vendus d'avance. On offrait, la semaine précédente, cinq livres pour une place. Il y eut, aux portes, d'épiques bousculades.

Cet intéressant débat n'a été, faute de documents autorisés, l'objet que d'allusions dans la presse française, d'analyses et de comptes rendus dans la presse anglaise. Munis du texte, nous en donnons in extenso, *d'après la sténographie inédite, toutes les parties essentielles, savoir les deux principales interventions de lady Rhondda et de M. G. K. Chesterton, ainsi que les remarques préliminaires et les conclusions générales de M. Bernard Shaw.* — A. C.

M. BERNARD SHAW

Je vous demande, ladies et gentlemen, de vous tenir spécialement bien ce soir. Ce qui arrive en ce moment, ce n'est pas seulement que Bernard Shaw parle devant une salle comble, à un auditoire très prématurément enthousiaste. C'est Londres qui, par sans-fil, se fait entendre non seulement aux Iles Britanniques, mais à tout l'univers. Si vous vous laissez emporter par vos sentiments et criez quelque chose dans un instant de délire, ce quelque chose sera entendu par huit millions d'auditeurs. Et, parmi ces huit millions, il y aura votre femme ou votre mari. Prenez donc garde.

Autre point important. On est en train de nous *broadcaster* (radiophoner). Or, dans ce pays-ci la règle du *broadcasting* est que rien de nature à exciter les polémiques ne peut être prononcé, en public ou ailleurs... que par un membre du gouvernement. Comment allons-nous pouvoir nous livrer à une discussion animée, peut-être violente, sans verser dans la polémique? Je n'en sais rien. Je me trouve d'autant moins qualifié pour faire respecter ce règlement que je suis déjà moi-même, officiellement, personnellement, individuellement frappé d'interdiction radiotéléphonique, comme atteint de polémique congéni-

tale. Ma tâche est donc difficile. Mon devoir comme président m'oblige à laisser, contre tout risque, une pleine liberté de controverse aux différents orateurs, sur quelque sujet que ce soit, au nez et à la barbe de tous les ministres et gouvernements. Ce devoir, je l'accomplirai. (*Rires et applaudissements.*)

Mais voyez où cela peut nous mener. En ce moment, le ministre des Postes et Télégraphes nous écoute probablement. Il constate que je parle, moi, Bernard Shaw. A chaque mot que je dis, son émoi va grandissant. Comment m'arrêter? Comment arrêter les autres orateurs s'ils polémiquent? Je ne sais. Mais il est évident que le ministre des Postes et Télégraphes a le droit de requérir la force publique, de faire sortir la Garde Royale. Si un peloton d'agents et de grenadiers force les portes de cette salle, détruit les microphones et me conduit au poste, je vous conjure de ne pas résister. (*Rires.*) La Constitution vous fournit un remède. Vous voterez contre le Gouvernement à la prochaine élection. (*Rires. Applaudissements.*) Vous me direz que ce n'est pas un remède, et que vous aviez d'avance ce dessein. Alors, voici un autre moyen, également constitutionnel. Je parle non seulement à vous, dans cette salle, mais aux huit millions qui m'écoutent. Que chacun écrive au ministre des Postes et lui dise ce qu'il pense de lui. Vous resterez strictement sur le terrain légal, apporterez en gros sous une somme considérable au Trésor et nul ministre n'osera plus attenter à la liberté de la parole en Angleterre. (*Applaudissements.*) Ces bravos me paraissent tièdes.. J'espère que ce n'est pas la question du timbre qui vous retient... Mais venons à notre propos...

Nous allons discuter la Femme de Loisir. Cela me fait sentir combien je suis vieux. Quand j'étais jeune, la femme n'avait pas de loisirs. Elle avait sa maison, ses enfants et son mari à morigéner, comme il doit l'être pour

que tout aille bien. Nous avons changé tout ça. La maison et le ménage, nous nous en sommes libérés par l'appartement service compris ou par la vie d'hôtel. Nous nous sommes débarrassés des enfants en surnombre par le *birth control* (limitation des naissances). La femme du commun a maintenant des loisirs. Elle peut, s'il lui plaît, boire des cocktails, aller aux night-clubs, danser le charleston. Que va répondre M. Chesterton?

Nous le connaissons tous, nous savons de lui beaucoup de choses. Il m'a dépassé comme socialiste en donnant à la fin au socialisme son nom véritable, correct et définitif : Distributivisme, ou Système de Distribution. Il prêche aussi d'excellents sermons. Mais il y a un Chesterton qui m'intrigue. C'est l'Anacréon qui est en lui. Entre ses sermons et ses accès moralisateurs qui touchent à ce qu'il y a de plus intime au monde, il se fait de temps en temps l'apôtre de la Grande Noce. C'est peut-être ce personnage qu'il va jouer devant vous. Il défendra peut-être le cocktail et le charleston. J'ai tout de même idée, — bien que mon impartialité de président m'oblige à la discrétion — que, si vous le sommiez de danser le charleston avec Lady Rhondda, il en serait incapable... (M. Chesterton est corpulent et rubicond.) Je prie Lady Rhondda d'entrer dans le ring et de gagner son match. Lady Rhondda à la parole.

LADY RHONDDA

Lady Rhondda ré-affirme que la Femme de Loisir est un fléau et une menace. Elle rappelle les quatre études de Tchekoff : *La Maison de Brise-Cœur* et la préface qu'y ajouta Shaw, montrant qu'il tenait l'oisiveté des femmes cultivées pour responsable de l'état où arrivait la civilisation, juste avant la guerre.

On répond qu'il n'y a pas de femmes vraiment oisives, que l'Inoccupée est un mythe. Mais les femmes peuvent être fort occupées et ne faire rien que d'inutile ou de nuisible. On dit que les non-mariées travaillent, et que les

femmes mariées ont plus que les mains pleines quand elles élèvent une famille. M. Chesterton prétend même qu'un seul enfant absorbe une vie de femme. Alors, tant pis pour l'enfant! Non, la femme inoccupée n'est pas un mythe. En voici une qui m'écrit :

Je suppose que vous pensez aux femmes dans mon cas, — mariées, quarante ans et plus, — leur famille élevée, assez riches pour avoir au moins deux domestiques — seul travail : surveillance et direction de la maison. Deux ou trois heures par jour, voilà tout ce qu'il me faut, sauf quand une des bonnes est malade. Voici la journée type : Déjeuner 7 1/2 à 8 h., un peu de ménage, plumeau, brosse, fleurs, téléphone, arranger la journée, commander les repas, 8 à 11. Magasins avec fille 20 ans, plus oisive encore. On passe chez des amis, 11 à 1 1/2. Lunch. A 3 h. 30, bridge ou coiffeur. A 7 h. dîner. 8 h. théâtre, soirée, bal. Jour après jour... mortellement futile, n'est-ce pas?

Lisez un de ces magazines de grandes écoles où les anciennes élèves racontent aux plus jeunes leur vie émancipée. Vous aurez un tableau de leurs bonheurs. A. va dans le Yorkshire pour être demoiselle d'honneur. B. compte aller en Suisse pour deux mois de Sports d'Hiver, puis à Biarritz. C. aux Indes pour six mois. D. et sa mère ont loué leur maison et errent au hasard.

S'il n'y avait pas de femmes oisives, les hauts talons auraient-ils envahi le monde? Les chaussures et les robes stupidement inadaptées au travail des travailleuses leur sont imposées par la mode que créent les Oisives. Les Grands Magasins et tout ce qu'ils symbolisent sont des moyens d'occuper leur temps. Il ne faut blâmer aucune Femme de Loisir en général parce que c'est elle, elle seule, qui peut mettre fin au système. Comment? Le principal est, en tout cas, d'éveiller chez les victimes la conscience de leur malheur; chez les autres la conscience de leur devoir.

M. G. K. CHESTERTON

J'ignore si la radiophonie fonctionne aussi pour moi; mais je suis, on vous l'a dit, d'un tempérament si romanesque et si insouciant que ça m'est égal. Le Président a dit que le *birth control* (mot juridique des Anglo-Saxons pour toutes pratiques limitant la conception) a supprimé la question d'enfants. S'il en était ainsi, nous serions des rois Hérode. Je comprendrais alors l'attitude de Lady Rhondda disant que les femmes sont oisives. Mais ce ne seraient pas seulement celles qu'elle considère comme « de loisir ». Oui, j'ai dit qu'un seul enfant suffit à occuper pleinement une mère. Je regrette qu'il en soit ainsi. Mais à qui la faute? A moi? ou à l'état de choses et d'esprit qui supprime les autres naissances? Il faut bien que je réponde sur cette question du Birth Control. Mais je n'oublie pas que sous ce prétexte la police peut entrer, et alors, quelle belle rafle.... (*Rires.*)

Il y aurait beaucoup à dire, même en faveur de la dame riche, languide et fainéante. Mais ce n'est pas sur ce point que je veux répondre. Je ne parle pas non plus en Anacréon, comme m'y invitait Bernard Shaw, et ne défendrai pas le cocktail ni le charleston. Anacréon ignorait le cocktail. S'il l'avait connu, il n'aurait pas écrit de si bons vers. Le cocktail est un excellent exemple de la dégradation que fait subir la vie moderne aux plus nobles joies, celle du bon vin en particulier. C'est un avilissement que de s'exciter l'esprit pour faire honneur à son dîner.

Lady Rhondda trouve horrible, pour une femme, de n'avoir rien à faire. Moi, je souhaite aux jeunes femmes comme aux jeunes hommes d'avoir beaucoup plus de loisir. Le vrai danger social des femmes de loisir, c'est qu'elles versent si souvent dans la philanthropie. Au moins, quand elles vont « danser, boire des cocktails et se renouveler de toutes façons », elles n'enlèvent pas

leurs plaisirs à d'autres. Faut-il donc devenir fonctionnaire pour être utile? Chaque femme sera-t-elle de la police sociale? Je puis me tromper, Lady Rhondda me corrigera. Mais c'est là ce qu'implique sa thèse. Je ne crois pas qu'on serve nécessairement l'humanité parce qu'on travaille hors de chez soi. Quoi, ce que vous appelez Affaires, Commerce, Professions libérales, Journalisme, est-ce donc si honorable? Est-il tellement urgent de soutenir de votre travail un édifice vermoulu?

Quitter son foyer pour devenir le serviteur ou la servante d'une Compagnie anonyme, c'est-à-dire frauder la Société? Quitter son foyer pour devenir le serviteur ou la servante d'un remède de charlatan, d'un aliment frelaté, c'est-à-dire empoisonner les autres? Quitter son foyer pour monter dans mon pauvre quartier de journalistes, écrire des mensonges pour quelques millionnaires, servir quelque énorme trust de journaux, c'est-à-dire tromper et égarer ses semblables? (*Rires. Applaudissements.*) Voilà en quoi consiste cet exode de la femme vers les professions dites libérales. On dirait vraiment, à entendre Lady Rhondda, que la femme n'a qu'à sortir de son foyer idéal et banlieusard pour entrer dans un royaume d'utopie où la terre entière et tous les travaux des hommes sont parfaitement agencés en vue de servir la Société. C'est tout le contraire qui est la vérité. Le foyer est le seul endroit qui nous reste où il y ait quelque liberté pour l'individu, quelque pouvoir créateur. Là seulement il est possible aux personnalités humaines de s'affirmer comme telles.

Le Mythe du Progrès vous abuse. L'excellente revue de Lady Rhondda s'appelle *Time and Tide*, le Temps et la Marée. Passe pour le Temps, mais la Marée? La Marée du prétendu Progrès, quel vilain mot, quelle sotte idée... On se figure un flot montant, une magnifique rivière qui va se jeter dans un océan de liberté. Non, c'est un océan de

platitude et de servitude. Femmes de loisir, il n'y a pas de marée, il n'y a qu'un Marais hors de chez vous.

Toutes les affaires sont syndiquées. Tous les articles sont standardisés. Tout se confond et fait banqueroute. Dans cette vastitude de futilités, de vulgarités, il reste de petites îles, des endroits secrets, de petites forteresses et de petits autels que les hommes et les femmes peuvent encore considérer comme à eux, non pas au Moloch. Il demeure encore quelque chose de la vie primitive dans ce qu'on appelle le Foyer, et c'est là ce que je défends. Là, on n'a pas encore dit aux hommes de cesser de manger, boire ou dormir à partir d'une certaine heure. C'est le seul endroit où ils ne soient pas obligés de s'habiller d'une certaine façon qui est celle des Grands Magasins. Là, on peut encore s'amuser, faire ce qu'on veut, mais c'est le seul endroit.

Cette discussion va plus loin que Lady Rhondda ne croit. Elle implique des philosophies qui ne peuvent être abordées. J'ai seulement voulu répondre à ce qui est au fond de l'attaque de Lady Rhondda contre les femmes de loisir, savoir qu'il est nécessaire qu'elles collaborent aux luttes et aux travaux de notre monde désaxé, commercial, et un jour ou l'autre monopoliste.

Je défends tous les petits royaumes qui protègent le loisir et la liberté. S'il arrive qu'une dame, héritière de traditions aristocratiques, n'ait rien à faire, et que j'aie à choisir entre elle et la créature de réclame ou d'affaires qui est en train de devenir le produit universel de notre état moderne, je préfère infiniment la grande dame. J'aime mieux la laisser se promener dans son parc ancien. Elle est au moins un ornement du monde. Mais ce n'est pas ce loisir de luxe que je défends. C'est la tradition quotidienne de la femme qui vit à son foyer.

LADY RHONDDA

Je suis en complet désaccord avec M. Chesterton. Si je comprends bien son tableau de la vie actuelle,... il dit que l'intérieur de la famille est chez nous le seul sanctuaire de bonheur et de liberté qui reste ouvert. La vie idéale serait donc de rester à la maison, comme autant d'humbles violettes ou d'escargots timides, rideaux bien clos et bien tirés, sans regarder par la fenêtre, par crainte de voir au dehors la société capitaliste. Cet idéal, je le trouve insuffisant à toute sorte d'égards.

D'abord la vie au foyer, l'éducation des enfants. Je ne dis pas qu'élever des enfants ne soit pas le métier techniquement le plus difficile au monde. Au contraire. Tous ceux qui ont examiné la question sont d'accord là-dessus. Je ne prétends pas qu'il n'y faille point apporter le meilleur de notre intelligence, dans la famille et au dehors. Mais je prétends qu'il y a une contradiction flagrante entre le tableau du monde que trace M. Chesterton et l'éducation des enfants, l'existence même de la famille fermée qui est son idéal. D'après lui, le monde est une horreur et une terreur telles que le meilleur parti serait apparemment le suicide. Pourtant, il est d'avis qu'il faut y jeter le plus d'enfants possible et, en outre, n'y rien faire pendant la présente génération, mais se contenter d'élever la prochaine! C'est comme si chaque marteau se proposait seulement de produire d'autres marteaux, dont le seul devoir consisterait à en faire encore d'autres, qui ne feraient jamais rien comme marteaux : tous reproducteurs, et aucun producteur. Voilà un bel idéal!

Je vois M. Chesterton qui sourit. Je suis heureux que cette perspective lui plaise. Pour moi, tout considéré, j'aimerais mieux le suicide... En tout cas, je ne me sens pas justifiée à mettre au monde une énorme famille qui, à

son tour, en procréerait une autre plus énorme, le tout pour rester chez soi et tirer les rideaux !

Remarquez bien que je ne me prononce pas ici sur la limitation des naissances. C'est une affaire personnelle qu'il appartient aux individus de décider. Je vois seulement la vie telle qu'elle est autour de moi. Les gens à l'aise ont trois ou quatre enfants au plus. Peut-être devraient-ils en avoir douze. Mais ils n'en ont que trois ou quatre. Les comptes à la douzaine sont finis. Avec trois ou quatre enfants « seulement », il arrive une époque dans la vie des femmes où elles ne sont plus entièrement occupées. C'est pour celles-là que je parle et aussi pour celles qui n'ayant que peu d'enfants, assez d'argent, assez de domestiques pour elles et leur famille, ont trop de loisirs, même pendant que les enfants sont jeunes. Je ne parle pas des autres femmes — j'en connais une très particulièrement qui *fait elle-même tout son ménage* et *élève ses deux enfants*. Je vous assure qu'elle n'a pas de temps à perdre. Oui, la majorité des femmes sont surmenées. (*Applaudissements.*) Ce n'est pas une raison pour que la minorité ne fasse rien.

M. Chesterton est terrifié en pensant que la femme du commun pourrait se vouer à la philanthropie. Ma foi, je ne tiens pas beaucoup moi-même à la philanthropie, mais je crois à la liberté. Si une femme va dans les faubourgs pour y faire ce qu'elle croit bon sous la forme *charité*, il faut se souvenir que M. Chesterton publie suivant le même principe un excellent journal appelé « Journal de G. K. », sans doute pour réformer le monde. C'est un peu dans le même sens que je dirige *Time and Tide*. Avons-nous le droit de dire à une femme s'occupant de charité que ce que nous faisons est bon, et que ce qu'elle fait est mauvais? J'en doute. Avec M. Chesterton, je trouve personnellement la philanthropie inefficace, inattractive. Mais je n'ai pas le droit de la juger.

Enfin, M. Chesterton a parlé des principes fondamentaux sur lesquels nos vies sont basées. Je vais dire ici clairement ce que je pense. Oui, je suis une femme d'affaires. Je fais du commerce et ne voudrais pas faire autre chose. Je crois que les Affaires, dans ce pays-ci, sont l'Affaire principale de la Nation. Toutes les autres professions sont des parasites par rapport à celle qui fournit la nourriture, l'habillement, la maison. Certes, notre civilisation est loin d'être parfaite. Quiconque regarde autour de soi en est convaincu. Mais il y a de bons morceaux et d'autres horribles. Il faut travailler dans le système où l'on se trouve, où l'on ne peut s'empêcher d'être, pour le changer si on le croit mauvais. C'est vrai des hommes comme des femmes. Je ne veux pas que les femmes se retirent chez elles et baissent les rideaux sous prétexte qu'il fait dégoûtant dehors. Si notre système social n'est pas assez bon pour elles, qu'elles sortent et le détruisent. S'il est suffisant, qu'elles y fassent leur part de travail.

M. G. K. CHESTERTON

Je n'ai pas l'habitude de tirer mes rideaux. Je fais comme Lady Rhondda, je publie une revue pour répandre mes idées, bien que la mienne ne soit en comparaison qu'un chiffon de papier. Mais que faire en face du Mécanisme écrasant qu'est la vie moderne? Ce que les paysans irlandais ont fait? Le coup de feu hors du coin du feu? — Ou bien, comme je le recommande, garder le sens de la liberté, cultiver chez soi, en soi, le pouvoir créateur? Il n'y a que la famille, le *Home* où l'on puisse encore penser, parler, créer librement. Partout ailleurs l'enfant, unique ou nom, l'homme et la femme, sont la proie d'une coercition constante. Nous n'avons, nous, que des pouvoirs de persuasion. Ni Lady Rhondda ni moi ne forçons les gens à acheter notre revue, sous peine, comme font les trusts de presse, de n'avoir pas de nouvelles. C'est le Foyer que je défends, celui de la pensée comme de la famille.

M. BERNARD SHAW

On m'a prié d'accomplir l'opération très abstraite qui s'appelle Résumé et Conclusion. Je suis prêt à résumer tout ce qu'on voudra. Mais M. Chesterton et Lady Rhondda refusent absolument de me laisser conclure sans avoir un mot à dire pour me résumer moi-même.

Ce débat n'a pas été très vif. Je suis heureux de constater que les deux disputants sont restés fidèles à l'excellente maxime de Robert Oxen : « Ne discutez jamais, répétez vos assertions. » Toute l'argumentation a jusqu'à présent consisté, comme d'habitude, pour chacun des deux participants, à s'attribuer réciproquement des positions qu'aucun n'occupait, parce qu'elles sont intenables pour quiconque a du bon sens. Dans toute discussion, il y a des phrases qui se prêtent à ce petit jeu.

Par exemple, M. Chesterton a parlé d'un système familial qui, pris à la lettre, nous ramènerait au régime oriental du « purdah » (le rideau = réclusion des femmes). Naturellement Lady Rhondda sait, et je sais aussi bien qu'elle, que M. Chesterton ne croit pas au « purdah », et que, s'il y croyait, il n'oserait pas le dire, puisque Mme Chesterton est ici, sur l'estrade.

Au cours du débat, j'ai aussi noté qu'il versait dans l'habitude dont le vieux Norvégien, Ibsen, voulait nous débarrasser, celle d'invoquer un idéal, de manier des abstractions. Par exemple, il a parlé du « foyer » (home) en général. Le « foyer » de qui, de quoi? En parlant ainsi d'un foyer impersonnel, non pas le foyer de quelqu'un en particulier, mais le « foyer », il a pu risquer l'assertion qu'un homme peut, chez lui, dire ce qu'il pense, et même penser ce qu'il veut. Mais, dès qu'on revient au foyer, Mesdames et Messieurs, c'est à peine si l'on ose penser. (*Rires.*) Prenez un des grands penseurs du monde, Socrate. Nous savons tous que s'il y avait un endroit où il ne pouvait dire que son âme fût sienne, c'était chez lui.

La position qu'a prise Lady Rhondda sur cette question du loisir est depuis longtemps fixée dans le distique : « Satan trouvera quelque mauvaise besogne à faire pour la main oisive. »

Mais, en traitant ce point, il faut se souvenir que notre système dit « capitaliste » n'est pas éternel. Comme le dit M. Chesterton, il craque déjà à cause de la faiblesse de sa propre fibre. Ou bien sa chute entraînera celle de la civilisation, et nous tous avec elle; ou bien il sera supprimé par ce que M. Chesterton appelle par euphémisme une distribution plus équitable des biens. Mais si vous avez une égale répartition de la propriété, vous aurez aussi l'égalité de travail et par conséquent l'égalité de repos. Nous aurons tous du loisir, et alors il sera temps de se demander ce que nous en ferons. Cela nous regardera.

M. Chesterton parle de la glorieuse situation de l'homme qui n'a rien à faire. Ce qu'il veut dire au fond, c'est que nous serons dans la glorieuse situation de faire ce qui nous plaira. Et encore n'est-ce pas là ce qu'il y a de plus glorieux, comme le savent les chemineaux. Ceux qui auront six à sept heures par jour pour faire exactement ce qui leur plaît se tourneront alors, je le crains, vers des gens comme Lady Rhondda ou moi, ou M. Chesterton, qui ont une certaine éloquence quand ils sont juchés sur une estrade, et leur demanderont : « Voulez-vous, s'il vous plaît, nous dire ce qui nous plaît? »

Je vais vous dire — car ceci on peut le dire — une des choses auxquelles j'attribue ma propre grandeur... Je l'attribue à la résolution que j'ai prise de bonne heure dans la vie de ne jamais me laisser persuader que je m'amusais quand, en réalité, je ne m'amusais pas. Voilà ce qu'il faudrait faire entrer dans la peau des gens qui sont menacés d'une somme considérable de loisir.

Maintenant, un mot sur la question des enfants. Ah! certes, c'est travailler à plein que d'élever un enfant. Le

remède est d'en avoir six. Alors on gagne du temps, car ils s'élèvent les uns les autres. Au cours d'une longue vie, j'ai pu observer beaucoup de grandes familles. L'aîné, et peut-être le second, étaient « élevés » dans tous les sens de cet horrible mot. Quel droit a un être humain de parler d' « élever » un autre être? Est-ce qu'on « élève » un jeune arbre? Il s'élève tout seul. Vous ne pouvez que lui offrir sa chance, en bêchant le sol. Mais puisque « élever » il y a, remarquez qu'en général, dans les grandes familles, les deux aînés sont persécutés, leur intelligence et leur caractère parfois détruits par ce qu'on appelle éducation. Tandis que dans les familles de six, sept, huit enfants, les parents en ont assez; quand le tour des plus jeunes arrive, ils renoncent à cette niaiserie. Qu'est-ce qu'ils peuvent, les parents? Rien que regarder grandir leurs petits. Il faut bien les tenir un peu, leur inculquer quelques notions d'ordre. Mais, s'ils sont nombreux, laissez-les s'élever les uns les autres. Au lieu qu'un seul vous prenne toute la journée, vous verrez que six ou sept ne vous demanderont qu'une demi-heure.

Mais il y a bien d'autres abstractions à éviter. Vous avez, Monsieur Chesterton, parlé des femmes comme « mères et épouses ». Il vaudrait mieux parler de Mme Smith, Mme Jones, ou Marie-Jeanne. Au moins Mme Smith et Mme Jones sont des créatures humaines, tandis que « l'épouse », « la mère », cela ne signifie rien. Regardons en face cette difficulté. J'ai connu pas mal de femmes dans ma vie. Quelques-unes faisaient des enfants splendides et étaient totalement inaptes à en prendre soin, de quelque façon qu'on l'entende. D'autres étaient nées mamans. Elles avaient le génie de la maternité. Entre celles-ci et celles-là se placent un certain nombre de femmes qui peuvent, avec un peu d'aide et de secours, s'en tirer à peu près. Il faut bien reconnaître que les mots d' « épouse » et de mère » ne désignent ni ne couvrent l'immense variété d'êtres féminins que vous

discutez, que le mot de « foyer » (home) ne caractérise nullement le lot quotidien d'une foule d'humains. Les uns ont, par exemple, à prendre la mer, ou en tout cas le large. D'autres sont gardiens de phares. Vous m'entendez bien... Y a-t-il un gardien de phare dans l'assistance? Parce que je lui demanderais de nous dire ses idées sur le « foyer et la vie de foyer »...

Enfin il faut bien se dire que ce n'est pas seulement la femme de loisir qui est une menace pour la civilisation. L'être qui n'a rien à faire et vit dans le loisir intégral, — c'est réellement celui-là que nous discutons, — est prédestiné, mâle ou femelle, à une existence douloureuse pour lui-même, néfaste à qui l'entoure. Nourrissez un cheval pour la gloriole, pour le plaisir, il vous faudra le vétérinaire à chaque instant. Permettez-lui de tirer le rouleau sur la pelouse, au moins deux heures par jour, ce sera un autre cheval, et il se portera bien. Il ne faut pas souhaiter le temps où nous n'aurons plus rien à faire.

Ne parlons plus des femmes de loisir, mais des oisifs invétérés. Décidons-nous à ne plus les tolérer. Il faudrait leur infliger la peine de mort. *Time and Tide* et *G. K's Weekly* (la revue de M. Chesterton) ne demandent pas mieux que d'enseigner cette leçon. Mais ils ne peuvent pas la faire entrer de force dans les esprits, parce qu'ils ne peuvent pas obliger la foule à les lire. D'autres ont ce pouvoir. Il faut que je le dise tout haut. Que vous le sachiez ou non, la plupart des journaux quotidiens de Londres, étant syndiqués, vous sont, de force, enfoncés dans la gorge. (*Applaudissements.*) On vous les fait entrer dans la tête, que vous le vouliez ou non, là où devrait être votre cerveau. Voilà un des abus qu'il faut détruire.

J'aurais encore à dire bien des choses palpitantes, mais mon temps de parole est passé. M. Chesterton va d'abord m'asticoter. Lady Rhondda aura l'avantage du dernier mot.

M. G. K. CHESTERTON

Mesdames et Messieurs, à mon tour de rappeler que vous avez probablement entendu dire bien des choses du Monsieur qui est à ma droite (Bernard Shaw). J'ai du reste, pour lui la plus grande estime. Moi aussi, j'ai entendu parler de lui. Une des choses que j'ai entendu dire, et que je vais vous confier sous le sceau du secret, c'est qu'il est socialiste. Un socialiste est un homme convaincu qu'on peut organiser et employer au bien-être universel au moins une Entité abstraite, l'Etat, la Communauté, capable d'agir avec justice, de traiter *les hommes* sur un pied d'égalité, de distribuer les *choses* comme elles devraient l'être. En d'autres termes, c'est un *idéal*.

Comment se fait-il que M. Shaw m'ait, ce soir, si dédaigneusement reproché d'idéaliser la famille et le foyer? Je n'ai rien idéalisé du tout. Je suis sûr que M[me] Shaw sera d'accord avec moi plutôt qu'avec son mari si je dis qu'il faut s'éloigner des pures idées... Y a-t-il jamais eu un idéal plus absolu que celui de l'Etat socialiste? Toute idéalisation de la famille est modeste en comparaison. Nous savons tous que la vie de famille n'est pas nécessairement une vie d'affection idéale, de paix éternelle. Aucune famille en tout cas n'est unanime à cet égard. (*Rires.*) Mais quand on compare la vie de famille au vaste organisme de l'Etat, on peut dire que l'homme est, au moins comparativement, libre de faire, de dire et penser chez soi ce qu'il veut. Shaw dit le contraire. Qu'il parle pour son Saint... Suivant son conseil, je ne parle ici que du foyer Chesterton, de la famille Chesterton.

Pour conclure, je suis tout à fait d'accord avec ce qu'a dit M. Shaw de l'oisiveté. Mais il y a un autre côté de la question.. Il est bien vrai que Satan trouve toujours quelque mauvaise besogne pour occuper les mains vides. Ma réponse est qu'à voir notre vaste monde industriel et ces millions de gens qui se rendent aux usines pour y tra-

vailler en hordes, on s'aperçoit en effet que Satan a trouvé du mal à faire pour ceux qui ont les bras libres.

M. Shaw dit avec raison que nous n'avons pas véritablement discuté. C'est parfaitement exact. Mais pourquoi? Parce qu'il n'y aura rien de véritablement *discutable* dans notre monde moderne aussi longtemps qu'il ne nous sera pas permis d'être d'accord sur les premiers principes de la destinée. Argumenter? Comment voulez-vous que Lady Rhondda et moi, par exemple, puissions véritablement *discuter* le Loisir et l'Oisiveté, si nous n'avons pas d'abord déterminé ce que nous *croyons* sur la vie et l'immortalité, l'homme, la femme et Dieu?... Mais cela nous ramènerait à la question des idéaux. Il n'y a pas de danger que je lève un pareil lièvre à l'heure de la nuit qu'il est...

LADDY RHONDDA

Je le disais bien que le meilleur Président est M. Bernard Shaw. Après son résumé, c'est avec mon adversaire que je suis d'accord. Attendre qu'un état idéal soit établi pour distribuer également la richesse et le loisir, et, dans l'intervalle, s'abstenir de tout effort pour occuper le vide de l'existence féminine au foyer, c'est, à mon avis, ce qu'il y a de plus indésirable. Je ne suis pas sûre au reste, que M. Chesterton en soit complètement convaincu. Mais je suis bien sûre, pour parler en termes généraux, qu'au lieu d'attendre l'écroulement du capitalisme, — et personnellement, je suis moins pressée que d'autres, — il faut faire dès maintenant quelque chose pour changer le destin des femmes, leur offrir des moyens vraiment et socialement efficaces pour combler leur loisir. Il ne suffit pas de dire : attendez qu'il arrive quelque chose, alors tout s'arrangera. Ce qu'il faut, c'est de s'arranger d'abord, non pas *en attendant*, mais *en faisant* ce qu'on croit désirable.

Analysé et traduit, d'après la sténographie inédite de *Time and Tide*, par ABEL CHEVALLEY.

EPITRE TOURANGELLE

—

Tircis, le rire ailé du pic-vert, dans les ormes,
Accuse, d'un trait d'or, un silence conforme
A l'étagement de ce nuage immobile :
Par éblouissement haussé sur l'azur, île
De marbre, aux glauques flots d'Ionie affrontée,
Opulence! où s'attarde une ardeur maîtrisée...

Ainsi, dans l'accalmie en poème apaisée,
S'essore et fuit, soudain, sur son rire emportée,
D'un grand vol étourdi, l'Ironie, inquiète
Que son bruit d'ailes n'aille indigner le Poète!
La folle, en s'échappant avec son gai message,
Ignore-t-elle que le Poète est un Sage?

Sa Pensée, en riant, rejoint la Rêverie,
Remonte, à ses côtés, le ruisseau de la Vie,
S'accoude au parapet, hésite sous les saules,
Ecoute et suit, yeux clos, le flot lent des Paroles :
Ainsi, dans l'air léger, des cercles de fumée
Confondent leurs anneaux en la forme assumée
D'une chimère tôt en brouillard dissipée,
D'une couronne, encor, s'effilant en épée...
La ronde va virant sous la charmille tiède
Où, tour à tour, aux pas croisés d'un intermède,
L'une ou l'autre, des heures d'hier, le divertit.

Lise mime un sonnet aux rimes d'or serti;
Du geste, Mélissa marque la gaucherie

D'une strophe *où, sans art, le mètre en vain varie;*
Et tout ce Symbolisme *aux paillettes bruissantes*
— Pas doubles, chœurs aux voix frêles ou trop puissantes —
Mobile et lumineux, à ses regards s'anime :
Sous l'ogive feuillue où le Rythme et la Rime
Luttent d'afféterie ironique et courtoise,
Une stance *proteste, à qui l'on chercha noise;*
Tel nom, on l'oubliait! résonne comme un pas
Au seuil, où l'herbe haute affleure le lilas...

Surprise à la margelle, au lieu d'y redescendre,
La Vérité, drapant sa pudeur de légende,
S'est jointe au gai cortège; accepte, de bon gré,
D'y figurer l'Histoire. Hélas! désemparé,
En ses doigts feignant mal quelque docte écriture,
Et que gêne l'ampleur des plis de sa parure,
Le stylet, dont Clio rayait sa molle cire,
S'émousse au pur miroir qui renvoie un sourire...
Qu'au lieu d'un texte austère un poème s'esquisse!
Sonore en visions où vive le délice
D'être jeune et d'aimer, de croire que vous aime
L'image, qui vous rit au miroir, de vous-même.

Certes, sous la résille à sa hanche drapée,
Parmi notre jeunesse autour du puits groupée,
Jamais la Vérité, nous tendant son miroir,
Blanche et qui rougissait sous sa couronne noire,
Souriant, à regret peut-être, à tant de rire,
Ne marqua mieux le droit d'aînesse de la Lyre,
Sans mentir à sa loi, mais indulgente et sage,
En son miroir magique animant le visage
De nos vingt ans parmi les saules de la Loire,
Elle eut tôt rejeté un voile dérisoire!

Quelle beauté rayonne en ses calmes jardins
Où la muse au front pur opposait ses dédains

A tant de chèvre-pieds groupés sur son passage!
Touchait, de l'éventail, l'Amant le moins volage;
Se réservait, d'un rire, à l'infidélité.
Quelle douceur de vivre en ce lointain été!
Et comme un cri de Gloire, en écho sur la route,
Nous semblait insolite, et provoquait le doute
Qu'il fût séant, en l'ombre ardente des charmilles,
Parmi la grâce évoluante des neuf Filles,
Qu'un mot profane, tant dût-il être flatteur,
Interrompît la voix divine du Chanteur!

Oui; la grâce de Dieu nous garda : la mémoire
N'évoque, de ce jour couronné de sa gloire,
Qu'un Espoir toujours jeune en ce jeune verger
D'avril, tout soucieux du seul parfum des branches
Légères sous le faix des fleurs roses et blanches,
Insoucieux des fruits! dont viendront se gorger,
— Sous quelque nuit encor de tes yeux étoilée,
Muse altière, au zénith pour longtemps envolée —
Dont viendront se gorger, s'enivrant de leur lie,
— Par un chemin de bave inscrit sur vos foulées,
Faunes, à qui l'on passe une grivellerie —
Ces gloutons de l'automne, et que guette l'hiver :
La Limace, la Larve anonyme, le Ver...

Pour vous, qui souriez par delà tant de lustres,
Postérité rieuse, oublieuse, aux voix justes,
Printemps humain au souffle embaumé de soi-même,
Vous redirez encor le si jeune Poème
Que, dès qu'elle sourit, Adam cueillit des lèvres
De la Vie, en cette ombre où s'acheva son rêve
Dès l'heure où le fruit d'or alluma dans son âme
La sainte soif qu'apaise un sourire de Femme.

Or dans la nuit, soudain, que l'Amour grave embrase,
Millier d'astres penchés au-dessus de l'extase

Du couple unifiant l'éternité qu'il crée,
Vous entendrez la Voix identique et sacrée
Dont l'écho rôde et rit aux feuillets de nos livres,
Afin qu'à votre lèvre un baiser la délivre
Et que bruisse, encore, à la brise mêlée,
Le soupir éternel de la Lyre étoilée.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

LA VIE AFFECTIVE
DE PAUL GAUGUIN

DOCUMENTS INÉDITS

—

La vie de Gauguin est connue. Deux ouvrages dus l'un à Jean de Rotonchamp (1), l'autre à Charles Morice (2), retracent très complètement l'existence tourmentée du malheureux artiste.

Il est un point, cependant, sur lequel on semble s'être mépris : l'attitude qu'il montra dans son ménage paraît avoir été sévèrement critiquée. Dans l'histoire de ses relations avec sa famille, le caractère du peintre a été présenté sous un jour défavorable. N'a-t-il pas abandonné sa femme et ses enfants, dont il s'est désintéressé, pour reporter toute son affection sur une vahiné tahitienne et sur un bâtard café au lait? Ne s'est-il pas montré emporté, brusque et égoïste?

Les jugements trop simplistes sont toujours injustes. Il faut, avant de jeter la pierre à quelqu'un, avoir sondé le fond de son cœur.

Nous avons entre les mains une liasse de documents, absolument inédits : ce sont toutes les lettres adressées par Paul Gauguin à sa femme, depuis l'époque de ses fiançailles jusqu'à sa mort. Rien de plus émouvant que cette correspondance. Mystérieuse complexité du cœur humain! C'est un aspect totalement inconnu de Gauguin que ces lettres nous révèlent. Le réfractaire, insensible, orgueilleux et sans cœur, mauvais mari et mauvais père,

(1) G. Crès, éditeur.
(2) Floury.

nous apparaît au contraire comme un malheureux assoiffé de tendresse, ému par la moindre pensée affectueuse, d'une incomparable délicatesse vis-à-vis de sa fille.

Un terrible malentendu s'opposa au bonheur de Gauguin et de sa femme. Que de ménages sont ainsi disloqués par un de ces vers rongeurs dont le public ne soupçonne même pas l'existence!

C'est le dramatique récit de la vie affective de Paul Gauguin que nous voudrions entreprendre ici.

I

LA BONNE CHANSON

Paul Gauguin était alors un employé modèle à qui une vie de tranquillité et d'aisance semblait promise. Ayant accompli son service dans la marine, il avait obtenu, le 23 avril 1871, en même temps qu'un certificat de bonne conduite, un congé de dix mois renouvelable.

Sa mère était morte, il se trouvait orphelin, mais grâce à la chaude recommandation d'un ami de sa famille, — son tuteur, M. Gustave Arosa, — il entra comme employé chez Bertin, un gros agent de change de la rue Lafitte.

Tous ceux qui ont approché Gauguin reconnaissent qu'il était extraordinairement doué. Il menait à bien toutes ses entreprises, et la carrière financière, si elle ne répondait pas à ses aspirations secrètes, semblait du moins devoir lui assurer d'intéressants profits.

Il avait alors vingt-cinq ans et il remplissait chez Bertin les fonctions de liquidateur. Pourvu d'une situation solide qui lui assurait de bonnes mensualités, il songea à se créer un foyer.

Ce fut à ce moment que le hasard plaça sur son chemin Mlle Mette-Sophie Gad. Cette grande jeune fille au visage régulier, au teint éclatant, aux cheveux clairs et lumineux comme un métal en fusion, pilotait à Paris,

en qualité de gouvernante, une jeune Danoise fort riche, Mlle Heegard.

Un matin, comme d'habitude, Paul Gauguin absorbait rapidement, entre deux opérations de bourse, son déjeuner dans un restaurant proche du Temple consacré à la grande Divinité d'aujourd'hui : la Bourse. Il tressaillit : la porte venait de s'ouvrir devant deux jeunes filles. L'une surtout attira l'attention du jeune homme : svelte, dans la jaquette sombre d'une coupe précise et nette, elle apparut vraiment plus fraîche et plus enivrante qu'une branche de lilas au printemps.

Son cœur impétueux se mit à battre la chamade dans sa poitrine; il venait de subir le coup de foudre.

Le hasard plaça auprès de lui les jeunes étrangères. Timide et gauche, il leur rendit ces menus services qui permettent de briser la glace des tables d'hôte.

Son cœur ardent n'admit pas d'obstacles : peu de temps après cette première rencontre, il demandait la main de Mlle Sophie-Mette Gad et il était agréé.

Dans une lettre qu'il écrivit à Mme Heegard, riche protectrice de sa future femme, le 9 février 1873, il annonce ses projets et ne cache point sa joie :

L'aimable lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire pour me féliciter du choix que j'ai fait en demandant la main de Mlle Mette, me prouve que vous l'aimez aussi. Les bons amis sont rares et je serais heureux de vous donner ce titre auquel j'attache beaucoup d'importance.

Il est certain que Mlle Mette devait trouver beaucoup d'admirateurs en France : l'originalité de son caractère, ainsi que la loyauté de ses sentiments, lui attirent ici l'estime de tout le monde. Aussi dois-je m'estimer très heureux de son choix. Croyez bien qu'en enlevant au Danemark une perle aussi rare, je ferai mon possible, et même l'impossssible pour ne pas lui faire regretter tous ses amis qu'elle aimera, malgré tout, comme par le passé.

Rarement fiancé montra de plus charmantes dispositions. La famille de Mlle Gad était fort honorablement

connue à Copenhague. Elle se composait de dignes fonctionnaires de l'Etat, respectueux des convenances et des situations établies. La carrière dans laquelle Paul Gauguin était engagé les satisfaisait entièrement. Et Mlle Gad se réjouissait d'épouser un jeune homme positif, connaissant la valeur de l'argent, — pour tout dire, un financier en herbe qui ne tarderait pas à devenir un des puissants de ce monde.

Le mariage fut célébré le 22 novembre 1873, à la mairie du IXe arrondissement et au temple de la rue Chauchat, car Mlle Mette, élevée dans la religion luthérienne, restait fidèle au culte de ses pères.

Les premiers temps de leur union furent une lune de miel émerveillée. La lumineuse chevelure de la jeune femme, sa chair de nacre et d'ambre, tout, jusqu'à sa svelte froideur, contribuait à incendier le sang de ce méridional aux brûlants atavismes péruviens. Paul Gauguin ne voyait Mette qu'à travers le voile féerique et transfigurateur du désir. Et les jours passaient ainsi, allègres et pleins de bonheur.

Gauguin avait, en se jouant, appris le mécanisme secret des opérations de Bourse. Tout lui réussissait : les spéculations qu'il entreprenait lui assuraient de sérieux bénéfices. Si l'on en croit Emile Schuffenecker, un de ses camarades de bureau qui devait plus tard se consacrer, lui aussi, à la peinture, Gauguin gagna en une seule année la somme, grosse pour l'époque, de 40.000 francs.

C'était mieux que *l'aurea mediocritas*, c'était la fortune. Mme Gauguin, pratique et utilitaire, bénissait le Seigneur qui avait associé sa vie à celle d'un mari aussi habile en affaires. Et lui, le *business man* inconscient, il s'était forgé un monde imaginaire dans lequel, comme une idole intangible, comme un ange désintéressé, évoluait sa bien-aimée aux cheveux clairs, dont la personnalité intime lui était aussi étrangère que celle de la première femme croisée dans la rue...

Tragique séparation des âmes! Chacun projette devant soi sa lumière transfiguratrice, comme le poulpe secrète le liquide coloré où il se meut. Mais qu'il sera pénible le réveil des amants, et douloureux le jour où la Vérité dissipera l'amoureuse illusion!

En attendant, le Ciel bénissait généreusement l'union des jeunes époux, et le père, tout heureux, fait part, le 12 septembre 1874, de la naissance de son premier fils à sa correspondante habituelle, Mme Heegard :

Mette aurait été si heureuse de vous montrer son bébé. Savez-vous qu'il est joli? Ce n'est pas notre cœur de père et de mère qui le juge ainsi, c'est tout le monde. Blanc comme un cygne, fort comme un hercule. Je ne sais pas, par exemple, s'il est aimable. Il a des chances pour ne pas l'être. Son père est si maussade!

Le ménage Gauguin s'était installé à Vaugirard, rue Carcel, dans un pavillon isolé des maisons avoisinantes. Les deux époux auraient sans doute continué à mener une existence paisible, « tissée de soie et d'or », si le démon de l'Art n'avait fait son apparition dans le logis du liquidateur de Bertin.

Un dimanche après-midi, poussé sans doute par l'ennui, Paul Gauguin commença à peindre. On a envisagé mille hypothèses pour expliquer ce premier contact avec les pinceaux. On a dit que Gauguin avait pris l'amour de la peinture chez son tuteur Gustave Arosa, amateur éclairé qui avait réuni chez lui plusieurs toiles de grands maîtres. Peut-être; mais il est certes beaucoup plus naturel de faire intervenir la prédestination ou, si l'on aime mieux, le goût naturel qui porte chacun vers ce qui lui plaît.

Créé pour être peintre, les nécessités de la vie avaient fait de lui un employé de banque, mais le naturel comprimé finit par éclater avec d'autant plus de violence qu'il a été plus longtemps contenu. Il est certain que depuis ce dimanche où, pour occuper une morne après-midi, il s'a-

musa à barbouiller une toile, il employa tous les moments de loisir que Dieu lui accordait, à peindre avec amour et frénésie. Le soir quand il le pouvait, il courait à l'école Colarossi; le dimanche après midi, il sortait, sa boîte à couleurs sous le bras, et les pochades succédaient aux pochades.

Mme Gauguin suivait, légèrement inquiète, les progrès de cette manie picturale. Au début, elle ne s'en était nullement affectée. Après tout, n'est-ce pas, il faut qu'un homme se distraie... Les uns jouent aux boules, les autres au bridge. Barbouiller des toiles le dimanche après-midi, ce n'est guère plus dangereux et l'on peut tolérer cette manie à celui qui, dans la semaine, travaille sérieusement et réalise à la Bourse de si beaux bénéfices.

Mais Gauguin se passionnait de plus en plus pour la peinture. Il fréquentait assidûment les expositions et les ventes. Ses premiers essais dénotaient d'ailleurs un tempérament d'une rare originalité et lui valurent l'estime d'artistes jeunes et indépendants comme lui. Pissarro, compatriote de Mme Gauguin, lui donna d'utiles conseils et lui fit connaître Cézanne, Guillaumin et d'autres. Tous les soirs, désormais, l'employé ponctuel de Bertin quittait sa paisible demeure de Vaugirard et rencontrait ses camarades dans un café enfumé où jusqu'à une heure avancée de la nuit, il échafaudait mille théories nouvelles sur la technique et les intentions de la peinture.

Mais là ne se bornait point sa passion. Comme l'avait fait autrefois son tuteur Gustave Arosa, il acheta plusieurs toiles remarquables de maîtres modernes. Dans son ouvrage, M. de Rotonchamp cite, parmi les joyaux de la collection Gauguin, un tableau de Manet, plusieurs Renoir, des toiles de Claude Monet, de Cézanne, de Pissarro, de Guillaumin, de Sisley, de Jongkind, etc...

Gauguin-artiste, en proie à la misère, n'eut pas à se repentir, plus tard, du choix de Gauguin-amateur, puis-

que la vente, hélas si cruelle, de plusieurs tableaux aimés, lui procura pendant plusieurs mois la subsistance, ainsi que celle d'une partie de sa famille...

L'inquiétude de Mme Gauguin grandissait de jour en jour devant ce miracle : l'éveil d'une âme d'artiste.

Personne, écrivit-elle plus tard, ne donna à Paul l'idée de faire de la peinture. Il a peint parce qu'il ne pouvait faire autrement, et lorsque nous nous sommes mariés, *je ne savais pas du tout* qu'il avait des dispositions pour les arts.

Pauvre Mme Gauguin, elle se trouvait en face d'un aspect insoupçonné de son mari dans la situation d'une poule qui, ayant couvé des œufs de cane, voit, effarée, ses petits s'élancer dans un étang!

Elle surprenait, désolée, les traces de la lutte intérieure qui se déroulait dans l'esprit de son mari. Son optimisme natif, sa sérénité, venaient généralement à bout de ses appréhensions. Mais elle avait compris que la crise, qu'elle pressentait, approchait de son dénouement. Gauguin changeait de jour en jour. Il avait exposé plusieurs toiles; un article dithyrambique de Huysmans l'avait sacré grand peintre. Aussi ne s'astreignait-il plus qu'avec une répugnance mal dissimulée aux obligations quotidiennes de sa vie de bureau.

Ah! peindre, peindre en toute liberté! Fuir ce milieu déprimant et stérile de la Banque, renoncer à jamais aux opérations financières... L'argent? il le méprisait, il n'en avait nul besoin. Mais avait-il le droit de rejeter un gagne-pain honorable et fructueux qui faisait vivre sa famille dans l'aisance?

Un cruel cas de conscience se posa dans son esprit : il se sentait attiré irrésistiblement vers la peinture; une vocation tyrannique le poussait à tout sacrifier à l'art. Mais quelle responsabilité! renoncer à une vie facile — et somme toute luxueuse — pour se lancer dans l'inconnu! S'il avait été seul au monde, le doute ne l'eût pas longtemps embarrassé. Mais il fallait compter avec sa

femme et avec ses enfants, — car entre temps sa famille s'était accrue de quatre bébés.

Il ne nous reste aucune lettre capable de nous éclairer sur cette période intensément dramatique de sa vie et lui-même ne revint jamais, plus tard, dans sa conversation avec ses amis, sur ce tournant de sa carrière.

La conception romantique de la prédestination de l'artiste présente quelque chose d'un peu ridicule. Reconnaissons-le, cependant; Paul Gauguin qui, même aux pires jours de détresse, ne perdit jamais la foi dans sa mission artistique, se sentait désigné pour accomplir de grandes choses. La conscience de son génie lui apparut toujours sans ambiguïté, ce fut donc délibérément et sans regret qu'après dix années de bonheur bourgeois il décida, en janvier 1883, de se consacrer entièrement à l'Art.

Emouvante résolution! Gardons-nous des comparaisons faciles. Tout de même, cet homme qui, pour peindre à sa guise, abandonne la tranquille aisance d'un foyer confortable, ne fait-il pas songer à un saint qui délaisse la maison paternelle et la tendresse de ses parents, pour passer au fond d'un cloître, dans les jeûnes et les macérations, des jours consacrés au Seigneur?

Quoi qu'il en soit, en janvier 1883, Gauguin se sépare de l'agent de change chez qui il avait travaillé dix années. Il respire!... Finis, ces jours passés à aligner des chiffres, ces heures odieuses perdues dans l'atmosphère trouble de la Bourse!

Il met brusquement sa femme en face du fait accompli. Il semble qu'un bandeau soit violemment arraché et qu'une clarté nouvelle inonde les yeux de Mme Gauguin. Pour cette jeune femme issue d'une antique famille de fonctionnaires amoureux de l'ordre, ennemis instinctifs de la bohème, l'acte du peintre apparaît comme une folie, — presque un crime. A partir de ce moment, cet homme qui est son mari et qu'elle avait cru connaître lui sem-

blera plus étranger qu'un habitant de Sirius. Elle ne s'irritera pas des actes de Gauguin, elle ne blâmera point ses mobiles : elle ne le comprendra plus. Ils ne parleront plus la même langue : elle parlera danois, il répondra en français; elle songera à une vie paisible et bourgeoise, il ne rêvera plus que d'Art.

A la fin de sa vie, quand ses fils l'interrogeront sur leur père, elle n'aura pas une parole amère, pas un mot de reproche. Elle dira très simplement : « Moi, je ne comprends rien à l'Art, je ne peux donc pas très bien saisir les mobiles de votre père. Mais il était si intelligent que je ne crois pas qu'il ait jamais pu faire quelque chose de mal. »

Et le fossé, entre eux, se creusera dès lors, toujours plus profond. Leurs pensées qui se dirigeaient parallèlement, comme des rails, s'écarteront peu à peu, sans qu'au début aucun des deux prenne conscience de cette effroyable divergence de leurs destinées. Le choc fut dur pour Mme Gauguin. Mais elle avait un caractère heureux et noble. Cette grande et svelte jeune femme, à l'allure énergique et décidée, qui prenait souvent plaisir à revêtir l'habit masculin, ne supportait point la tristesse. Douée d'un optimisme invincible, elle était semblable à ces courageuses Walkyries qui ne se laissent point intimider par la vie. Sa grande confiance en elle-même lui faisait dire à chaque instant : « Bah! ne nous décourageons pas, nous arrangerons bien cela, ce n'est pas si difficile! »

Elle ne s'opposa pas à la résolution de son mari; elle savait d'ailleurs que ses efforts auraient été inutiles. Ce fut un désastre! Aucune toile ne fut vendue; les amateurs et les marchands ignoraient le chemin de l'atelier du peintre et les ressources du ménage s'épuisaient. Effrayé par la cherté de la vie à Paris, Gauguin pensa que l'existence serait plus facile en province. Il s'installa donc

avec sa famille à Rouen où il travailla avec acharnement.

Cependant leurs maigres économies étaient aux trois quarts entamées. L'avenir apparut à Gauguin sous de noires couleurs. Il fallait pourtant vivre. L'artiste, funeste idée, pensa au Danemark. La famille de sa femme y demeurait, entourée de la considération générale. Mme Gauguin, comptant sur les relations de ses parents pour aider son mari, l'encourageait à quitter la France.

Le peintre obtint la représentation d'une fabrique de bâches, puis, plein d'espoir, il s'embarqua pour Copenhague.

Triste aventure, dont il devait sortir meurtri et à jamais aigri! L'éternel et banal malentendu qui met aux prises le gendre avec la belle-mère, l'artiste avec le bourgeois, disloqua pour toujours le ménage de Gauguin.

Il a raconté lui-même, dans *Avant et Après,* comment ses allures libres et franches choquèrent la population puritaine de Copenhague. Loin de se concilier, d'ailleurs, les sympathies de ses hôtes, il semblait prendre plaisir à heurter de front leurs préjugés, — d'où un sentiment de méfiance, d'abord, puis une véritable hostilité à son égard.

Sa belle-mère, ses beaux-frères, corrects employés de l'Etat, n'épargnaient pas les allusions aigres et désobligeantes à l'artiste malchanceux. Car rien ne lui réussissait; son affaire de représentation échoua piteusement. Il ne pouvait en être autrement : comment un homme, tel que Gauguin, brusque, violent, conscient de sa valeur, eût-il pu se plier aux ingrates obligations d'un voyageur de commerce?

Il se trouvait, un jour, chez un gros commerçant de Copenhague à qui il tentait, sans aucun succès, de vendre une importante fourniture de toiles et de bâches. Impatienté par le refus poli — mais obstiné — de l'homme, il prit un verre d'eau qui se trouvait sur une table et le jeta rageusement à la tête de son client récalcitrant.

De pareils mouvements d'humeur n'étaient pas faits pour le pousser dans sa nouvelle carrière. Son ménage n'allait guère mieux que ses affaires. Mette avait retrouvé son milieu, tandis que Gauguin supportait mal cet exil. Ainsi découvraient-ils, avec douleur, l'un et l'autre, l'irrémédiable différence de leurs races.

Gauguin, de plus en plus, vivait replié sur soi-même. Volontiers taciturne, il restait facilement des journées entières sans prononcer une parole. Autant Mette était affable, optimiste et gaie, autant il était solitaire et mélancolique. Les convenances mondaines lui apparaissaient si dénuées d'intérêt qu'il n'avait jamais su s'en accommoder.

Un soir, sa femme recevait quelques amies qui prenaient, dans sa chambre, le thé en bavardant. Voici que la porte s'ouvre et qu'un homme en chemise, les jambes nues, les pieds dans des pantoufles, entre et sans vergogne salue l'assistance, prend un livre sur une table et se retire paisiblement. Quel scandale! Gauguin, sans se soucier de son accoutrement, était tranquillement sorti de son lit pour chercher un livre dont il avait besoin.

De telles incartades n'allaient pas sans choquer profondément M[me] Gauguin, qui ne ménageait pas les reproches à son époux... Ah! qu'elle était pesante à l'artiste, cette atmosphère de malveillance qui l'étreignait dans le cercle étroit de sa belle-famille! Comme ils en disaient long, les regards muets de ses beaux-frères, chaque fois qu'ils le rencontraient, oisif, dans le logis! Evidemment! A quoi était-il bon? Il ne pouvait même pas gagner sa vie tout seul. Il fallait qu'il se fît héberger par des gens qu'il détestait et dont il méprisait l'intelligence bornée. L'âme orgueilleuse de Gauguin souffrait cruellement de cèt état de choses. Il suivait avec anxiété dans le cœur de sa femme les progrès de ce mal dont leur amour ne devait jamais guérir.

C'était vrai qu'il était entretenu par sa belle-famille, mais qu'importait? Ne pouvait-on donc pas faire crédit à ce génie qu'il sentait en lui, vivant et fort?

Ils le maltraitaient tous. Sa femme elle-même ne croyait pas à son talent. Il se sentait diminué, amoindri, — il était le pauvre qui n'a point réussi; on avait honte de ses vieux vêtements, nul n'avait confiance en lui. Il représentait, aux yeux de ces implacables bourgeois, ce que la société ne pardonne jamais : la défaite.

Et Mette, sa bien-aimée, rayonnait dans tout l'éclat de sa claire beauté de blonde, elle était la rose odorante qui attire abeilles et papillons... Pour subvenir aux besoins de son ménage, elle s'était mise vaillamment au travail; elle donnait des leçons de français à de jeunes diplomates, élégants et fats. Quelle est la femme qui s'offense des hommages qui lui sont rendus? Et quel est l'homme qui, dans la situation navrante où se trouvait l'artiste, n'aurait eu la rage et la mort dans le cœur en devinant le jeu cruel auquel sa femme rieuse, et forte de sa vertu, se livrait sans remords?

Il lançait une parole amère, sa femme répondait sur le même ton et la belle-mère, survenant, envenimait encore une conversation si pénible.

On était au mois de juin 1885. Gauguin avait perdu tout espoir de se créer une situation indépendante à Copenhague. Il ne restait qu'une solution : rentrer à Paris. Il s'y décida rapidement. Mais quoi! il se trouvait absolument sans ressources, il ne pouvait donc songer, une minute, à emmener sa famille avec lui.

Il se résigne — tellement est impérieux l'appel de sa vocation artistique — à se séparer de sa femme. Par un beau soir d'été, il prend le train à destination de Paris, avec son fils Clovis, tandis que Mme Gauguin demeure dans sa famille avec quatre enfants : Emile, Jean, Paul et Aline...

L'ère de la bonne chanson est définitivement terminée, les souffrances de toutes sortes vont fondre sur l'artiste...

II

SAISON EN ENFER

C'est un lourd sacrifice à son art que Gauguin vient de consommer. Quoi qu'on en ait parfois pensé, le peintre, malgré le terrible malentendu qui divisait son ménage, aimait profondément sa femme. S'il l'a quittée, ce n'est point à la suite d'une dispute, dans un accès de colère : c'est de sang-froid et après avoir longuement pesé avec elle le pour et le contre de cette séparation.

La raison officielle qui contraignit les époux à se séparer fut le manque d'argent. Mais si Gauguin avait scruté le fond de son cœur, peut-être aurait-il surpris un autre motif? Inconsciemment, il avait l'intuition que la présence de sa femme, malgré l'amour qu'il continuait à lui porter, entraverait le libre épanouissement de son génie. Le déchirement était cruel, sans doute, qui faisait saigner son cœur : cette Mette dont il avait rêvé que les pensées s'identifieraient un jour avec les siennes au point que leurs âmes parviendraient à une communion aussi parfaite que celle de leur chair, il devait reconnaître aujourd'hui qu'il s'était trompé sur son compte. Il n'avait même pas le droit de lui en vouloir. Que pouvait-il lui reprocher? Elle était loyale et droite comme un clair acier, et s'il l'avait crue enthousiaste et artiste, il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Elle était une bourgeoise, et elle ne l'avait pas plus trompé sur la nature intime de son être que lui-même n'avait modifié sa physionomie. Ne portait-il pas le masque fallacieux d'un honnête employé, lorsque, confiante et heureuse, elle avait accepté de partager sa vie?

N'importe! l'amour véritable résiste à ces déceptions,

et, jusqu'à sa mort, en dépit des apparences, Gauguin s'attendrira au souvenir de la bien-aimée.

Mais, en ce moment, les blessures faites à son amour-propre sont encore à vif, le souvenir des mesquineries perfides de ses beaux-parents l'obsède. Ah! comme il les déteste, ces bourgeois tièdes et insipides! Ce sont eux, sans aucun doute, les artisans de son désaccord conjugal.

— Ah! si Miette avait été orpheline, murmure-t-il avec fureur, si elle n'avait pas eu de famille, rien de tout cela ne serait arrivé et notre bonheur ne serait pas à l'agonie!

Gauguin est un peu bourru, un peu sauvage. Il déteste ce qu'on est convenu d'appeler « la société ». Son esprit, en présence des fâcheux, se rétracte comme le hérisson à l'approche d'un danger. Il demeure des heures entières silencieux et taciturne, et, s'il fait effort pour se montrer aimable, il lui semble que ses muscles refusent d'obéir à sa volonté. Il suffit de si peu de chose pour le rendre maussade! Il avait dans la matinée réussi une affaire, son âme penchait vers l'optimisme. Mais voilà que dans la chambre où il doit retrouver sa femme, il entend plusieurs voix : c'est une de ses belles-sœurs qui bavarde avec Mette. C'est fini! il avait mille choses à raconter, mille projets à confier à sa femme, rien ne sortira plus de sa gorge contractée par la rage. Et la belle-sœur — par bêtise ou par malice — s'attarde, va et vient ainsi qu'une mouche importune. Gauguin ne desserre pas les lèvres, qu'importe! elle ne comprend ou ne veut pas comprendre qu'elle est gênante.

Et c'est ainsi continuellement! Toujours il y aura entre lui et sa femme une présence étrangère qui détruira peu à peu toute intimité. Comment s'étonner, dès lors, de la haine tenace que l'artiste français voua à sa famille danoise? Même loin de Copenhague, à Paris, à Fort-de-France ou à Tahiti, il n'oubliera jamais les vexations quotidiennes que lui infligèrent ses beaux-parents. L'a-t-on asez diminué, l'a-t-on assez ravalé aux yeux de sa

femme! Son art? Peuh! que vaut une peinture que personne n'achète et qui ne parvient même pas à faire vivre l'artiste?

Qu'importe? Gauguin a foi dans son génie. Il créera une œuvre, il le sait. Et le jour où ses toiles admirées de tous se vendront au poids de l'or, ah! la belle revanche! La bien-aimée changera d'opinion et, moqueuse, lancera à ses parents :

— Eh bien! n'avait-il pas raison?

Il sera redevenu le chef de famille, écouté, obéi et respecté, il assurera l'aisance de ses enfants, et les beaux jours reviendront au foyer, chauds et blonds comme de bons pains sortant du four.

Cependant, il débarque à Paris avec son petit Clovis, la poche bien légère! Il s'installe à Vaugirard, et la gêne, l'horrible gêne — qui bien souvent ressemble à la misère — va l'assaillir et le poursuivre jusqu'à sa mort.

Il adore son enfant, cet artiste qui nous a été représenté comme un père dénaturé. C'est un trait d'union qui l'unit encore à sa femme, c'est un souvenir vivant des premières années de prospérité et de bonheur. Mais aussi, quelle source de tourments que ce bambin, pour un artiste insouciant et pauvre! Gauguin se met au travail avec acharnement. Il se prive du superflu, et même, souvent, du nécessaire, pour que son petit garçon ne souffre pas trop. Car l'hiver est venu...

Actuellement, Clovis est couché sur son petit lit que j'ai loué, écrit-il à sa femme, et moi sur un matelas avec une couverture de voyage. Nous gelons, la nuit, et je n'ai pas un sou pour acheter des couvertures.

Le dénuement du peintre fut tel qu'il fut réduit à chercher n'importe quel travail. Avoir tant lutté, avoir abandonné le lucratif emploi de chez Bertin, pour en être réduit à cette extrémité!

On m'a promis une place d'inspecteur de publicité avec

deux cents francs par mois. Depuis un mois il refait froid, il neige. Je couche sur une planche, entortillé dans une couverture de voyage. Il est vrai que les tracas de la journée viennent réparer les insomnies de la nuit.

La déveine est un bourbier dans lequel on s'empêtre chaque jour un peu plus. Les tentatives de Gauguin pour échapper à la misère échouaient piteusement.

La vente sur laquelle je comptais me claque dans la main. J'ai loué un petit appartement, 10, rue Cail. D'ici une semaine, il faut que je l'aie meublé sommairement pour coucher Clovis et moi. Et je n'ai pas d'argent!

Les privations minent la santé du pauvre petit. Anémié par le manque de nourriture, pour comble de malheur il contracte la petite vérole. Et voilà l'artiste transformé en bonne d'enfant! Par des miracles d'énergie, il réussit à trouver les quelques sous nécessaires pour soigner le malade, et il peut bientôt rassurer Mette :

Clovis va beaucoup mieux. Il joue en ce moment avec des journaux qu'il découpe. Tu as tort de me croire découragé! Je suis sans argent, c'est vrai, mais j'espère en gagner un jour assez pour être libre et surtout tranquille. Ne te désole pas si tu ne peux m'être utile. Je ne te demande rien.

L'artiste ne raconte pas à sa femme le calvaire qu'il venait de gravir! Souvenons-nous toujours, quand nous jugeons Gauguin, de l'abîme de détresse dans lequel il tomba en cette année 1886.

Comment ne pas admirer, en lui, cette indomptable énergie? Le cœur le plus intrépide eût été excusable d'être tenté d'abandonner la bataille. Rien de tel chez Gauguin. Affaibli, meurtri, misérable, écrasé par l'adversité, il refuse de s'avouer vaincu et songe, déjà, aux revanches futures.

Il existe de lui une lettre déchirante qui éclaire singulièrement la nature de ses relations avec sa femme et met en relief le déplorable malentendu qui empoisonna leur union. On ne peut passer ce document sous silence :

La nécessité fait loi, quelquefois aussi elle fait sortir l'homme des limites que la société lui impose. Lorsque le petit est tombé malade de la petite vérole, j'avais vingt centimes dans ma poche et nous mangions à crédit depuis trois jours du pain sec. Affolé, j'eus l'idée de me proposer à une société d'affichage dans les gares, comme colleur d'affiches. Ma mine bourgeoise fit rire le directeur, mais je lui dis très sérieusement que j'avais un enfant malade et que je voulais travailler. J'ai donc collé des affiches pour 5 francs par jour. Pendant ce temps-là Clovis était enfermé dans son lit avec la fièvre et, le soir, je rentrais le soigner. Ce métier a duré trois semaines et, aujourd'hui, le directeur de la compagnie m'a pris comme inspecteur et secrétaire de l'Administration pour 200 francs par mois. On m'a, paraît-il, trouvé intelligent.

Gauguin parle aussi d'une proposition qui lui est faite de se rendre en Espagne, puis il continue, avec cette ironie âpre qui, à jamais, séparait les époux :

Ton amour-propre de Danoise sera blessé d'avoir un mari colleur d'affiches. Que veux-tu, tout le monde n'a pas du talent. Ne t'inquiète pas du petit, il va de mieux en mieux et je ne songe pas à le renvoyer. Au contraire, je compte bien, au fur et à mesure que mes affaires iront mieux, reprendre d'autres enfants. C'est mon droit, tu le sais.

... C'est avec beaucoup de calme et de sang-froid que j'examine toutes tes lettres qui me disent, avec beaucoup de raison, du reste, que je t'ai aimée. Mais que tu n'es qu'une mère et non une épouse, etc. Ce sont des souvenirs, pour moi très agréables, mais qui ont un grand désavantage de ne me laisser aucune illusion pour l'avenir. Aussi ne faudrait-il pas t'étonner qu'un jour, lorsque ma position sera meilleure, je trouve une femme qui soit autre chose qu'une mère, etc... Je sais bien que tu me considères dépourvu de tout charme, mais alors c'est pour moi un aiguillon à te prouver le contraire...

... En attendant, continue, comme tu le fais maintenant, à regarder tout le monde la tête haute, pénétrée de tes devoirs, la conscience nette. Il n'y a du reste qu'un crime : l'adultère. En dehors de cela, tout est droit.

Ah! que l'on devine toute l'amertume puérile, dans ces lignes, de l'amant déçu et injuste!

Que faisait Mme Gauguin à Copenhague? Douée d'un esprit fort vif, elle eut l'heureuse idée de traduire en danois les romans français les plus célèbres. Elle fit connaître ainsi Zola à ses pudiques compatriotes qui en demeurèrent scandalisés — et charmés. Ce travail, facilement rémunérateur, permit à Mme Gauguin de vivre confortablement et d'élever ses enfants. Souffrait-elle de l'absence de son mari? D'un tempérament froid et raisonnable, elle supportait assez paisiblement la séparation. Et puis, à quoi bon se révolter contre le Destin? Il était nécessaire que Paul vécût à Paris pour travailler à sa guise. Eh bien, elle s'inclinait! Si le succès couronnait un jour les efforts du peintre, ce serait certes avec plaisir qu'elle reprendrait la vie commune.

D'une honnêteté morale scrupuleuse, d'une conduite irréprochable, Mme Gauguin ne pouvait, par moments, s'empêcher de se plaindre. Elle essaie, alors, d'apitoyer son mari sur elle-même. Elle tombe mal. Jugez de l'effet que pouvaient produire les aveux vagues de ses désenchantements anodins sur l'esprit d'un homme miné par les privations et l'angoisse du lendemain! Car sa détresse, à lui, est pire que jamais on n'aurait pu l'imaginer. Dans une lettre d'un pathétique déchirant, il révèle ces détails qu'il aurait voulu conserver au fond de son cœur :

J'ai reçu ta lettre qui dépeint ta triste situation, je fais des efforts pour être de ton avis et j'avoue ne pas voir tes affaires aussi tristes que tu le dis. Tu es dans ta maison, meublée assez convenablement, entourée de tes enfants, faisant un travail obstiné, mais qui te plaît... Tu vois du monde et, comme tu aimes la société des femmes et de tes compatriotes, tu peux te satisfaire quelquefois. Tu jouis des agréments du mariage sans avoir les inconvénients du mari. Que veux-tu de plus, sinon un peu d'argent?

Tandis que moi, je suis chassé de ma maison et vis où cela? Entre quatre murs, un lit, une table, sans feu, sans personne. Clovis est héroïque lorsque, le soir, nous nous trouvons réunis devant notre table, un morceau de pain, de la charcuterie. Il

ne pense plus à sa gourmandise d'autrefois. Il se tait, ne demande rien, pas même à jouer, et va se coucher. Voilà pour lui la vie de chaque jour. Son cœur et sa raison sont maintenant d'une grande personne. Il grandit de jour en jour, mais ne se porte pas très bien.

Et plus loin :

Clovis est très raisonnable, il a compris que son père est pauvre, aussi il ne demande plus jamais de gâteaux, lui qui les aime tant.

Et Gauguin, ce qui lui arrive rarement, se laisse entraîner jusqu'à expliquer son attitude vis-à-vis de Mette. Que nous sommes loin de ce personnage de la légende, cynique, sans cœur et débauché!

Tu as tort de croire à de la colère de ma part. Je suis arrivé à un endurcissement très grand et je n'ai plus que du dégoût pour tout ce qui s'est passé. Que les enfants m'oublient, cela m'est devenu aujourd'hui indifférent. Je ne vois du reste jamais la possibilité de les revoir et Dieu veuille que la mort nous prenne tous! Ce serait le plus beau cadeau qu'il nous ferait. Ne t'inquiète pas du pardon de tes fautes, il y a longtemps que j'ai oublié tout cela; même ta sœur, qui a été la plus méchante et la plus stupide dans ce qui s'est passé, me paraît aujourd'hui une femme comme les autres. J'ai toujours eu tort de croire à la vertu. Tout est oublié.

Mme Gauguin n'a-t-elle pas su deviner tout ce qu'il y avait de lassitude et de détresse dans le cœur de son mari? L'ironie âpre de ces lignes a-t-elle froissé sa susceptibilité? Elle ne répondit point à cette lettre comme elle avait coutume de le faire. Ce silence lui attira une riposte cinglante :

Ma chère Mette, voilà plus de deux mois que tu ne m'as donné signe de vie et c'est moi qui suis l'auteur de la dernière lettre. C'est pour satisfaire ton amour-propre que tu boudes. Qu'importe une petitesse de plus ou de moins, et mon Dieu, si tu crois bien faire, continue. C'est un chemin qui t'honore!

Clovis allait mieux. Gauguin comprend qu'il lui faut

une existence régulière, une hygiène moins fantaisiste : il le met en pension aux environs de Paris, le bon air lui redonnera des forces. Mais que de privations l'artiste s'imposera encore! Ah! cette misère sordide et poisseuse dans laquelle il s'englue, cette pauvreté désolante qui ne permet nulle joie aux cœurs sensibles!

Depuis mon arrivée à Paris, la vie que je mène est si peu gaie! J'ai vécu on ne sait comment, avec 350 francs provenant de la vente de mon petit Jongkind. Là-dessus, il a fallu payer la pension de Clovis que j'ai avec moi, sans souliers aux pieds et sans aucun joujou pour ses fêtes. Enfin, on s'habitue à tout. Je viens heureusement de passer 27 jours à l'hôpital. Malheureusement j'en suis sorti. Je croyais cette fois y passer, mais bah! ce satané corps de fer prend le dessus. Si tu crois pendant mes nuits d'hôpital que j'ai pensé avec gaieté à toute la solitude qui m'entourait! J'y ai accumulé un tel fiel que vraiment, si tu venais en ce moment, je ne crois pas que je te recevrais, sinon méchamment.

Tu as un foyer et un pain noir presque certain chaque jour. Conserve-le précieusement. C'est un paradis en comparaison d'ici. Demande à Schuffenecker ce que pensent les peintres de ma peinture. Et cependant, *rien*.

L'homme qui n'a rien est fini. Je fais de la peinture céramique. Schuffenecker dit que ce sont des chefs-d'œuvre et le fabricant aussi, mais c'est probablement trop artistique pour être vendu.

Rien n'est tel que l'absence pour aplanir les différends amoureux. Depuis le départ de son mari, M[me] Gauguin avait retrouvé son sang-froid : de là sans doute l'aveu de son remords. Gauguin, comme tous les cœurs très sensibles, cache son émotion sous le masque de l'ironie :

Ta dernière lettre est curieuse, avec tes suicides, et ton amour qui vient de pousser, comme par magie. Du reste, à distance, l'amour n'est pas coûteux. C'est absolument comme moi, maintenant que tu n'es plus là, je sens que je vais t'aimer et tu vas voir que, dans dix ans, nous serons obligés de nous revoir, sous peine de brûler sur place. Maintenant, pas un de tes enfants ne doit parler le français. Ta famille doit

être contente de triompher sur toute la ligne. Vous voilà tous Danois! Mille baisers à vous tous que j'adore.

Assailli par tant de préoccupations, déprimé par tant d'ennuis, c'est un miracle que Gauguin puisse encore travailler. Qu'il a besoin de tranquillité, de grand air! Il réussit à grand'peine à vendre quelques toiles. Le voilà donc avec un peu d'argent en poche. Mais la vie est si chère à Paris que ses modestes ressources seront vite dissipées. On lui a indiqué Pont-Aven, en Bretagne, comme une terre de bénédiction pour les peintres. Rien ne le retient à Paris; il prend donc le train pour la pittoresque cité bretonne qui va devenir le centre d'un véritable mouvement artistique.

Nous n'insisterons pas, ici, sur le séjour du peintre à Pont-Aven. Cette période de sa vie a été l'objet d'études sérieusement documentées. Il semble en tout cas que l'air salubre de la Bretagne ait quelque peu fait s'envoler les idées noires de Paul Gauguin; il reprend contact avec la vie, ses lettres deviennent plus optimistes.

J'ai reçu l'autre jour des nouvelles de Clovis. Il paraît qu'il se porte comme l'ancien Pont-Neuf. Il me manque beaucoup et si j'avais eu de l'argent, je l'aurais emmené ici. Le pauvre petit n'aura pas eu de vacances, mais on ne fait que ce qu'on peut en ce monde... C'est curieux comme je me porte au milieu des tracas, jamais je n'ai été aussi actif. Quand je tomberai, ce sera sans doute tout d'un coup.

Plus paisible, il devient plus tendre. Sa femme craignant d'avoir un cancer et d'être obligée d'avoir recours à une opération chirurgicale, il lui répond :

Si je pouvais être opéré pour toi, je le ferais bien volontiers et, malgré tout le mal que vous m'avez fait et que je n'oublierai jamais, j'aimerais mieux supporter cela à ta place.

A Pont-Aven, Gauguin reprend définitivement conscience de son génie. Il est fier de l'influence que, sans le chercher, il exerce sur ses compagnons.

Je travaille ici beaucoup et avec succès. On me respecte comme le peintre le plus fort de Pont-Aven; il est vrai que cela ne me donne pas un sou de plus. Mais cela prépare peut-être l'avenir. En tout cas, cela me fait une réputation respectable et tout le monde (Américain, Anglais, Suédois, Français) se dispute mes conseils que je suis assez bête de donner, parce qu'en définitive, on se sert de nous sans juste reconnaissance.

Le souvenir de sa pauvreté lui taraude bien le cœur par moments, mais l'espérance de jours meilleurs luit à l'horizon.

Les ennuis d'argent me découragent totalement et je voudrais bien en voir la fin. Enfin, résignons-nous et advienne que pourra. Et peut-être un jour, quand mon art aura crevé les yeux à tout le monde, alors une âme enthousiaste me ramassera dans le ruisseau... Ma peinture soulève beaucoup de discussions et, je dois le dire, trouve un accueil favorable chez les Américains. C'est un espoir pour l'avenir. Il est vrai que j'ai fait beaucoup de progrès et tu reconnaitrais à peine ma peinture.

Espérons que l'hiver prochain sera meilleur : en tous cas je serai moins incertain. Je me tuerai plutôt que de vivre en mendiant comme je l'ai fait l'hiver dernier.

Gauguin rentre à Paris en hiver. Une exposition de ses œuvres obtient quelque succès :

Mon exposition a remis toute la question de l'impressionnisme sur le tapis...

Le graveur Bracquemond se trouve « emballé » par ses toiles et le présente à un céramiste avec qui Gauguin espère faire des vases d'art. Et pour la première fois dans ses lettres figure le nom de Tahiti, qui devait jouer un rôle si important dans sa vie :

On m'offre en Océanie une place d'ouvrier dans la culture. Mais c'est l'abandon de tout avenir et je n'ose m'y résigner. Je sens que l'art peut, avec de la patience et un peu d'aide, me réserver encore quelques beaux jours.

La semence était jetée, elle devait germer. Lassé de la

lutte pour l'existence, écœuré par mille turpitudes, Gauguin, désormais, rêvera de ces îles fécondes et clémentes, jusqu'au jour où il s'embarquera...

Les difficultés de la vie recommencent. Il neige et il n'a pas de charbon. Malgré sa vaillance, que deviendra l'artiste durant tout un hiver sans ressources? L'image des pays de soleil s'impose chaque jour davantage à son esprit. Le sang qu'il a hérité de ses aïeux péruviens se révolte; il songe nostalgiquement aux ports assoupis sous le soleil des tropiques qu'il a entrevus pendant ses voyages de pilotin. Ah! qu'il ferait bon vivre à l'ombre fastueuse des manguiers et rêver, immobile, sous la caresse de l'alizé! Quelle œuvre il pourrait créer, dégagé des mesquineries des pays septentrionaux! La gloire alors lui sourirait et Mette, enfin convaincue, lui reviendrait, douce et attentive à lui plaire.

On ne saurait trop le répéter, quelque indifférents que puissent paraître ses propos, l'amour conjugal se trouve à la base de sa vie profonde. L'image de sa femme — soyons-en certains — l'accompagne dans ses pérégrinations. Il sait que les exilés au bout du monde sont auréolés d'un mystérieux prestige et, s'il escompte la gloire, c'est avec cet espoir tenace et touchant qu'un jour Mette, sceptique et railleuse, deviendra sa plus fervente admiratrice.

Quel aveu douloureux dans cette lettre, datée de mars 1887, où il annonce son départ :

Le mois prochain, par le courrier du 10 avril, je m'embarquerai pour l'Amérique. Je ne puis continuer à vivre ici de dettes, existence assommante et amollissante, et je vais tenter tout afin d'en avoir la conscience nette.

Pourquoi rester si longtemps sans m'écrire? Il me semble que j'ai bien le droit d'avoir de vos nouvelles de temps en temps. Mes lettres ne sont pas très gaies, mais que veux-tu, j'ai eu tellement à souffrir que c'est presque dépasser la

limite humaine. Avant de partir pour l'inconnu, j'aimerais bien avoir de tes nouvelles, à défaut de t'embrasser.

Il expose ainsi les motifs de son départ :

Je pars avec juste l'argent pour le voyage et j'arriverai en Amérique sans argent. Ce que je compte y faire, je ne le sais pas encore, mais ce que je veux, avant tout, c'est fuir Paris qui est un désert pour l'homme pauvre.

Il explique que son nom d'artiste a beau grandir de jour en jour, il n'en meurt pas moins de faim. S'il va à Panama, c'est pour reconquérir son énergie anéantie par la misère et les humiliations. Le rêve d'une île déserte, qui hanta tant d'artistes, le séduit un moment. Il cite une petite île, Tabogas, perdue dans le Pacifique et pour laquelle il a l'intention de s'embarquer.

J'aurai toujours à souffrir de l'absence de ma famille, termine-t-il, mais je n'aurai pas cette mendicité qui me dégoûte.

Puis, au moment de s'en aller, il récapitule le bilan de sa vie sentimentale. Est-ce là ce mari, égoïste et rude, qui part pour les colonies de gaîté de cœur? N'a-t-il point, au contraire, le sentiment poignant du drame sombre et caché qui désole son existence? Après avoir énuméré tous les tourments dont il souffre, il s'écrie :

Et avec toutes ces misères, la privation d'affection, une vie brisée sans espoir de rien. Car tu dis que tu m'as aimé : souviens-toi de ton caractère avec moi. Aujourd'hui, tu te dis bien changée à ton avantage, je me plais à l'espérer.

Et le voilà qui se laisse bercer par l'espérance :

Si un jour, après tant d'années d'épreuves, je *réussis* (*il faudra nous réunir*), m'apporteras-tu à mon foyer l'enfer, le désaccord de tous les jours? Est-ce l'amour que tu promets ou bien la haine, toute l'aigreur de ces quelques années passées dans la tourmente? *Je sais qu'au fond tu es bonne et un peu noble* : aussi j'espère dans ta raison.

Et il termine :

Je ne puis aller voir Clovis, n'ayant point payé sa pension,

mais j'ai aujourd'hui le cœur comme l'estomac, ferré pour toutes les souffrances.

Un baiser à tous.

PAUL (qui t'aime encore)
c'est bête, mais c'est comme cela!

Ayant à grand'peine rassemblé un petit pécule pour son voyage, Gauguin, accompagné d'un jeune peintre, Charles Laval, s'embarque non pour les Antilles, mais pour Panama. Sitôt arrivé en Amérique, il écrit à sa femme le récit de sa traversée. Il se repent de n'avoir point choisi pour terme de son voyage la Guadeloupe ou La Martinique, « pays merveilleux, où il y a affaire pour un artiste ».

Ces imbéciles de Colombiens depuis le percement du canal ne vous cèdent pas un pouce de terrain à moins de six francs le mètre. Pour avoir pissé dans un trou infect, rempli de tessons de bouteilles et de caca, on m'a fait traverser tout Panama, conduit par des gendarmes, et on m'a finalement fait payer une piastre. J'avais envie de ficher quelque chose à ces gendarmes, mais ici la police est expéditive, ils vous suivent à cinq pas et si vous bougez, ils vous fichent une balle dans la tête.

Je m'en vais demain aller remuer la pioche dans l'île pour le percement du canal moyennant 150 piastres par mois. Quand j'aurai mis 150 piastres de côté, c'est-à-dire 600 francs (c'est affaire de deux mois) je partirai pour la Martinique. Il faut que je remue la terre depuis 5 heures 1/2 du matin jusqu'à 6 heures du soir, au soleil du tropique et à la pluie. La nuit, dévoré par les moustiques.

Gauguin est déjà prêt à pardonner les torts que peut avoir sa femme; il se rend compte, en effet, que Mette n'est pas heureuse. Elle se plaint, à mots couverts, de sa famille :

Ta lettre me fait entrevoir bien des choses que tu n'avoues pas, à savoir que l'affection de tes proches n'a pas remplacé avantageusement celle de ton mari. Et que serait-ce si j'étais méchant et si je t'avais abandonnée pour toujours? Beaucoup

d'autres l'auraient fait à ma place, sans remords de conscience, puisque ta famille encourageait la désunion.

Toi, tu as emporté en Danemark l'honneur intact. Tu travailles plus que les autres et l'on te fait froide mine. Je n'ai plus aujourd'hui aucun ressentiment contre toi et tu pourras lever la tête, un jour, devant n'importe qui maintenant que tu mérites amitié et protection. J'espère nous voir réunis un de ces jours, mais je t'assure *qu'il n'y aura pas un des tiens entre nous deux,* sinon de bon et aimant je deviendrai une bête féroce.

La mauvaise fortune poursuit Gauguin jusque dans le Nouveau Monde : sur des ordres venus de Paris, on licencie des ouvriers. Gauguin se trouve dans le nombre des chômeurs. C'est alors qu'il se rend à la Martinique. Ce pays, après les terres fiévreuses et malsaines de l'isthme, lui semble un paradis :

Je ne pourrais te dire mon enthousiasme de la vie dans les colonies françaises. Avec un peu d'argent il y a de quoi être heureux... Je te promets qu'un blanc a du mal ici pour conserver sa robe intacte, car les dames Putiphar ne manquent pas, elles vont jusqu'à opérer des charmes pour vous enlacer. Avant-hier, une jeune négresse de seize ans vient m'offrir une goyave fendue et pressée par le bout. J'allais la manger, quand un avocat jaunâtre, qui se trouvait là, me prend le fruit des mains et le jette : « Vous êtes Européen et ne connaissez pas le pays, me dit-il. Il ne faut pas manger un fruit sans en connaître la provenance. Ainsi ce fruit a un sort. La négresse l'a écrasé sur sa poitrine et sûrement, vous seriez à sa discrétion, après. » Je croyais à une plaisanterie. Pas du tout. Ce malheureux mulâtre (qui a fait ses études, cependant) croyait à ce qu'il disait. Maintenant que je suis prévenu, je ne tomberai pas, et tu peux dormir tranquille sur ma vertu.

Cet heureux répit dans la vie de Gauguin ne dure pas longtemps. Il tombe malade de la dysenterie et de la fièvre paludéenne. Les papillons noirs reviennent en foule voltiger autour de lui. Plus que de la gêne pécuniaire il souffre de la solitude :

Ma pauvre Mette, je regrette de ne pas être mort. Il semble,

depuis que j'ai quitté Copenhague, que tout vienne fondre sur nous. C'est juste, du reste, rien de bon quand la famille est séparée.

Cette constatation n'est-elle pas le fruit d'un amer tourment? Mme Gauguin, dans un moment de dépression morale, qui devait être rare chez elle, écrivit à son mari une lettre désolée. Il lui répond avec une mélancolie navrante :

Si au moins nous nous détestions! (la haine surtout) mais tu commences à sentir la nécessité du mari juste au moment où c'est impossible... A bientôt, ma chère femme, je t'embrasse et je t'aime (je devrais te haïr quand je regarde en arrière et que je vois les passions méchantes nous séparer. Depuis ce jour-là, tout a été de mal en pis...)

Gauguin demeure quelque temps sans nouvelles de Copenhague. Plus encore que de la maladie, il souffre de ce silence :

De tous les maux que vous m'avez causés, celui de ce silence est le plus pénible et je vais arriver en France, dévoré par la fièvre et l'inquiétude... Il est inutile de te conter toutes les misères de la faim que je supporte..., ajoute-t-il en post-scriptum.

Il se résout donc à se faire rapatrier. Il arrive au mois de mai, malade, découragé et naturellement sans un centime. Mais un ancien camarade de chez Bertin, devenu peintre, lui aussi, Emile Schuffenecker, lui donne l'hospitalité. Le voici installé dans l'atelier de son ami, à Montrouge, buvant le vin de son hôte, fumant ses cigares... Pourquoi se serait-il gêné? Riche, n'aurait-il pas, lui aussi, ouvert sa maison, sa cave et sa bourse à un ami moins fortuné? Mais Gauguin était emporté et brusque, au point qu'il rebutait parfois ses meilleurs camarades. Pensant lui être agréable, Schuffenecker parle un jour de Gauguin avec enthousiasme à un riche amateur. Pendant une absence de son hôte, il mène l'amateur dans son atelier et lui montre les toiles de Gauguin. L'amateur

admire, parle d'acheter un de ces tableaux... L'artiste arrive sur ces entrefaites. Comment! on a osé profiter de son absence pour montrer son œuvre! c'est un abus de confiance, et sans autre forme de procès, Gauguin met l'amateur ahuri à la porte, laissant Schuffenecker atterré. La colère du peintre n'est point encore apaisée. Confiant dans son génie, il n'imagine pas un instant qu'il partage cet atelier avec un autre peintre — son hôte. Il s'y enferme à double tour et le légitime propriétaire aura beau frapper à la porte, il n'ouvrira pas. Le lendemain seulement, un peu calmé, il consent à laisser entrer le pauvre Schuffenecker.

Gauguin travaille avec une véritable frénésie :

Le devoir d'un artiste, c'est de travailler pour devenir fort. Ce devoir, je l'ai accompli et tout ce que j'ai rapporté de là-bas ne trouve que des admirateurs. Cependant, je n'aboutis pas, conclut-il amèrement.

Pourtant, l'espoir ne l'abandonne jamais complètement :

Quoique ce soit très difficile, c'est possible qu'un jour j'occupe la place que je mérite. Vers qui te retourneras-tu, et les conseilleurs, qui ne sont pas les payeurs, te diront-ils encore que ton existence n'est pas auprès de ton mari?

Hélas, si Mette n'était pas entourée de sa famille qui lui répète constamment que son mari « n'arrivera jamais à rien », Gauguin sait bien que le ton de ses lettres changerait, qu'elle aurait confiance et que, d'un mot, elle soutiendrait son courage parfois défaillant. Mais son destin est de s'avancer seul sur ce chemin aride qui mène à la gloire posthume. L'artiste parfois se révolte contre ce dur décret :

Quoi que l'on invente, l'on ne fera encore rien de mieux que l'union dans la famille... Ma pauvre Mette, j'ai bien peur que nous soyons au même état que dans le début.

Malgré son impécuniosité, Gauguin s'est rendu en effet,

quelques mois auparavant, à Copenhague. Avec quelle ardeur amoureuse il courait vers sa bien-aimée qu'il allait enfin retrouver.

Navrante entrevue... Tout choqua la sensibilité de l'artiste. Mette lui réserva un accueil glacial. Mais qu'elle était excusable, cette jeune femme livrée à la tyrannie d'une famille bourgeoise et puritaine! Avant l'arrivée de son mari, elle avait été chapitrée si longuement par sa mère, elle était tellement écœurée par ces recommandations dénuées de romanesque, que l'arrivée de son mari, loin de la réjouir, la torturait. On n'osait la laisser seule en tête-à-tête avec cet homme dénué de scrupule, ou alors, sa mère lui glissait, avant de sortir :

— Que deviendrais-tu, chère enfant, si, par hasard, Dieu bénissait une fois encore ton union?

Gauguin trouva sa femme gardée comme une idole par le régiment de ses belles-sœurs et beaux-frères. Ah! il se souviendra jusqu'à sa mort de ce voyage à Copenhague, entrepris le cœur si léger!

Il est pauvre, mal habillé. Ses enfants, qui le connaissent à peine, ont un peu honte de sortir avec cet étranger si pauvrement vêtu. Seule, sa fille Aline, sa préférée, le voit avec ses yeux d'enfant nostalgique et rêveuse, qui transforme la réalité en un cher et poétique mensonge. Ah! comme il dut être doux à Gauguin, le regard de cette petite fille plein de ferveur et d'admiration!

De ce voyage, il ne rapporta que désarroi et découragement.

Je t'ai vue avec plaisir au mois d'avril, écrit-il, mais j'ai remarqué dans ton caractère les mêmes points difficiles pour la vie à deux. Toujours la même révolte, plus violente que jamais et toujours plus sensible à la flatterie qu'à la vérité.

Et pourtant, en dépit de tout, Gauguin conserve l'espoir de reprendre un jour la vie commune. Il pressent que le jour où elle aura définitivement quitté sa famille,

Mette redeviendra la femme aimante et douce qu'elle avait été durant les premières années de leur mariage. Mme Gauguin lui a maintes fois répété qu'elle ne reviendrait en France que lorsque la situation de son mari lui assurerait, ainsi qu'à ses enfants, une existence convenable. Cette déclaration agit sur le peintre comme un aiguillon. Pour travailler plus commodément, il va retourner en Bretagne. Le but ne lui semble plus aussi inaccessible :

Sur le point d'être lancé, je dois faire encore un effort suprême pour ma peinture, et je vais aller en Bretagne, à Pont-Aven, pendant six mois, faire des tableaux.

Je t'en prie, ne jette pas le manche après la cognée et fais tous les efforts pour attendre encore un an... Je sais bien que vous ne croirez en moi que lorsque je vendrai couramment, mais c'est une opinion qu'il faut tenir secrète vis-à-vis du public. Je sais bien que cette maudite peinture fait ton tourment, mais puisque le mal est fait, il faut en prendre son parti et chercher à en tirer profit pour l'avenir.

Ah! qui dira jamais les drames causés par le « mal d'être deux »? Il est rare qu'un malentendu ne vicie pas les unions qui semblent les plus solides. Les âmes humaines sont impénétrables les unes aux autres. Et la crevasse qui les sépare est d'autant plus profonde que se trouvent en présence une âme d'homme et une âme de femme. Il arrive que l'amour — ce subtil enchanteur — donne une minute aux amants l'illusion de penser semblablement, mais dès que s'éteint le feu de la passion, les yeux dessillés aperçoivent l'abîme. Une parole mal interprétée suffit à faire naître le drame.

Lorsqu'on lit aujourd'hui de sang-froid la correspondance du grand peintre, on comprend le malentendu qui désola sa vie affective. L'un et l'autre s'aimaient, ils se persuadèrent l'un l'autre qu'ils n'étaient pas aimés. Les deux lettres suivantes confirment cette opinion.

Voici la lettre de Mme Gauguin. Après s'être plainte de ne pas recevoir de nouvelles, elle écrit :

Tes dernières lettres ont été si peu affectueuses, que je ne sais vraiment plus que croire. Tu ne fais rien pour me donner un peu de courage, et cela ne serait pourtant pas bien difficile, il me semble. Enfin, les récriminations ne servent à rien. Le but de cette lettre est de te dire que je suis loin de t'oublier, ce qui peut-être t'est bien égal. Ecris-moi bientôt, je me tourmente beaucoup pour toi. Ta femme, Mette.

Ne sent-on point, dans ces lignes, le cri d'une amante blessée, ou du moins qui se croit blessée? Car les lettres de Gauguin ne semblent en aucune façon justifier ces plaintes. En tout cas, il paraîtrait qu'une telle missive ne pouvait qu'émouvoir un cœur sensible comme celui de l'artiste. Au contraire, Gauguin s'en montre mortifié :

Tes lettres sont, comme autrefois dans notre existence commune, tout autre chose qu'un échange de pensées et de sentiments et je commence à être fatigué d'écrire sans jamais quoi que ce soit qui y réponde. Capricieusement, il t'a plu au mois d'avril 1887 de me revoir et après mon départ tu m'as écrit une lettre chaleureuse. Je veux ne jamais croire que cette lettre fut intéressée. Une fois l'épreuve faite à Panama, tes lettres sont devenues de glace. Te donner du courage, me demandes-tu? En quoi en as-tu besoin si ce n'est pour la lutte de la vie matérielle? A bien examiner, si tu avais des rentes, tu serais la plus heureuse des femmes. Personne pour contrarier tes volontés : entourée, choyée, même courtisée...

J'ai par-ci par-là quelques lettres de personnes réputées intelligentes, pleines de sympathie, d'admiration pour moi, etc. J'ai quarante ans. Je n'ai encore jamais reçu la dixième partie de ce genre de ma famille. Quand ton fils sera majeur, oseras-tu lui donner le conseil de se marier avec une autre qu'avec une cuisinière? Si c'est une femme bien élevée, elle ne lui donnera pas la réplique pour tout ce qui n'est pas la popote. En dehors de la tartine de beurre, la toilette et le cancan sur le voisin, pas de conversation. Si ton fils est plus intelligent que sa femme, il sera pris en haine. Seule la cuisinière sera fière de son mari, le respectera et trouvera naturel que le mari conduise la barque.

Que d'amertume dissimule cette ironie!

L'année 1889 est marquée par un gros effort. Les mois de travail acharné commencent à porter leurs fruits. Le nom de Gauguin se répand dans les milieux artistiques et les meilleurs esprits considèrent l'artiste comme l'un des premiers de sa génération. Il organise une vente qui, sans être fort lucrative, peut être considérée pourtant comme un succès.

Le jour de ma vente approche. Les journaux font beaucoup de tapage et c'est dans le monde des arts une grande effervescence.

Une colonne enthousiaste de Mirbeau a déclenché le mouvement et l'hommage de l'écrivain a été particulièrement sensible au peintre. Si Gauguin insiste dans sa correspondance sur les hommages qui lui sont rendus, ce n'est pas par orgueil, mais il cherche à convaincre sa femme qu'il n'est pas l'artiste raté, le barbouilleur médiocre que les gens « de Copenhague » affectent de voir en lui.

Schuffenecker m'encense — dis-tu — assurément beaucoup trop, et cependant il répète à peu près ce que beaucoup disent, voire même Degas. « C'est un forban, dit-il, mais sacré... c'est l'art incarné! » C'est probablement que ces gens-là trouvent en moi autre chose que ce que vous comprenez, vous autres, Danois.

Il se montre d'ailleurs préoccupé à l'excès de laisser à ses enfants un nom dont ils pourront être fiers.

Il arrivera bien un jour où les enfants pourront se présenter devant n'importe qui, n'importe où avec le nom de leur père pour protection et honneur. Les enfants, à vingt ans, auront à se faire une position. Crois-tu que les amis d'en haut que j'aurais acquis ne seront pas là pour les placer? Et je ne pense pas que dans le commerce j'aurais acquis un pareil résultat.

L'artiste n'a pas été mauvais prophète.

Il se reprend encore à justifier le choix de sa carrière :

Tu me connais : ou je calcule (et je calcule bien) ou je ne calcule pas. Le cœur sur la main, les gens en face et je combats la poitrine découverte. Et bien, j'accepte le rôle qu'on m'a donné. Et alors je dois calculer. Ne pas abandonner la proie pour l'ombre, et l'ombre, c'est le rôle d'employé. Je serais employé à 2.000 ou 4.000 fr., le prix de vos frères. Qu'aurait-on à me reprocher? rien. J'ai voulu, malgré la certitude que me donnait ma conscience, consulter les autres (des hommes qui comptent aussi) pour savoir si je faisais mon devoir. Tous sont du même avis, que mon affaire, c'est l'art, c'est mon capital, c'est l'avenir de mes enfants, c'est l'honneur du nom que je leur ai donné. En conséquence, je travaille pour mon art qui n'est rien (en argent), pour le présent (les temps sont difficiles), mais que je dessine pour l'avenir. C'est long, direz-vous, mais que voulez-vous que j'y fasse? Je suis le premier à en souffrir. Je puis t'assurer que si les gens qui s'y connaissent disaient que je n'ai pas de talent et que je suis un paresseux, j'abandonnerais la partie depuis longtemps. Peut-on dire que Millet n'a pas fait son devoir et qu'il a laissé à ses enfants un malheureux avenir?

Car c'est une grande souffrance pour Gauguin, d'être séparé de ses enfants :

Je t'ai dit que j'avais eu l'intention d'aller voir les enfants, mais que je n'oserais pas sortir avec eux étant aussi mal mis que possible.

Les jours passent et Gauguin se plaint amèrement de rester sans nouvelles :

Que diable, laisse-t-il échapper, il y a quelquefois dans la vie d'autres lettres à écrire que celles où il est question d'argent!

Et dans un mouvement de découragement, il s'écrie :

Nos deux vies sont brisées. Il n'y a pas à pleurer. Le passé ne s'efface jamais, il s'oublie quelquefois.

Passant sa vie en revue, il constate qu'il a toutes les satisfactions d'amour-propre, mais ce qui le fait cruellement souffrir, c'est l'isolement :

Sans mère, sans femme, sans enfants! Maudit par tous les

miens! Ton silence m'a certainement plus éprouvé, rendu plus malheureux que mes défaites pécuniaires.

Et de nouveau, plus impérieux, s'impose à son esprit le désir des terres ensoleillées. Le hasard a fait un jour tomber entre ses mains un catalogue de Tahiti, et Tahiti, depuis ce temps, devient le paradis de ses rêves :

Puisse venir le jour, et bientôt, où j'irai m'enfouir dans les bois sur une île d'Océanie, vivre là d'extase, de calme et d'art. Entouré d'une famille, loin de cette lutte européenne pour l'argent. Là, à Tahiti, je pourrai, au silence des belles nuits tropicales, écouter la douce musique murmurante des mouvements de mon cœur en harmonie amoureuse avec les êtres mystérieux de mon entourage. Libre enfin, sans souci d'argent, je pourrai aimer, chanter et mourir.

... Nos deux vies sont brisées, dis-tu à tort (Gauguin oublie sans doute qu'il l'a lui-même déclaré dans une lettre précédente). La tienne est délivrée de toute entrave. Entourée de ta famille et de tes enfants, tes jours s'écoulent, non sans travail pénible, mais libre du pouvoir marital, adulée, respectée, aimée. Ton génie est rétribué.

Le temps apaise en général les dissentiments, mais il ne fait que les aggraver quand ces dissentiments proviennent d'un malentendu. Mme Gauguin était Danoise, on eût pu croire qu'un esprit aussi dégagé de tout préjugé que l'était celui de Gauguin se serait bien peu inquiété d'une aussi minime contingence. On aurait fait erreur. Quoiqu'il s'en défendit, l'artiste restait attaché à nos traditions nationales, et la pensée que ses enfants étaient élevés sur une terre étrangère, dans l'ignorance de la langue française, le mettait hors de lui.

Malgré l'estime croissante dont il jouissait dans le monde, il menait une vie matérielle toujours aussi dure. Le sentiment de son infériorité — vis-à-vis de sa femme — lui dictait souvent des paroles injustes. Après avoir évoqué l'existence paisible qu'elle doit avoir à Copenhague, il ajoute :

Que pourrais-je jamais t'offrir dans ce sale pays (la France) en comparaison? Un partage de misère et de travail. Ce sont là toutes choses qui ne se partagent pas comme la fortune.

Et au souvenir de sa vie douloureuse, il conclut avec désespoir :

C'est curieux comme le mariage réussit, ou il mène à la ruine ou au suicide. Mais Pot-bouille n'est qu'un adoucissement de la vérité.

La vie affective de Paul Gauguin est-elle brisée? Chez tout autre que lui, les traverses qu'il a subies auraient à tout jamais tari la source de l'amour. Mais la vitalité du grand peintre était prodigieuse. Aux pires heures de détresse, la conscience de son génie persistait comme brille dans la nuit une flamme que l'ouragan s'efforce d'éteindre.

De même, en son grand cœur tumultueux, l'amour de la bien-aimée résista aux amertumes de la désillusion.

Il faut retenir cette phrase écrite à sa femme vers la fin de l'année 1890 :

Le *passé ne s'efface pas,* mais *on peut le couvrir par l'avenir.*

Gauguin, tournant le dos au passé, fixait les yeux sur l'avenir.

III

CRÉPUSCULE TRAGIQUE

Aux heures de peine, chacun de nous se rend en pensée dans un pays secret. La petite fille de M. André Maurois se réfugie à Méipe, Paul Gauguin pensait nostalgiquement à Tahiti. Depuis longtemps, les terres tropicales exerçaient un profond attrait sur lui. Une première tentative, qui aboutit à l'expédition de Panama et des Antilles, se termina par un échec.

Quand Gauguin s'embarqua pour Tahiti, il était beau-

coup mieux préparé que lors de son précédent exil. Il avait alors quarante-trois ans, c'est un âge qui marque un tournant dans la vie d'un homme. Il n'est plus temps de tâtonner, l'heure est enfin venue où il faut produire une œuvre définitive.

Gauguin le comprit; il comprit aussi que la paradoxale vie conjugale qu'il menait ne pouvait indéfiniment se prolonger. Une solution était nécessaire. Quelque malheureuses qu'eussent été ses tentatives de rapprochement, il n'avait point perdu l'espoir de reprendre la vie commune. Et avec amertume il songeait aux années gâchées, passées loin du foyer domestique.

Si le succès matériel se faisait attendre, du moins sa renommée artistique grandissait-elle de jour en jour : sa famille était seule à l'ignorer. Elle ne l'apprendrait que lorsque les prix élevés atteints par ces tableaux consacreraient son talent.

L'artiste ne doutait pas une minute que deux ou trois années de recueillement et de travail intensif ne fussent indispensables pour atteindre au résultat désiré.

Le départ de Gauguin était donc loin d'être considéré dans son esprit comme définitif. Il ne s'embarqua point pour les îles du Pacifique comme un homme dégoûté qui compte finir ses jours loin du monde civilisé. On se tromperait lourdement en pensant qu'en mettant le pied sur un paquebot, Gauguin rompait avec ses habitudes. Nullement! et l'on peut même assurer au contraire que si l'artiste abandonna la France, ce fut avec l'espoir de faire revivre le passé, — ce passé déjà lointain, mais toujours si vivant et si cher. Il ignorait alors le pouvoir débilitant de l'atmosphère des mers du Sud...

Une lettre datée de Pont-Aven, et adressée au peintre danois Willemsen, explique les raisons de son départ. Il n'aimait guère faire allusion à sa vie affective, aussi les motifs qu'ils expose sont-ils tous d'ordre matériel. Ils

ont néanmoins leur importance. C'est pourquoi nous les rapportons ici :

Ma résolution est prise : je veux aller dans quelque temps à Tahiti, une petite île d'Océanie où la vie matérielle peut se passer d'argent. Une terrible époque se prépare en Europe pour la génération qui vient : le royaume de l'Or. Tout est pourri, et les hommes et les arts. Il faut se déchirer sans cesse. Là-bas, au moins, sous un ciel sans hiver, sur une terre d'une fécondité merveilleuse, le Tahitien n'a qu'à lever le bras pour trouver sa nourriture. Aussi ne travaille-t-il jamais.

Et Gauguin répète les habituels clichés qui émaillent les écrits des romanciers lyriques.

Pour le Tahitien, vivre, c'est chanter et aimer, aussi ma vie matérielle une fois bien organisée, je puis me livrer aux grands travaux de l'Art, dégagé de toute jalousie artistique, sans aucune nécessité de vils trafics.

Une exposition de ses œuvres, dont Octave Mirbeau écrit le catalogue, lui rapporte près de dix mille francs. Ce sera son viatique. Le peintre a raconté lui-même dans *Avant et Après* (3) comment, grâce à l'appui d'Ary Renan, une mission artistique lui fut confiée pour l'Océanie.

Donc, le 4 avril 1891, l'âme riche d'espoirs — si sa bourse l'était peu de subsides — Gauguin prend à la gare de Lyon le train pour Marseille.

Gauguin, dans les premiers temps de son séjour à Tahiti, se fait des illusions qui seront vite déçues. Le contact est enchanteur. Il se forge déjà mille félicités qui le font presque pleurer de tendresse! Il a été admirablement reçu par le Gouverneur et par le Chef de l'Intérieur. Il espère avoir de nombreuses commandes de portraits.

Bref, écrit-il, je crois que je vais gagner de l'argent, chose sur laquelle je ne comptais pas.

Il affecte un ton plus modeste pour annoncer ses succès :

(3) G. Crès, éditeur.

Je dois voir demain toute la famille royale. Ce que c'est que la réclame! et comme c'est bête... Enfin, laissons-nous faire.

Hélas, il ne tardera pas à déchanter. Nous n'entreprendrons pas ici l'histoire de ses déboires en Océanie, ils sont connus. Nous ne les relaterons que dans la mesure où ils influeront sur sa vie affective. Pour le moment, il se montre un excellent père de famille, et un excellent mari — encore fort amoureux. Ne termine-t-il pas une des premières lettres écrites depuis son arrivée à Papeete par ces mots :

Beaucoup de bons baisers aux chers enfants et pour toi les meilleurs de ton fidèle *amant* et *mari*.

Gauguin arriva à Papeete pour assister aux funérailles du roi Pomaré V. C'était le dernier rejeton des Pomaré qui s'éteignait, puisque le roi, marié avec une israélite anglaise, Miss Marau Johanna Salmon, la répudia au bout de peu de temps. Celle-ci mit au monde plusieurs enfants qui furent désavoués par Pomaré V, à la suite des débordements de la jeune reine...

Le peintre comprit que la mort de Pomaré V marquait la fin d'une époque et que notre prétendue civilisation ne serait plus longue à balayer le charme de l'île à l'agonie.

Je vois cette mort du roi Pomaré V bien tristement. Le sol tahitien devient petit à petit français, et, petit à petit, tout cet ancien état de choses va disparaître. Nos missionnaires avaient déjà apporté beaucoup d'hypocrisie protestante et enlevé une partie de la poésie. Sans compter la vérole qui a envahi toute la race (sans trop l'abîmer, ma foi). Toi qui aimes les beaux hommes, ils ne manquent pas ici...

Gauguin assista, naturellement, au spectacle qu'offraient à sa curiosité d'artiste les obsèques royales. La lettre qu'il écrivit, encore tout imprégné de cet événement, constitue un véritable document historique.

Le Roi est mort quelque temps après mon arrivée. Pour ses

funérailles, il a fallu que tout le monde dans l'île et les îles voisines soit prévenu. Tu ne peux t'imaginer cet enterrement. Chaque village, groupé sur l'herbe le soir, chantait à tour de rôle leurs fameux « himéné » (chant choral de plusieurs parties) et comme cela, toute la nuit. Pour celui qui aime la musique c'est un vrai régal, car ce peuple est extrêmement doué pour la musique. Deux chants qui se croisent dans la note aiguë, homme et femme — puis, quelques parties d'accompagnement formant des accords bizarres. Un groupe d'hommes-basses, imitant le son du tambour, accompagnant seulement pour la cadence (cadence très particulière). Non, il est impossible d'imaginer quelque chose de plus harmonieux et abstrait. Pas un qui donne une fausse note.

Le char tout couvert de fleurs était traîné par des mules que l'artillerie avait habillées de filets en laine noire. Arrivés au tombeau, dans les bois, les pasteurs et les chefs ont fait des discours en Tahitien. Je t'écris le soir. Ce silence de la nuit à Tahiti est encore plus étrange que le reste. Il n'existe que là, sans un cri d'oiseau pour troubler le repos. Par-ci, par-là une grande feuille sèche qui tombe, mais qui ne vous donne pas l'idée de bruit. C'est plutôt comme un frôlement d'esprit. Les indigènes circulent souvent la nuit, mais pieds nus et silencieux. Toujours ce silence! Je comprends pourquoi ces individus peuvent rester des heures, des journées, assis sans dire un mot, et regarder le ciel avec mélancolie. Je sens tout cela qui va m'envahir, et je me repose extraordinairement en ce moment...

Quelle belle nuit, ce soir! des milliers d'individus font comme moi. Ils se laissent vivre et leurs enfants s'élèvent tout seuls. Tous ces gens-là vont partout, dans n'importe quel village, n'importe quelle route, couchent dans une maison, mangent, etc., sans même dire merci, à charge de revanche. Et on les appelle des sauvages! Ils chantent, ne volent jamais — ma porte n'est jamais fermée. Deux mots tahitiens les désignent : *Ia ora na,* bonjour, adieu, merci. *Onatu,* je m'en fiche — et on les appelle des sauvages!

Gauguin craint que ce tableau idyllique de l'existence à Tahiti n'excite l'envie de sa femme et que celle-ci ne lui reproche son bien-être : un homme qui aurait complète-

ment renoncé à la vie de famille se serait-il soucié de s'excuser comme il le fait?

Ne pense pas pour cela que je suis égoïste et que je vous abandonne, mais laisse-moi quelque temps vivre ainsi. Ceux qui me font des reproches ne savent pas tout ce qu'il y a dans une nature d'artiste, et pourquoi nous imposer des devoirs semblables aux leurs? nous ne leur imposons pas les nôtres.

Et il termine encore :

Je pense à vous tous tendrement.

Gauguin se trouve à peine depuis deux mois à Tahiti qu'il s'aperçoit des difficultés de l'existence. Il faut avoir vécu dans les colonies françaises pour comprendre l'hostilité que témoignent en général aux nouveaux venus les colons et les fonctionnaires déjà installés. On s'amuse à décourager le voyageur nouvellement débarqué. On lui dépeint complaisamment les obstacles auxquels il se heurtera. Loin de les lui faire éviter, on les grossira au contraire à plaisir.

L'artiste essuie de graves mécomptes. Il avait fondé de grands espoirs sur l'appui de Pomaré V. La mort de ce dernier renverse ses projets et, surcroît de déveine, le voilà qui tombe malade. On le traîne à l'hôpital, où il est soigné moyennant la somme de douze francs par jour.

Il trouve heureusement quelques appuis. Le procureur de la République, M. Edouard Charlier, un fonctionnaire intelligent, compatissant et probe comme il en existe, hélas, si rarement aux colonies, lui vient généreusement en aide, ainsi qu'un homme de goût, avocat à Papeete, M. Goupil. Malgré ces dévouements, le caractère de Gauguin s'aigrit. Il attend à chaque courrier de l'argent que doit lui envoyer son ami Charles Morice.

Cependant, il travaille avec acharnement dans la petite case qu'il a louée dans un district, à quelques kilomètres de Papeete. Et il essaie encore de convaincre sa femme

qu'il a eu raison de consacrer sa vie à la peinture. Il conserve aussi son humeur caustique :

> Nous serons bientôt deux vieux, que veux-tu y faire? Nous causerons et nous ne craindrons plus de faire des enfants...

Cette plaisanterie, qui n'est peut-être pas de très bon goût, revient souvent dans sa correspondance. C'est qu'il ne peut oublier l'intervention inopportune de sa bellemère qui, à chaque entrevue, s'interposait toujours entre les deux époux, — froide statue de l'utilitarisme bourgeois.

Nous n'insisterons pas sur les difficultés pécuniaires dans lesquelles se débattit à Tahiti le malheureux artiste. Sa correspondance avec Daniel de Monfreid n'est remplie que de demandes d'argent et de récriminations. Il ne faut pas, en raison de ses plaintes, méjuger Paul Gauguin. L'obsession de son pain à gagner le poursuit, n'a-t-il point été mille fois exploité? Et cette terrible question d'argent n'est-elle pas vitale, pour lui? Que l'on ait desservi sa mémoire en publiant ses lettres à Daniel de Monfreid, c'est possible! Mais que l'on estime que le peintre se soit diminué en parlant plus souvent d'argent que de peinture, c'est ce qu'on ne peut admettre. L'Art! l'Art! les esthètes n'ont que ce mot à la bouche. Encore faut-il, pour traiter de l'Art, ne pas souffrir de la faim. Quand l'estomac crie famine, quand la bourse est complètement vide, les théories esthétiques manquent d'attraits. Gauguin, atrocement privé du nécessaire, est certes bien excusable de n'avoir pas trouvé le courage de s'abstraire de ces contingences pour discuter sur les fins de la peinture!

Après tant d'autres, il expérimenta par lui-même la justesse de ce proverbe : les absents ont toujours tort. De tous ses amis, un de ceux en qui il avait la plus grande confiance était Charles Morice, le critique et le poète symboliste, le futur collaborateur de *Noa-Noa.* Il lui avait

laissé des tableaux avec mission de les vendre, il lui avait même laissé de l'argent. Or, les courriers passaient sans que l'exilé reçût la moindre nouvelle du poète parisien.

J'ai appris à mes dépens à connaître un peu les hommes et les choses. Quand je ne suis pas là, mes affaires ne se font pas.

Le sentiment de rancune qu'il éprouve envers Morice se mélange aussi de jalousie. Evidemment, il vit depuis si longtemps éloigné de sa femme qu'il ne s'estime guère fondé à se montrer jaloux. Aussi essaie-t-il de prendre un ton enjoué pour se plaindre. Mais ne devine-t-on pas, sous le sourire, une grimace douloureuse?

De Morice, tu parles d'une façon bien enthousiaste, qui sent sa femme amoureuse d'une lieue. Aussi ta lettre est bien plus caressante que d'habitude, comme si tu avais à te faire pardonner quelque chose. J'espère que tu n'as péché qu'en pensée. Je puis être jaloux, mais je n'ai aucun droit de parler, étant éloigné depuis longtemps. Je comprends qu'une femme, qui passe des années de jeunesse dans l'éloignement du mari, puisse avoir des moments de désir et de chair et de cœur.

Dans une autre lettre, il écrit encore à propos de Charles Morice :

Je suis presque à bout de force, et en tous cas au bout du rouleau, grâce à Morice qui dit beaucoup m'aimer, mais qui ne le prouve pas. Depuis mon départ, il ne m'a pas donné de nouvelles en réponse à mes lettres. Il avait de l'argent à moi et mes calculs sont, par son défaut, tout à fait erronés. Ce qui fait qu'en ce moment, j'ai cinquante francs en poche et que je ne sais comment je vais faire pour me retourner. Je ne compte pas sur Morice et à mon retour nous aurons, je crois, un compte à régler. Je n'aime pas qu'on me barre la route aussi traîtreusement. J'aurais pu me faire nommer résident aux Marquises ou à Raiatéa, mais M. Morice a perdu ma lettre et oublié ce que je demandais.

Ou encore :

Joyant m'a envoyé le relevé de mon compte chez Goupil. Il

a remis 850 francs à Morice pour me les envoyer et cela au mois de mai 91, ce qui fait 1350 francs que Morice me vole, car je n'ai reçu de lui ni argent ni lettre...

... J'ai reçu cinq lignes de Morice qui fait l'étonné de mon silence, prétendant qu'il m'a beaucoup écrit et m'a envoyé mon argent. Mensonge! J'ai reçu tous les mois des lettres. Je lui réponds et j'envoie la lettre à Jean Dolent qui la lui remettra en même temps qu'il s'expliquera nettement avec lui.

... Peut-être Morice songera-t-il à m'envoyer l'argent qu'il a à moi, ce qui me donnerait des vivres pour manger quelques mois.

Hélas, la vie est dure pour l'artiste :

Je suis en train de m'abîmer la santé avec le peu de nourriture que je prends. J'aime encore mieux cela que d'abandonner la lutte que j'ai commencée.

... Voilà neuf ans que je vis sans la vie des miens, sans gîte et souvent sans manger. Depuis deux mois j'ai dû supprimer toute espèce de nourriture. Tous les jours, du maioré, un fruit fade qui ressemble à du pain, et un verre d'eau. Je ne puis même m'offrir une tasse de thé en raison de la cherté du sucre. Je supporte bravement cette situation, mais elle altère ma santé, et mes yeux, dont cependant j'ai tant besoin, baissent considérablement.

Se rend-on bien compte de l'existence de Gauguin? Il vit dans une modeste case indigène, en bambou tressé, posée au bord de la mer ainsi qu'une frêle cage d'oiseau. Presque toujours seul; des vahinés rieuses envahissent parfois sa demeure, mais après ces rencontres sensuelles où la sentimentalité a si peu de part, Gauguin se sent encore plus solitaire qu'avant. Il erre sur la plage de sable noir, sonore du grondement des vagues sur le récif, il voit le soleil dans un flamboiement de feu d'artifice disparaître derrière Mooréa, et le soir descendre avec l'essaim des tristes pensées qui alourdissent le cœur.

Sa bourse devenait de plus en plus légère; il venait à Papeete, avec l'espoir chimérique d'une rencontre qui le tirerait d'affaire. Il se trouvait alors en présence de colons farcis d'ignorance, qui méprisaient l'artiste mal

nourri et mal vêtu; de fonctionnaires congestionnés, aux visages luisants de graisse, qui lui lançaient une plaisanterie vingt fois rebattue, devant un verre de whisky au cercle Bougainville... L'artiste, sombre et amer, buvait pour tromper sa faim, l'alcool déliait sa langue et, la tête en feu, l'estomac délabré, il exposait alors à ses compagnons interloqués des conceptions artistiques hardies et neuves qui faisaient dire de lui, sitôt qu'il avait le dos tourné :

— Ce Gauguin, tout de même, il est « màamàa »! (toqué).

Puis le sentiment de sa détresse lui revenait à l'esprit et, d'un ton qu'il voulait dégagé, il empruntait un louis qu'on lui donnait de mauvaise grâce.

Les lanternes de papier se balançaient dans les échoppes; les Chinois, assis les genoux repliés sur leur comptoir, avec leur éventail de bambou envoyaient de l'air frais dans les larges manches de leur robe de soie; des vahinés, les cheveux dénoués, le châle brodé sur les épaules, se promenaient en roulant les hanches... Tout le long de la route de Punaavia, qui court entre la montagne et la mer frissonnante, Gauguin rentrait le ventre creux, remâchant d'amers souvenirs, organisant, dans sa tête, la prochaine toile qu'il allait entreprendre.

Cal, malgré les déboires de toutes sortes, l'Art jamais ne le déçut. Transfigurées par la magie du passé, il revivait les premières années de son mariage, il revoyait sa femme tendre et soumise. Ah! que son ménage était uni alors, et qu'il le serait encore aujourd'hui s'il ne s'était point mis à peindre! La peinture avait ruiné son bonheur domestique...

La peinture! la peinture qui le faisait mourir de faim, qui ne lui avait jamais valu que des déceptions, qui l'obligeait encore maintenant à mendier, n'aurait-il pas été excusable, dans les moments de découragement, de la renier? Admirable puissance du génie! Pas une seule fois

Gauguin, fût-ce une minute, ne douta de sa vocation artistique. Jamais il ne lui vint à l'idée de se repentir du choix de la route dans laquelle il s'était engagé. Un noble orgueil l'animait, un orgueil si bien justifié que nul ne songeait à en rire :

Je suis un artiste, écrit-il à sa femme, et tu as raison. Tu n'es pas folle. Je suis un grand artiste, et je le sais. C'est parce que je le sais que j'ai enduré tant de souffrances, pour poursuivre ma voie, sinon, je me considérerais comme un brigand — ce que je suis du reste pour beaucoup de personnes. Enfin, qu'importe! ce qui me chagrine le plus, c'est moins la misère que les empêchements continuels à mon art que je ne peux faire comme je le sens et comme je le pourrais faire sans la misère qui me lie les bras.

Tu me dis que j'ai tort de rester trop éloigné du centre artistique. Non, j'ai raison. Je sais depuis longtemps ce que je fais et pourquoi je le fais. Mon centre artistique est dans mon cerveau et pas ailleurs et je suis fort parce que je ne suis jamais dérouté par les autres et que je fais ce qui est en moi. Beethoven était sourd, aveugle, il était isolé de tout. Aussi ses œuvres sentent l'artiste vivant sur une planète à lui. Vois Pissarro : à force de vouloir toujours être en avant, au courant de tout, il a perdu toute espèce de personnalité et son œuvre entière manque d'unité. Elle suit toujours le mouvement, depuis Courbet et Millet, jusqu'à ces petits jeunes chimistes qui accumulent des petits points. Non, j'ai un but et je le poursuis toujours. Je suis seul logique, aussi j'en trouve bien peu qui me suivent longtemps. Pauvre Schuffenecker qui me reproche d'être entier dans mes volontés, mais si je n'agissais pas ainsi, est-ce que je pourrais supporter seulement un an la lutte à outrance que j'ai entreprise. Mes actes, mes peintures sont toujours contredits au moment même, puis finalement on me donne raison. Et c'est toujours à recommencer! Je crois faire mon devoir et fort de cela, je n'accepte aucun conseil, aucun reproche. Les conditions dans lesquelles je travaille sont défavorables et il faut être un colosse pour faire ce que je fais dans ces conditions. Je m'arrête sur ce sujet, et je n'ai parlé aussi longtemps que parce que je sais qu'au fond, tu t'intéresses à ces questions. Tu les as prises en haine parce qu'elles t'ont donné de la peine et du travail et que le monde t'a doré la pilule sur les autres métiers. S'il

y en a de favorables, il y en a joliment qui font peine à voir dans le commerce... Tandis que l'art a, finalement, un beau jour. C'est peu, c'est vrai, mais avoue, au fond, que tu es flattée d'être la femme de quelqu'un?

J'ai bien des tracas, et si ce n'était nécessaire à mon art (j'en suis sûr) je repartirais tout de suite.

... A force de me priver de nourriture, mon estomac s'abîme atrocement et je maigris tous les jours. Mais il faut que je continue à lutter toujours, toujours. Et la faute retombe sur la société. Tu n'as pas confiance dans l'avenir, mais moi j'ai de la confiance. Parce que je veux en avoir, autrement il y a longtemps que je me ferais sauter le caisson. Espérer, c'est presque vivre. Il me faut vivre pour faire mon devoir jusqu'au bout et je ne le peux qu'en forçant mes illusions, en me créant dans le rêve des espérances. Quand je mange tous les jours ici mon pain sec avec un verre d'eau, j'arrive à croire que c'est un beefsteak!

C'est un fait sur lequel Gauguin insiste : il ne reste à Tahiti que parce que cet exil est favorable à son travail. La conscience artistique de Gauguin était méticuleuse :

Ne vois pas mal mon idée de rester encore un an. Je suis en plein travail, maintenant je connais le sol, son odeur, et les Tahitiens, que je fais d'une façon très énigmatique, n'en sont pas moins des Maoris et non des Orientaux des Batignolles. Il m'a fallu presque un an pour arriver à le comprendre et maintenant que j'y suis, il faudrait que je m'en aille! C'est enrageant!...

... Je suis assez content de mes derniers travaux, écrit-il dans une autre lettre, et je sens que je commence à posséder le caractère océanien; je puis assurer que ce que je fais n'a été fait par personne et qu'on ne connaît pas en France cela.

Malgré ses terribles soucis pécuniaires, il réussit donc à terminer de nombreuses toiles, ainsi qu'il l'annonce à sa femme, qui reste sa principale confidente. C'est à elle qu'il envoie la traduction des titres tahitiens de ses tableaux, c'est à elle qu'il donne l'explication de ce tableau « le plus raide ». Il s'agit de la toile intitulée ; *Manuo tupapau* — l'Esprit des morts veille.

J'ai fait un nu de jeune fille. Dans cette position, un rien

et elle est indécente. Et cependant je la veux ainsi, les lignes et le mouvement m'intéressent. Alors, je lui donne dans la tête un peu d'effroi. (L'effroi, il faut le prétexter, sinon l'expliquer, et cela dans le caractère de la personne, une Maorie.) Ce peuple a une très grande peur de l'esprit des morts. Une jeune fille de chez nous aurait peur d'être surprise dans cette position (la femme ici, point). Il me faut expliquer cet effroi avec le moins possible de moyens littéraires, comme autrefois on le faisait. Alors, je fais ceci : harmonie générale, sombre, triste, effrayante, sonnant dans l'œil comme un glas funèbre, le violet, le bleu sombre et le jaune orange. Je fais le linge jaune verdâtre, parce que le linge de ces sauvages est un autre linge que le nôtre, parce qu'il suscite, suggère la lumière factice. La femme kanake ne couche jamais dans l'obscurité, et cependant je ne veux pas d'effet de lampe, c'est commun. Le jaune reliant le jaune orange et le brun complète l'accord musical. Il y a quelques fleurs dans le fond, mais elles ne doivent pas être réelles, étant imaginatives. Je les fais ressemblant à des étincelles. Pour les kanakes, les phosphorescences de la nuit sont l'esprit des morts. Enfin, pour terminer, je fais le revenant très simplement, une petite bonne femme, parce que la jeune fille, ne connaissant pas le théâtre des spirites français, ne peut faire autrement que de voir lié à l'esprit des morts le mort lui-même. Voilà un petit texte qui te rendra savante auprès des critiques lorsqu'ils te bombarderont de leurs malicieuses questions.

Ce n'est pas pour rien que les anciens navigateurs baptisèrent Tahiti la Nouvelle-Cythère. L'Amour est la fonction naturelle des Tahitiennes, ces belles créatures au port majestueux, aux seins gonflés de sève comme des fruits de soleil, qui s'offrent sans pudeur à celui qui les convoite. Tout exalte sur cette terre ardente : le ruissellement de la lumière sur le lagon en fusion, les capiteux aromes du sol surchauffé, et jusqu'à ce parfum un peu morbide qui s'exhale des civilisations agonisantes. Chez ce peuple aux antiques traditions d'hospitalité, les femmes les plus voluptueuses étaient offertes, alors, à l'étranger qui passait.

Gauguin profita sans vergogne de ces heureuses cou-

tumes, mais qu'importent ces fugitives passades? Le cœur ne s'engage point dans ces escarmouches galantes, et les vahinés insouciantes qui se succédaient sur sa natte hospitalière n'effaçaient ni dans son esprit ni dans son cœur ce grand amour qui ne voulait pas mourir.

J'ai vos photos bien arrangées sur une planche tendue dans ma cabane, confie-t-il à sa femme, ce qui donne lieu à beaucoup de questions de la part des canaques qui viennent voir et admirer ma peinture.

Car l'artiste ne compte pas finir ses jours loin des siens, ainsi qu'on a pu le croire jusqu'ici. Il est venu à Tahiti pour travailler tranquillement; mais, en dépit des difficultés de l'existence, il caresse l'espoir d'une réunion définitive, il compte terminer son existence errante dans le havre paisible du foyer conjugal. Dans une de ses lettres, il nourrit le projet d'être nommé inspecteur de dessin, poste qu'il croit pouvoir obtenir grâce à l'appui de Puvis de Chavannes. Et il ajoute :

Ce serait pour nous, chère Mette, l'assurance de nos vieux jours réunis avec nos enfants, et heureux. C'en serait fini des incertitudes.

Il espérait d'ailleurs que son retour, lorsqu'il s'y déciderait, serait définitif.

J'ai besoin de vous revoir tous, et de me reposer un peu. Mais il faut être raisonnable. Un voyage comme celui-là n'a pas été fait à la légère, histoire de se promener. Il faut qu'il soit complet et ce sera la fin de mes pérégrinations. Encore un peu de patience, c'est pour votre bien à tous.

Les déboires de l'artiste malheureux sont connus de tous. Les lettres qu'il écrivait à son ami Daniel de Monfreid ne sont qu'une longue plainte. Malade, sans argent, il est obligé — ce qui l'humilie profondément — de solliciter son rapatriement comme indigent.

Il débarque à Marseille le 30 août 1893 dans un dénuement absolu :

J'ai juste en poche pour envoyer une dépêche et prendre une voiture qui transportera mes bagages dans un hôtel où j'attendrai les fonds. J'ai un certain poids de bagages, peintures et sculptures, qui vont coûter assez d'argent.

M. de Rotonchamp nous a laissé, dans son intéressant ouvrage, des détails sur le séjour de Gauguin en France à son retour de Tahiti. Un héritage, quasi-providentiel, le tira d'embarras. Son oncle, Isidore Gauguin, qui habitait à Orléans, lui laissa à peu près neuf mille francs qui lui permirent de payer les dettes criardes et de s'installer presque somptueusement dans un atelier rue Vercingétorix. L'artiste, depuis si longtemps harcelé par les besoins d'argent, se trouvant soudain à la tête de quelques billets de mille francs, jeta, si l'on peut dire, sa gourme. Vêtu d'un costume excentrique, il offrait des réceptions brillantes aux amis, peintres, poètes, sculpteurs, qui le venaient visiter, et sa maîtresse, une négresse habituée des boulevard extérieurs qu'il avait rencontrée un soir d'orgie, trônait près de lui.

Débauche toute superficielle! Ils se trompent, ceux qui prétendent juger un homme sur ses gestes habituels et sur sa vie extérieure. La personnalité profonde de Gauguin est aussi cachée aux regards des passants que peut l'être sous les maquillages et les fards le visage d'une jolie femme jouant au théâtre le rôle d'une vieille duègne ridicule. Qui sait si les bruyantes réceptions de la rue Vercingétorix n'étaient point faites pour noyer les soucis et les déceptions du maître de céans. Elle dut être bien amère, en effet, la déception qu'éprouva Gauguin en mettant le pied sur la terre de France!

L'éloignement dans le temps et l'espace n'avait fait que rengréger la tendresse de l'artiste pour sa femme, car, pour les cœurs passionnés, l'absence est le grand vent qui active le foyer d'amour. Avec quelle émotion, dans sa solitude de Tahiti, Gauguin avait évoqué l'heure où il

presserait sur sa poitrine une Mette transportée de joie. On a pu s'en rendre compte, l'artiste, sans être un sentimental idyllique et bêlant, était loin du cynique sans vergogne qu'il affectait d'être parfois. Comme toutes les âmes vraiment sensibles, il avait la pudeur de ses tendresses intimes, et il masquait sous une brusquerie douloureuse les élans passionnés de son être. Il connaissait le tempérament peu expansif de sa femme. Il n'espérait donc pas la voir accourir au-devant de lui à son débarquement. Tout de même, il comptait, en réponse au télégramme qui avait absorbé ses derniers écus, sur une bonne lettre affectueuse... Au lieu de cela, c'est le silence. A peine descendu du paquebot, il écrit :

Tu auras à embrasser un mari pas trop chat écorché et non épuisé.

Ces témoignages de tendresse ne semblent pas avoir ému Mme Gauguin, car le peintre déçu se plaint :

Voilà plusieurs courriers de suite que tu manques. Ton silence est loin d'être affectueux! Emile (le fils aîné) est donc bien occupé qu'il ne peut écrire à son père quelques mots? A son âge, j'écrivais à ma mère lorsque j'étais absent et je savais trouver des paroles affectueuses pour elle. Mais voilà! j'ai été élevé autrement, avec moins de calcul et un peu plus de cœur. Je suis toujours ici à travailler et à lutter, car je n'ai plus de fonds. De Morice, toujours pas de nouvelles. Je n'ose t'écrire, ne sachant quoi dire et quoi penser de ton silence.

Ou encore :

Décidément, je comprends de moins en moins. Tu as mon adresse à Paris, puisque tu m'envoies un télégramme à ma nouvelle demeure et tu n'as pas encore pu trouver le moyen de m'écrire un mot! Tout le monde que je vois à Paris me demande cependant comment tu vas et je ne sais quoi répondre. Voyons, franchement, qu'y a-t-il? Pourquoi ni Emile ni toi n'êtes-vous venus à Paris pour me dire bonjour? vous ne seriez pas morts pour cela...

Gauguin cachait mal l'impatience qu'il avait de revoir sa femme. Lorsqu'il reçut la nouvelle, réconfortante pour

lui, de l'héritage de son oncle, il invita aussitôt sa femme à le venir voir à Paris.

Puisque tu as un peu de temps libre, pourquoi ne viendrais-tu pas avec petit Paul à Paris? Cela te reposerait un peu, et je serais si heureux de t'embrasser. Nous pourrons en outre causer, et nous en avons besoin.

Gauguin avait été vite découragé par son séjour à Paris. L'argent, entre ses doigts, filait ainsi que l'eau entre les mailles d'un filet. Les parlotes littéraires et artistiques auxquelles il était mêlé lui parurent vaines et stériles.

Des mécomptes, sinon d'amour, du moins d'amour-propre, achevèrent de le dégoûter de l'Europe. Sa négresse ne l'avait-elle pas abandonné d'une façon plus que désinvolte au moment où, à cause d'elle, il gisait sur son lit, la cheville brisée d'un coup de sabot?

Résolu à repartir, définitivement cette fois, en Océanie, il pensa que là-bas, dans l'île perdue au milieu du Pacifique, parmi les Maoris hospitaliers et doux, dans cette nature accueillante et riche, il pourrait enfin, en compagnie de ses enfants et de sa femme, terminer des jours que le bonheur avait obstinément fuis jusqu'alors.

L'entrevue fut affreusement pénible. Gardons-nous de porter un jugement sur ces deux êtres, de blâmer l'un et de louer l'autre. Qui, sur cette terre, est assez puissant pour sonder les cœurs et les reins? Tous deux étaient de bonne foi, tous deux agirent d'après les ordres de leur conscience. Leurs caractères différaient tant! Comment une entente eût-elle pu les mettre d'accord? Lui, le mari aigri par la lutte et les déceptions, mais toujours ardent, toujours confiant dans son génie, essaie de faire briller aux yeux de sa femme le mirage de la vie heureuse qui les attend sur les plages brunes de Tahiti. Mais elle, la Danoise prosaïque et lucide, qui ne se paie pas de mots, envisage l'avenir auprès de l'artiste d'un œil impitoyable. Elle ne veut point de cette misère dégradante où risquent

de s'enliser les Européens, parmi des indigènes familiers, sous un climat aveulissant. Et, implacable, elle oppose à son mari un inébranlable refus. Seule, elle pourrait peut-être s'embarquer pour cette aventure en laquelle elle n'a point confiance; avec cinq enfants, ce serait un crime. C'est tout; ni pleurs, ni cris, ni lamentations. Mais Gauguin quitte sa famille le cœur lourd de tristesse, — de rancune aussi.

L'éternelle question d'argent envenimera encore les rapports des deux époux. Gauguin était ce qu'on appelle « un panier percé ». Dès qu'il avait un peu d'argent, il dépensait sans compter, avec le puéril espoir qu'il ne verrait jamais la fin des plus fortes sommes. Il eut sans doute le tort de croire que sa femme, aidée de ses parents, se trouvait dans l'aisance, parce qu'elle avait à sa disposition des meubles et des tableaux de prix. Aussi n'envoya-t-il pas un centime à Copenhague des neuf mille francs qu'il avait hérités de son oncle. Ce procédé choqua Mme Gauguin qui lui réclama, pour ses enfants, la moitié de l'héritage. L'artiste en fut profondément froissé :

Comme j'ai quarante-cinq ans et que j'ai de fortes raisons pour croire ce qui est juste ou injuste, je trouve un peu excessifs tes conseils. Comme tu m'as dernièrement dit qu'il fallait me débrouiller entièrement seul (je ne le sais que trop), je me permettrai de prendre des précautions pour qu'il ne m'arrive pas à l'avenir ce qui m'est arrivé à Marseille en arrivant.

Après avoir fait des comptes et prié sa femme de le tenir exactement au courant des ventes de tableaux possibles, il termine :

Soyons bons amis, toujours, cela vaut mieux en agissant franchement.

... Comment peux-tu supposer, dit-il ailleurs, que *j'ai* de l'argent et que je ne t'en envoie pas?... En thèse générale tu n'as pas besoin de me rappeler à l'ordre pour faire ce que je dois faire. Aussitôt que possible, je t'aiderai.

Et sur le point de partir, il récapitule ses griefs.

Maintenant, causons un peu. Il faut avouer que depuis mon retour à Paris tout homme, à ma place, aurait fait de tristes réflexions sur la vie, sur la famille et le reste.

1° Ecrit par toi : tu dois seul te débrouiller;

2° Ecrit par les enfants : rien;

3° On me brise le pied, ce qui détruit ma santé : de ma femme, pas un mot;

4° L'hiver a été terriblement long et j'ai été seul, chez moi, à me soigner inutilement la gorge. Je ne peux vivre qu'avec du soleil.

... A quarante-sept ans, je ne veux plus tomber dans la misère, et cependant j'en suis tout près. Moi par terre, personne ne me relèverait...

C'est dans cet état d'esprit que Gauguin — nous sommes en 1895 — prend le bateau pour Papeete. Cette fois, c'est le départ définitif. Toutes les attaches qui le retenaient à la France sont rompues. L'artiste s'en va pour ne plus revenir.

Il est des acides qui rongent les métaux les plus durs. De même Tahiti dissout les volontés les mieux trempées. On ne peut s'imaginer l'influence de l'atmosphère tahitienne sur les Européens.

A Tahiti, écrivait Gauguin à Daniel de Monfreid, les hommes ont inventé un mot : *no atou*. C'est le « je m'en fous » qui est ici d'un naturel et d'une tranquillité parfaits.

Il est certain que le « je-m'en-fichisme » règne en maître dans l'ancien royaume des Pomaré. Rien ne compte, tout s'arrange, *aita peapea*, répondent flegmatiquement les indigènes aux Européens fébriles. Ça n'a pas d'importance, rien n'a d'importance, et c'est une règle si facile à adopter, qui s'adapte si bien à l'indolence de l'heure, qu'ils sont rares les Blancs qui résistent à cette séduisante mollesse... Que d'hommes actifs et jeunes ont débarqué remplis d'ardeur et de désir sous les flamboyants pourpres des quais de Papeete et sont devenus, au bout de quelques années, ces personnages si communs dans les Mers du Sud, ennemis de toute initiative, inca-

pables du moindre effort, tout juste bons à vivre au jour le jour!

Gauguin avait trop de ressort pour devenir pareil à ceux-là. La flamme de son génie brûlait en lui trop haute et trop ardente pour qu'il se résignât à devenir pareil à ces vieux colons attablés au cercle ou sur leur vérandah, devant un punch ou une absinthe glacés.

Mais quelle signification ont donc à Papeete des mots tels que : vertu, honneur, famille, pudeur? Ce serait trop de déclamer contre l'immoralité de Papeete, tout au plus pourrait-on parler de l'amoralité de ses habitants. Je ne connais aucun pays où le divorce soit une monnaie plus courante : on se marie, on se sépare et, neuf fois sur dix, l'on se remet ensemble le lendemain du divorce. Les maris abandonnent leur femme sans remords, — elle trouvera toujours un consolateur; les jeunes filles mettent au monde des enfants naturels, sans scrupule, — ils trouveront toujours un père pour les légitimer. Ah! comme tout cela a peu d'importance, dès que l'on franchit la passe de Taunoa!

Lors de son premier séjour, l'influence de Tahiti s'était peu fait sentir sur l'artiste; trop de liens le rattachaient encore à l'Europe. Maintenant, son cœur était ulcéré. S'exagérant le refus de sa femme, il s'appliquait rageusement à saper les dernières fibres affectueuses qui vibraient encore douloureusement en lui.

Boutade fanfaronne inspirée par ses fréquentations de cercle, il écrit à Daniel de Monfreid :

> Voyez ce que j'ai fait du ménage : j'ai filé sans prévenir. Que ma famille se démerde toute seule, car s'il n'y a que moi pour l'aider! Je compte bien finir mon existence ici, dans ma case, parfaitement tranquille. Ah oui! je suis un grand criminel, qu'importe!

Cette profession de foi sonne si faux, qu'elle semble plus déchirante, sous son grossier cynisme, qu'une confession sincère.

Le peintre malheureux se sent effroyablement seul. Tant bien que mal, mi par tendresse, mi par dépit, il essaie de se créer une nouvelle famille en Océanie. La femme qui partage son lit, une « roulure » de Papeete, est accouchée d'un fils qu'il se persuade être de son sang. Et voilà l'heureux père qui demande au chef du Service judiciaire un moyen légal qui lui permette de déshériter ses enfants légitimes au profit de ce fils problématique.

Son amertume éclate à chaque instant. Il écrit à Monfreid :

Vous voilà débarrassé de votre femme, je vous en félicite!

Ou bien :

Que d'ennuis on se crée fatalement avec le mariage, cette stupide institution!

Il faudrait être bien peu psychologue pour ne point deviner, sous la vulgarité de ces lieux communs de commis-voyageur, la blessure incurable d'une tendresse déçue. Ses relations avec sa femme s'espacent toujours davantage. Que pourraient-ils s'écrire? Elle n'a point confiance en lui, elle n'a point foi dans son art :

Cette sale peinture! l'as-tu assez souvent outragée! non comme talent, mais comme gagne-pain...

Le ton de leur correspondance devient si aigre qu'il l'avertit :

Si tu dois m'écrire à l'avenir des lettres comme depuis mon arrivée, je te prierai de cesser. Mon œuvre n'est pas terminée et je dois vivre : réfléchis à cela et cesse ces doléances perpétuelles qui ne te font aucun bien et me font beaucoup de mal. Je pourrais te répondre (si toutefois tu avais, en dehors de tes enfants, un cœur pour comprendre).

Mme Gauguin se le tient pour dit. Elle ne rompt son silence que pour annoncer à son mari la mort de leur fille Aline.

Le coup est terrible pour Gauguin, Aline a toujours été

sa préférée. Cette mince jeune fille pâle, blonde et rêveuse, nourrissait une adoration secrète pour ce père exilé et douloureux qui supportait vaillamment la misère et l'absence en l'honneur d'un idéal merveilleux que sa mère n'avait pas su comprendre. La brusquerie et le francparler de sa mère froissaient l'âme sensible de cette adolescente trop délicate pour supporter longtemps les réalités vulgaires de ce monde. Elle se retirait dans le temple de son imagination où elle avait élevé un autel à ce père lointain qu'elle parait de toutes les qualités nobles. Hélas, comme ils se seraient compris, tous les deux, comme elle l'eût soutenu dans la lutte, par la ferveur de son adoration et de sa foi! L'artiste avait deviné la piété filiale de cette fillette nostalgique. Il trouvait, pour lui écrire, les mots touchants qui savent émouvoir :

Très chère Aline, écrivait-il le 25 décembre 1893, que te voilà grande! Seize ans, je croyais même que c'était dix-sept! N'es-tu pas née le 25 décembre 1876? Tu ne t'en souviens pas, et pour cause, mais moi, je te vois toute petite, bien calme, tu ouvres des yeux bien clairs. Telle tu es restée, je crois, pour toujours.

Mademoiselle va au bal! Sais-tu bien danser? J'espère que gracieusement oui et de jeunes messieurs te parlent beaucoup de moi, de ton père, car c'est, en quelque sorte, pour te faire la cour indirectement. Te rappelles-tu, il y a trois ans, quand tu me disais que tu serais ma femme? Je souris quelquefois dans mon souvenir à ta naïve pensée. Tu me demandes si j'ai vendu beaucoup de tableaux. Malheureusement non! Sans cela j'aurais eu beaucoup de plaisir à envoyer — pour être placés sur votre arbre de Noël — quelques jolis objets agréables. Voyez-vous, mes pauvres enfants, il ne faut pas trop en vouloir à votre père si l'argent n'abonde pas dans la maison. Un temps viendra peut-être, où vous saurez quel est le meilleur en ce monde...

Ah! qu'il était loin, le cynique personnage qui demandait le moyen de déshériter ses enfants!

La blessure s'ouvre, profonde de plus en plus et en ce

moment je suis tout à fait découragé, confie-t-il à Daniel de Monfreid.

Et à sa femme :

Son sépulcre est là-bas, avec des fleurs. Ce n'est qu'une illusion. Sa tombe est ici, près de moi, — et mes larmes sont des fleurs, des fleurs vivantes.

Et cette lettre fut la dernière; elle fut si dure, si cruelle — si injuste — que Mme Gauguin n'y répondit jamais. Ainsi se brisera le seul lien qui retenait encore Gauguin à l'Europe. Le rêve qu'il avait si longuement, si chèrement caressé durant toute sa vie, d'un retour définitif au foyer conjugal, s'écroule. Dès lors, à quoi bon lutter? Le Destin eut raison de la vaillante ténacité de l'artiste; alors, il s'abandonne. Il s'enlisera dans cette vie amollissante des Tropiques; il se passionnera pour les gestes du gendarme d'Atuana, il s'indignera contre les pasteurs.

Il est aigri, malade, ingrat, veule. Il peindra certes, le grand artiste, puisque la peinture est son unique raison de vivre, — mais au cœur, quelle détresse!

JEAN DORSENNE.

FORMATION INDIGÈNE DE L'ALPHABET DE GLOZEL

—

Ex Occidente ars et litteræ.

Parlant à l'Institut Français d'Anthropologie « sur l'apparence nécessairement discontinue de toute série évolutive », M. Teilhard de Chardin s'est élevé, non sans raison, contre ceux qui ne peuvent admettre qu'une nouvelle branche de l'activité humaine se soit formée sur place, sans qu'on en retrouve les phases successives. « Pas d'intermédiaires visibles, dit-on, donc pas d'évolution. » ...« La vérité, ajoute-t-il, c'est que les réalités passées, quelles qu'elles soient, ne nous laissent jamais d'elles-mêmes que des vestiges correspondant à leur période de succès et de stabilité (1). »

C'est bien sous une forme parachevée, semble-t-il tout d'abord, qu'à Glozel nous voyons apparaître l'écriture dès le néolithique ancien. Cependant, si on a paru s'étonner de trouver, à cette époque, un système de caractères alphabétiformes parfaitement constitué, c'est qu'on n'a pas tenu compte de la longue période de tâtonnement que représentent les « marques de propriété » ou les « signatures d'artistes » de l'époque magdalénienne.

Mais n'est-il pas possible d'envisager une évolution de l'écriture dans le gisement même de Glozel ? Nous avons déjà esquissé cette étude dans le IIe fascicule de la *Nouvelle Station Néolithique* (2) à propos d'une inscription composite, gravée sur un galet, en forme de « grattoir burin ». Il

(1) Institut Français d'Anthropologie. M. Teilhard de Chardin, 17 mars 1926.
(2) *Nouvelle Station Néolithique.* Dr A. Morlet et Emile Fradin, 4 fascicules avec 183 illustrations. Octave Belin, imprimeur, Vichy, 1925-26-27.

semble qu'on y ait employé en même temps trois sortes de signes : représentatifs, idéographiques, phonétiques. Derrière un arc se voit la représentation schématique d'un œil, prolongé par un rayon visuel dans la direction d'un oiseau, stylisé en deux traits pour les ailes et les pattes repliées, en une ligne sinueuse pour le cou. Des signes alphabétiformes sont gravés au-dessous. Leurs formes sont connues et se retrouvent sur les tablettes



Fig. I.

d'argile. Mais entre deux X se voit un graphisme qui ne paraît pas figuratif et qui ne doit pas encore être phonétique, puisqu'il ne fait partie d'aucune autre inscription



Fig. II.

(fig. I). Nous pensons que c'est là un des signes qui avaient gardé leur valeur d'idéogrammes : « Les signes idéographiques, nous dit A. Evans, se rencontrent même dans le système linéaire le plus avancé. »

Ce mode de représentation de l'œil, en deux traits incur-

vés autour d'une ligne plus petite, se retrouve sur un autre galet plat schisteux où ne figurent, en arrière d'une incision profonde de séparation, que de simples traits longitudinaux ou obliques. On peut ici se demander si la partie antérieure du galet ne représente pas une tête d'animal avec l'œil vu de profil (fig. II).

Bien que certaines haches portent des inscriptions semblables à celles de nos tablettes (fig. III), d'autres sont gravées de signes linéaires qu'on ne retrouve nulle part (fig. IV). Parmi ces derniers, il en est qu'on peut considérer comme un ensemble de signes combinés entre eux (*a*). D'autres, au contraire, ne sont pas décomposables en signes alphabétiformes connus (fig. V).

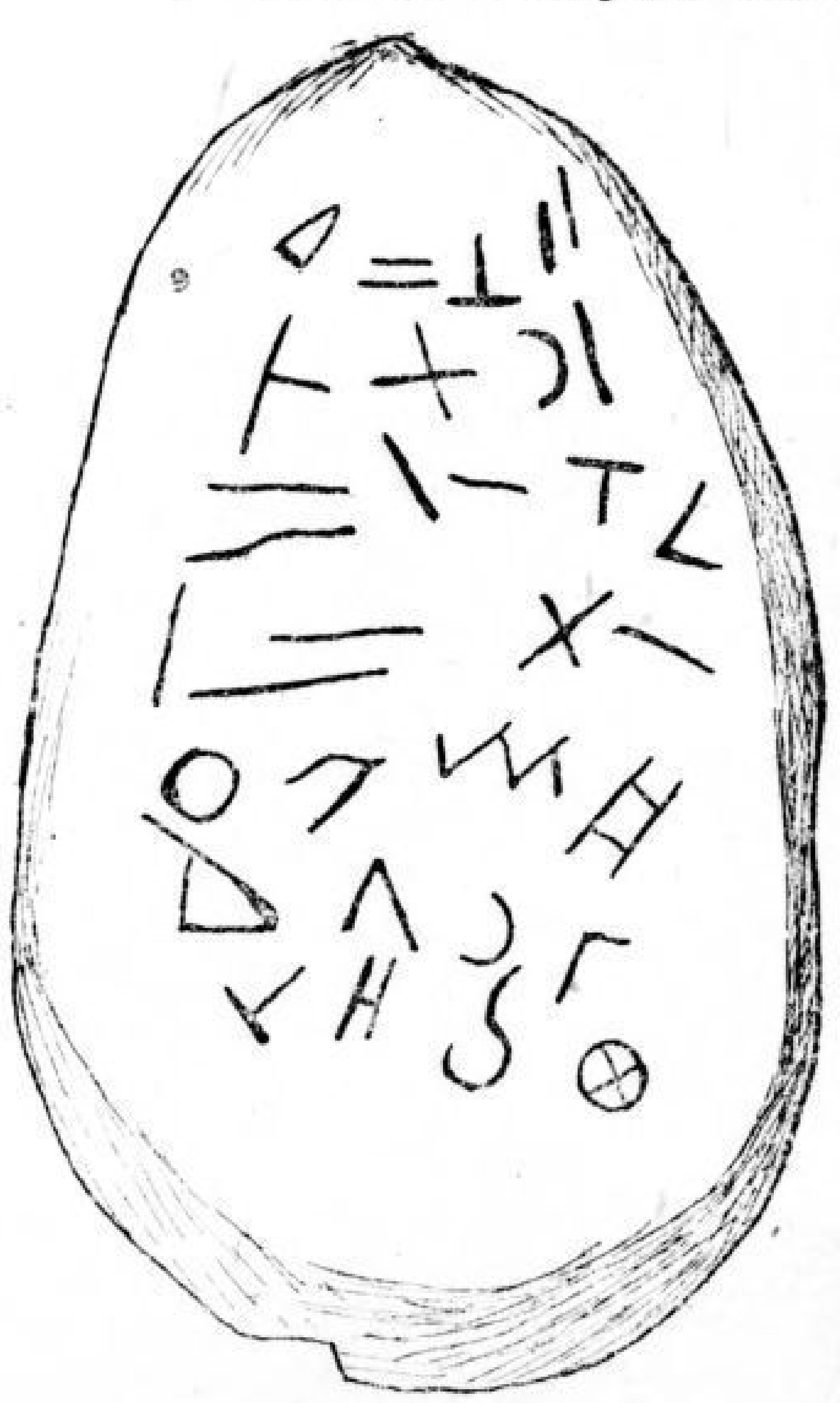


Fig. iii.

Puisque l'outillage lithique de Glozel présente des signes qui ne peuvent être relevés sur les tablettes d'argile, cependant au nombre d'une centaine actuellement, nous croyons que ces graphismes sont de simples marques de propriété, analogues à celles de l'époque qua-

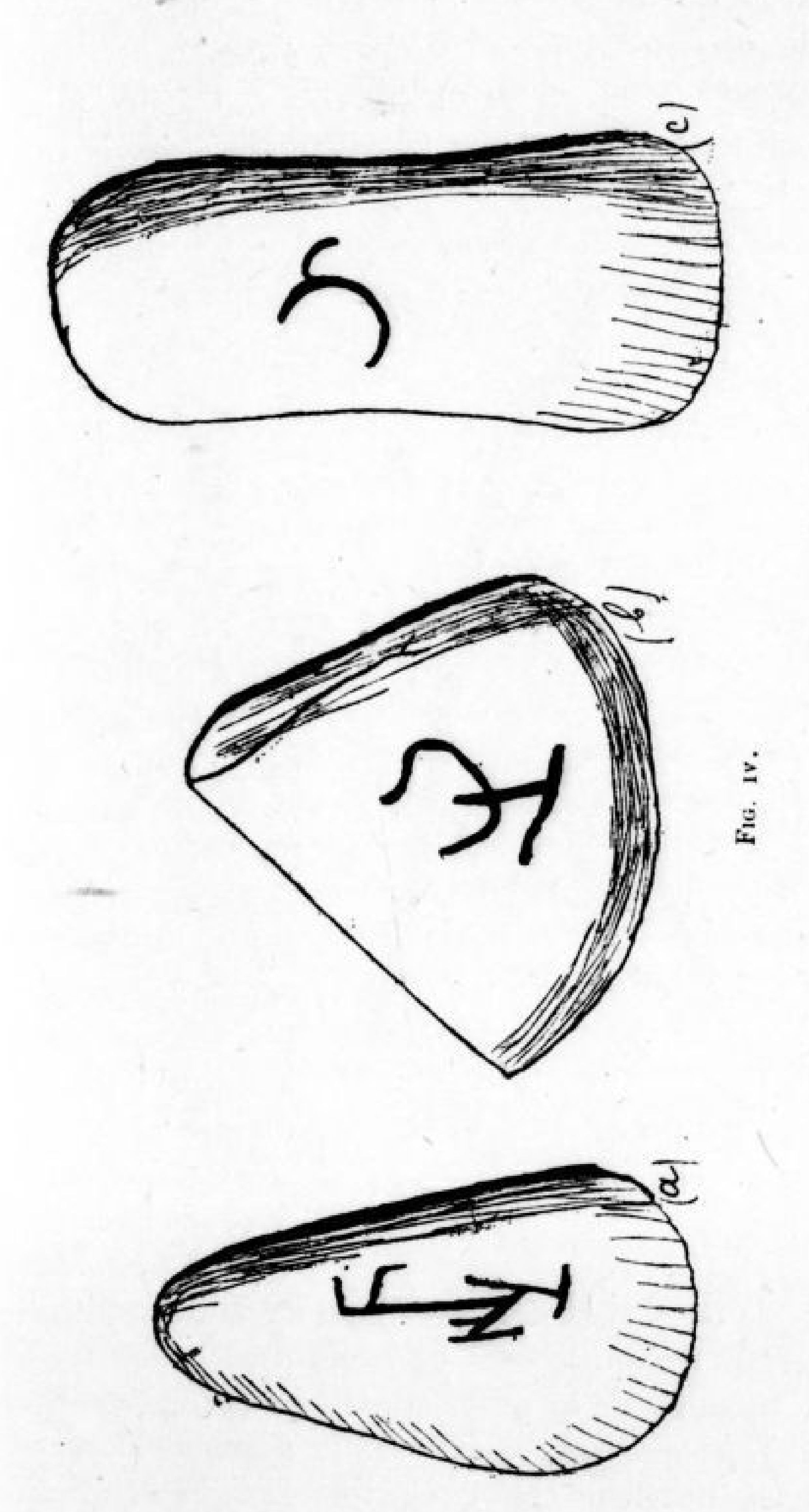


Fig. IV.

ternaire, « car, nous dit M. Flinders Petrie (3), il ne peut être mis en doute que le tout premier emploi de signes sur les objets est pour indiquer la propriété personnelle. » Et il ajoute : « ...De telles marques — quoique sans signification pour nous — avaient, sans aucun doute, un sens dans l'esprit de ceux qui s'en servaient et une espèce de nom... Par suite de l'habitude, la marque et le nom parvinrent progressivement à être associés l'un à l'autre. »

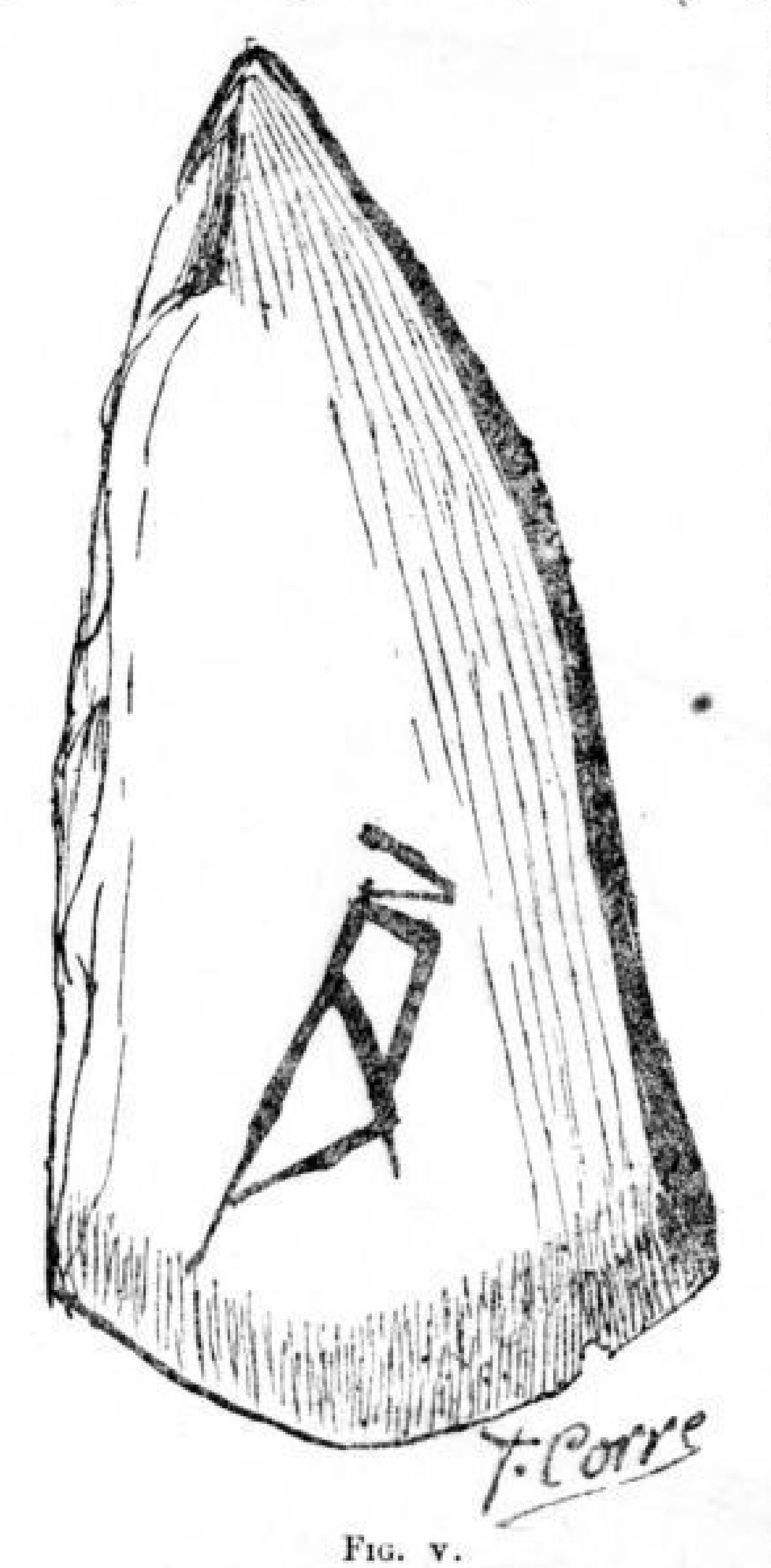


Fig. v.

Aussi bien, lorsque les Glozéliens, en une nouvelle floraison de l'intelligence humaine, entreprirent de fixer par des signes les articulations vocales de leur idiome, eurent-ils à leur disposition tout un ensemble de caractères conventionnels avec les noms qui leur étaient attachés. Au cours de cette évolution, les signes s'identifièrent aux sons en cessant d'avoir le sens de leur forme primitive. Cependant, il semble qu'ils ne furent pas tous utilisés (voir figures IV et V) et que pour constituer le système de leur syllabaire les Glozéliens créèrent de toutes pièces un grand nom-

(3) « The growth of signs », in *The Formation of the Alphabet*, by Flinders Petrie, London, 1912.

bre de caractères, en s'inspirant des graphismes connus. En effet, comme nous le dit Piette : « Les caractères sont choses de convention ; au lieu d'être des images simplifiées, ils peuvent avoir été dès le début des figures formées de lignes géométriques. »

L'hypothèse d'une origine hiéroglyphique de l'écriture est calquée beaucoup trop théoriquement sur le mode égyptien. En fait, ce furent bien des signes et « non des peintures qui constituèrent le système primitif ;... même en Egypte, bien avant l'adoption des hiéroglyphes, il existait une écriture linéaire » (Flinders Petrie).

Ne voit-on pas par une étude plus approfondie que les signes hiéroglyphiques n'ont fait leur apparition qu'avec de puissants empires ? Les signes linéaires, puisés dans le fonds néolithique commun, que chaque peuplade employait pour peindre les sons de son idiome, laissaient subsister une foule de langues parfois fort éloignées les unes des autres et incomprises des étrangers. Les conquérants, qui arrivèrent plus tard à soumettre ces nombreuses tribus, devaient nécessairement, pour imposer leur autorité, chercher un moyen de s'exprimer en dehors de la multitude des dialectes particuliers. Ce moyen était de représenter tout d'abord les objets eux-mêmes, puis de dessiner des idéogrammes, comme le firent les rois d'Egypte en imposant l'écriture hiéroglyphique pour les actes officiels et comme le pratique encore la Chine.

Ainsi tombe l'argument de ceux qui veulent voir dans les premières écritures égéennes, dites hiéroglyphiques par Evans, un stade plus ancien que celui de Glozel, dans le développement de cet art. Au point de vue évolutif, le hiéroglyphisme est inférieur en date. D'ailleurs, Evans lui-même « suppose qu'une écriture linéaire très ancienne a précédé l'importation de l'écriture minoenne » à Chypre et en Crète (4). C'est la confirmation de ma thèse de l' « Ori-

(4) Dussaud : *Les civilisations préhelléniques*, p. 428.

Fig. vi.

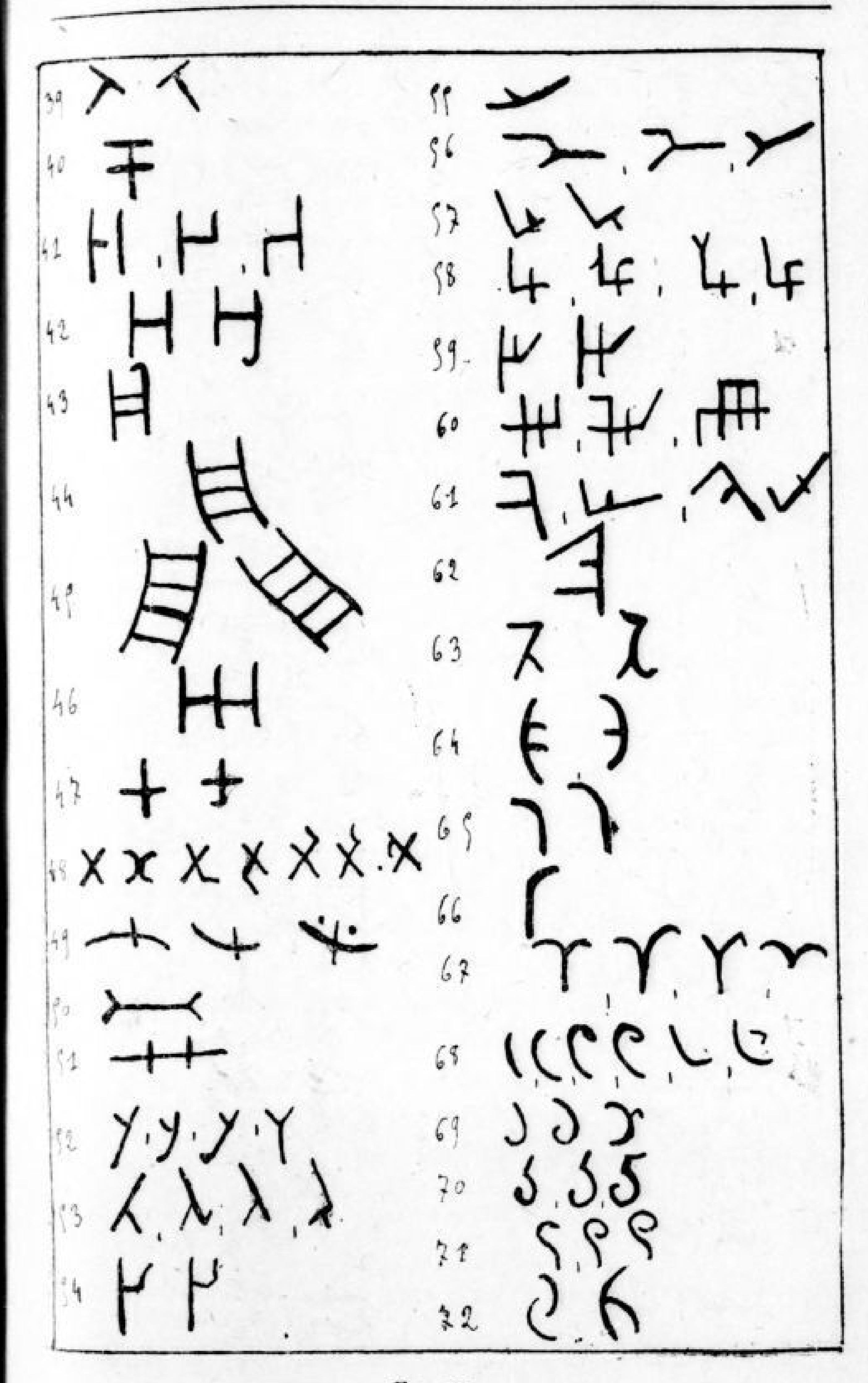

39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72

Fig. vii.

73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90

91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102 103 104 105 106

FIG. VIII.

gine néolithique des alphabets méditerranéens » (5) que corroborent également des considérations ethniques : « Du peuplement primitif de la mer Egée, nous dit M. Dussaud, on ne peut rien dire, si ce n'est qu'il a commencé à l'époque néolithique et que l'industrie atteste une origine européenne ou tout au moins méditerranéenne (6) ».

Mais les preuves les plus convaincantes de la formation indigène de l'écriture viennent de la station de Glozel elle-même. A côté de la gravure d'un renne, d'un naturalisme digne de l'art magdalénien, sur des harpons de réminiscence paléolithique indéniable, se voient gravés des signes alphabétiformes, identiques à ceux de nos tablettes, établissant sans conteste la priorité de l'alphabet de Glozel sur tous les autres.

« La gravure du renne sur le galet est, on le voit, nous dit M. Loth, d'une exactitude frappante dans les moindres détails et d'un naturalisme parfait. Elle suffirait à prouver que l'art animalier de Glozel est un héritage des chasseurs de renne magdaléniens. On peut aussi en conclure que les Glozéliens sont des autochtones et non une colonie étrangère (7). »

A côté des « marques » de l'industrie lithique, constituant les reliquats de la période de tâtonnement, existent en outre à Glozel d'irrécusables témoignages d'une écriture encore à un stade très archaïque. C'est d'abord la multitude des caractères — 106 actuellement (fig. VI, VII, VIII) — qui se suivent sans interruption et sans majuscules (fig. IX et X : face et revers d'une tablette inscrite des 2 côtés).

C'est surtout le fait que certains signes sont susceptibles de se trouver dans plusieurs orientations différentes (8).

(5) « Origine néolithique des alphabets méditerranéens », par le Dr A. Morlet, *Mercure de France*, 15 décembre 1926.

(6) Dussaud : *Les civilisations pré-helléniques*, p. 442.

(7) « Le Renne typique de Glozel », par J. Loth, de l'Institut, *Mercure de France*, 1er mars 1927.

(8) « Peut-être est-ce là, écrit M. Butavand, un usage analogue à celui qu'on relève dans certains graphismes syllabiques, notamment dans les alphabets de quelques langues nord-américaines modernes. L'orientation du caractère donne

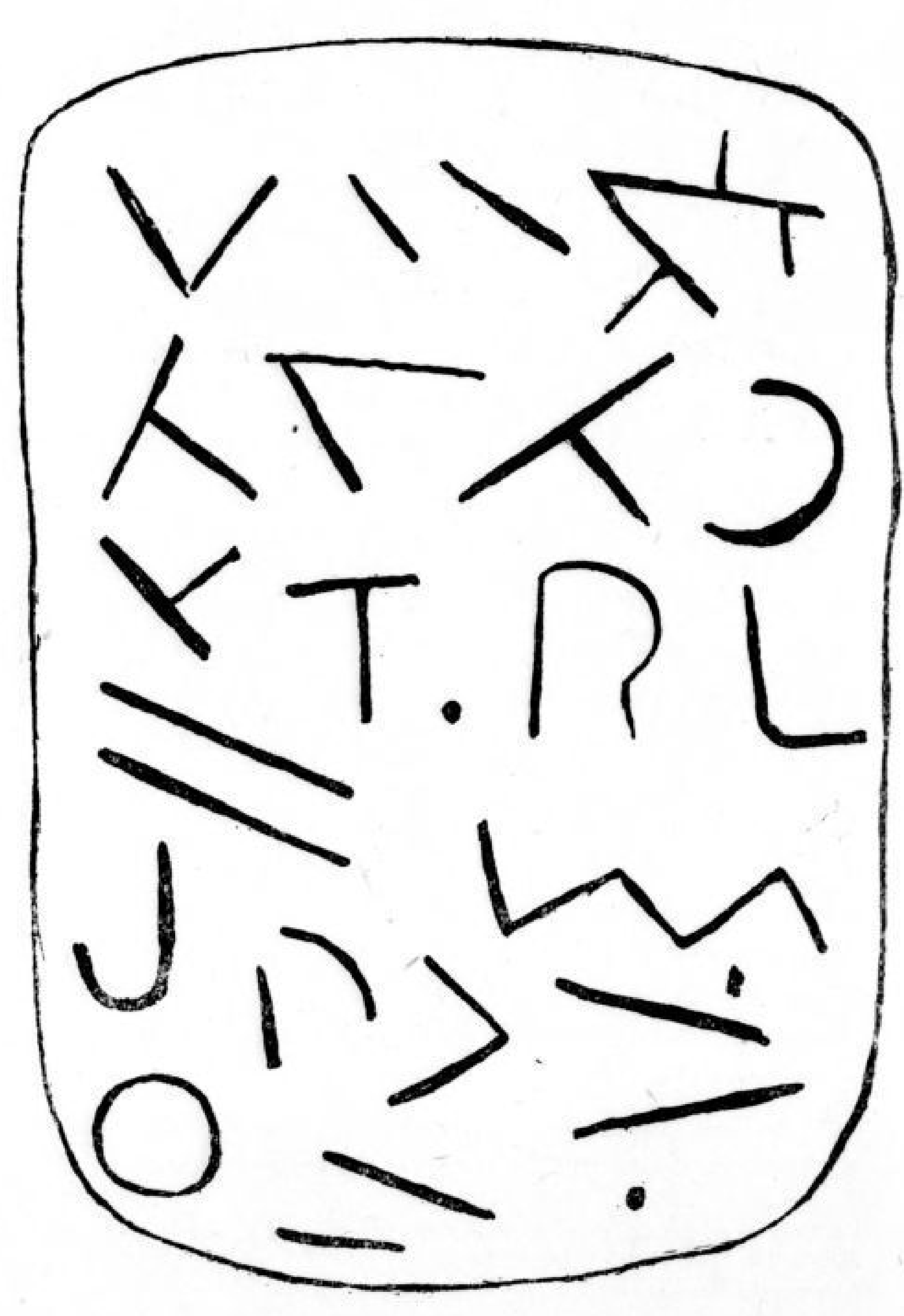


FIG. IX.

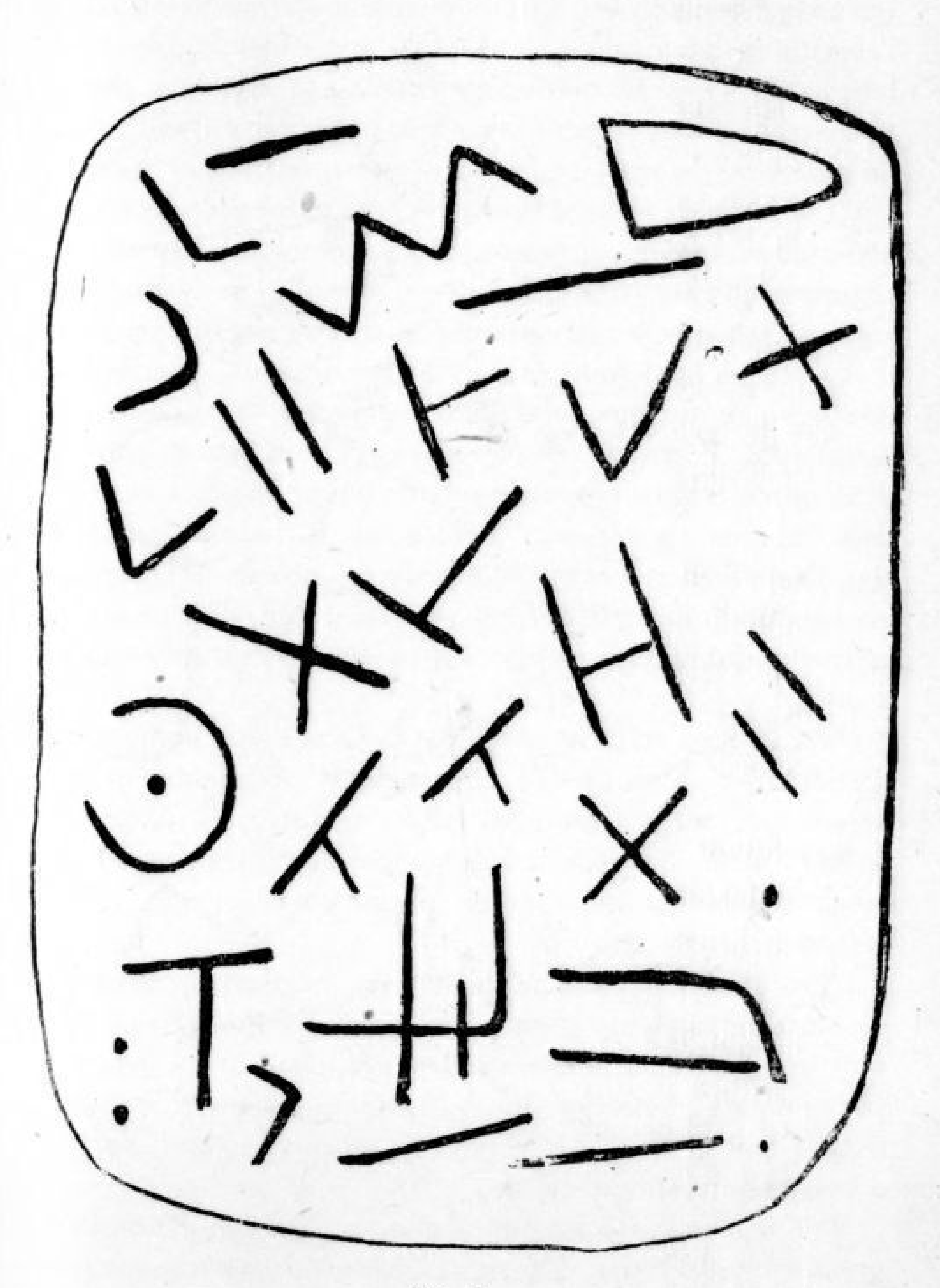


Fig. x.

« Pour comprendre le travail de l'enfance de nos races, écrit M. Flinders Petrie, il faut voir ce qui se passe dans l'esprit des enfants.. qui renversent aussi bien la forme des lettres que la direction de l'écriture... Le sens de la direction est une acquisition beaucoup plus tardive que le sens de la forme (9). »

Il est facile de se rendre compte que l'alphabet de Glozel n'est encore qu'en formation en y recherchant les caractéristiques de la « Croissance des signes » (*The growth of signs*) telles que les a établies l'éminent savant anglais : « Les signes sont tournés sens dessus dessous, inscrits sur une ligne ou sur une autre, leur forme est renversée et la direction de l'écriture peut être dans l'un ou l'autre sens ou dans les deux sens alternativement comme dans les inscription en boustrophédon... Toutes ces variations n'étaient rien pour les hommes qui n'accordaient aucune signification au sens de la direction et qui pensaient que la forme seule, en quelque direction qu'elle soit, devait apparaître nettement (9). »

Quoi qu'il en soit, cet ensemble de signes trop nombreux, d'orientation multiple et chevauchant fréquemment les lignes, qu'avaient inventé les tribus néolithiques du Centre de la France, constitua le fonds commun où les peuples de même souche continuèrent de puiser au cours des millénaires.

L'évolution complète ne s'effectuera que lorsque les peuples méditerranéens, et en premier lieu les Phéniciens, faisant une heureuse sélection des graphismes occidentaux pour ne garder que les signes indispensables aux modulations primordiales de la voix, répandront partout l'usage d'une écriture simplifiée.

Mais il n'en reste pas moins que les Glozéliens furent les premiers à fixer par des signes conventionnels, pour eux

la vocalisation. Ainsi un triangle signifiera da, dé, di, do, selon que sa pointe est en haut, en bas, à droite ou à gauche. » F. Butavand, *La Nature*, 20 nov. 1926.

(9) *The Formation of the Alphabet*, by M. Flinders Petrie, London, 1912.

d'une entière clarté, ce qui leur avait paru « digne de mémoire dans la course fugitive des jours et dans le cercle de leur propre vie » (10).

Et M. Salomon Reinach, reprenant pour le compléter ce qu'il avait écrit dès 1893 sur le « Mirage Oriental », peut justement se féliciter d'avoir eu raison, plus même qu'il ne pouvait l'espérer : « De sorte que le vieux dicton : « *Ex Oriente lux* », reste vrai pour la période après 1.500 avant J.-C. mais non pour les temps plus anciens (11). » Pour ceux-ci, nous dirons : *Ex Occidente ars et litteræ.*

Dr A. MORLET.

(10) Le Senne : *La Préhistoire.*
(11) S. Reinach : *The Antiquaries Journal*, janvier 1927.

CÉSAR CASTELDOR

—

I

Il s'étira à poings fermés, le buste arqué, les jambes allongées; ses jointures craquèrent. Il bâillait, la mâchoire béante, montrant sa gueule rose et ses dents blanches.

Il était nu sur son lit, et sa poitrine velue le faisait ressembler à une bête, à une bête brune, jeune et souple. Le soleil, terrible, tombait sur lui, l'inondait, le brûlait. Il suait. Comme les mouches le piquaient, il s'appliqua de grandes claques sur les bras, sur les cuisses.

Il avait fait la sieste.

Maintenant, l'œil ouvert, il fixait le bleu dur du ciel, encore abruti, encore à peine conscient.

Puis il se réveilla davantage.

Alors il s'assit sur le lit, dont les ressorts crièrent, — les pieds sur les carreaux poussiéreux. Il bâilla plusieurs fois encore.

Sur une mauvaise chaise, près de lui, ses vêtements s'entassaient usés, tachés, surmontés d'un vieux chapeau de paille, ses espadrilles par terre. Cette petite chambre, au plafond bas, se trouvait tout en haut d'un garni de la place Victor-Gelu : l'Hôtel du Blanc Navire. Cabinet étroit ne contenant rien d'autre que ce lit de fer, une vieille table-toilette, une chaise; au mur un papier sans couleur, mangé par le soleil et qui pendait par places.

Toto Gargiulo se leva.

Il n'entendait pas le bruit qui montait du dehors : sifflets du port, trompes des tramways, fracas sur les pavés

des camions automobiles, ronflement des moteurs. Il réfléchissait. Il versa l'eau de son pot dans la petite cuvette et y plongea sa face, une face glabre, aux traits fins, surmontée de cheveux ébouriffés d'un noir de charbon.

Il était occupé à se vêtir quand une clameur l'attira à sa fenêtre. En bas, au bord de la petite place, autour d'un kiosque où se débitait de la glace, c'était une cohue, une bousculade. Toutes sortes de gens se pressaient là, des hommes habillés d'un pantalon et d'une chemise, un morceau de toile ou un sac sous le bras, des commères crasseuses, et jusqu'à des moutards, des morveux hauts comme ça. On s'agitait, on criait, se disputant, sifflant. La voiture des glacières était en retard. Le kiosque était démuni. Et toujours, les amateurs arrivaient altérés, turbulents. Un agent, au casque blanc, comme aux colonies, se jugeant impuissant, avait tourné le dos à tous ces agités; il s'épongeait le front, à l'autre bout de la place. Enfin la voiture attendue apparut. Deux hommes à demi nus en tirèrent des grosses barres transparentes.

Puis il porta ses regards plus loin devant : au delà de la place, sur le quai, les tonneaux, les marchandises couvertes d'une bâche noire, des bachots, puis le port lumineux, et là-haut, en face de la colline décharnée, Notre-Dame de la Garde, comme un doigt d'or montrant le ciel. De quel côté irait-il ?

Mais il était sorti de sa chambre. Il descendait l'escalier semé d'épluchures, d'écorces de melon, de croûtes de pain. Il se trouva sur la place sans avoir rencontré personne.

Ce n'était pas la première fois qu'il venait à Marseille. Il connaissait bien la place Victor-Gelu, et il admirait, en bon Napolitain, la statue du poète, au bras allongé, éloquent au-dessus de la fontaine où les gosses viennent barboter. Il la connaissait bien, cette petite place devant

le port, et son existence lui était familière. La rue Coutellerie la traverse où, le matin, c'est un défilé d'ouvriers, d'ouvrières, venant de Saint-Laurent et de la Tourette, et refaisant à midi le même chemin en sens contraire. Sur la place Victor-Gelu, on voit des Arabes et des nègres, des filles coiffées, coquettes, en jupes courtes, et des grosses qui roulent comme des tonneaux. Les commères vont aux provisions, à côté, au petit marché où il y a des montagnes de fruits, des entassements de légumes, des poulets et pintadons vivants. Un peu plus haut, c'est une étroite rue bordée d'étals de bouchers et de tripiers avec des terrines de sang, de grandes bassines de cuivre où trempent à moitié des tripes, des demi-têtes de veau qui semblent dormir l'œil fermé. Combien de fois Toto avait-il rôdé par là ? Et les marchands de fromage, caccio cavallo, parmesan, gorgonzola, et la purée de tomates, et les saucissons au plafond, les chapelets d'oignons, les morues dans des baquets. Après, la poissonnerie, les petites tables sous des vieilles toiles. Les marchandes qui éventent le poisson, chassant les mouches, qui appellent la pratique... Ça l'amusait de penser à tout cela. La foule grouille, se bouscule au milieu des échoppes, des bancs, des éventaires, les gosses jouent et se poussent, les chiens se flairent, les petits chats s'étirent, et là-dessus le soleil tape, tape, infatigable. Il y a même au marché un vendeur de pastèques, ses quartiers humides étalés devant lui sur une planche, comme à Naples. Toto était ici comme chez lui, ce *nabou*. Bon, à ce petit marché, il irait demain matin. Il fallait compter sur le hasard des rencontres, des paroles. Il n'avait encore aucun plan; d'abord il fallait tâter le terrain, se promener à droite et à gauche, voir, écouter.

Sur la place, devant l'hôtel, il restait indécis. De quel côté?... Il considérait d'un œil hésitant les bâches grises pendant au-dessus des terrasses des bars, les petits palmiers, les deux platanes de chaque bout, les passants,

les gens assis sur les bancs, le cireur avec son fauteuil et son parasol. Il ne se décidait pas.

Un arroseur lâcha son jet. Les mouches qui couvraient les pavés s'enfuirent, envahissant les bars et les boutiques, le marchand de couleurs, le pharmacien, le bureau de tabac. Toto s'éloigna alors. S'étant mis en marche vers la gauche, il avança lentement dans la rue Coutellerie. Flâneur, il examina l'étalage d'un petit vendeur ambulant, au magasin monté sur deux roues : bretelles, miroirs, couteaux, blagues à tabac, bijoux en toc, pochettes de soie, passa devant le bar Ellisponto orné d'un drapeau grec, et devant la boutique d'un blanchisseur chinois. A la porte de la coiffeuse, les fers à friser chauffaient dans un réchaud à charbon de bois. Il y avait un bar où jacassaient des nègres; il croisa une petite fille qui portait un pain serré contre son cœur et de la main droite une bouteille d'huile; quatre soldats anglais en kaki et bérets écossais, un spahi marocain à la haute chéchia, un mendiant béquillard suivi d'une bande de gosses. Il regardait les choses, les gens, longuement. Quatre heures. Chaud, très chaud. Aux terrasses des bars, les hommes se vautraient sur les chaises, dormaient, ou bien fumaient paresseusement. Toto s'assit à une table, allongea ses jambes, et, devant un verre de café, réfléchit.

II

Il était arrivé dans la soirée, la veille, débarqué d'un petit voilier qui portait du marbre de Carrare. Cinq hommes à bord. Six à ce voyage. Le patron, un ami : un certain Domenico Russo; nulle trace de son passage. Descendu quai Rive-Neuve, où l'on décharge la marchandise, les grandes pierres, les lourds blocs tout blancs, il disparaissait vite; sous le bras, un peu de linge serré dans un grand mouchoir rayé à deux nœuds. Ni vu, ni

connu : il se perdait dans le labyrinthe du port. Il s'était inscrit au garni sous le nom de Dragone Vincenzo, de Turin, maçon, venant de Martigues. Il avait un peu tourné dans les ruelles noires, entre les grandes maisons mystérieuses aux fenêtres sans lumière, regardant à droite, à gauche, prenant le vent, au milieu des chiens maigres qui fouillaient avidement les tas d'ordures, dans une odeur mêlée d'huile, d'épices, de poisson et d'urine. Il s'était couché, préoccupé. Puis il avait perdu connaissance, et un sommeil lourd, sans réveils, l'avait pris jusqu'au matin. Là-dessus il sortait, il reconnaissait les lieux, patiemment, en flâneur banal mêlé aux innombrables passants; puis, ayant mangé, faisait la sieste. A présent, il regardait les gens qui défilaient dans la rue devant lui. Un monde, certes, beaucoup plus mélangé qu'à Naples : il y a ici des bonshommes nés aux quatre coins de la terre, leurs relations doivent s'étendre à l'infini, elles ont des ramifications insaisissables. Quelles toiles d'araignées! Quelles taupinières! Toutes ces couleurs de peau, toutes ces nuances de cheveux, tous ces costumes... La personne qu'il était chargé de rechercher, si elle était, comme on le supposait, aux mains de bons renards, ça serait dur. On avait suivi ses traces jusqu'à Marseille. Mais à présent où était-elle? Toto se grattait le nez doucement d'un index perplexe. Une population d'un bariolage incroyable défilait sur la chaussée. Que lire sur ces visages immobiles de Chinois, que demander à ces Arabes, à ces Mouzabis qui traînaient paresseusement leurs pieds sales dans des sandales trouées, et ce grand nègre du Soudan, et... Son œil s'anima tout à coup. Il releva la tête, renifla comme un limier qui soudain a flairé le gibier, fronça le sourcil. Il avait déjà payé son verre. Il se leva et partit sans se hâter du côté de la Mairie. Devant lui, à quelques pas, marchait un homme de taille moyenne, aux épaules larges, habillé de toile bleue, coiffé d'une casquette de marin. Son air décidé et audacieux

avait frappé Toto. Il avait senti comme un coup en le voyant. Le Napolitain se fiait à son instinct. L'homme marchait en se balançant sur ses jambes. Il avait suivi la rue de la Loge jusqu'à la place Villeneuve que borde la Mairie, place d'aspect provincial et paisible, avec ses platanes et sa petite fontaine. Là, tournant à droite, il s'était engagé dans la rue de la Guirlande bordée d'échoppes : pizzeria, laiterie, forge, bar avec un bal dans le fond, derrière un rideau à fleurs. Le soir tombait; des lumières s'allumaient dans les boutiques. On percevait un bourdonnement, une rumeur, et les voix prenaient un son presque déchirant. Une femme, la tête levée, appelait : Ursuuule!...

L'inconnu avait dépassé la rue Saint-Christophe, la rue de la Taulisse, passant devant des groupes installés sur des chaises à moitié sur le ruisseau. Toto avait remarqué que plusieurs lui avaient fait des signes, clignant l'œil ou le coin de la bouche, sans mot dire et sans paraître l'avoir vu. On apercevait, en haut de la rue, la verdure du jardin de l'Hôtel-Dieu et les passants de la Grand'-Rue.

L'homme avançait maintenant sur une petite place qui s'ouvrait sur la gauche. Des gens y étaient assis sur leurs talons, adossés au mur des maisons. Au milieu, au lavoir, des femmes attardées frappaient encore le linge à grands coups de battoir. Au fond, une ruelle : la rue du Coq d'Inde qui aboutit place Daviel. L'homme tourna par là. Quand Toto y parvint, six pas après celui qu'il suivait, et tourna l'angle à son tour, il ne vit plus personne. Rien dans la rue déserte, sinon un gamin accroupi. Dans le mur nu, sans fenêtres, il y avait, cependant, une petite porte qui paraissait fermée depuis des années, condamnée. C'est seulement par là, cependant, que l'homme en bleu avait pu disparaître. Cette porte avait dû s'ouvrir et se refermer très rapidement, il y avait à peine un instant. Elle était camouflée.

Toto ne s'attarda pas. Peut-être le regardait-on par quelque judas. L'homme s'était peut-être aperçu qu'il était suivi. Il tourna à la place Daviel, passa devant les marchands installés par terre, et, se mêlant à la foule, suivit la rue Caisserie. Oui, il était comme chez lui, ici, de tous côtés il entendait parler napolitain. La marmaille grouillait comme à Naples, les femmes appelaient leurs moutards de la voix traînante de là-bas; elles se disputaient, braillaient, faisaient de grands gestes véhéments, en appelant à chaque instant à la Madone.

Toto Gargiulo se sentit tout à coup plein de confiance. Il réussirait, c'était certain. Déjà il avait eu bon nez en suivant l'homme en bleu; quelque chose à faire avec cet homme-là : les signes qu'il échangeait avec les autres sans rien laisser paraître; il était d'une *société*, lui aussi... Il avait disparu, cela n'était rien, on le trouverait. Non, il n'avait pas dû le remarquer, mais non il ne le reconnaîtrait pas.

Toto, en se promenant, monta jusqu'à Saint-Laurent; il fit quelques pas sur l'esplanade de la Tourette. La mer était belle, le ciel pur où la lune commençait à briller. Puis il redescendit vers le port, vers la place Victor-Gelu. Rue de la Loge, à la hauteur de la rue Torte, il s'attabla dans un restaurant en plein air, il se nourrit sobrement de pâtes et d'une tranche de melon et but, toutefois, un verre de vin. Puis ayant allumé un demi-cigare, il reprit sa flânerie.

Il allait, regardant les mioches qui couraient sur le pavé gras, qui barbotaient dans le ruisseau, les femmes assises sur le pas des portes, se reposant en bavardant avant d'aller au lit, les hommes debout devant elles. Il faisait chaud; avant de rentrer dans les chambres étroites, on s'attardait. Le Napolitain se serait arrêté bien volontiers pour causer avec l'un, avec l'autre. Toute la journée, il était resté seul, sans parler à personne. Il se sentait las

de ruminer ainsi, séparé de son prochain comme un excommunié.

Mais comment était-il arrivé place Vivaux, puis rue Bouterie? Un pas suivant l'autre, au hasard et sans y songer. Ici, la vie en famille cessait. On pénétrait dans un nouveau monde. A l'entrée de la rue, deux agents se tenaient sans bouger, le revolver en bandoulière. Les femmes allaient et venaient devant leur porte, en fumant des cigarettes. Elles étaient en chemise, on voyait leurs cuisses et leurs poitrines nues. D'autres assises sur des chaises, se balançant, les jambes croisées, une mule au bout de leur pied sans bas, caressaient des petits chiens, leur nouaient un ruban rouge autour du cou. Elles avaient de hautes coiffures, portaient des peignes brillants et de grosses perles aux oreilles. Elles étaient fardées et roses à la lumière des bars. Parfois un piano mécanique jouait, ou bien c'était le petit bruit de l'eau qui coulait doucement du robinet dans le bassin de zinc. Il y avait des hommes attablés avec des femmes dévêtues qui s'étiraient, riant fort, dans les salles éclatantes des bars, sous les ampoules électriques et les girandoles de papier peint. Il faisait chaud. Les poitrines semblaient palpiter, toute cette chair vivait, vibrait. Un perroquet sur son bâton dormait comme un vieux sage. Formant des groupes, des soldats nègres, aux dents blanches, roulant des prunelles ardentes, s'étourdissaient en parlant, enfants lubriques, mais pauvres.

Toto s'avançait au milieu de cette atmosphère fiévreuse de désir, troublé lui aussi, frémissant. Il passait, en regardant à l'intérieur de ces étroites boutiques, chambres qui ressemblaient à des cellules sanglantes, chambres tapissées de rouge, carrelées, avec un lit de fer, une cuvette. Une lampe éclairait le réduit. Tout à coup il s'arrêta. Il avait lu, écrit à la craie, d'une grosse écriture, sur un volet : *Giulia la Napuletana.* Une femme se tenait debout, adossée à la porte, grande, brune, et belle, ah!

si belle qu'il ne pouvait comprendre qu'elle se trouvât là! Comme il la regardait, elle dit :

— Bona sera...

Il s'approcha. Il restait devant elle, interdit.

— *Napuletana!* murmura-t-il. Mais d'où es-tu?

— De Torre Annunziata...

— Et te voilà ici!...

— Combinazione... La destinée, fit-elle en haussant les épaules.

— Tu es heureuse?

— Qui est heureux? répondit-elle.

Elle le regardait, joli, brun, garçon bien fait.

— Et toi aussi, tu as quitté Naples?

— Peut-être pour te rencontrer? répondit-il en la regardant avec une grande douceur.

Elle resta un moment sans parler. Elle ne pensait pas à lui dire comme aux autres : « Tu entres?... » Il lui avait pris la main : Giulia! soupira-t-il.

— Giulia, *si*, mon nom est sur la porte. Et toi?

— On m'appelle Salvatore.

— Salvatore, répéta-t-elle d'un air rêveur.

Sauveur. Etait-ce celui qui la sauverait? Ils n'entendaient plus le bruit crapuleux de la rue, ils ne voyaient plus les passants, les nègres cyniques, les filles sans pudeur. Il avait passé le seuil et s'était assis auprès d'elle sur le lit. Elle avait fermé la porte, tiré le rideau d'andrinople. Ils se regardaient, étonnés, se pressant les mains. Giulia! Salvatore! Ils restaient de longs moments silencieux, puis s'interrogeaient passionnément. Elle avait quitté le pays après un désespoir d'amour. Des parents à Marseille, elle était venue. Mais ses parents étaient morts : typhoïde; elle-même avait été atteinte; guérie, elle était seule. Elle ne pouvait plus travailler, toujours fatiguée. Elle avait rencontré un homme, un mauvais homme qui l'avait mise dans la débauche; elle ne pouvait pas résister à cet homme-là. Alors elle s'était laissé aller,

découragée, n'espérant plus rien de la vie. *Che m'importa?...* Il l'écoutait, heureux et désolé, la consolait, baisait ses beaux yeux, ses épaules, ses bras magnifiques. Mais bien qu'elle fût à peu près nue, qu'il vît son corps élancé et pur comme celui d'une jeune fille, il ne songeait point à la posséder; il la respectait. Ils étaient, l'un près de l'autre, tendres et innocents. Quelquefois, d'un geste plein d'abandon, elle posait sa tête sur la poitrine du jeune homme. Il admirait la longue chevelure fauve qui, déroulée, couvrait sa gorge.

Il lui dit pourquoi il se trouvait à Marseille. Subitement, dès qu'il l'avait vue, la confiance était née en lui. Cette femme était à lui. Il l'avait vu tout de suite. Il était sûr d'elle. Plutôt que de lui arracher un secret on la tuerait. Aussitôt qu'il lui avait parlé, elle lui avait été soumise. Il n'y avait plus que lui, il le savait. Ce cœur avait parlé.

A l'improviste :

— Sais-tu, dit-il, prenant dans ses mains la tête de son amie et la regardant dans les yeux, sais-tu qui est don Giovanni Lupo?

— Madone! don Giua! qui ne sait qui il est! s'écria Giulia. Son visage devint grave. Elle descendit du lit, s'assit sur la chaise près de la lampe. Sa belle face ouverte et passionnée était placée en pleine lumière. Du regard elle interrogeait avidement l'inconnu auquel déjà elle était si attachée — à croire qu'il lui eût jeté un sort — et qui prononçait maintenant — pourquoi? — un nom d'une si étrange puissance. Que voulait-il?

— C'est don Giua qui m'a envoyé ici...

Toto s'arrêta, comme s'il hésitait à poursuivre. Il la regarda encore profondément, puis il dit :

— Ecoute, on a enlevé à Naples, l'an passé, la fille du duc d'Aspina. La police a cherché : rien. L'Excellence, alors, a demandé à don Giovanni, son ami, de retrouver

la jeune fille. Nous la croyons à Marseille. Je suis venu pour cela. Tu m'as compris, belle?... Vois-tu?

— Je vois, core mio.

Son menton appuyé sur sa main, ouvrant des yeux immenses, elle regardait Salvatore avec admiration. Il lui demanda :

— Peux-tu servir?

— Je puis, peut-être.

— Comment?... As-tu entendu quelque chose?

— Ici, on entend toutes sortes de choses. On écoute, on se tait.

— Alors?

— Tous les soirs, au bar des Inquiets, sur le Port, auprès du Coin de l'Humilité, il vient un matelot, M. Pierre.

— *Bene.*

— Trouve-le. Il travaille pour l'homme qui, peut-être, garde cette jeune fille.

— M. Pierre, au bar des Inquiets... Demain.

— Sois prudent.

Toto ne répondit pas. Il sourit. Il découvrait ses dents blanches de jeune loup, les dents bien rangées de sa forte mâchoire qui devait serrer et mordre, sous ses lèvres grasses et fraîches. Elle sentit en elle un grand élan vers lui. Ce qu'il apportait dans sa vie!

Elle s'était levée de sa chaise, était revenue s'asseoir à son côté sur le lit. Il l'avait prise dans ses bras, la baisait doucement derrière l'oreille en murmurant des mots caressants, des paroles parfumées, extasiées. Il lui parlait comme à une fiancée. Elle soupirait. Elle tremblait de bonheur. Elle l'aimait. Quelle confiance il lui témoignait!... Il lui avait confié son secret.

Elle était liée à lui maintenant. Il avait donc voulu la lier à lui. Ils seraient l'un à l'autre. Elle serait son amie, sa créature, sa femme. La vie renaissait. Comme tout s'animait! Des galeries éblouissantes de lumières s'ouvraient devant elle. Tout le passé avait disparu. Depuis

une heure, elle était entrée dans une existence neuve. Elle se dépouillait de toute l'ombre dont elle était enveloppée, de tous ces jours où elle n'avait pas été elle, qui n'étaient pas à elle, qui n'étaient pas elle. Elle oublierait tout. Aujourd'hui seulement elle commençait à vivre.

Elle tomba sur son cœur. Ils échangèrent un baiser profond, interminable, un baiser comme le sceau de leurs promesses. Puis, d'une même volonté, ils se séparèrent. Elle s'était promise à lui, il s'était promis à elle. Mais plus tard, ailleurs, loin d'ici où tout homme n'avait d'elle que son enveloppe, qu'une apparence, qu'un mensonge, d'ici où personne ne touchait son cœur, où nul ne l'avait connue...

— Quand reviens-tu, mon Salvatore?

Il baisa ses cheveux :

— Demain.

— Ah! ne manque pas! Maintenant, sans te voir je ne pourrais plus vivre.

— Et moi! Comme toi, Giulia!

Elle ouvrit la porte.

Il était tout étourdi. Il fit quelques pas en chancelant un peu. Puis il secoua la tête, se redressa. Il passa sans les voir, sans les entendre, au milieu de ces femmes, de ces hommes que possédait la bestialité, et rentra à l'hôtel du Blanc Navire.

— Longtemps il est resté? Combien il m'a donné? Rien... Niente... *Mi piace!* répondait simplement Giulia à sa voisine qui confraternellement l'interrogeait.

III

Le bar des Inquiets, à l'angle de la traverse Vivaux et du quai du Port, a deux entrées : l'une sur le quai, l'autre par derrière, sur la place Vivaux, laquelle se trouve au centre du quartier réservé, entre la rue Bouterie — la rue des filles — et les ruelles où sont groupées toutes les

maisons closes. Les murs du bar sont peints d'une couleur crème dont la fadeur est dissimulée par endroits par des tableaux marouflés sur la cloison, œuvres de quelque peintre sans vice qui, d'imagination, représentent des paysages du Nord, une rivière bordée de peupliers, une chaumière au bord d'un champ de blé. Ces sujets bucoliques touchent sans doute la clientèle, qui est assez mélangée. Par la porte de la place Vivaux entrent, dès le matin, des filles aux cheveux décolorés, ébouriffées, en jupon, en savates, le visage gras et fripé, qui rapidement vident un verre au comptoir; quelquefois, elles font boire une goutte de marc à un petit qui ne marche pas encore. Entrent aussi par là des vieilles à la tignasse grise et sale, à l'œil méchant, et des grosses entremetteuses dont les seins mous tremblent dans des camisoles crasseuses. Par la porte du quai s'introduisent aux Inquiets des pêcheurs aux pieds nus, des soldats en subsistance au fort Saint-Jean, des dockers, des ouvriers et toutes sortes de monde.

Quand le Napolitain y arriva, le soir, vers sept heures, le bar était plein. Il s'assit dans un coin et une petite fille lui demanda ce qu'il voulait boire. A côté de lui quatre spahis vêtus de kaki, coiffés d'une haute chéchia entourée de corde, la figure basanée, jouaient aux cartes, des hommes en toile bleue étaient debout devant le comptoir; trois garçons causaient à voix basse, serrés autour d'une table; un vieux pilote, assis à califourchon sur une chaise, parlait avec le patron d'un navire espagnol dont, par la porte ouverte, on apercevait d'ici les cheminées. Devant le bar, dehors, des gens étaient installés, une femme tricotait.

Le ciel était rose. Notre-Dame de la Garde s'élevait jusque dans le ciel, précédée sur la colline par la plateforme de l'ascenseur, sorte de pont coupé soutenu par de lourds piliers. On voyait à gauche les belles maisons massives du quai Rive-Neuve que dépassaient les collines vio-

lettes, rases, semblant le dos bossué de quelque formidable animal couché. Tout à l'heure, un énorme croissant de lune jaune allait sortir lentement de la montagne. Les mâts des petites barques blanches se balançaient derrière la barrière de la Société des plaisanciers. Une foule couvrait la chaussée et le trottoir, le long des maisons déteintes.

Le crépuscule venait. On allumait. La salle s'éclaira. Personne n'avait remarqué Toto Gargiulo, sauf peut-être un petit homme à moustaches noires qui, à deux ou trois reprises, l'avait regardé fixement par-dessus le journal qu'il lisait. Cependant, à quelqu'un qui entrait par la porte de la place Vivaux, le patron dit : « Bonjour, Monsieur Pierre... » Toto se retourna. Ah! Cet homme qui entrait, c'était celui-là même qu'il avait suivi hier! Il serrait la main du patron, s'accoudait au comptoir, échangeait un coup d'œil avec les trois garçons qui se faisaient des confidences à voix basse, avec l'homme au journal aussi. Peut-être que celui-ci avait désigné le Napolitain au nouveau venu, en fermant rapidement la paupière. Toto, une seconde, sentit posé sur lui un regard lourd. C'était un étrange regard, dur et comme métallique. M. Pierre avait des yeux gris bleu, d'une audace atroce, dans un visage presque carré, cuit, net et sans poil, le nez fort, dessous une bouche large, dont la lèvre supérieure se retroussait comme des babines, quand il souriait. Il ne souriait que des lèvres, ses yeux restaient sérieux et comme rivés à la chose ou à l'individu sur lequel ils s'étaient posés. Il était coiffé d'une casquette de drap brodé, sous sa veste bleue se voyait un maillot blanc à raies bleues d'où sortait un cou robuste, rouge.

— Qu'est-ce qu'il faut vous servir, Monsieur Pierre? demanda le patron d'une voix respectueuse.

— Une *rince*, répondit-il.

Debout devant le comptoir auquel il était appuyé, carré, les épaules larges, la poitrine puissante, une jambe

droite, l'autre croisée dessus, la pointe du pied touchant le parquet, il donnait, le poing gauche sur la hanche, une impression de force musculaire et de volonté presque effrayante. Il fumait lentement un nina, et promenait sur l'assistance des regards condescendants, sans avoir l'air maintenant de voir Toto.

Celui-ci jugea bon de changer l'air. Ils étaient soupçonneux, ici, per Dio! S'adressant à l'homme qui paraissait encore absorbé par sa lecture :

— Quoi de neuf auzourd'hui dans le giornal? Ils parlent d'ouné place pour moi?... Zé souis maçon.

— Ah! Maçon? fit l'autre, peut-être narquois, en levant les yeux; il regarda Toto, puis M. Pierre... Maçon, mauvais métier à présent...

— Alors, vous connaissez pas du travail?

— Le travail... Il manque maintenant pour les maçons.

— Peut-être feriez-vous mieux de retourner là d'où vous venez? fit le patron en hochant le menton.

Toto sentit sur lui le regard d'acier.

— Moi, j'habite une île où l'on ne bâtit pas de maisons. Le Patron ne veut pas... disait M. Pierre en retroussant ses babines. Il avait décroisé ses jambes, il se tenait fixe devant le comptoir, ferme sur ses pieds, les bras le long du corps, ses fortes mains velues fermées et comme des masses.

Les trois collègues qui chuchotaient tournèrent la tête du côté de Gargiulo.

— Ah! si vous barquéfiez seulement, vous gagneriez mieux votre pain... dit l'un d'entre eux.

— Z'ai navigué, autrefois... à Genova... Z'ai fait le pêceur...

— Pescadou!... Peut-être... on aurait du travail pour vous... Digué, venez un peu...

Toto s'approcha, tenant à la main son verre qu'il posa près de ceux des trois hommes. Il s'assit. Les coudes sur la table, la tête dans les épaules, ils le regardèrent tous

les trois en même temps sans rien dire. Le plus petit, un maigre qui avait une couture au menton, se roula une cigarette en prenant du tabac dans un paquet que lui tendit son voisin, à la figure semée de poils roux courts et drus, mal plantés, par plaques espacées.

— Vous êtes sérieux, hein? fit-il.

Il avait baissé la voix.

Les trois hommes fixèrent Toto dans les yeux. Le petit maigre dit d'une voix sèche :

— C'est un travail où il faut des hommes sérieux, vous savez. Pas des bavards. Mais on gagne bien.

— C'est la nuit, reprit l'autre.

Et, après une pause :

— Est-ce que ça vous irait?

— *Si,* dit Toto.

— Bon... Alors, si ça vous agrade, il faut être ici à onze heures, ce soir.

— Et comment c'est, votre nom? fit le troisième qui n'avait pas parlé encore, un blond à figure de fille, avec de jolis yeux.

— Dragone Vincenzo, dit Salvatore.

— Ah! moi, c'est Marius, Marius Blanc.

— Eh bien, à ce soir, dit le petit maigre.

Ils choquèrent leurs verres.

Tandis que Toto sortait, le roux échangeait un regard avec M. Pierre, immobile au comptoir. L'homme au journal jeta sa feuille et sortit derrière Toto. Il s'était sans doute trompé de coiffure, maintenant il portait une casquette. Sur le quai, il se passa la main sous le nez, et n'eut plus de moustaches.

IV

La duchesse d'Aspina était morte en couches à Naples, après dix années d'un mariage jusque là stérile : grande et souple, et d'une grâce extrême, c'était la plus aristo-

cratique beauté parthénopéenne. Dans le visage d'un ovale parfait, vivaient, sous d'épais cheveux noirs, deux immenses yeux bleus. Elle avait la peau la plus blanche et le plus beau teint. Le duc l'avait épousée par amour, et il en était resté passionnément épris jusqu'à son dernier jour.

Elle lui laissait une fille. Il ne s'attacha point à celle-ci. Frappé par la mort de sa femme adorée et inconsolable, il gardait obscurément rancune à la petite Cécilia d'avoir été la cause inconsciente du malheur. Sans doute aurait-il pardonné à un garçon, héritier, gardien de son nom. La fille n'eut de lui que des regards distraits.

Le duc d'Aspina possédait au Pausilippe une villa merveilleuse dont les jardins suspendus descendaient jusqu'à la mer. Là, il avait passé avec celle qu'il chérissait ardemment des heures divines. Quand il l'eut perdue, il ne retourna plus jamais dans cette retraite. Mais l'enfant y fut élevée, sous la garde d'une nourrice. Chaque mois, on la menait à Naples voir son père. C'était une journée austère, compassée, solennelle, et qui lui semblait sans lumière. Après, elle retrouvait avec bonheur les allées du parc que l'herbe avait envahies, — car tout y croissait maintenant à l'abandon — le fouillis des buissons, le concert des oiseaux, et la petite plage solitaire où elle se baignait tous les jours pendant la belle saison. Cecilia avait poussé en sauvageon, dans l'unique société de sa nourrice et de quelques vieilles femmes des environs qui venaient visiter celle-ci. Elle devint une belle jeune fille, grande comme était sa mère, saine, harmonieuse, et pleine de profonds sentiments inexprimés.

Le duc, après son deuil, avait repris la vie mondaine. Il était trop fier pour laisser voir aux indifférents le coup qui l'avait frappé. On rencontrait dans les fêtes de la société sa haute silhouette élégante, son profil d'aigle, son visage creusé, son sourire dédaigneux. Cependant après quelques années, il devint plus rare. Il fallait une

passion à cet homme dont la vie, après avoir été comblée, était devenue si vide. Le duc s'était mis à jouer. D'abord ce fut le Lotto — la loterie — ambes, ternes et quaternes. Mais il s'en lassa. Il réclamait des partenaires, une lutte contre des hommes. Alors il passa la plupart de ses nuits à Rome, hantant tous les cercles, les tripots, et jusqu'aux derniers claque-dents. Il y avait loué un pied-à-terre. C'est dans une maison de jeu qu'il fit la connaissance de Giovanni Lupo, gros homme d'une cinquantaine d'années, d'assez bonnes façons, bien traité par la jeunesse dorée de la ville, et dont on chuchotait qu'il était chef de la Camorra. Lupo semblait seulement un bon vivant, noceur, inoffensif, et rien ne l'aurait décelé à personne, si l'on n'avait rencontré, sous ses forts sourcils bruns, deux yeux singulièrement brillants, deux yeux durs, inflexibles.

Le duc traitait avec le plus grand mépris, presque avec dégoût, ses compagnons de jeu. Il était plus honnête envers Lupo, qui lui témoignait une déférence adroite, point servile cependant, qu'il avait remarquée.

Cecilia atteignait dix-huit ans, quand un étranger, un Français, loua au Pausilippe, pour la saison, une villa qui était voisine de celle du duc d'Aspina. Les deux jardins étaient contigus et séparés seulement, en certains endroits, par une haie vive. Un beau matin d'octobre, entrant dans la chambre de la jeune fille, la nourrice l'avait trouvée déserte. Depuis la veille, la villa voisine était fermée. Le locataire était parti. On n'avait rien su, sinon qu'un assez joli yacht s'était arrêté quelques heures, en mer, dans la soirée, à une faible distance du rivage et sous pression. Ce petit bâtiment était arrivé à la nuit tombante, on n'avait pu distinguer son nom, ni ses couleurs. Quant au Français, il semblait bien qu'il eût vécu ici sous un nom d'emprunt. Les recherches qu'on avait faites à Bordeaux, dont il se disait originaire, n'avaient pas donné de résultat. Et les personnes qu'il pouvait fré-

quenter à Naples, où il se rendait assez fréquemment, on n'avait pu les retrouver.

Le duc s'était montré fort affecté de la disparition de sa fille. Non qu'il l'aimât et qu'il se souciât beaucoup d'elle, mais elle était de son sang, et il ne pouvait tolérer la pensée qu'elle portât atteinte à l'honneur. L'enquête de la police étant demeurée infructueuse, l'idée lui était venue de s'adresser à Giovanni Lupo, auquel on prêtait une extraordinaire puissance occulte. Lupo, d'ailleurs, lui avait paru, dès le premier jour, s'intéresser très particulièrement à cette histoire. Une nuit, il lui en avait touché un mot. Le gros homme regarda le duc et lui serra la main sans lui répondre, mais d'une façon telle qu'il devenait permis de supposer qu'on pouvait compter sur lui. Il y avait de cela plusieurs mois. Giovanni Lupo, depuis, n'avait jamais fait allusion à quoi que ce fût. Mais il agissait. Conduit à croire que le ravisseur n'était pas venu de Bordeaux, mais de Marseille, il avait envoyé, dans cette dernière ville, un de ses meilleurs hommes et qu'il savait pouvoir fréquenter tous les milieux, se comporter aussi bien dans un salon que dans un bouge. L'affaire l'intéressait. A certains indices, en effet, il avait cru distinguer qu'on se trouvait là en face d'une organisation marseillaise qui ressemblait un peu à l'organisation napolitaine dont il avait la haute et prépotente direction.

La Camorra italienne, fasciste et conservatrice, ne devait-elle pas avoir raison de ce giamboulisme français, socialiste et destructeur? La politique venait se mêler d'une façon assez imprévue, en vérité, à ce grand fait-divers. Depuis la guerre, la Camorra — sans rien renier de son passé, sans transformer son action qui consistait toujours à s'occuper, sans y être invitée et d'une façon quelque peu péremptoire, des affaires des particuliers — avait embrassé la cause de Mussolini. Elle était patriote, la plupart de ses membres portaient la Chemise Noire.

Don Giovanni Lupo avait dirigé dans cette voie l'Onoratissima Societa. Il ne s'en repentait pas. Il espérait personnellement avoir une fin moins fâcheuse que son prédécesseur, le signore Rapi, dont la Justice du Roi, quelques lustres auparavant, avait tout à fait mal compris les honnêtes entreprises.

V

Toto avait vu tout de suite qu'il était suivi. Il tournait brusquement une rue éclairée par un réverbère et s'arrêtait. Sans méfiance, l'homme arrivait derrière lui. Toto le dévisageant, malgré la casquette et l'absence de moustaches, le reconnut. Il ne laissa rien paraître, alluma une cigarette, prétexte de son arrêt soudain, puis reprit sa marche nonchalamment. Il fallait perdre le curieux. Ces autres bars, là, étaient situés comme les Inquiets, ils devaient aussi avoir deux issues. Toto suivit la rue de la Loge, entra inopinément dans un débit, traversa la salle pleine, sortit sur le quai. Un tram passait, il sauta dedans. L'homme, décontenancé, avait dû hésiter un instant avant de le suivre dans le bar. Le temps de passer entre les buveurs, d'arriver à la porte; déjà le tram était loin.

Le Napolitain descendit à la Joliette. Il lui fallait voir Giulia avant de rejoindre les trois compères auxquels il avait donné rendez-vous. Il voulait circuler à pied le moins possible, risquer le moins possible d'être vu. Qu'on ait, comme le pensait don Giua, affaire à une bande, sûrement l'homme au journal, l'ayant perdu, avait déjà lancé à sa recherche des collègues, et ils devaient être plusieurs à quêter. Mais s'il courait un danger, il ne voulait pas exposer Giulia. D'abord il ne fallait point qu'on connût leurs relations. Il reprit donc un autre tram, place de la Joliette, pour se rapprocher du quartier réservé. Il descendit place Sadi-Carnot et chercha à gagner, par des

ruelles obscures, la rue Bouterie. Il trébuchait sur des tas d'ordures, glissait dans des flaques de fange; on jetait des fenêtres des paquets qui s'écrasaient sur le sol avec un bruit mou. Des ombres se profilaient sous les réverbères, puis s'enfonçaient dans la nuit. Il avançait au hasard, se retournant parfois subitement comme s'il avait entendu un pas derrière lui. Des voix sortaient des étages, des chants, parfois un appel, un éclat de rire. Il allait vite. Il poussa la porte de Giulia, qui était entre-bâillée, et derrière laquelle, anxieuse, elle l'attendait. Il se laissa tomber sur le lit, énervé, tira son mouchoir de sa poche, s'essuya le front.

La chambre était rouge, toute tendue d'un papier sang de bœuf éclairé par une lampe à pétrole sans abat-jour, dont la flamme jaune lui saisit brutalement les yeux et qu'il se mit à fixer.

Giulia s'était assise doucement à côté de lui sur le lit et elle le regardait, attendant qu'il parlât. Elle était remuée par sa face fiévreuse, par cet air aux abois. Il la vit si inquiète qu'il se retrouva lui-même aussitôt. Il sourit, faisant signe que tout allait bien. Puis il la prit par la taille, l'approcha de lui et lui parla à l'oreille en chuchotant. Il avait jeté un coup d'œil méfiant sur les cloisons de la chambre. Il racontait tout ce qui lui était arrivé, le bar, M. Pierre, les autres. Elle était heureuse. Elle sentait son souffle dans son cou. Ah! il était là! Et tout, il lui disait tout! Elle était heureuse, elle était transportée. Depuis hier elle n'avait pensé qu'à lui. Elle avait été sans cesse avec lui, elle avait revécu, seconde par seconde, tout le temps qu'il était resté près d'elle, elle s'était répété toutes ses paroles. Et il était revenu, il était là, cela recommençait. Saints du Ciel, qu'elle était heureuse! Il parlait, elle l'écoutait, frémissante. Ah! cette vie où elle ne vivait pas, c'était fini! Oui, elle était tirée de son sommeil maintenant, réveillée, réveillée!

Il lui caressait les cheveux. Elle dit, ses yeux levés vers lui, étincelants, elle dit avec empressement :

— Je ne resterai pas ici. Je ne viendrai plus. Non... Puisque tu m'aimes, Salvatore!... Je travaillerai.

D'ailleurs, ce n'était pas dans cette chambre qu'elle logeait; comme presque toutes les femmes de la rue, elle habitait en ville; elle couchait quai de Rive-Neuve, près du bassin de carénage.

Toto fronçait les sourcils. Il la considéra sans parler, sérieusement. Puis la prenant sur son cœur, il l'embrassa passionnément :

— Giulia! ma Giulia!... patience... Quelques jours... Ecoute, comment tout à coup changer ta vie? Il faut qu'on ne remarque rien...

Il passa la main sur son front; il était bouleversé, secoué aussi par une obscure et animale jalousie qui, alors qu'il allait prêcher à Giulia la patience, le fit s'arrêter net et serrer les dents; il avait vu sa bouche et ses yeux, et cette chair qu'il n'avait pas encore possédée, mais qu'il adorait, qui était à lui, qui aurait dû n'être qu'à lui... Et il la partageait, il la livrait à d'autres!... Il poussa un soupir, une plainte profonde. Cependant il fermait les yeux, sursautait. Don Giovanni le regardait, don Giua était en lui... Est-ce qu'il pouvait manquer à sa mission? Est-ce qu'il ne devait pas accomplir les actions les plus pénibles, courir tous les dangers, risquer sa vie? Est-ce qu'il n'était pas Camorriste? Et Giulia n'était pas à lui. Elle appartenait maintenant elle aussi à la Camorra, elle ne pouvait plus disposer d'elle.

Elle le regardait, prête à pleurer. A travers la porte, des bruits affreux venaient de la rue, des voix éraillées, des cris obscènes; un flot bestial battait cette porte.

—Comme toi, Giulia, je vais souffrir, disait Salvatore. Comme toi, je vais saigner... Il s'arrêta, peinant visiblement.

Puis il la prit dans ses bras.

— Comprends-tu, il faut qu'ils ne se doutent de rien. Ce danger, toi, que tu courrais!... Tais-toi, mon pigeon. Non, ne dis rien... Je sais : ce danger justement, tu le veux. Mais moi, Giulia, moi, ce que je dois faire ici! Tout serait perdu alors! Veux-tu mettre ces hommes sur ma piste?... Encore quelques jours; il le faut. Petite belle, j'ai placé ma confiance en toi. Pour moi, tu feras cela, pour moi et la Camorra...

Il regardait la Madone, dans un cadre sur le mur, comme pour la prendre à témoin.

Déjà Giulia se soumettait. Elle écoutait sa voix, elle rêvait. Elle ne savait pas ce qu'il disait. Elle savait seulement qu'il fallait rester ici. Parce qu'il le disait, il le fallait. Lui obéir. Elle ne pouvait que lui obéir. Mais toujours elle resterait ici, toujours; si seulement il venait lui parler ainsi, quelquefois... Elle souriait, elle était consolée, ses mots chantaient en elle : mon pigeon, ma petite belle.

Elle s'était laissé glisser à ses pieds. Il lui caressait doucement les cheveux. Elle avait pris une de ses mains dans la sienne et la baisait sans rien dire.

Il explique maintenant que, par prudence, il ne viendra plus la voir ici. Mais après-demain sans doute, cette expédition sera terminée. A l'heure du déjeuner, quand elle ira manger, elle passera, comme chaque jour, place Victor Gelu. Il indiquait sa fenêtre : tout en haut de l'hôtel du Blanc Navire, la deuxième. S'il était là, il y aurait une serviette à sécher sur un fil. Elle monterait. Sinon, qu'elle regarde à la même heure, les jours suivants.

Elle ouvrit la porte, examina la rue, ne vit rien d'inquiétant. Il pouvait aller. Ils s'embrassèrent.

Rentré chez lui, il mangea sur un morceau de pain un poisson froid frit à l'huile, qu'il avait acheté, but un grand verre d'eau, vérifia son browning, glissa un couteau ouvert dans le bas de forçats à carreaux bruns dont

il s'était chaussé pour la mer, et ressortit. Il n'avait pas été suivi. Il était content, sûr de lui. Il le sentait, il marchait sur la bonne piste. Que lui voulaient les trois hommes? Ils étaient avec M. Pierre, sûrement. Et ils l'avaient vu venir. Se défaire de lui... Momento! Il n'était plus un enfant. On verrait. Il avait l'aventure dans la peau. Il ne menait pas la mauvaise vie, mais la vie où l'on se bat, et où l'on est vainqueur. Lui aussi, il était joueur. Gagner, c'est une ivresse. Il était pareil au cheval de sang qui va courir, qui hennit, qui piaffe. Il brûlait de se mesurer avec les trois Marseillais.

Onze heures sonnaient à Saint-Jean quand il se montra devant le bar. Le rouquin et le petit maigre étaient là; ils lui firent un signe de la tête. Marius Blanc, le joli garçon à figure de fille, arriva presque aussitôt. Un taxi stationnait là, par hasard. Tous les quatre y montèrent, et sans qu'on eût rien dit au chauffeur, la voiture partit. Elle filait. Elle passa quai des Belges, prit le quai de Rive-Neuve et, près du Pharo, dans un endroit sombre et désert, stoppa. On descendait. Personne n'avait parlé. Il faisait un beau clair de lune. On se mit à marcher et, au bout de cinq minutes, on arriva au vallon des Auffes.

VI

On descendit par un petit escalier. Tous les bouchons étaient fermés. Clos, sans lumière. Habités? Aucun mouvement... Le rouquin regarda sa montre.

— Encore un quart d'heure, fit-il.

Les quatre hommes s'étendirent sur le sable entre deux barques tirées à terre. On voyait sur le pont qui franchit la calanque passer de temps à autre des trams très éclairés, on entendait le glissement sur le fil aérien. Quelques autos. Les quatre hommes fumaient en silence.

— *Li sian,* dit le Rouquin.

Il se tourna vers Toto : « Le quart d'un douanier *qui ne vous verra pas.* » Ils se levèrent et se dirigèrent vers une barque qu'ils poussèrent à l'eau. Le Rouquin faisait à voix couverte :

— Allez ho ! Allez ho !

On rama très doucement pour sortir de l'anse, afin de ne pas réveiller les gens qui dormaient. Tout cela s'était passé presque sans bruit. Aucun heurt, pas de paroles; une manœuvre accomplie avec l'ensemble de l'habitude. Toto s'y était mis tout de suite et avait tenu sa partie sans faute. Il ramait doucement avec les deux autres, tandis que le rouquin tenait la barre. Quand on fut à peu près à deux cents mètres du rivage, on rentra les avirons. Le petit maigre se pencha sur un coffre, mania un levier; quelque chose tourna et le bateau se mit à filer tout seul, au bruit d'éclatements réguliers d'un petit moteur. Il suivait le chemin blanc que la lune peignait sur la mer. C'était une immensité laiteuse et brillante, avec des crêtes d'argent dansantes. Une infinité d'étoiles brillaient au ciel. Toto, maintenant, allongé sur son banc, jouissait avec ravissement de cette belle nuit; il se sentait le cœur plein à éclater; il avait une envie folle de chanter. Ah ! moduler tendrement, roucouler selon son âme, exhaler *Sogno di Cuore* ou *Crudeltà d'Amore*, les si belles chansons qu'on chantait cette année à Naples! Chanter comme on enlacerait, comme on caresserait, comme on baiserait, comme on aimerait... Par ce divin clair de lune, son cœur lui venait aux lèvres. Mais il se contenait, il se rappelait qu'il n'était pas Toto Gargiulo, mais Vincenzo Dragone, de Turin. Il restait silencieux, refrénant ses soupirs, immobile, l'air impassible. Mais la nuit était si belle, et il était si heureux, glissant ainsi, mollement, sur cette eau merveilleuse, au seul bruit des petits clapotements jolis le long de la coque. Qu'il lui fallait faire effort pour penser qu'il était

en danger, que trois paires d'yeux le surveillaient, qu'il devait jouer serré!

D'abord, on avait longé la côte. Plus aucune lumière aux villas étagées sur la Corniche. On voyait la ligne de réverbères qui suivait le contour de la mer et, au delà, les masses de verdure des jardins, les pins, les lauriers roses. On y voyait comme en plein jour, mais, sous les rayons de la lune, tout devenait irréel, féerique : apparition, monde de rêve.

A droite, les îles surgissaient au-dessus de l'eau, blancheur massive sur une nappe d'argent.

Le bateau filait. Il passait entre les barques des pêcheurs, équipé comme elles, et parfois Toto croyait saisir quelques signes de reconnaissance d'un autre bord à celui-ci. Cela était fugitif, incertain et seulement possible.

Il avait remarqué qu'il n'y avait aucun matériel de pêche à bord, pas de filets, pas de paniers, pas de lignes. Seulement des crocs et des gaffes. Après tout, si l'on n'allait point poser de filets, peut-être en allait-on relever?... Peut-être en allait-on relever dans des endroits défendus, faire du braconnage de mer ?

Mais alors pourquoi ne pas sortir avec les autres pêcheurs, pourquoi cette expédition furtive ?

Cependant le bateau avançait toujours. La côte maintenant s'éloignait. On ne rencontrait plus que très rarement une barque. Toto commençait à s'étonner, à s'inquiéter bientôt. Où allaient-ils? Il s'était relevé, s'était assis sur le banc, avait allumé une cigarette. Il lui était désagréable maintenant de sentir quelqu'un derrière son dos. Ce sacré rouquin qui tenait la barre et qu'il n'entendait pas plus remuer qu'un chat! Cela était facile de le saisir soudainement par derrière et de le balancer dans le flot. Les deux autres étaient là pour lui prêter main-forte... Toto sentit un frisson entre ses épaules. Il tâta tout doucement la lame dans son bas.

Puis dans sa poche le browning. S'il attaquait, lui ? Trois coups de catacla et ça y était... Absurde : sans doute qu'ils avaient, eux aussi, la main sur leurs armes. Lui serait le dindon. Et réussi le coup, à quoi l'avancerait-il? Avec cette barque-là au milieu des eaux... Et il perdait son affaire, la piste sur laquelle il était, M. Pierre. Tout était grillé. Allons, il avait eu une petite minute d'affolement. Du calme, du calme. Rien qu'à attendre et voir venir. Mais aussi, avec leur sacré silence, à ces trois-là... On leur avait donc coupé la langue!

Il alluma une nouvelle cigarette après celle qui s'achevait et se mit à fumer posément. Marius Blanc lui demanda du feu.

— Eh bien, Vincenzo, ça va? fit-il d'un ton cordial.

— Benissimo.

— Vincenzo Dragone... Dragon ! Tu sais, chez nous, tu ne serais pas dragon, tu es un peu trop minot...

— Chè ?

— Les dragons sont des militaires, des militaires à cheval...

Les autres ricanaient.

Toto avait vu leurs figures, il avait eu le temps d'y réfléchir. Le petit maigre, avec ses pommettes saillantes, son menton en galoche, sa peau sur les os... C'est lui qui tira un fiasque rempli de rhum, et chacun but un coup. Les langues se délièrent un peu.

— Ça fait tout de même du bien ! dit le Rouquin. Un plaisir de voguer par ce temps-là, ajouta-t-il. On dirait de plume. Mais tout de même, il fait un peu trop beau... Tu vises quéque chose par là-bas, Casimir ? demanda-t-il.

— Ça doit être le rafiau au père Eugène, répondit le petit maigre.

On voyait une barque toute pareille à la leur qui venait à la rencontre. On entendit bientôt le bruit du moteur. Puis elle fut à portée de la voix.

— Ho! cria-t-on. Ça va la fatigue?

— Va bien.

La barque les rangea, elle semblait chargée. Toto distingua trois hommes à bord. La lune s'était couchée. Mais la nuit était claire. On courut encore un ou deux milles. Puis le moteur ralentit. La côte maintenant semblait très loin. On voyait régulièrement la lumière de Planier girer dans le ciel et sur l'eau. Le moteur s'arrêta tout à fait.

— Aux avirons, dit le Rouquin.

On nagea doucement. Marius était à l'avant avec une gaffe.

— Daïse, daïse, stop! dit-il.

Il soulevait hors de l'eau, péniblement, une grosse balle. Cela paraissait peser. Casimir l'aida.

— Donne-nous la main, dit-il à Toto.

Tous les trois sortirent de la mer le paquet, enveloppé dans une toile cirée. On le jeta au fond du bateau. Toto voyait de place en place surnager de grosses plaques de liège. On les pêchait l'une après l'autre. Des balles pareilles à la première. La barque fut bientôt pleine. Le Napolitain, en sueur après le travail, levant les yeux, vit un grand voilier qui paraissait filer vers la haute mer. Le moteur avait recommencé à taper.

— Et maintenant, vite ! fit le Rouquin.

On fendit l'eau à toute allure.

— T'es pas mauvais, toi, le dragon... Alors, comme ça, t'as navigué ? dit Casimir.

— Pêché, pêché un poco, répondit Gargiulo.

— Nous aussi, on pêche, tu vois. On pêche sans mouredus, et pas des bogues ravelles, des gros! fit Marius.

La barque filait. On aperçut dans la nuit une petite île. On s'approcha. On commença à en faire le tour. Elle semblait inhabitée : pas de maisons. Tout à coup s'offrit une anse confuse dans la roche. La barque y pénétra, moteur arrêté. Un coup de barre du Rouquin,

on accosta. Un homme était assis sur une grosse pierre. Il se leva. A la silhouette, à la carrure, Toto reconnut M. Pierre. Il eut un choc, une grande émotion. Ça y était, il ne s'était pas trompé. Il marchait sur la bonne voie.

— Pas rencontré de charrettes ? fit M. Pierre sur ce ton assuré qu'il avait.

— Non, répondit le Rouquin.

On commença à débarquer la marchandise. Il y avait neuf gros ballots. Le Napolitain tremblait un peu en posant le pied sur cette terre. Il le sentait : c'était là, dans cette petite île, dans cette retraite écartée, presque inaccessible, que se trouvait la jeune fille du duc d'Aspina. Il flaira l'air comme s'il allait sentir une odeur, un parfum, qui révélerait sa cachette. A quelques pas du rivage, il voyait une petite construction. Chaque homme se chargea d'un ballot pour le porter jusque-là; on fit plusieurs voyages. M. Pierre précédait les porteurs. On devinait dans la nuit son pas balancé, sa solidité sur les jambes. Les ballots de Toto, il se demanda en les sentant sur son dos ce que c'était. Il devait y en avoir de tapis, et d'autres de dentelles.

M. Pierre entra dans la cabane. Tout à coup il fit clair. Il avait tourné un bouton. On avait l'électricité ici. Toto se frotta les yeux. Rien, d'ailleurs, que quatre murs sous un plafond bas, une table et une chaise. Sur la table, un grand cahier recouvert de toile noire, un encrier.

M. Pierre décousait chaque ballot à un certain endroit, que visiblement il connaissait d'avance. Il passait deux doigts, et de là il tirait une petite fiche enfermée dans une sorte de portefeuille huilé. Il avait ouvert le grand livre noir et transcrivait, entre des colonnes, ce qu'il lisait sur les fiches.

Il avait fini.

— Enlevez, dit-il.

Les hommes rechargèrent les ballots sur leurs épaules et les rapportèrent dans la barque.

— Un nouveau ? avait-il demandé au Rouquin, en regardant Toto. Il feignait de ne l'avoir pas reconnu, de ne pas se souvenir du bar.

Les ballots réembarqués, on revint à la case. M. Pierre était maintenant assis devant des liasses de billets de banque. Toto reçut de ses mains vingt billets de cinq francs.

— Dis donc, collègue, c'est meilleur que la bâtisse, dit Marius.

Là-dessus, on but dans un quart un bon coup.

Toto s'écarta comme s'il avait eu besoin de s'isoler. Il voulait essayer de reconnaître rapidement le pays, mais on le rappelait.

— Hep là! criait M. Pierre. Non, pas par là, mon garçon!... Faut pas marcher dans le samené!

Il ajouta : « Tiens, va donc près de la barque, ça ne nous gêne pas, tu sais, nous, on connaît ça... »

Casimir et Marius s'étaient chargés, sous un hangar bas, attenant à la construction, d'un paquet de filets. Ils le disposaient dans le bateau, de façon à recouvrir et à masquer la cargaison. Puis, chacun à son poste, les hommes aux bancs, Casimir à la barre... Marius se penchait : le teuf-teuf repartait, remplissait de ses claquements pressés la petite anse silencieuse. Le bateau s'éloignait rapidement. On distinguait, dans la nuit, la masse plus sombre de M. Pierre qui, immobile, le regardait partir.

Le canot ne flânait pas. Il filait à toute allure sur l'eau noire. Toto était absorbé : il essayait de déterminer la position de l'île afin de pouvoir la retrouver. Il calculait la distance à laquelle elle devait se trouver de Planier, et celle qui la séparait de la côte. Déjà l'aube pointait. Il faisait très frais, il se ratatinait, un peu grelottant; il sentait la fatigue de la nuit blanche. Cependant il était

rassuré maintenant; les trois n'auraient pas attendu jusque-là pour le balancer par-dessus le bord. Il ne comprenait pas... Il réfléchirait à cela plus tard, quand il aurait dormi... Il lui tardait à présent d'être dans ses draps. Il ferma les yeux, perdit connaissance, un instant, lui sembla-t-il. Quand il se réveilla, on était près de la côte, il faisait un petit jour tout rose, la mer semblait légère, elle était charmante. Une nuée de pêcheurs rentrait au port. On entra au vallon des Auffes avec deux autres bateaux, l'air aussi innocent. On tira la barque à terre. C'est à ce moment que Toto vit son nom. C'était la *Sainte-Philomène*.

Le Rouquin, Marius et Casimir ne perdirent pas de temps. Un cabanon se trouvait à vingt mètres de là, à l'entrée de l'anse, un peu séparé des autres et accoté aux rochers. Ils avaient commencé à y porter les ballots, ils passaient vite, en quelques minutes tout était rentré. Ils avaient dit à Toto de rester dans le canot. Apparemment ils ne tenaient pas à ce qu'il vît l'intérieur de l'installation. Cela l'intriguait. Est-ce que derrière ce cabanon, il n'y avait pas une grotte? Il paraissait bien petit pour toutes les marchandises qu'on devait y abriter? Enfin il verrait ça plus tard...

Les trois hommes revenaient :

— Maintenant, disait le rouquin, on se dit : à la prochaine. Pas utile de rester tous les quatre ensemble. Faut se tirer chacun de son côté. Viens dans trois jours au bar, Vincenzo, on te dira s'il y a du boulot...

EUGÈNE MONTFORT.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

—

LITTÉRATURE

Joseph Nouaillac : *Le Limousin et la Marche*, Laurens. — Henri Malo : *Le beau Montrond*, Editions Emile-Paul frères. — Sylvain Maréchal : *Contes saugrenus*, avec notice et bibliographie par le chevalier de Percefleur, Bibliothèque des Curieux.

L'anthologie illustrée, **Le Limousin et la Marche**, que M. Joseph Nouaillac vient de publier, comptera certainement parmi les meilleures productions de ce genre florissant que tant d'imprudents sans érudition se hasardent à pratiquer pour y témoigner de leur incompétence. On sent, à parcourir son œuvre, que cet auteur, préparé à sa tâche par sa culture historique, géographique, littéraire, artistique, joint à cette culture l'amour de sa petite patrie et que cet amour lui communique le don d'en évoquer, tantôt avec grâce et tantôt avec vigueur, les aspects infiniment diversifiés. Nulle page de sa longue et substantielle introduction, qu'elle touche à la configuration du sol, à la géologie, au climat, à la préhistoire ou à l'histoire, ou bien qu'elle nous entretienne de la race, de ses mœurs, usages ou superstitions, des conditions de l'existence urbaine ou rurale, de l'industrie, de l'agriculture, des lettres, sciences, arts, de la langue, ne demeure indifférente. Chacune est nourrie de faits présentés dans un style dépouillé de superfétations, mais néanmoins plein de couleur, de charme et même de poésie. Cette introduction donne une impression d'ensemble parfaite. Elle résume avec netteté l'essentiel des études que les spécialistes consacrèrent à une province mal connue, mais admirable entre toutes.

Il n'est pas, en effet, un écrivain, un peintre, un promeneur qui, foulant le sol limousin, n'ait été émerveillé par ses rocs abrupts, ses cascades et ses torrents, ses gorges vertigineuses, ses collines boisées, ses majestueuses châtaigneraies, ses landes colorées de bruyères et de genêts, ses plaines où mûrissent les

primeurs, ses châteaux venus du moyen âge, ses ruines magnifiques, ses villes féodales, ses églises, ses couvents et ses cloîtres gonflés de trésors artistiques, et n'ait écouté complaisamment, au sein de ses pierrailles, sa rumeur d'histoire mêlée au murmure de ses légendes.

M. Joseph Nouaillac a composé son anthologie proprement dite avec un soin minutieux et le désir que toutes les voix qui célébrèrent sa noble région fussent entendues successivement. Cette anthologie est divisée en trois parties concernant : le pays, l'histoire, les chansons, divisions peut-être arbitraires, mais qui, en réalité, contiennent leurs subdivisions naturelles.

La Fontaine, Marmontel, Arthur Young, Mérimée, Balzac, Mme de Girardin, Michelet, Taine, Veuillot, et, de nos jours, Vidal de La Blache, Ardouin-Dumazet, le chanoine Joseph Roux, grande figure du terroir tulliste, Rollinat, Verlhac-Monjauze, Edouard Michaud, le bon poète de Limoges, Eusèbe Bombal, le plus spirituel des écrivains patoisants, les Tharaud, Jean Nesmy, Charles Silvestre, Mme Marcelle Tinayre ont, tour à tour, en des ouvages dont M. J. Nouaillac a recueilli les extraits caractéristiques, traduit la magnificence d'une contrée qu'ils découvrirent en pèlerins ravis, ou bien dont ils gardèrent l'impérissable souvenir, étant issus d'elle.

M. J. Nouaillac nous offre de même les meilleurs morceaux des historiens et des mémorialistes. Il fait une place aux troubadours, Bertran de Born, Bernard de Ventadour, Gaucelm Faydit, et n'oublie point la chanson populaire, fort abondante et d'un savoureux accent. Par contre, il néglige les écrits de Johannès Plantadis, Louis de Nussac, Marguerite Genès et de quelques autres Limousins limousinants qui se vouèrent corps et âme à l'exaltation de leur terre. On peut le regretter. On regrettera aussi que, parmi l'illustration très variée et bien choisie du volume, ne figure aucun paysage de Raphaël Gaspéri, le bon peintre briviste dont l'œuvre semble mériter plus de considération.

Ainsi le plus remarquable travail sur une question déterminée ne reste pas sans lacunes. Il est vrai, à notre époque, l'écrivain est fort souvent gêné par les exigences des éditeurs qui souhaitent la brièveté sans se rendre compte que celle-ci nuit à l'intérêt d'un sujet. Quelques auteurs cependant parviennent à enclore une immense matière dans un petit livre. C'est le cas de M. Henri

Malo, historien de grande qualité, dont nos lecteurs n'ont pas oublié les belles études sur les *Corsaires* et sur *Mme de Girardin*.

M. Henri Malo vient de publier **Le beau Montrond**. Cela ne vous rappelle rien ? Hélas ! nous le craignons. Eh bien, lisez le *Beau Montrond*. Vous ne regretterez point le temps passé à cette lecture. Il est singulier qu'un tel personnage n'ait tenté encore la plume d'aucun biographe. Les gens de notre époque qui se livrent à la biographie préfèrent ressasser des choses déjà dites. Ce psittacisme diminue les difficultés de leur tâche. M. Henri Malo ne compte point parmi ces inlassables rabâcheurs. Il aime l'aventure. Il se promène dans le passé avec le désir d'y rencontrer des physionomies expressives, des âmes dignes d'être pénétrées, des profils perdus dont il lui semble agréable et utile de préciser les traits.

Montrond bénéficia de sa curiosité. Mais quelle besogne ingrate pour retrouver toutes les images de cette existence dispersée où tant d'actes furent dissimulés avec vigilance ! Les papiers des archives, les correspondances particulières, mille documents inédits gardés jalousement par les collectionneurs permettent heureusement, juxtaposés aux confidences des mémorialistes, de reconstituer une carrière obscure. M. Henri Malo les a recherchés patiemment. C'est un portrait éclatant, presque tout entier dépouillé de ses ombres, qu'il nous présente. Et quel portrait ! Jugez-en.

Le beau Montrond, issu de la noblesse, reçoit de sa mère, femme cultivée, âme sensible attachée aux doctrines de François de Sales, Fénelon et Rousseau, l'amour des livres, des arts, de l'esprit ; mais il n'en hérite point la sensibilité. Il embrasse la carrière des armes avec une allure délibérée, le goût de tous les plaisirs. C'est un épicurien dans la pleine acception du terme, épicurien impertinent et brave, espèce rare. Une querelle de jeu le mène sur le terrain où, blessé grièvement, il tue son adversaire. Il gagne du coup réputation d'homme redoutable et l'on n'ose plus riposter avec vivacité à ses mots satiriques. Il en profitera.

La Révolution fait de lui le compagnon d'Aimée de Coigny, la belle captive, et de Chénier, à Saint-Lazare. Il est déjà le beau Montrond, élégant, blond et rose, « avec la grâce d'Adonis sur

les épaules d'Hercule ». Il gagne le cœur de la prisonnière et, l'ayant gagné, ne souhaite point de mourir. Par une étonnante adresse, il parvient à faire rayer son nom et celui de son amie des listes de suspects, évite ainsi le tribunal révolutionnaire. Au sortir de la geôle, il épouse la jeune femme. Bonne affaire. Il souffre de quelque gueuserie ; elle est riche. Après cinq ans de mariage, ayant dévoré en partie la fortune de son épouse, il en reçoit congé.

Les femmes, dans sa vie, seront ainsi fort souvent source de profits, il faut bien le dire, autant que de plaisir. A toutes, Fortunée Hamelin, lady Yarmouth, Pauline Bonaparte, la duchesse d'Abrantès et même la liliale Mme Récamier, il prodiguera les enchantements. Les scrupules ne l'étouffent point. De là son admiration et sa constante amitié pour Talleyrand.

Il est quasi toujours sans ressources, vit d'expédients. Le jeu, où il est passé maître et triche volontiers, emplit sa bourse, alimente son luxe, mais n'y suffit point. L'homme doit recourir à d'autres revenus, des revenus obscurs qu'une participation mal définie aux affaires diplomatiques et politiques lui fournira longtemps.

C'est par les salons qu'il fréquente avec assiduité, admiré et envié, qu'il parvient à une situation unique. Il est l'homme le plus spirituel, le mieux informé de France. Nous avouons ne pas toujours goûter son esprit. Si celui-ci éclate souvent en fines saillies, il est parfois un peu lourd. Certaines répliques en particulier, adressées à des femmes de la société, paraissent plus empreintes d'insolence que de finesse.

Amant de Pauline Bonaparte, donnant l'exemple de mœurs dissolues, redouté pour ses sarcasmes, Montrond ne tarde pas, sous l'Empire, à s'aliéner la bonne volonté de Napoléon Ier. Il en résulte pour lui tout d'abord une surveillance de la police, puis un pénible exil et divers emprisonnements. M. Henri Malo nous conte avec beaucoup d'agrément comment le prisonnier parvient à quitter, à la barbe de ses geôliers, la ville de Châtillon-sur-Seine, fixée en définitive pour sa résidence, et à mettre en cruelle posture un fameux limier lancé à sa poursuite. Aventure amusante qui prend une allure picaresque. Le fugitif séjourne successivement à Palerme, puis en Angleterre, rentre en France après l'abdication de l'Empereur.

M. Henri Malo nous montre Montrond, à cette époque, sous un aspect moins frivole. L'homme a pris de l'âge. Il a besoin de refaire sa fortune singulièrement compromise. Il se mêle plus activement aux négociations diplomatiques. Pendant les Cent Jours, il accepte la difficile mission de porter à Vienne les dépêches de l'Empereur. C'est après la chute de ce dernier que nous le voyons vivre dans une intimité étroite avec Talleyrand, mêlé à sa vie et à ses combinaisons politiques. Plus tard, il s'attachera à Thiers, ne cessera plus désormais de partager les secrets d'Etat, rendra d'éminents services et recevra les gratifications qui assureront son luxe et sa subsistance.

Cet homme, malgré ses dissipations et ses débauches qui eussent dû épuiser son tempérament, vécut jusqu'à un âge fort avancé. Il fut toujours entouré d'amitiés dévouées, ayant lui-même le goût et le culte de l'amitié. Il disparut de ce monde veillé par Fortunée Hamelin, son ancienne maîtresse, souriant et plaisantant encore, confessé, administré, mais peu sûr de sa religion pour paraître à la droite de Dieu.

Etrange et attachante figure que le XVIIIe siècle légua au XIXe ! Elles pullulaient à cette époque, ces étranges figures. Veut-on en découvrir une autre, moins curieuse peut-être, mais non sans attrait? Que l'on ouvre les **Contes saugrenus** de Sylvain Maréchal. Le chevalier de Percefleur ou plutôt, nous dit-on, deux bons érudits cachés sous ce pseudonyme, publie une nouvelle édition de cet ouvrage aujourd'hui peu connu. C'est un recueil, paru en 1709, de gentes histoires, un tantinet licencieuses, comme on en rencontre beaucoup en ce temps de mœurs frivoles ; elles sont aussi, ces histoires, quelque peu imprégnées d'athéisme. Elles valent, par leur style léger, plaisant, allègre, d'être relues. L'auteur, sans être jamais grossier, manifeste, de-ci de-là, singulière prédilection pour le mot et les situations de la réalité. Nous ne sommes pas très assuré d'ailleurs que Sylvain Maréchal soit véritablement cet auteur. N'importe ! L'attribution qu'on lui fait de ce recueil permet d'évoquer en quelques mots sa pittoresque physionomie.

Il ressemblait comme un frère, malgré le grand nez dont le pare, dans sa notice enjouée, le chevalier de Percefleur, et la disgrâce d'être bègue, au neveu de Rameau. Pour avoir publié des poésies pastorales, il se fit appeler le Berger Sylvain. Il vécut entre deux

femmes admirablement pourvues de tétons, dont l'une, Zoé Desprès, fut la légitime et l'autre, Mlle Gacon du Four, suppléait l'autre. Il fut philosophe, érudit et bibliothécaire, mais surtout libertin et faiseur de paradoxes. On assure qu'il bâtit un almanach où les saints véritables étaient remplacés par Epicure, Ninon de Lanclos et autres mécréants, et un *Dictionnaire des Athées* où figuraient bon nombre de ces saints chassés de son almanach en compagnie de Bossuet, Fénelon et de divers prélats dignes d'un meilleur sort. Il écrivit aussi un *Code d'une Société d'hommes sans Dieu* et, toute son existence, il la passa à considérer Dieu comme son ennemi majeur. Ne voilà-t-il pas un singulier bonhomme ? Vous allez dire : il méritait le bûcher ! Ah ! que non pas ! Lisez ses *Contes*. Ils vous amuseront en vous montrant une autre face de son caractère. S'ils ne sont pas de lui, eh ! bien, tant pis. Ils sont dignes de lui appartenir.

ÉMILE MAGNE.

LES POÈMES

Noël de la Houssaye : *Le Second Livre des Odes Pindariques*, Lucien Petitot. — André Salmon : *Métamorphoses de la Harpe et de la Harpiste*, « Les Cahiers Libres ». — Paul Eluard : *Les Dessous d'une vie ou la Pyramide humaine*, « Les Cahiers du Sud ». — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Identités versicolores*, Perrin. — Jeanne Dortzal, *La Croix de Sable*, « aux Editeurs Associés ». — Armand Got : *La Poèmeraie* I, *La Souris Verte*. Cahier 3, *Le Grelot d'Or*, Gedalge.

« Au sieur Noël de la Houssaye, gentilhomme blésois », qu'exalte la verve successivement de MM. Georges Hain, Henry Charpentier, Pierre Laflèche, tous trois parisiens, il appartenait de nous restituer la faconde diserte et réglée des grandes odes, selon que le Vendômois Ronsard s'applique à les faire passer du Grégeois de Pindare au parler vulgaire de nos provinces. En une véhémente et très érudite étude, M. Noël de la Houssaye nous montre ce que l'ode pindarique a donné à la France depuis les premiers et audacieux essais du maître jusqu'à nos jours. Il admet que Pindare soit, comme il dit, « passé de mode, s'il fut jamais à la mode, et je sais tels poncifs qu'on lui préfère ». D'un livre d'odes pindariques, « qu'il consentait lui-même à faire paraître en 1923 », il estime que j'ai, dans la chronique du *Mercure*, « jugé avec une excessive et peut-être injuste sévérité ». A coup sûr, il y a quelque mérite à avoir écrit des poèmes qui

« sont les premiers du genre qu'on ait tenté d'écrire depuis Ronsard. » L'accent prophétique dont M. de la Houssaye fait le trait essentiel du pindarisme, il consent à le retrouver chez quelques maîtres *Rhétoriqueurs*, ainsi qu'il les appelle, mais il déplore qu'ils aient, ceux-là également, abandonné la savante division des odes par triades. Bien que nous sachions tels poèmes où cette division subsiste implicite, supposons justifiée la thèse de M. de la Houssaye. Il est le premier de notre temps qui compose des odes vraiment pindariques. Nous préférerions que sa reconstitution, certes intéressante et habile, eût moins l'apparence de pastiche, et qu'on ne fût pas sans cesse à se dire : « Voilà comme — ou à peu près comme — Ronsard dans la circonstance aurait chanté ». Qu'on le veuille ou qu'on y répugne, la langue, de toutes manières, a évolué depuis le XVIe siècle ; ce qui nous semble tournure d'exception était autrefois tournure toute normale, à peine savante, usuelle. Il n'y avait à en user aucune étrangeté. Dans le premier livre, dans **le Second Livre des Odes Pindariques** de M. Noël de la Houssaye, le parti pris d'archaïsmes n'est pas moins lassant qu'arbitraire, et à se guinder de la sorte à une élocution où domine l'artifice, les défaillances ne peuvent sans doute être évitées. Plusieurs odes, en dépit de faiblesses dans le détail, surgissent d'une fière venue : *le Voyage aux Iles Fortunées*, bien que surchargée d'érudition étalée avec complaisance, et vraiment fort longue ; aussi les odes à Ronsard et « à ma mère très chère ». Mais je ne puis concevoir que M. de la Houssaye, détracteur à juste titre des poncifs, se complaise à en perpétuer un, lorsque avec tout ce qu'il sait, avec son talent qu'il a le tort de forcer, il pourrait être personnel et vrai.

Par exemple, ce qu'on ne saurait trop louer, malgré le rappel, mais approprié, des dispositions et de la typographie du XVIe siècle, c'est l'admirable présentation de ce beau livre par les soins unis de l'auteur, de M. Lucien Petitot, libraire, « au Lyon de Saint-Marc », et de M. Frazier-Soye, imprimeur : NVPER. LEO. NATVS. EST. PVER. LEONE.

Musicale, assouplie et s'arrêtant à des accords sonores qui vibrent longuement, la rêverie de M. André Salmon se prolonge ou se brise aux arabesques ou aux sursauts que tirent tour à tour des longues cordes de son instrument d'or les doigts aisés de la harpiste. Ainsi les **Métamorphoses de la Harpe et de la**

Harpiste impliquent d'elle à lui une connivence parfaite, une fusion du songe et de la volonté. Il y a quelque chose en suspens et de singulier entre l'intention quasi-réaliste, attentive à la vie qui environne le poète, et l'indéfini si mobile, fluide et efficace de ses réalisations. L'originalité de M. Salmon ne dépend point de la mode. Son talent est tout personnel, s'étant innové un système d'expression à son usage exclusif. Autrefois, lorsqu'il écrivait des vers réguliers, c'est alors que, à la rigueur, on eût pu soupçonner qu'il s'étudiait à paraître différent des autres et même excentrique. Encore est-il vrai qu'écrivant cela, j'exagère, car sa simplicité naturelle, douloureuse à la fois et de soi-même défiante, était le sûr garant de sa sincérité. Maintenant, plus libre d'apparence, je le présume envers lui-même infiniment plus circonspect et mesuré. Le vers libre atteint sa perfection formelle, je crois, au moment où l'esprit critique qui en subit l'action et en constate l'amplitude et le charme, se sent incapable d'en analyser les éléments; j'aperçois surtout que rien dans cet art n'est lâché, ne se dérobe, que tout y est indispensable non moins que certain, mais je n'en puis saisir la raison. Cette impression est rare ; elle est analogue à celles, en leur essence bien différentes et diverses, qu'ont donnée les vers libres de Gustave Kahn, Francis Vielé-Griffin, Francis Jammes, de quelques-uns dont l'invention et la spontanéité prosodiques ne sont pas un abandon par négligence ou imprudence, et ne se résolvent pas non plus en variations et caprices autour de l'alexandrin ou de l'octosyllabe habituels.

Et ce n'est pas davantage une variété de poème en prose. C'est du vers assurément, qui se crée en s'élevant un prestigieux pouvoir d'incantation.

Une très curieuse « prière d'insérer », glose explicite des intentions de l'auteur, accompagne l'envoi du livre nouveau de M. Paul Eluard : **les Dessous d'une Vie ou la Pyramide humaine**. Il en résulte que le livre se constitue de textes de nature différente, qu'il est souhaitable de ne pas confondre : rêves, textes surréalistes et poèmes.

Les rêves sont « pour un esprit préoccupé du merveilleux, la réalité vivante. Mais des poèmes, par lesquels l'esprit tente de désensibiliser le monde, de susciter l'aventure et de subir des enchantements, il est indispensable de savoir qu'ils sont la consé-

quence d'une volonté assez bien définie, l'écho d'un espoir ou d'un désespoir formulé. » Voilà des définitions, au moins si elles ne sont pas inattaquables, dont la précision est admissible. Mais pourquoi faut-il qu'elles s'établissent sur une feuille de papier annexé au volume, et ne ressortent pas de la disposition des divisions du livre même? Une note prend soin d'énumérer à quelles pages on trouvera des poèmes, à quelles pages deux textes surréalistes, les autres textes étant des rêves.

Qu'est-ce enfin qu'un texte surréaliste? Voici ce qu'il en est dit ici : « Inutilité de la poésie : le monde sensible est exclu des textes surréalistes et la plus sublime lumière froide éclaire les hauteurs où l'esprit jouit d'une liberté telle qu'il ne songe même pas à se vérifier ».

Si par cette note je n'avais pas été mis en garde, j'aurais trouvé en toute ingénuité que, de ce recueil de poèmes en prose, certains par leurs images fraîches et solides sont fort beaux ; plusieurs se perdent dans le vague et ne produisent pas sans doute l'effet que l'auteur en attendait ; dans quelques-uns (et sont du nombre les textes surréalistes) la volonté et la conscience du poète, si j'ose dire, ont perdu pied ; ils les aurait supprimés ou travaillés avec lucidité, son volume n'aurait pu qu'y gagner.

Retenons, du moins, cet espoir. M. Paul Eluard, qui possède un talent véritable, s'obtine par amour-propre à des formules auxquelles spontanément il échappe, — et nous nous en réjouissons, puisqu'il ne parvient pas à masquer d'une attitude sa personnalité intéressante.

Identités versicolores — ce charme du poème preste, étincelant, élégant et sans souci :

> Il est plus de philosophie
> Dans le moindre des madrigaux,
> Fillette, qu'en toute la vie
> De ces auteurs réputés beaux...

Le souci de philosophie s'avère une fois de plus, nette autant que discrète, dans les petits poèmes de M. Charles-Adolphe Cantacuzène, étranges comme toujours et charmants. Beaucoup plus profonds qu'ils n'ont souci de paraître et empreints d'une très saine sagesse.

Les poèmes de **la Croix de Sable**, par Mme Jeanne Dortzal, ne sont ni insignifiants ni mal conçus. Mais il y transparaît une

volonté trop prompte à dériver des sensations une valeur de signification générale et supérieure. Les vers sont paisibles et bien faits, la langue nette, quelques images bien venues, mais l'auteur se crispe, cela ne lui suffit pas, il veut qu'on ne considère pas comme négligeables ses impressions — et en gâte l'harmonie tranquille par cette hâte de l'abstraction. Patience. Il faut à Mme Dortzal une soumission à la règle, et une acceptation des disciplines de la pensée.

Voici paru le troisième cahier, **Le Grelot d'Or de la Poèmeraie** ou cahiers anthologiques modernes, poésies choisies pour des enfants, par M. Armand Got, instituteur public. Le choix n'est pas moins heureux que dans les premiers cahiers. *Voici des jeux, des ris, des danses* et *A l'ombre du Toit*. Il va de Verlaine, Vicaire, Verhaeren, à MM. Paul Fort, Herold, Fagus, Raynaud, Philéas Lebesgue ; de Mmes Cécile Périn et Lucie Delarue-Mardrus à Mme Philadelphe de Gerde et à Mlle Marie Noël. Ce sont poésies que les enfants auront plaisir à retenir et propres à leur donner le goût des belles cadences et des belles images. Il serait heureux pour les générations à venir que l'entreprise de M. Got s'imposât et réussît.

Et voici parus encore les quatrième et cinquième cahiers.

ANDRÉ FONTAINAS.

LES ROMANS

François Mauriac : *Thérèse Desqueyroux*, Grasset. — René Bizet : *Anne en sabots*, Nouvelle Revue française. — Nicolas Ségur : *Platon cherche l'amour*, E. Flammarion. — Henry Poulaille : *L'enfantement de la paix*, Grasset.

Thérèse Desqueyroux. Je me figure que si Baudelaire avait vécu et réalisé — son œuvre poétique accomplie — l'intention dont sa correspondance et ses notes témoignent, d'écrire, sinon pour la scène, du moins pour le roman, il eût donné des livres bien plus voisins de ceux de M. François Mauriac que de ceux de Barbey d'Aurevilly. Il y a, en effet, dans les récits du « connétable », indépendamment de la qualité de leur style et de l'éclat de leurs couleurs, quelque chose d'emphatique, et d'un satanisme moins profond qu'imaginatif, qui ne répondait pas à l'angoisse pascalienne de l'auteur des *Fleurs du Mal*. Plus psychologue, en revanche, que Barbey, plus soucieux, aussi, de ne pas traiter le problème de la foi sous le rapport seul de la cons-

cience, indépendamment des conflits passionnels qu'il provoque ou avec lesquels il va de pair, M. Mauriac nous représente moins le vice comme l'antithèse de la vertu, qu'il ne s'ingénie à descendre dans le labyrinthe des contradictions humaines pour découvrir comment le mal se mêle au bien, ou avec quelle subtilité le diable utilise nos vertus mêmes pour nous induire à pécher... Catholique de naissance, et non de fraîche date, comme tant d'écrivains d'aujourd'hui, d'ailleurs, ainsi que l'a fort justement remarqué M. René Gillouin dans ses intelligentes *Esquisses littéraires et morales*, c'est du centre même de son âme que son sentiment religieux rayonne. Mais il ne s'y abandonne pas à cette sérénité qui est une des formes de l'ignorance ou de l'indifférence du mystère, et dont la certitude affirmative rejoint la certitude négative de l'athée. Il éprouve cette inquiétude ou il est tourmenté de « ce besoin d'explication » dont parlait dernièrement, ici même, M. Jules de Gaultier, et qui inspire à l'artiste ses créations les plus pathétiques. Enfin, si presque tous les personnages de M. Mauriac sont des monstres, ou si, à mesure que son œuvre se développe et qu'il y sent l'affirmation de sa maîtrise, il ne cesse de manifester, à leur égard, une curiosité accrue pour le côté monstrueux de leur caractère, il ne les peint pas entêtés dans leur révolte avec la violence de héros byroniens. Il discerne en eux moins des coupables volontaires que des victimes des circonstances (j'allais écrire de la Fatalité) et il ne laisse pas de se faire leur avocat et de plaider leur cause devant le Créateur.... Attitude baudelairienne, assurément. Aussi bien, la plupart des thèmes qui inspirent *Bénédiction*, *Les femmes damnées* et cette *Mademoiselle Bistouri* à laquelle M. Mauriac a emprunté l'épigraphe de son roman se retrouvent-ils dans *Thérèse Desqueyroux*. Criminelle à son insu, ou par la force même des choses, il est clair que cette jeune femme éveille non seulement la pitié de M. Mauriac, mais excite sa sympathie et presque son admiration. Certes, M. Mauriac n'entend pas justifier le geste qui incite Thérèse à vouloir provoquer la mort de son mari. Mais de la voir, prisonnière de la famille où elle est entrée par ignorance, opposer aux forces de tradition qui la tiennent captive le dédain de son aristocratique individualité, et bientôt frémir du besoin de donner à cette individualité les occasions d'épanouissement qu'elle réclame, l'émeut et l'indigne

contre l'inégalité de la lutte où elle ne peut pas ne pas s'engager. Voudrait-elle se résigner à son sort, accepter la vie terne et mesquine qui lui est faite, subir la volonté du maître grossier et égoïste, sûr de détenir la vérité comme tous les simples, qu'elle a commis l'erreur de se donner, que cela lui serait impossible. Il ne dépend pas d'elle qu'elle rêve d'une existence où elle cultiverait son esprit, récolterait le bénéfice de ses dons, aurait l'illusion de jouer un rôle, connaîtrait, enfin, la douceur d'être aimée et donnerait, d'aimer elle-même, l'essor au feu qui l'enfièvre en couvant sous la cendre de l'ennui provincial... Sa nature, la raison d'être même de son être, cette prédestination qu'elle porte en elle, et que d'autres, en d'autres temps, ont appelée leur « droit au bonheur », lui interdit de se soumettre au groupe social au milieu duquel, semblable à un oiseau sauvage dans une basse-cour, le destin ironique l'a placée. Et sous l'impression exaltante d'un incendie qui s'est déchaîné dans les plantations de pins du pays, les aspirations invincibles qu'elle avait cru refouler lui mettent dans la main le poison par lequel elle espère se libérer en tuant son mari. Je crois qu'il y a, la plupart du temps, comme l'a bien vu Shakespeare, à preuve Lady Macbeth, une sorte d'automatisme somnambulique chez les criminelles, en particulier chez les empoisonneuses, et c'est à demi inconsciente que Thérèse a ébauché son premier geste meurtrier en doublant la dose d'arsenic ordonnée à Bernard, son mari, par le docteur. En vain se livre-t-elle à un examen de conscience pour essayer de se rappeler la genèse de son acte, au sortir du Palais de Justice— car elle a été, par la suite, jusqu'à falsifier une ordonnance médicale, et il y a eu un commencement d'instruction contre elle. La récapitulation qu'elle fait des événements qui l'ont amenée au crime nous renseignent, sans l'éclairer. Elle avait, jusqu'alors, surtout méprisé Bernard. Le dégoût qu'elle ressentait pour lui s'est-il tout à coup changé en haine ? Elle ne sait pas. Peut-être a-t-elle voulu voir dans ses yeux, où il n'y avait rien qu'une tranquille assurance, « une inquiétude, une curiosité — du trouble enfin... » Mais il est certain qu'il fallait que sa vie changeât ; que les êtres qui l'entouraient fussent autres, et que celui-là, surtout, qui lui infligeait à toute heure le supplice d'une sérénité si étrangère à son tourment, cessât de nier, par sa présence seule, la réalité du monde chimérique où son imagination

l'emportait.... Les confidences que lui a faites sa belle-sœur sur la nature des sentiments qu'elle éprouve pour un jeune homme, en exaspérant sa rancune et son envie; les conversations qu'elle a eues avec ce jeune homme, un petit Parisien assez fat, frotté de littérature, en concrétisant ses notions vagues de ce que peut être la mentalité de l'élite, ont provoqué, à l'égard des éléments troubles qui flottaient en elle, une manière de précipité, et l'idée de l'acte exécrable a pris corps brusquement au fond de son esprit. Rien de généreux, sans doute, rien de tendre, non plus (elle n'aime même pas son enfant) chez cette jeune femme qui, par certains côtés prétentieux et romanesques de son caractère, accuse quelque ressemblance avec Emma Bovary ; et pour nous intéresser malgré tout à sa disgrâce, M. Mauriac n'a pas éludé la difficulté en la parant gratuitement d'avantages exceptionnels. Il a suffi qu'il nous la montrât plus intelligente, plus complexe et surtout plus *racée* que les individus qui l'asservissent ou prétendent la plier à leur règle, pour que nous sympathisions avec elle, ou que nous comprenions son impatience de secouer leur joug. Et rien n'est mieux vu, ni avec plus de profondeur indiqué que le désir de se débarrasser d'elle que M. Mauriac prête bientôt à son mari qui, après avoir échappé à sa tentative d'empoisonnement, avait prétendu, d'abord, la mater. Le bonhomme le sent : même maître de sa femme par la menace qu'il fait planer sur elle de la dénoncer, bien qu'il l'ait soustraite à la justice pour éviter un scandale, il ne peut triompher de sa résistance secrète. Elle mourra plutôt qu'elle ne s'acclimatera ou ne s'apprivoisera, et il se résout, en désespoir de cause, à la laisser vivre indépendante à Paris, dans cette ville où se concentrent pour elle toutes les félicités, toute l'aventure indéfinie, et où la galanterie et, peut-être, la prostitution la guettent....

On comprend qu'un tel livre puisse, non seulement heurter maints préjugés, mais révolter certaines consciences. A coup sûr, si la pensée de M. Mauriac est chrétienne, l'exemple qu'il propose à notre méditation s'atteste aussi peu édifiant que possible. Je trouve son roman tout imprégné de charité, cependant, et d'une vérité humaine très émouvante. Les plus fermes arguments de la raison ne peuvent rien contre les misères de notre nature, et qu'on les impute, ou non, à la faute originelle, nos passions,

pour odieuses qu'elles soient souvent, ne font pas moins de nous des victimes. M. Mauriac, qui est certainement un des premiers romanciers de la nouvelle génération, a écrit, ici, son meilleur ouvrage. L'art est proprement admirable avec lequel il a mené son récit — en en déroulant la plupart des phases à travers la pensée de Thérèse Desqueyroux, et en nous introduisant si avant dans l'intimité de cette malheureuse que nous finissons par adopter son point de vue. Il a une langue à lui, *un style*, et dans cette atmosphère charnelle qui lui est propre, atteint à une envoûtante suggestion, notamment quand il évoque le retour de son héroïne à Argelouse, et sa captivité dans ce désert. Mais je tiens à signaler, en terminant, l'originalité du procédé narratif grâce auquel il élimine de son drame l'accessoire, ou en supprime les détails vains et fastidieux, tout ce que, pour me faire mieux comprendre, j'appellerai « le mastic ». Il y a là une technique savante du roman — sans doute instruite de l'expérience du cinéma — qui en renouvelle l'intérêt et l'engage dans une voie où il peut avoir chance de se réconcilier avec M. Paul Valéry qui lui reprochait, précisément, la vulgarité lourde des *impedimenta* qu'il traîne. M. Mauriac ne s'est pas laissé prendre au trompe-l'œil du cinquième art. J'entends que, comme trop de jeunes écrivains, il ne s'est pas appliqué naïvement à reproduire ce qu'il y a en lui de plus agaçant et de plus défectueux, d'ailleurs, sa rapidité brouillée ou sa papillotante *successivité*, si je puis dire. Comme Proust de son ralenti, c'est de la franchise de son allure qu'il s'est inspiré, de l'aisance et de la liberté de ses mouvements dans l'espace et le temps, de la sélection, surtout, qu'il permet d'opérer, non seulement parmi les événements du récit, mais parmi les éléments mêmes des scènes dont le récit se compose.

Anne en sabots. M. René Bizet qui s'était, naguère, acquis une réputation de romancier épris d'exotisme avec des livres comme *Avez-vous vu dans Barcelone ?* d'un charme aventureux et nostalgique, abandonne, aujourd'hui sa manière, et, après trois ans de silence, écrit une œuvre d'une netteté classique, et qu'on peut dire parfaite, dans sa concision. Il y analyse ou, plutôt, il y expose un caractère de jeune Bretonne si fermement attachée aux traditions de sa petite patrie qu'elle aime mieux mourir que de les renier. Le cadre — celui de l'étrange pays du

Scaër — où se dresse la figure fervente de son héroïne est avec pittoresque évoqué, et, dans sa grandeur farouche et mystérieuse, admirablement accordé au drame qui s'y passe. Une délicieuse nouvelle, toute enveloppée de rêve, fait suite au court roman de M. Bizet. Il y raconte l'histoire d'une jeune fille encore, mais qui vit, celle-là, dans un village de Bohême et s'en va au couvent. Nous ne connaissons les mouvements de ce cœur mystique que par ce que l'intuition de l'auteur en laisse deviner. Et c'est d'un art très pur et très délicat.

Platon cherche l'amour. M. Nicolas Ségur, à qui son érudition a valu l'amitié d'Anatole France, a écrit, ici, en quelque sorte en marge du *Banquet*, un roman assez libre, puisqu'il tient à la fois du poème et du dialogue philosophique, où il s'ingénie à nous démontrer que, « si progressant de beauté en beauté, d'idée en idée, on s'identifie à force d'amour avec l'ensemble [de l'univers], on dure autant que la beauté, autant que l'idée. » C'est dans le décor, avec élégance évoqué, de la Grèce antique que M. Nicolas Ségur fait revivre et disserter Socrate, Sophocle et le divin Platon pour réaliser sa difficile tentative. Il excelle au jeu — qui n'en est pas un pour lui, mais la tâche la plus haute que puisse entreprendre le penseur — de donner corps à des abstractions, et il apporte un soin attique à fleurir et à couronner de grâces celles qu'il suscite. Il sied de confronter les propos qu'il prête à ses subtils interlocuteurs aux opinions diverses que M. Fernand Divoire, dans un des volumes de l'intéressante collection qu'il dirige, a réunies sous le titre d'*Au delà de l'Amour*. Tout imprégnés qu'ils sont de platonisme, on verra comme ils se rapprochent de la pensée chrétienne exprimée par quelques-uns des correspondants de M. Divoire.

L'enfantement de la paix. M. Henry Poulaille qui est l'auteur de ce livre émouvant, *Ils étaient quatre*, a le don de traduire les sentiments, voisins encore de l'instinct, et les pensées presque larvaires des hommes simples. Il sait nous émouvoir sur les maux dont souffrent d'autant plus de tels êtres que la force d'âme leur fait défaut, grâce à quoi il se peut qu'on arrive à dominer son infortune, ou, du moins, ce scepticisme qui permet de la juger, du point de vue de Sirius, et d'en tirer une consolation philosophique... Le tableau est d'une ironie cruelle, dans son réalisme, qu'il brosse, ici, des déceptions éprouvées, la

guerre finie, par les malheureux qui la firent en se laissant prendre naïvement aux espoirs dont on les berçait... Nul doute que l'affreux drame n'ait corrompu bien des cœurs, et que le spectacle répugnant de la paix qui en est sortie n'ait achevé de les nourrir... Mais les déclamations sont vaines auxquelles un esprit généreux peut se livrer sur ces matières, comme sont hasardeuses les conclusions qu'un esprit chimérique cède à la tentation d'en tirer. Aussi bien, ne sommes-nous pas redevables à la démocratie de l'instauration du système égalitaire qui fait de tous les individus des soldats ? Cette corruption généralisée, consécutive à la guerre, que constate M. Poulaille, n'existait pas aux temps des armées mercenaires ; et les soudards, en traversant les campagnes, n'y troublaient point — malgré les ravages qu'ils accomplissaient — l'innocence, sinon la douceur de ces mœurs qui permettaient à Jean-Jacques de croire à la bonté foncière de l'homme, et à la possibilité d'un retour à la vie édénique. Mais vous lirez le livre de M. Poulaille, qui contient de très belles pages, et qui est d'un vrai romancier. Vous serez frappé par l'impression de force qui s'en dégage, si même vous trouvez, comme moi, qu'il est écrit dans une langue qui témoigne d'un mépris par trop exagéré de la correction.

JOHN CHARPENTIER.

THÉATRE

Le Venin, 3 actes de M. Henry Bernstein, au Gymnase.

M. Henry Bernstein est adulé avec une servilité risible, et que, en vérité, ses talents méritent. On le traite de « cime », comme si un lierre, parce qu'il rampe et se cramponne contre un tronc vertical, pouvait avoir une cime ! Mais, il est vrai, sur notre chêne théâtral quasi foudroyé dans sa ramure, cette végétation parasite peut sembler encore un feuillage. M. Bernstein a fait autrefois, avec fureur, son théâtre israélite, et nous a rapporté la Bible en veston. Même nous applaudirions encore *Judith*, si les innovations originales qu'il a interpolées dans le *Livre de Judith* n'étaient exactement celles mêmes de l'auteur allemand Hebbel dans sa *Judith*, jouée à Berlin en 1840, traduite et publiée à Paris en 1913 (1), un an juste avant que M. Bernstein

(1) *Judith*, tragédie de Hebbel, traduction Gallimard et de Lanux. N. R. F.

annonçât la sienne. Tout cela a été découvert par M. Louis Fouret (1). M. Bernstein n'a eu qu'à se taire. Dans ces conditions, M. Bernstein a bien fait de laisser l'Histoire Sainte. Ce fut pour s'essayer, avec sa *Galerie des Glaces*, au pirandellisme à la mode il y a trois ans. Passons. J'ai dit l'an dernier ce que vaut *Félix*, relent du théâtre libre. M. Bernstein nous convie aujourd'hui à une figuration schématique, à sa façon, de l'amour occidental. Voilà un bien hardi propos pour un Juif. Mais celui-ci n'est pas embarrassé. Il se jette sur ce qui lui convient, et l'accommode. Selon cette disposition, assez grosse, il a fait son héros se jeter sur les femmes comme un anthropophage. Il nous présente, sous les couleurs d'un homme du monde et d'un écrivain de talent, un simple mufle prétentieux qui, d'ailleurs, pourrait être, aussi bien que dans l'industrie des Lettres, dans celles du théâtre ou dans la traite des blanches. L'individu agit parmi des femmes soi-disant empruntées à l'organisme latin. En fait d'amour, il nous baille cette immonde chose qu'est l'exercice érotique sans arrêt, sauf, chez le Pécaud (nom du héros), pour manger, et soutenir ainsi les nécessités acrobatiques d'on ne sait quelle insatiable satyriase. Tout le second acte semble être de lupanar et de boxe. Nous y verrons tout à l'heure les vibrions en action.

La pièce est essentiellement faite de cet homme évoluant successivement entre deux femmes. Le premier acte représente, dans l'assemblage de l'écrivain avec l'une d'elles, le principal de ce qui nous vient du cœur. Le second acte, dans l'assemblage de l'écrivain avec l'autre, le principal de ce qui nous vient des reins. Accessoirement, à l'acte final, une troisième femme est chargée de représenter pour l'homme le Plaisir multiple, sous les traits d'une jeune veuve blonde, attrayante, coquette, insignifiante et un peu bébête : aventures du lendemain.

Cette trame, pour un livre, serait bonne, sinon peut-être qu'un esprit plus réfléchi que n'est celui de M. Bernstein évoquerait le plaisir multiple préalablement aux vagues de fond de la passion ; et aussi conclurait d'une façon plus mortellement émouvante, sur un héros intellectuellement et moralement plus mûr.

Pour le théâtre, M. Bernstein, qui connaît son marché et ses clients, a greffé là-dessus quelque chose d'assez nigaud et qui

(1) *Mercure*, 15 mars 1926.

plaira. L'acte et la femme où le cœur est en jeu : c'est le foyer et l'épouse ; celui où ce sont les reins qui se manifestent ; c'est la garçonnière et la maîtresse. Alors, le reste va de soi : le mari (sans que ses aventures éventuelles soient d'ailleurs compromises dans l'avenir) retournera à sa femme qui lui donnera un enfant.

Ce qu'il y aurait d'original dans la pièce, on le voit, ce n'est certes pas l'accommodement scénique, qui est plat, mais bien l'état de fond : la nette dissociation des grands éléments de l'amour en deux actes et sur le mobile de deux femmes. Puis la velléité de l'auteur, à l'acte central, d'épuiser la représentation de la totalité de l'escrime des amants dans un amour intégral, depuis l'extrême tendresse jusqu'au terrible condiment des sévices.

Ce qui, par contre, est tout à fait poncif, c'est la réalisation théâtrale. Puis l'auteur, au dessin de caractères dans l'action, se montre tout à fait incapable de soutenir la proposition, trop forte pour lui, du programme original. Cela est si clair que celui-ci, tellement disproportionné avec l'exécution misérable, nous paraît suspect et emprunté.

Nous ne saurions dire si l'amour tel que le comprend et l'expose M. Bernstein est spécifiquement juif — Israël a ses docteurs éminents qui le peuvent mieux juger que nous — mais ce que nous savons, c'est qu'il n'est point de notre race, et que nous n'en voulons point. Si je le remarque, c'est que l'auteur, habituellement si net sur la qualification de race de ses personnages, voudrait passer cette fois son jeu congénital dans des personnages occidentaux. Petite prétention un peu bien impertinente, car justement nous ne reconnaissons pas — oh, pas du tout ! — dans sa brute en rut, ni dans ses femmes ancillaires et relâchées au degré des limaces, aucun être latin.

Le plus grand talent de l'auteur manager s'est surtout manifesté dans le choix des acteurs protagonistes ; principalement des actrices.

— Yvonne de Bray : façonnée par Bataille, d'une valeur éprouvée. Apportant le public de ce Bataille dont l'attendrissement artiste fut toujours, aux outrances massives de Bernstein, cauchemar et envie, de Bray, on le sait, fut, après l'admirable et douloureuse Berthe Bady, la femme de Bataille. Donc, intérêt

d'Yvonne de Bray en elle-même, dont la vie de femme émouvante et d'artiste intense et admirée, et dont la seule présence est un rare attrait. Elle est étoffée, capiteuse, prenante.

— Gaby Morlay : femme et actrice moins pathétique, dont on ne sait pas si, comme l'autre, elle a été mortellement et magnifiquement déchirée dans son amour et dans sa vie. Mais une femme exquise, intelligente, et dont émane la vision et le parfum de cette rose entr'ouverte et tremblante sous la caresse d'un soleil bienfaisant et cruel, — à qui Gongora disait :

> Garde-toi d'éclore, car un tyran te guette ;
> Retarde ta naissance en faveur de ta vie.
> Te hâter de naître serait te hâter de mourir.

Ces deux admirables femmes sont, avec leurs camarades, Charles Boyer, Yolande Laffon, Marcel André, tout l'attrait d'un spectacle très certainement bien au-dessous d'eux. Et dont il faut pourtant que je rapporte comment on les y emploie.

Le protagoniste, bien que marié, ne peut se passer de maîtresse. Chose des plus simples et courante. Dans sa banalité, il a pourtant un trait qui le sort de l'ordinaire : sa brutalité, sa goujaterie. Il brusque sa douce femme (Morlay), injurie et brutalise sa maîtresse (de Bray) — désintéressée, délicate, femme du monde. Il lui tord les poignets, lui administre un bon coup de poing sur la tempe (ce dernier geste à la cantonade, dans le cabinet de toilette, on entend le cri de la malheureuse, et elle revient en scène, chancelante). Il faut dire que le goujat a une certaine excuse pathologique, plutôt esquissée par l'interprète qu'indiquée dans la pièce. C'est un neurasthénique violent, se torturant lui-même (*héautontimorumène*), un demi-fou par crises. Ce béat-grincheux n'est pas méchant, — ni bon non plus. C'est un égoïste, un jouisseur, un brutal, qui pue le cuistre sous son vernis. J'ai dit : Neurasthénique ? Ce n'est guère qu'un euphémisme, une vague excuse de ma part. Quand un homme a le tempérament âcre, violent, qu'il n'a pas la force de se dompter, qu'il s'excède de toute façon — et qu'il boit (au *deux* il absorbe force champagne et liqueurs, en habitué), il lui serait facile de se prétendre neurasthénique, et même de le devenir. Moins qu'un faune, c'est surtout un don Juan vulgaire. Il est jaloux, stupidement et maladroitement jaloux. Ce n'est pas là un trait particulier, surtout chez un individu autoritaire, vio-

lent, qui ne sait se gouverner, ni même tout au moins se contenir extérieurement. Je me rappelle un passage fameux de l'Ethique de Spinoza.

« Celui qui s'imagine que la femme qu'il aime se livre à un autre prend de l'aversion pour l'objet aimé, parce qu'il est forcé d'associer son image à celles des parties honteuses et des sécrétions d'un autre. »

Pécaud est quadragénaire bien sonné. Je retiens surtout son âge comme une aggravation de ses mœurs et de ses manières, qui, chez un homme de qualité, se seraient dépouillées de leur âcreté. Alors, quelle brute était-il à vingt ou vingt-cinq ans! J'entends bien que M. Bernstein s'est essayé, pour la première fois dans ses pièces, à quelques tendresses : il y est pitoyable, d'un surmenage, d'une singerie évidents.

L'épouse Gisèle est si douce, si molle, si raisonnable, et tellement résignée à son sort que nous ne voyons aucun motif pour ne pas nous y résigner aussi nous-mêmes, sans nulle émotion. Nous serions peut-être même un peu agacés de voir qu'elle supporte indéfiniment, sans songer à aucunes représailles, son intolérable butor de mari. On dirait que, en essayant ce caractère, M. Bernstein a voulu donner toute la mesure de son incapacité philosophique et même professionnelle. La chair palpitante de l'actrice, heureusement, remplace tout.

Quant au personnage de la maîtresse, il n'a rien d'attachant, pas même vécu, emprunté. Femme du monde, divorcée, riche, mère aussi. Elle est coquette, sensuelle. Bien ; mais comment a-t-elle pu rester si longtemps liée avec un tel malotru ? C'est surtout un amour de peau qui semble la tenir. N'est-ce donc, pour reprendre le mot de Jules Lemaître, qu'une « chienne chaude et soumise » ? Une nymphomane ayant rencontré son satyre ? Nous ne voyons en effet qu'un couple affamé de coït. Ils n'ont jamais eu (du moins on ne l'indique pas) « hors de l'ivresse amoureuse, des moments très doux » notés chez un autre auteur. Pendant les cinq années de leur liaison, on ne voit pas que leur « communion si exceptionnellement effrénée » se soit attendrie. Ils semblent avoir passé tout leur temps en « furieuses délices » sur le canapé, avec simples intermèdes de restauration et de *dooping* : cocktails, vins, — et aussi de sottes et grossières chamailles. Pour si sensuelle que nous devions prendre cette femme,

comment justement n'a-t-elle pas, au cours de tant d'années, fini par éprouver auprès de lui la « saturation charnelle »? Comment surtout n'a-t-elle pas cherché à se désaltérer à des sources plus nouvelles, moins ou différemment amères — ou saumâtres? Elle, libre, voyageuse, recherchée — même en mariage — par de brillants *gentlemen*, et convoitée aussi par des saphiques ! L'auteur nous présente, sans arrière-pensée, le postulat de la fidélité : il nous faut bien l'accepter! mais quelle niaiserie par rapport à ses caractères ! Dira-t-il que seul le Pécaud est assez virtuose pour la faire vibrer ? Mais la virtuosité, en pareille matière, ça court les rues et les garçonnières ! Si au moins le Pécaud nous apparaissait comme un très joli garçon, amuseur, violoniste, ténor, danseur recherché (car la vanité d'avoir pour amant un romancier célèbre n'est pas à compter : ces gens sont innombrables aujourd'hui). Tout ce que l'on peut dire de Pécaud, c'est qu'il est médiocre — tout comme la pièce, — que son humeur est massacrante, et que, même dans ses moments de détente, il est loin de montrer un esprit étincelant (1) !

L'acte capital, le *deux*, se passe dans une garçonnière. Divan sur lequel le couple s'enlace, se vautre, elle en peignoir, lui en pyjama. Il ne manque que l'*acte*. Mais le rideau se lève à trois heures du matin aussitôt après des coïts, et il redescend comme un coït s'ébauche. Donc ils viennent de s'ébattre pendant plusieurs heures : elle lui dit : « Je t'ai donné sommeil et je t'ai donné faim » ; sur quoi collation et breuvages. Puis, à diverses reprises ils reviennent s'étreindre sur le divan, après des intermèdes d'injures, de pleurs (l'homme pleure aussi) et de coups. Après le *gnon* précité, et la décision de rupture, il y a encore étreinte qui va bien comme la toile tombe. De Bray joue cela en femme qui a des planches et, — elle le dit elle-même — du cran. Elle lance aussi gentiment que possible le mot de Cambronne, aussi nécessaire aujourd'hui que le « beau vers » dans les tragédies de la déca-

(1) Par exemple il lance ce trait ironique de célèbre imbécile : « Pourriez-vous me citer le titre d'un ouvrage de M. Doumic? » La salle riait niaisement. Je songeais : *De Scribe à Ibsen* ; et j'aurais pu continuer... M. Bernstein, en confiant à son personnage l'expression de ses dépits d'auteur, et aussi la triste réclame qu'il fait — par un procédé de parvenu — à ceux qui l'encensent, comprend-il qu'il s'identifie à son héros ? Malgré les adjurations des journaux amis de M. Bernstein, et l'invite personnelle du commandeur Antoine, qui ne rate pas une fausse note, M. Doumic n'a pas cru bon d'accéder aux vues publicitaires en protestant. Il n'a même pas méprisé !...

dence. Ici, cela n'a rien « d'héroïque ». Comme elle s'apprête à déboucher une bouteille de champagne, il lui dit : « Laisse-moi ça, c'est mon affaire ! » Sur quoi elle répond doucement, d'une voix flûtée : « Merde ». Et le public se pâme. Idée bien digne d'une telle pièce et d'un tel auteur que d'évoquer ainsi chez sa remarquable interprète une manière de colique du *miserere*. Galante gratitude, ma foi !

La pièce ne donne pas matière à observations psychologiques. Du reste, tous les personnages sont sommaires, instinctifs — comme l'auteur — et partant ne prêtant guère à psychologie. A physiologie plutôt. M. Bernstein, trop prétentieux pour sa force, vise trop à les simplifier. Il veut trop les présenter en substance, dépouillés d'attributs ou qualités. Mais comme il manque lui-même d'originalité et de fond, il ne donne que le vide. S'il était moins présomptueux, il pourrait nous dire plus modestement d'où sort ce Pécaud. Ne serait-ce pas de la boutique d'un brocanteur brutal et alcoolique ? Quel est son milieu originaire ? ses débuts ? etc... Nous serions bien aise de connaître l'engrais d'un tel type. J'ai suffisamment marqué ce qu'il y a de non viable, d'indécis, dans le personnage de la maîtresse. Quant à l'épouse, on ne nous dit pas non plus d'où elle vient. Est-elle riche, — ou doit-elle la fortune à son mari ? N'est-ce qu'une créature passive, moutonnière (mais Morlay ne donne pas cette idée)? En résumé, M. Bernstein, alors qu'il bourre sa pièce d'ingrédients superflus, en omet qui seraient beaucoup plus désirables. Autre critique sur la facture : tout le *deux* n'est qu'une scène dans laquelle les mêmes effets (étreintes, disputes) se répètent constamment. C'est long, monotone. On éprouve déjà un ennui que le *trois* accentuera. Les petites diversions comme le « Merde ! » et comme la valse jouée sur la « scie », un engin musical que je ne connaissais pas encore, ne font pas compensation, à mon gré du moins. Encore : il n'y a pas, en vérité, de dénouement. La pièce pourrait tout aussi bien avoir dix ou quinze actes. On continuerait à voir — jusqu'à ce qu'il fût fourbu ou gâteux — le héros alterner entre ses maîtresses successives et sa femme, à laquelle il revient quand il est fatigué ou meurtri. En passant, on admire le mot : « La sexualité, c'est l'enfer. » Tous les curés de campagne trouveraient cela, et l'ont même trouvé depuis longtemps.

Pour nous guérir de l'ennui subi à un ouvrage médiocre et impertinent, nous caressons le fameux — et définitif — distique de Catulle : *Odi et amo...* « Je hais et j'aime. » — « Comment cela se peut-il ? me demanderas tu peut-être. Je n'en sais rien, mais je le sens, et cela me torture. »

ANDRÉ ROUVEYRE.

PHILOSOPHIE

HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE.—Salomon Reinach : *Lettres à Zoé sur l'histoire de la philosophie*, 3 vol. Hachette, 1926. — A. Cresson : *Les courants de la pensée philosophique française*, 2 vol., Colin, 1927. — Mémento.

Après une période où les intellectuels n'ont voulu faire que de l'analyse, voici que les ouvrages de synthèse tombent drus comme grêle. Il s'agit aujourd'hui de deux manuels d'histoire de la philosophie à l'usage des « gens du monde ».

La critique a mauvaise grâce à éplucher de très près les feuilles qu'adresse à Zoé M. **Salomon Reinach**. Personne n'ignore son érudition, qui serait effarante s'il ne s'efforçait de la rendre aimable et légère. Pour n'être ni pédant, ni ennuyeux, il a trouvé mieux que Fénelon se faisant le Mentor de Télémaque ; il prépare au bachot de juvéniles lycéennes, auxquelles il prête, par fiction, des noms antiques ; il leur inocule sans douleur le grec, le latin, l'histoire de la philosophie. Puisque ces jouvencelles ont besoin de s'initier aux humanités, on se demande pourquoi il ne leur donne pas simplement des noms modernes, Janine, Raymonde ou Sonia. Cornélie, je le gage, devait savoir son latin ; et Zoé, la Vie, s'il est de son destin que quelque jour l'Esprit la féconde, certes elle se joue des logomachies abstraites.

Zoé reçoit-elle de son correspondant une information suffisante pour « la vie » ? Oui, si, passé les examens, elle quitte l'Université. Sinon la Sorbonne lui fera bientôt découvrir que la documentation de son maître est ancienne et sommaire. Il y a des guides non moins éprouvés, et plus modernes que Ritter ou Ravaisson. Soit M. Bréhier, qui, lorsque écrivait S. Reinach, avait déjà publié sa petite, mais substantielle ***Histoire de la Philosophie allemande***. Pour l'antiquité classique, dont l'auteur connaît si à fond l'archéologie, on s'étonne qu'il ne cite guère que Zeller et Brochard : pourquoi taire Hamelin, Rodier, Robin, Rivaud ? Pourquoi surtout indiquer comme bibliographie une poussière

d'articles, disséminés dans les périodiques, voire dans des journaux, au lieu de quelques ouvrages d'importance ?

L'information sur les domaines moins frayés est encore plus courte. De Boer sur la pensée musulmane — sans parler de Horten, de Goldziher, ni de Massignon, — Husik sur la philosophie juive médiévale, sont classiques. Il y a depuis 1923 plusieurs histoires de la philosophie indienne. En ce qui concerne la Chine, il y a d'autres ouvrages de Wieger qu'un article de *Christus*, et Chavannes, et Pelliot, et Granet. Pour la scolastique chrétienne, on se demande ce qu'aurait utilisé l'auteur, s'il n'eût pu profiter du gros livre de Rougier. Cependant, à part Gilson mentionné sommairement, il y a les néoscolastiques de Louvain et l'école rhénane de Bæumker.

Vulgariser est œuvre de dévouement de la part d'un des maîtres de l'érudition. Le grand public sera fort ingrat, s'il n'en sait gré à S. Reinach, qui paie de sa peine pour sauvegarder le goût et faciliter l'accès des lettres classiques (1).

M. **Cresson** partage avec S. Reinach la conviction que l'on peut être bref et clair en exposant des philosophies. Ce souci lui a même fait jeter par dessus bord tout appareil critique, jusqu'à cette bibliographie que Zoé reçoit, mais que presque seuls lisent les spécialistes. Il n'éprouve pas, lui, le besoin de mettre quelque sel dans son exposé ; il n'a point l'ironie d'un Encyclopédiste. Toutefois, il cherche à être vivant ; à cet effet il a, « autant que possible, laissé la parole aux auteurs eux-mêmes et respecté l'expression pittoresque de leurs idées fondamentales ».

L'intérêt de l'ouvrage tient assurément à l'exposé des doctrines. Mais il réside plus encore dans l'idée qui préside à leur groupement. L'auteur, en effet, cherche « le dessin du mouvement » selon lequel évolua l'esprit français depuis quatre siècles. Ce dessin lui apparaît fort simple : une anthithèse entre les besoins moraux et les besoins spéculatifs ; un effort d'affranchissement qui part de la Réforme et aboutit à la Révolution : au

(1) Des imperfections de détail devraient disparaître. Le collègue de S. Reinach à l'Institut, M. Brunschvicg, n'a pas de *w* dans son nom, qui se trouve toujours présenté inexactement (I, 176; II, 230-231). Il faut lire Dwelshauvers, non ce qu'on voit p. 280 du tome III. Lisons la Mîmâmsâ, non le Mimansâ (I, 24), car le terme est féminin. La formule du devoir chez Kant (III, 21) vise une législation non « générale », mais « universelle » ; la chose est d'importance, car l'empirisme comporte du général, tandis que seul le rationalisme légifère pour l'universalité des cas.

XIXe siècle, une volonté de replâtrage pour sauver l'ordre social. A. Cresson ne prévoit pour l'avenir plus ou moins lointain qu'une continuation du passé sous des formes nouvelles.

Un certain pessimisme nous paraît inclus dans cette conception. En fait, la critique a cessé d'être négative depuis qu'elle s'étendit à tout ; sous sa forme constructive — le relativisme tant moral que scientifique — elle peut abriter une vérité, une justice différentes selon les civilisations, mais parmi une humanité où chaque peuple aura son mot à dire pour la science comme pour la paix. Une théorie comparée des mentalités humaines réalisera les ambitions du XVIIIe siècle, fondera sur l'histoire la critique de l'esprit et rendra positive la métaphysique même. Certes ce point de vue ne s'impose pas encore à tous les penseurs, mais il paraît s'installer solidement dans notre démocratie.

L'auteur du livre est le premier à proclamer qu'il s'abstient volontairement de tout décrire, et qu'il exclut les figures de second plan. Mais son idée directrice l'a conduit à négliger des systèmes importants — tel celui de Biran — parce que la pensée qui s'y manifeste n'émane pas de la même passion antirévolutionnaire qui inspire à la fois de Bonald, Cousin et Comte. Voilà l'inconvénient de procéder selon un fil conducteur trop simple. Pour le XIXe siècle et le début du XXe, il y aura lieu de compléter le présent ouvrage par l'opuscule précédent sur *la position actuelle des problèmes philosophiques* (Stock).

MÉMENTO. — L'étranger se montre curieux, lui aussi, de comprendre l'évolution de la pensée française. Un rapport présenté, en 1925, à un congrès d'Erlangen, par M. Müller, *Französische Philosophie der Gegenwart* (Karlsruhe, Braun, 1926), se réfère à cette même *Position actuelle des problèmes philosophiques.* — Plus importante est la publication anglaise d'un livre écrit par I. Benrubi, un Allemand qui s'est consacré avec intelligence et zèle à faire connaître de ses compatriotes la pensée française : *Contemporary Thought of France* (London, Williams and Norgate, 1926). Trois principales tendances sont envisagées : le positivisme empiriste, l'idéalisme critico-épistémologique, le positivisme métaphysique. Rubriques très floues, puisque la première, par exemple, renferme des systèmes aussi différents que ceux de Durkheim, de Lacombe et de Maurras. Une indétermination de ce genre ne semble guère évitable dans une telle entreprise ; mais I. Benrubi a rendu un service à la cause française par ce livre qui mérite d'être répandu de par le monde.

P. MASSON-OURSEL.

LE MOUVEMENT SCIENTIFIQUE

Abel Rey : *Le retour éternel et la philosophie de la physique*, Bibliothèque de philosophie scientifique, Flammarion. — Mémento.

Outre ses thèses de doctorat, Abel Rey publia en 1908 une excellente mise au point intitulée *La Philosophie moderne* (Flammarion), démontrant le primat de la science en philosophie, et un utile manuel de philosophie en deux tomes (Rieder). Depuis, il s'est en quelque sorte spécialisé dans la vulgarisation de la physique *ad usum philosophorum*, petits et grands, tant par son enseignement à la Sorbonne, où il professe « l'histoire de la philosophie dans ses rapports avec les sciences » que par ses publications récentes, dont la dernière accole plaisamment, dans son titre, **Le retour éternel et la philosophie de la physique**, ce qui signifie, en langage moins imagé : *Les principes de l'énergétique et la théorie cinétique des gaz.*

Le début du livre s'applique à réexposer l'énergétique. On peut se demander si Rey ne s'est pas attelé là à remplir le tonneau des Danaïdes, — plus précisément à faire comprendre en quoi consistent les fonctions thermodynamiques sans recourir au calcul infinitésimal — et si bien des philosophes, vieux et jeunes, n'en seront pas pour leurs frais... L'auteur a fait de louables efforts pour s'assimiler la thermodynamique, science difficile, qui ne saurait guère se vulgariser sans se déformer. Ainsi, déjà, dans ces prolégomènes, les contre-vérités ne sont pas exceptionnelles, par exemple, à propos de la conservation de l'énergie (p. 46), de l'équilibre (p. 64), du zéro absolu (p. 81), de l'invariance de l'énergie (p. 89). Et pourquoi employer vingt-huit pages à examiner les « idées » de Léopold Selme (1869-1919), un modeste praticien, qui n'y avait à peu près rien compris, pas plus que M. Gustave Le Bon, cité une demi-douzaine de fois sans raison plausible ?

Ce qui est plus sérieux, c'est que l'auteur reste muet sur « la forme la plus abstraite » du principe de Carnot :

> Un système ne repasse jamais deux fois par le même état ;

il en est question furtivement *in extremis* (p. 238), trop tard, sans qu'il soit montré que cet énoncé, parfaitement correct, détruit à jamais le mirage du retour éternel. Les remarques de Louis Rougier sur Carnot ne sauraient prêter à de telles critiques ; et les aperçus d'Emile Meyerson sont autrement intéressants.

§

A propos de la seconde moitié de l'ouvrage, on ne peut que regretter qu'Abel Rey l'ait, non pas écrite, mais publiée sans prendre l'avis de personne. Lorsqu'il réédita (en 1923) une de ses thèses, *La théorie de la physique* (Alcan), il pria l'auteur de ces lignes de lui signaler les passages répréhensibles, et il tint compte des rectifications signalées. Sa discrétion actuelle oblige le critique à affirmer *coram populo* qu'aucun physicien n'oserait faire siennes les opinions qu'il épouse.

La théorie cinétique des gaz, encore que moins délicate que la thermodynamique, dresse des embûches à qui l'aborde du dehors ; aussi rencontre-t-on d'assez nombreuses inexactitudes et quelques graves erreurs : une prétendue opposition entre la dureté et l'élasticité (p. 176), des conceptions fausses du mouvement brownien (p. 235) et de la constante des gaz (p. 179), cette assertion (p. 241) que le « démon de Maxwell » est intelligent (1), cette phrase curieuse (p. 177) :

Les gaz ont une force élastique qui croît comme leur pression

(c'est comme si on posait en principe que « les hommes ont une taille qui croît comme leur hauteur »). Les confusions plus blâmables (p. 187, 227, 261) ont trait surtout à cette conviction que, dans un gaz, il y a un tiers de l'énergie pour la température, « les deux autres tiers représentant la pression ». Proposition aussi insoutenable que celle-ci : dans une lampe électrique, un tiers de l'énergie sert pour l'intensité lumineuse, les deux autres tiers représentant la couleur !

§

Reste l'histoire du *retour éternel*, vieille légende, qui s'est perpétuée, avec des fortunes diverses, depuis les Chaldéens jusqu'à Nietzsche, en passant par Héraclite. Voici la thèse du « retour au retour éternel » (*sic*) : l'irréversibilité serait une illusion, « puisque » les mouvements moléculaires sont tous réversibles : il arriverait donc un moment, deux moments, une infinité de moments, *in sæcula sæculorum*, où nous nous retrouverons

(1) On nomme ainsi un être hypothétique qui, muni d'un obturateur, laisserait passer d'un côté les molécules rapides d'un gaz et, de l'autre, les molécules lentes. Ce que Rey n'a pas vu, c'est que cette supposition schématique ne perd rien en vraisemblance, si l'obturateur est censé fonctionner automatiquement.

rigoureusement dans l'état où nous sommes aujourd'hui. Il serait même arrivé, autrefois, un moment, deux moments, etc., où nous sommes passés dans notre état actuel. Et, bien entendu, nous ne nous en souviendrions pas (du coup, disparaît l'immense espoir qu'un titre prometteur faisait naître chez le lecteur : *desinit in piscem*). Je ne crois pas me tromper sur la pensée de Rey, puisqu'il cite sans sourire (p. 309) une des fantaisies les plus burlesques de Nietzsche :

Cette vie, telle que tu la vis actuellement, telle que tu l'as vécue, il faudra que tu la revives encore une fois, et une quantité innombrable de fois ; il n'y aura en elle rien de nouveau, au contraire.

La foi dans le retour éternel repose sur une erreur : c'est s'armer soi-même délibérément d'œillères que d'identifier la réalité tout entière avec des mouvements de molécules, avec des gaz qui se mélangent : la théorie cinétique *stricto sensu* (sous sa forme simple qui est seule en question ici) fait abstraction du rayonnement et des réactions chimiques. Ainsi, dans ce dernier domaine, il semble bien que les probabilités infiniment petites ne suffisent pas, qu'on a affaire à des probabilités *nulles* ; par exemple dans les équilibres métastables de van't Hoff, dans les faux équilibres de Duhem. Le retour éternel n'est plus renvoyé à des sextillions de sextillions de millénaires, comme l'admet Rey : il devient proprement *impossible*.

Mais l'auteur s'autorise une seconde fois à être antiscientifique : c'est quand, à plusieurs reprises (p. 293, 305,...), il évoque l'existence d'une volonté destructive et d'un acte créateur, extérieurs à l'Univers. En se souvenant des idées qu'il professait jadis, en particulier de ce qu'il appelait judicieusement « les arguments présentés d'ordinaire comme preuves de l'existence de Dieu » (1), on aurait pu s'attendre à ce qu'il rangeât « retour éternel » et « création *ex nihilo* » parmi les *balivernes périmées. Quantum mutatus ab illo !*

Ce qu'il y a lieu d'espérer, après cet exposé d'une partie de la physique par un philosophe qui a consacré un temps considérable à fréquenter la science moderne, c'est qu'une telle tentative convaincra ses confrères que seuls les savants sont qualifiés pour

(1) Manuel, p. 1107, édition de 1911. — On excusera le nombre des citations latines, jugées conformes à l'esprit d'antiquité dont cet ouvrage est imbu.

vulgariser la science et, aussi, qu'il n'y a guère qu'eux qui soient aptes à en déduire les conséquences philosophiques qu'elle comporte.

Mémento. — *La Science et la Vie* (avril 1927). En une douzaine de pages, je me suis efforcé de faire comprendre : *Qu'est-ce que l'électricité ? Qu'est-ce que le magnétisme ?* « L'électricité, c'est l'électron libre ; le magnétisme, c'est l'électron qui tourne en rond », et je montre comment les électrons font briller les lampes, font marcher le métro et émettent des ondes hertziennes. — Le même numéro apporte une note comique : Albert Turpain, professeur à la Faculté des Sciences de Poitiers, a exigé une rectification relative à l'article qu'il avait intitulé : « L'évolution des théories électriques », et qu'on fit paraître en novembre 1926 sous le titre : *Trois siècles d'évolution des théories électriques (du seizième siècle jusqu'à Hertz, 1888)*. Titre infiniment plus adéquat, puisque Turpain y ignore l'électron !!! C'est donc de « l'histoire ancienne », et il a tort de s'en plaindre... Mais ce qui est encore plus amusant dans cette récrimination, c'est qu'il cite comme ondes : « les ondes matérielles, sonores ou liquides », et qu'il oublie les ondes électromagnétiques ; c'est aussi qu'il affirme que l'énergie rayonnante est « une des formes les plus dégradées de l'énergie », perdant de vue que c'est par l'intermédiaire du rayonnement que l'énergie électrique se transmet (avec un rendement voisin de l'unité) du primaire au secondaire d'un transformateur et que l'énergie électrique est intégralement transformable en travail. Depuis ses démêlés avec *la Société française de Physique*, ledit Turpain est tenu dans les milieux scientifiques pour un revendicant, avec lequel on ne discute pas. On vient de voir au surplus que c'est un demi-savant.

Larousse mensuel (mars 1927). Paul Calfas expose succinctement en quoi consiste la *télévision*, c'est-à-dire la transmission des images à distance (par fil ou sans fil).

MARCEL BOLL.

SCIENCE SOCIALE

Henry George : *Progrès et Pauvreté*, traduction Le Monnier, Alcan. — Paul Gemahling : *Statistiques choisies et annotées*, Recueil Sirey. — Paul de Rousiers : *Les Grandes industries modernes. IV. Les Transports maritimes*, Colin. — Mémento.

La *Ligue pour la réforme foncière*, de Bruxelles, qui doit s'inspirer certainement des idées du Belge Colins sur la nationalisation du sol, vient de publier l'ouvrage **Progrès et Pauvreté**, du publiciste américain Henry George, qui eut une grande

vogue en 1880, mais qui est aujourd'hui un peu oublié, et ne méritait peut-être pas d'être ressuscité, car il ne contentera ni les sociologues, ni même les socialistes.

Ce que les socialistes d'aujourd'hui en effet réclament, ce n'est pas seulement la nationalisation du sol, c'est celle du travail, et du produit, et de l'épargne, et même des personnes ; en Russie bolcheviste, on a été, paraît-il, jusqu'à celle des femmes. Les socialistes d'autrefois, moins absolus que Karl Marx, se contentaient de nationalisations partielles, et le petit groupe des agraires (Colins, George, Walras, Stuart Mill, Gossen, etc.,) voulait seulement celle du sol. Pour être réduite, l'absurdité n'en était pas moins évidente. La nationalisation du sol donnerait les mêmes résultats que toute autre étatisation : gabegie, paresse, gaspillage et paralysie générale. Stuart Mill, qui était un esprit sensé, renvoyait la réforme à une date très lointaine. Henry George, typographe autodidacte, qui avait été frappé par l'énorme accroissement de la valeur des terres en Amérique, découvrit, dans ce profit des propriétaires, une iniquité odieuse et la cause de la misère humaine, et il crut que la guérison de la pauvreté résulterait tout simplement de la suppression de cette richesse. En ceci, il était d'œil myope et d'esprit tordu comme tous les socialistes. Non seulement la pauvreté des pauvres ne vient pas de la richesse des riches, mais au contraire la richesse des riches, quand elle résulte de la production intensifiée, et non bien entendu de la fraude ou de la violence, diminue la pauvreté des pauvres. Les marxistes, qui se figurent que la valeur n'est fille que du travail, s'indignent du fait que la valeur d'un désert augmente quand le désert se peuple, mais cela prouve justement que la valeur n'est pas fonction unique du travail. Quant à ceux qui se scandalisent de la chance des premiers venus, on peut leur répondre que, outre le mérite qu'ils ont eu d'être les premiers, et le risque qu'ils ont couru de voir leur exemple non suivi, la partie jugée excessive de leur profit leur sera toujours reprise par l'impôt, et ceci sera suffisant pour calmer les scrupules des « pouacres consciencieux ». Le mot fameux de Proudhon : « Qui a fait la terre ? Dieu. Alors, propriétaire, retire-toi ! » est une pure niaiserie, comme tous les mots du même acabit. Si Dieu seul a droit au profit de sa création, nous n'avons tous qu'à crever de faim. Et si la terre produit autre chose que des mûres et des orties, c'est tout de même

un peu le fait du propriétaire et de ses collaborateurs qui, alors, ont droit, après quelques *Deo gratias*, à leurs récoltes. Quant à harmoniser le droit du propriétaire non exploitant et de l'exploitant non propriétaire, le problème, pour être un peu plus délicat, n'est pourtant pas insoluble, et d'ailleurs il ne se pose pas seulement pour la terre, mais aussi pour la propriété bâtie, pour l'exploitation, pour toutes les industries et tous les commerces, et il peut être résolu de même en arrivant, d'ailleurs assez facilement, à concilier l'intérêt général et les intérêts particuliers et le souci de la production comme celui de l'épargne, comme celui du travail.

Le livre dont je rends compte est un fort volume de plus de 500 pages, très bien imprimé sur excellent papier, et il est un peu mélancolique de penser qu'au moment où le travail intellectuel est si peu favorisé, où savants, artistes, érudits, ont tant de peine à se faire imprimer, et où tant de revues techniques disparaissent par suite de la cherté du papier et des exigences de la main-d'œuvre, on trouve de l'argent pour réimprimer des livres oubliés, sans valeur scientifique et déjà connus (*Progrès et Pauvreté* a paru en français en 1887, traduit par un M. Monnier qui est peut-être le même que le Le Monnier, traducteur actuel). C'est là vraiment du gaspillage, et les socialistes, qui sont si sévères pour les doubles emplois de la société capitaliste, devraient bien commencer par donner l'exemple.

Par contre, comme ils sont à louer, les auteur, éditeur, imprimeur et même lecteurs du livre de M. Paul Gemahling, **Statistiques choisies et annotées** ! Je dis les lecteurs aussi, car le livre, presque tout en chiffres, tableaux et diagrammes, n'attirera pas les midinettes ni même les simples prolétaires conscients et organisés. Mais les gens soucieux de se documenter en feront leur livre de chevet. A vrai dire, ce manuel, qui dispense jusqu'à un certain point des gros volumes de l'*Annuaire statistique de la France*, est indispensable à tous ceux qui veulent se faire une opinion sur les problèmes sociaux du jour : population, production, prix, salaires, monnaie, crédit, change, commerce, transports, finances publiques. Chacun de ces chapitres et de leurs sous-chapitres est suivi de quelques lignes substantielles : Sources, Observations, Exercices ; et ce serait vraiment curieux de savoir si beaucoup de sénateurs et députés

pourraient répondre aux questions qu'on leur poserait au hasard de ces « lignes substantielles » et des colonnes de chiffres qui les précèdent. Je prends, par exemple, le dernier tableau de la dernière page : *Dépenses et recettes budgétaires de la France, de 1913 à 1924*. Combien de nos hommes publics pourraient-ils dire approximativement leur rapport ? Pour leur permettre de répondre, si quelque mauvais plaisant, lecteur de ceci, les interrogeait, je reproduis la série de nos dix derniers déficits en milliards. 1914 : 6,2. — 1915 : 18. — 1916 : 31,9. — 1917 : 38,4. — 1918 : 49,8. — 1919 : 42,6. — 1920 : 38. — 1921 : 28. — 1922 : 24,7. — 1923 : 18,1. — 1924, chiffre provisoire : 11. De cette courbe, on peut tirer quelques réflexions. D'abord, que le total de ces déficits, non compris 1925 et 1926, s'élève à 306 milliards, et voici qui explique l'accroissement de notre dette publique et de notre circulation fiduciaire, que tant de gens ne comprennent pas. Ensuite, que l'après-guerre avec 120 milliards nous a coûté presque aussi cher que la guerre elle-même avec 186 milliards, ce qui ne fait vraiment pas l'éloge de nos Chambres, celle qui s'est prolongée illégalement de 12 mois après 1918, et même celle de 1920, dite du Bloc National. Et enfin, que la courbe des déficits allait en diminuant et que, sans la malencontreuse élection de la Chambre de 1924 dite du Cartel, sous qui nous vivons encore, le déficit serait éteint, alors que pendant les années 1924, 1925 et 1926, il a rebondi d'une façon bien déplorale. Malgré tout, il faut louer cette Chambre désastreuse de s'être reprise, et d'avoir accepté le Cabinet d'union nationale présidé par M. Poincaré ; se sauver soi-même est plus honorable que de se faire sauver par des chemises noires ou blanches.

§

M. Paul de Rousiers poursuit sa vaste enquête sur **Les Grandes industries modernes**, qui restera une des œuvres maîtresses de ce temps. Ce quatrième volume est consacré aux **Transports maritimes**, dont beaucoup de nos concitoyens ignorent l'importance. En dépit des louables efforts de la *Ligue maritime*, nous nous désintéressons trop de tout ce qui touche à la mer ; même à Marseille, chose curieuse, les armateurs sont loin de jouer leur rôle et ne tiennent pas à la Chambre de commerce la place qui leur reviendrait. M. de Rousiers, qui connaît

mieux que personne son sujet (il est secrétaire général du Comité des armateurs), explique à merveille les transformations de la marine marchande moderne et le caractère international de cette industrie qui vit de libre commerce, souffre de toute protection beaucoup plus qu'elle n'en profite, et qui prospère par ses propres forces. Rien ne prouve mieux le mérite de notre armement national que de voir la façon dont, sans subventions ni primes, il a reconstitué sa flotte à moitié détruite par la guerre, en l'augmentant même d'un gros tiers, et dont il résiste à l'action néfaste de la politique qui lui impose cette lourde loi des huit heures que les autres marines étrangères se gardent bien d'appliquer. Cette loi au surplus, qu'on comprend très bien pour les durs travaux à terre, n'a pas de raison d'être à la mer ; ses huit heures faites, le matelot peut-il aller cultiver son jardin ou jouer aux boules ? Nos armateurs ne demandent pas non plus de protectionnisme, et il est plaisant parfois de voir les ministres croire leur faire plaisir en proposant d'établir sur leurs concurrents étrangers des surtaxes de pavillon dont ils ne veulent nullement. Mais tout ce qui touche à la marine marchande est si délicat et aussi si technique que beaucoup de personnes devraient s'abstenir d'en parler. Moi-même qui connais pourtant un peu la question, j'ai cru mieux faire en ne publiant pas un livre que j'ai écrit sur elle ; peut-être sera-ce pour plus tard.

Mémento. — Comme tout touche à la science sociale, j'en profite pour citer dans le dernier volume des *Souvenirs de police* d'Ernest Raynaud: *La Vie intime des Commissariats* (Payot), le chapitre du début sur les Commissaires de police. Aucun fonctionnaire peut-être ne joue dans notre vie courante à tous un rôle plus important, et pour lequel plus de qualités précieuses, intelligence, tact, initiative, seraient nécessaires ; ce personnel devrait être mille fois mieux sélecté que tout autre. — Robert Morche : *Le plus grand fléau de la France : La Dépopulation, ses causes, ses effets, ses dangers et ses remèdes*, éditions de la Revue des Indépendants, 103, avenue de la Marne, Asnières. Excellente brochure de propagande. Si dans une génération l'Allemagne nous tombe dessus, ce qui est fort à craindre, ce sera la faute à nos malthusiens ; elle ne nous a d'ailleurs attaqués en 1914 que parce qu'elle se croyait sûre, à trois soldats contre deux, de nous abattre. Mais nous sommes, hélas ! de ceux pour qui les leçons ne servent pas. — *L'Animateur des temps nouveaux*, 131, boulevard Saint-Michel, poursuit la série de ses savoureux numéros hebdomadaires, qui pourraient bien d'ail-

leurs s'ouvrir de droite à gauche, et non de bas en haut ; mais ceci à part, il est impossible d'imaginer plus de bon sens spirituel et documenté. Dans le n° 24, un de ses collaborateurs occasionnels (les idées qu'on nous jette !) établit un projet de *Salut financier en 20 articles* qui serait à faire apprendre par cœur aux gens, comme le catéchisme, ou comme la théorie. Je regrette que la place ne me permette pas de reproduire tous les vingt, mais, assure l'auteur, ils peuvent eux-mêmes se réduire à 3 : beaucoup plus de travail productif, beaucoup plus d'économies, beaucoup plus d'épargne et d'amortissement. Voire ! mais nos politiciens sont là pour veiller au grain électoral !

HENRI MAZEL.

SCIENCE FINANCIÈRE

Richard Lewinsohn : *Histoire de l'Inflation*, Payot. — Germain Calmette : *Les dettes interalliées*, Alfred Costes.

Rien ne vaut comme enseignement le récit impressionnant que fait, dans son **Histoire de l'Inflation**, M. Lewinsohn des événements qui se sont déroulés en Allemagne au cours de ces dernières années. L'inflation allemande peut se délimiter assez exactement dans le temps. Son début, on peut le fixer à un jour près : ce fut le 4 août 1914, jour où une loi supprima le remboursement en or des billets de la Reichsbank et où le Reichstag accorda en même temps au gouvernement le premier crédit de guerre de 5 milliards de marks. La fin est plus difficile à fixer, car même après la date du 15 novembre 1923, le Reich s'est procuré des crédits considérables à l'aide de la presse à billets, avec cette seule différence que ce n'étaient plus des billets de la Reichsbank, mais des billets en Rentenmarks.

Au début de la guerre, le Reich émettait des bons que la Reichsbank lui escomptait et payait avec des billets tout frais. C'est seulement lorsque les bons du Trésor à court terme se furent élevés à quelque deux milliards de marks qu'on se décida à donner aux finances de guerre une base un peu plus solide et à émettre un emprunt. Il fut ouvert en septembre 1914 et le résultat dépassa les espérances. Non seulement les 2.600 millions de bons du Trésor mis jusqu'alors en circulation rentrèrent dans les caisses de l'Empire, mais il rentra même 1900 millions de plus. Dès le mois d'octobre cependant, la bataille de la Marne étant intervenue, il se produisit un fait nouveau ; le mark commença à baisser par rapport aux monnaies étrangères et, en fé-

vrier 1915, la perte au change était déjà de 10 o/o. Le public restait indifférent et il ne prêta même pas beaucoup d'attention aux déclarations du Secrétaire d'Etat au Trésor, le Dr Hellferich dans son discours au Reichstag, le 10 mars 1915. Il avait vu le problème, mais la solution vers laquelle il tendait était fausse. Il estimait que le mouvement des changes étrangers était indépendant de la position financière et qu'il reposait uniquement sur certains éléments techniques du trafic extérieur. Pour lui, la perte au change ne provenait pas d'une création artificielle de monnaie, mais uniquement du déficit de la balance des paiements.

Nous sommes d'avis, disait-il, que le fait de posséder une réserve d'or la plus forte possible est actuellement plus important que la valeur du mark allemand à l'étranger.

On agit donc en conséquence. On chercha par tous les moyens possibles à retirer l'or de la circulation et à le diriger vers la Reichsbank. Le succès fut considérable. La réserve-or de la Banque, qui au début de la guerre s'élevait à 1 milliard et quart, doubla à la fin de 1916. Mais elle ne pouvait s'accroître aussi vite que la circulation des billets. On continua donc de couvrir les dépenses de guerre d'après la méthode une fois adoptée. Tous les six mois, on présentait au Reichstag de grands projets de crédits, et aux mêmes intervalles on émettait des emprunts de guerre. Cet état de choses ne changea qu'avec le cinquième emprunt de guerre émis au printemps de 1916. Sur les 12 milliards 800 de marks de bons du Trésor en circulation, plus de 2 milliards n'étaient pas rentrés. Ces bons du Trésor, qui étaient de 10 milliards en 1916, atteignirent à la fin de la guerre 50 milliards en chiffres ronds. L'étranger remarqua naturellement que l'Allemagne effectuait ses achats au moyen d'une monnaie qui s'accroissait avec les besoins et dont la valeur diminuait de jour en jour ; il organisa ses prix en conséquence, c'est-à-dire qu'il évalua la monnaie allemande avec une dépréciation corrélative. La valeur du mark-papier se réduisit ainsi, jusqu'en mars 1917, d'un tiers et, jusqu'à l'automne de la même année, de presque la moitié de sa valeur d'avant-guerre.

Le public ne soupçonnait rien. Le mark, pour lui, restait le mark. La hausse rapide des prix, il l'attribuait uniquement au manque de marchandises et au mercantilisme. C'est seulement

au cours de l'hiver 1919-1920 que la masse de la population apprit ce qu'est le change et que l'opinion publique commença à se renseigner sur le cours du dollar.

Au printemps de 1921 se posa la question des réparations. Vint l'ultimatum de Londres qui imposa à l'Allemagne le paiement de 3 milliards 1/4 de marks or. On s'aperçut alors que le gouvernement allemand était contraint de vendre des marks et d'acheter des devises, et alors commença une vaste spéculation à la baisse qui accentua encore la dévalorisation. Le mark se mit à baisser à une vitesse encore inconnue et en quelques mois il perdit les 4/5 de sa valeur.

Au printemps de 1922, commence une grande discussion théorique sur la possibilité de stabilisation du mark. Presque tout le monde est d'avis que le déficit de la balance des paiements est la source de tout le mal et qu'il n'y a aucun espoir de stabiliser le mark sans un moratoire avec les créanciers des réparations et surtout sans un emprunt étranger. Rien ne fut fait. La seule chose entreprise fut une réglementation de la politique des devises. Au cours des années 1922 et 1923, d'après une statistique officielle, il n'a pas été publié moins de quarante-quatre lois et ordonnances différentes à ce sujet. Toutes ces mesures avaient pour but d'obtenir la remise à l'État par les particuliers des devises provenant de l'exportation. Les résultats obtenus furent maigres, car on ne s'attaquait pas au véritable foyer du mal, le déficit budgétaire.

L'effondrement complet du mark commence au début de l'année 1923. Selon M. Lewinsohn, la cause immédiate fut l'occupation de la Ruhr. Par la résistance passive de la population, des milliers de gens perdent leur gagne-pain et tombent à la charge du Reich. Au bout de quelques mois, sur les 12 millions des régions anciennement ou nouvellement occupées, la très grande majorité vit directement ou indirectement des subsides de l'État. Ces dépenses n'étant pas couvertes par des recettes régulières, la dette flottante grossit et atteint des chiffres fantastiques ; de même, la circulation des billets passe de 2 trillions en janvier à 3 trillions 200 fin août. Cette inflation illimitée entraîna naturellement une nouvelle et grave baisse du mark. Au milieu de février, on entreprit une grande action de soutien du mark et on réussit à ramener le cours du dollar de 50.000 à 20.000 marks.

La Reichsbank donna tout ce qu'elle possédait de devises et entama finalement sa réserve or. Ce fut en vain. Au milieu d'avril, le front de défense du mark s'effondra par suite d'une nouvelle hausse du dollar, provoquée par de gros achats de devises pour le compte de la firme Hugo Stinnes. Dans les mois suivants, la Reichsbank poursuivit ses tentatives pour soutenir la monnaie et donna à cet effet la moitié environ de sa réserve d'or. Tout fut inutile. Au mois de mai, le mark tomba au dix-millième, en juillet au cent-millième, en août au millionième de sa valeur d'avant-guerre et finalement à la millionième partie d'un millionième.

La vie devint singulière. Non seulement la classe ouvrière, mais les employés payés normalement par mois et par trimestre recevaient leur traitement en quatre et cinq fractions au cours de la semaine, car une grosse somme en marks papier reçue le lundi avait perdu tout pouvoir d'achat le surlendemain. Les maisons de commerce changeaient leurs prix au cours de la journée et l'on dut interdire des modifications avant quatre heures de l'après-midi. Le mark papier cessa même d'être un moyen de paiement dans les échanges quotidiens et on adopta presque partout le paiement en devises. La grève des imprimeurs de papier-monnaie au mois d'août compliqua encore la situation. Le Gouvernement vit que c'était la fin. Il n'était plus possible de stabiliser le mark en mettant de l'ordre dans les finances. Il fallait créer une nouvelle monnaie. On se décida pour la forme du mark-rente, c'est-à-dire d'une monnaie réelle gagée sur des hypothèques prises sur la propriété foncière. Mais l'essentiel, ce fut qu'on mit le budget en équilibre, qu'on arrêta la presse à billets et que la monnaie cessa d'être une valeur susceptible d'augmentation à volonté.

La stabilisation de la monnaie allemande fut pour la population allemande une surprise complète. Mais il advint dans les premiers mois que les méthodes économiques de la période d'inflation subsistèrent. Les fabricants, les banquiers, les négociants éprouvaient de la peine à se détacher des méthodes économiques passées. Ils ne renonçaient pas à la chère habitude de hausser leurs prix. Ainsi l'Allemagne était devenue, aux environs du nouvel an 1924, le pays le plus cher de l'Europe. Le chômage grandit ; les bourses furent désertées, mais, selon M. Lewinsohn, le groupe des professions libérales vit son revenu monter. Médecins,

avocats, écrivains, qui, pendant les dernières années de l'inflation, avaient vu leurs revenus tomber presque au niveau de ceux de l'ouvrier, ont réussi en peu de mois à retrouver en moyenne leurs revenus d'avant-guerre. Les causes de ce curieux changement sont, d'après notre auteur, très variées. L'effondrement des professions libérales pendant la période d'inflation tenait à ce fait que les hommes qui les exerçaient ne recevaient leurs honoraires qu'après quelques semaines ou quelques mois. D'autre part, ils étaient les victimes de l'appauvrissement graduel de l'ancienne classe moyenne qui formait jadis leur véritable clientèle.

Il nous est impossible de suivre M. Lewinsohn dans l'examen de toutes les questions que soulève le problème de la déflation. Ceux que la question intéresse pourront se référer à la traduction que M. Simondet a donné du livre de M. Lewinsohn.

§

La Société de l'Histoire de la Guerre, sous la signature de M. Germain Calmette, a consacré une de ses publications à cette question d'actualité, **Les dettes interalliées.** On y trouvera réunis les textes et les documents essentiels, indispensables à l'intelligence des discussions que soulève ce problème d'après-guerre.

LOUIS CARIO.

VOYAGES

Laurent d'Arce : *Sur les Routes de Compostelle*, Librairie Aubanel frères, Avignon. — René Jouglet : *Lille*, Emile-Paul frères.

Le volume de M. Laurent d'Arce : **Sur les Routes de Compostelle, après la Grande Guerre**, peut être remarqué à divers points de vue. Mais du moins a-t-il le mérite de rappeler ce que dut être l'habitude des pèlerinages, et la célébrité, autrefois, de Compostelle, dont le nom ne dit plus rien à la plupart d'entre nous.

« Comment, de quoi Saint-Jacques se compose-t-elle ? » s'écrie un falot personnage de vaudeville. Il exagère sans doute. Mais nous savons très bien que, pour beaucoup, ce n'est guère qu'un nom rencontré quelquefois, — et qui est oublié aussi vite. L'itinéraire de M. Laurent d'Arce passe cependant par Irun et Oviedo, capitale des Asturies. La cathédrale, de l'époque ogivale,

est moins intéressante que le voyageur ne l'attendait. Ses murailles ont été badigeonnées à l'ocre, sa flèche manque de hauteur et n'a guère d'élégance. Mais il y a des palais de la Renaissance sur le Monte Santo, qui couronne la ville où le silence du passé donne une curieuse impression. A la cathédrale, on signale cependant un joli triforium, une chapelle du « Roy chaste », avec un beau portail intérieur ; une autre chapelle de Sainte-Eulalie, patronne de la cité de Merida, dont on conserve les reliques. Il y a aussi une vieille tour carrée qui semble un reste de l'église primitive ; un beau cloître au jardin fleuri, etc. Au voisinage, il y a de vieilles petites églises ; et sur une place étroite des maisons décorées de blasons seigneuriaux. Le pèlerin ajoute qu'à son passage on finissait un grand nettoyage de la cathédrale, qui en avait besoin ; c'est qu'on attendait sans doute des visites officielles, peut-être les souverains en villégiature à Santander.

On gagne Gijon — Gigedo, aux temps héroïques, la ville de Pélage, dont la statue a été érigée face à la mer. Il y a là une église basse à tour carrée, un palais crénelé qui ressemble à une forteresse arabe, — et une plage magnifique. L'église est du xv° siècle et comporte sept nefs qui en font « une petite mosquée de Cordoue ». Quant aux statues, elles sont vêtues d'étoffes précieuses et couvertes de bijoux clinquants, mais placées dans des niches vitrées par crainte des voleurs.

A Léon, le voyageur nous rappelle une « hôtellerie » pour les pèlerins, le célèbre couvent de San Marcos, hors les murs. Saint-Jacques a sa chapelle à la cathédrale, — et c'est une des plus riches. Sa statue couronne la monumentale entrée de San Marcos. La cathédrale est d'ailleurs un intéressant édifice et qui possède des stalles superbes, des tombeaux remarquables, etc. Une des curiosités de Léon est son cimetière, surtout à cause de sa situation et de son caractère qui rappelle « les champs des morts musulmans ». Ensuite, c'est une toute petite ville. Lugo, avec ses vieux murs et tours de l'époque romaine. Il y a là d'antiques couvents de Dominicains et de Franciscains, un petit palais de la Renaissance, ainsi que d'autres constructions et un beau jardin planté de grands arbres, etc.

Bientôt l'itinéraire nous fait passer à la Corogne, où l'on peut toujours admirer la magnifique baie d'Organ. Mais une des curiosités du lieu est encore un cimetière où les corps, au lieu d'être

enfouis dans la terre, gisent ici horizontalement et en profondeur, au-dessus du sol, derrière les vitres des *casas* en beau marbre de Carrare, dont les longues rangées continues et à trois étages s'alignent, en terrasses successives, jusqu'aux rochers de la plage, dans le sable. L'entrée est somptueuse, précédée d'une *capilla* aux « âmes du purgatoire », et d'une salle d'autopsie (!). A la Corogne on trouve encore une église du Tiers-Ordre de Saint-François, avec son haut autel, ses retables dorés, et, à l'entrée, une boîte aux lettres pour la correspondance du R. P. « Visitador » (!).

Mais on arrive enfin à Compostelle, dont les rues sont pavées de larges dalles usées, bordées, quelques-unes, de frais couverts, ornées de façades élégantes et fantasques, dont aucune ne se ressemble. La basilique célèbre de San Iago, qu'on gagne par la rue *del Villar,* est un édifice énorme et contenant des parties très diverses. Le pèlerin s'agenouille près de la chapelle de la Madeleine ou « du Roi de France », si riche de souvenirs. On signale le grand portique de la *Gloria* qui est une « page » superbe. Il visite l'église souterraine qui fut une première cathédrale et qui comprend absides et absidioles, transept, nef et narthex. Il y a une architecture curieuse par son caractère composite, avec des colonnes torses, des chapiteaux bizantins influencés par l'art arabe. Les portes de bronze sont couvertes d'inscriptions.

Il y avait jadis là un autel de Saint-Joseph, cher à la Confrérie des charpentiers. A la place, une vieille statue romane de Jacques le Mineur vous accueille quand vous entrez. L'église du haut possède quatre chapelles paroissiales, sept autels où se conservent les Saintes Espèces et sept portes mineures en sus des trois grandes portes principales.

Il y a enfin le tombeau de saint Jacques, dans une crypte sombre, une sorte de Saint-Sépulcre où les restes du grand apôtre reposent. Le tombeau est placé sous l'autel majeur, dans une riche *capsa* d'argent, entre les corps de ses deux lieutenants, Théodore et Athanase.

M. Laurent d'Arce a fait un assez long séjour à Compostelle. Il parle de ses églises diverses, de ses couvents, de son aspect et de sa population, ainsi que des pèlerinages qui s'y rendent continuellement. Il revient ensuite par un itinéraire qui nomme Padron et Notre-Dame de la Esclavitud. On rencontre ensuite

un pont romain, sur l'Ulla, qui fut déjà restauré au XIIe siècle. On passe ensuite à Pont San Payo qui vit un des plus tristes épisodes de la campagne de 1809. Puis c'est Vigo, une ville très moderne et « dans le mouvement ». Le pèlerin rentre enfin en France par Roncevaux, paysage superbe et tragique.

Le récit de M. Laurent d'Arce sera suivi en somme avec intérêt. Il sait voir et nous montre un pays curieux et assez peu connu. Sa relation peut faire suite aux anciens pèlerinages, autrefois si nombreux, mais délaissés aujourd'hui pour des sanctuaires plus modernes.

§

Lille, par M. René Jouglet, c'est un des volumes du *Portrait de la France* que publient les éditeurs Emile-Paul frères. Lille est la capitale de toute la région industrielle du Nord. Je me rappelle y être descendu entre deux trains et avoir gagné la place où s'élève la Bourse en passant devant l'église Saint-Maurice. Cette église, de style ogival, me parut un grand bâtiment noirâtre, laid et triste ; la Bourse est une construction assez heureuse avec la statue de Napoléon dans la cour. Tout près se trouvait le théâtre, détruit par un incendie et reconstruit ensuite sur de plus vastes proportions. Mais lorsque nous eûmes regagné le train, les poches bourrées de victuailles prises à une charcuterie du voisinage, il nous souvient que nous eûmes surtout le regret de n'en avoir pas pris davantage, tellement ces « mangeailles » étaient supérieures à tout ce qu'on nous fournit dans les officines parisiennes. Le volume de M. René Jouglet, à la vérité, ne nous en apprend pas beaucoup plus sur Lille. Ce n'est qu'une dissertation ou commentaire et un souvenir. Il évoque la vie familiale et les repas plantureux de la région, lorsqu'il parle des plats de saucisses aux choux et de lapin aux pruneaux ; à la suite de quoi on se rend d'estaminet en estaminet pour creuser le « trou du flamand ». Mais il parle ensuite du quartier Saint-Sauveur et de ses taudis d'ouvriers ; puis du palais des Beaux-Arts où se trouve du reste une suite d'œuvres de valeur, universellement appréciées. M. René Jouglet nous rappelle la bonne vieille pluie lilloise et les « miroirs espions » d'un usage assez général dans la vieille Flandre, etc.

On nous apprend que Lille et sa banlieue possèdent vingt-cinq

grandes filatures de coton ; on nous parle de Fourmies et Armentières, des tulles et des dentelles du Cambrésis, auxquels on peut joindre trente distilleries et cinquante sucreries si l'on annexe le département voisin. Après ces énumérations, il est question du poète Albert Samain, à qui Lille, sa ville natale, doit sous peu élever un monument. Le volume de M. René Jouglet n'est pas, en somme, une description de la ville, mais donnera peut-être au lecteur le désir d'y aller voir. Cela sera toujours un résultat.

CHARLES MERKI.

MÉTAPSYCHIQUE

Dr R.-J. Tillyard, F. R. S. : *Some recent personal experiences with « Margery »*, « British Journal of psychical research », n° 3, 1926 ; *The interpretation of psychic phenomena*, ibid., 4, 1926. — Dr von Schrenck-Notzing : *Ein elektrisches Apparat für Medienkontrolle*, Zeitschrift für Parapsychologie, septembre 1926. — Dr O. Fischer : *Ueber eine einfache Bindungskontrolle der Medien*, ibid. — Dr A. Rouhier : *Le peyotl*, un vol. in-8°, Doin, Paris.

L'expérimentation métapsychique a été à peu près nulle en France depuis deux ou trois ans, alors que le spiritisme n'a cessé d'étendre son influence. Le besoin se fait vivement sentir dans notre pays d'un centre de recherches et de discussion qui soit rigoureusement indépendant, qui échappe au contrôle spirite. Si l'on veut sauver la métapsychique, c'est-à-dire l'empêcher de servir le culte des « esprits », dernière survivance de la mentalité primitive, il n'est que temps que les psychologues, biologistes et physiciens, la transportent dans leurs laboratoires, interdits aux âmes des trépassés. Le jour où, *par un dogmatisme scientifique nécessaire*, on cessera d'entretenir l'équivoque au sujet de la légitimité de l'hypothèse spirite et de nourrir les sujets à la croyance d'une communication avec les morts, le spiritisme s'éteindra de lui-même, car il n'est, comme la possession diabolique d'autrefois, qu'un produit de suggestion et de culture.

A l'étranger, le monde de l'enseignement, et surtout de l'enseignement supérieur, s'intéresse de plus en plus à ces phénomènes anormaux et se convainc que ce ne sont pas là des illusions. Un des plus éminents naturalistes de l'Angleterre, le Dr Tillyard, membre de la Société royale de Londres, vient de publier ses premières **Expériences personnelles** avec un sujet

américain, ainsi que ses réflexions sur l'**Interprétation des phénomènes psychiques**.

Voyageant aux Etats-Unis, il a eu des séances avec la fameuse « Margery », la femme du Dr Le Roi Crandon, de Boston, et il a emporté l'impression d'avoir vu des phénomènes authentiques. Toutes les garanties de contrôle lui avaient été données. Margery produit en premier lieu des phénomènes de « voix indépendante », dans lesquels une voix étrangère se fait entendre dans un endroit de la pièce où personne ne se trouve. Pour écarter l'hypothèse de ventriloquie, le sujet ajuste ses lèvres à un appareil hydrostatique ingénieux et maintient une colonne d'eau à une certaine hauteur, visible dans l'obscurité au moyen de sels radioactifs. Toute tentative de quitter l'embouchure du tuyau ou de modifier par le souffle la pression intérieure est immédiatement suivie de la chute de l'index lumineux. D'autre part, les bouches des autres assistants étaient couvertes par les mains du Dr Tillyard et de sa femme. Dans ces conditions, une voix a parlé à différentes reprises et a répondu aux questions.

Seconde expérience. Le Dr Tillyard déposa plusieurs objets dans un panier, entre autres des figures sculptées, des pinces d'entomologie et une broche de sa femme. Ces objets furent parfaitement reconnus dans l'obscurité et décrits en détail par « Walter », la personnalité seconde de Margery. Le panier fut soulevé et transporté en l'air à travers la pièce. Pour cette expérience, on y avait épinglé un papier phosphorescent. Il est à remarquer que le sujet était lié bras et jambes avec du cordon de tirage et qu'il fallut couper les nœuds pour le dégager après la séance. Dans les mêmes conditions, une sonnette électrique fut actionnée à distance, même quand les assistants la tenaient dans leurs mains. Le phénomène eut lieu en l'absence du Dr Crandon.

Margery put agir également à distance sur le plateau d'une balance dont l'autre était chargé. L'expérience, qui fut répétée plusieurs fois, eut lieu en lumière rouge et le Dr Tillyard put passer sa main dans tous les sens pour constater qu'il n'y avait aucun artifice susceptible de faire osciller les plateaux. La balance fut démontée après la séance et trouvée absolument normale. Des photographies furent prises du phénomène, à la lumière du magnésium et à la lumière ultra-violette. Le second cliché révéla sous le plateau vide une formation téléplastique. Le

Dr Tillyard put voir et toucher ce téléplasme. Il le définit une masse claire et quelque peu luisante « comme la partie blanche d'un gros chou-fleur cuit et servi à la sauce blanche, ou mieux encore comme de la cervelle de mouton cuite ». Au toucher, cette substance donne l'impression d'une grande élasticité et, comme un membre vivant, répond à la pression ; mais elle ne ressemble pas du tout à un tissu animal autre que le cerveau. Elle se forma spontanément près de l'oreille non du sujet lui-même, mais d'un des assistants, le Dr Hardwicke, qui tomba en transe au cours de la séance. Après, l'endroit où s'était produit le phénomène était rouge et très douloureux. A la demande, le téléplasme prit la forme d'une main vivante qui se trempa dans un vase de cire en fusion et donna un moule parfait. La main était une main droite d'homme, mais plus petite que celle de Hardwicke et d'ailleurs différente ; elle présentait certaines ressemblances avec celle du Dr Tillyard lui-même. Parmi les phénomènes qui furent observés, il faut citer des points brillants, des nuages lumineux mobiles et se condensant en matérialisations.

L'objection que les savants peuvent être plus aisément trompés que d'autres personnes ne peut pas garder indéfiniment sa valeur, d'une part à cause du nombre croissant des vérifications qui sont faites, d'autre part à cause du perfectionnement des moyens de contrôle. Un physicien comme le Dr Christian Winther, professeur à l'Université de Copenhague, vient d'obtenir, en pleine lumière avec Mlle Anna Rasmussen, des actions télékinétiques sur un pendule enfermé dans une boîte en bois et qu'on ne pouvait même pas voir de l'extérieur. Les perturbations de ce pendule étaient enregistrées sur un tambour photographique. Le sujet était distant de 3 m. 75 de l'appareil. Sur 48 demandes qui lui furent faites d'agir sur le pendule, 42 furent exécutées à l'instant voulu, ainsi qu'on le constata en développant le photogramme.

§

C'est la préoccupation des expérimentateurs d'employer désormais de tels moyens scientifiques pour faire la preuve irréfutable de la réalité des phénomènes physiques. Améliorant une idée de Krall, le Dr de Schrenck-Notzing vient d'inventer **un appareil électrique pour le contrôle des médiums**. Il

consiste à mettre les pieds et les mains du sujet dans un circuit que celui-ci ne puisse pas rompre sans qu'une lampe s'éteigne. Le sujet chausse des pantoufles à semelle métallique qui doivent rester appliquées sur de larges contacts fixés à une planche de bois. Il met pareillement des demi-gants métallisés qui doivent fermer le circuit avec les demi-gants pareils des contrôleurs. Quatre lampes de couleurs ou de numéros différents indiquent immédiatement le contact qui est rompu. Ce système a été utilisé par le Dr de Schrenck-Notzing depuis le 26 mai dernier, pour l'étude des sujets Willi et Rudi Schneider et il a donné toute satisfaction. Les phénomènes télékinétiques se sont produits à des distances variables du sujet sans que le contrôle électrique décelât le moindre mouvement suspect.

Le Dr Oskar Fischer, professeur de psychiatrie à l'Université allemande de Prague, a étudié à son tour Rudi en lumière rouge et avec **un contrôle simple par liens** qu'il juge efficace. Les genoux du sujet étaient pris entre ceux du contrôleur, et ses mains étaient attachées avec des cordons à boules phosphorescentes, de sorte qu'aucun de ses mouvements ne pouvait échapper. Une main matérialisée apparut néanmoins et exécuta des déplacements d'objets pendant que le sujet sommeillait paisiblement.

Si tous ces universitaires sont obligés de reconnaître la réalité de phénomènes, ils sont loin de leur donner une interprétation spirite. Le professeur Tillyard est très net :

> J'ai pris un billet pour la grande ligne et je n'entends pas être dévié de ma route. L'attitude scientifique est d'éprouver tout et de ne pas en venir à une conclusion ferme avant d'être absolument sûr d'avoir quelque chose qui réponde à tous les faits...

L'attitude scientifique est aussi de ne pas recourir à des hypothèses mystiques éliminées par des siècles d'expérimentation et d'observation de la nature. L'attitude scientifique est enfin de prendre comme point de départ en métapsychique les résultats acquis définitivement par la psychologie touchant l'origine subconsciente des prétendus « esprits ».

§

M. A. Rouhier, docteur en pharmacie, vient d'écrire une monographie considérable et très curieuse sur « la plante qui

fait les yeux émerveillés ». Cette plante, **le peyotl**, est une cactée qu'on trouve sur les hauts plateaux mexicains et qui donne d'étranges hallucinations visuelles. Ses principes actifs sont enfermés dans les sommités de la plante que l'on découpe en rondelles, les « mescal-beans », pour le trafic commercial. Ils sont constitués par six alcaloïdes dont les deux principaux, la mescaline, agit sur le cerveau en produisant des visions colorées, et la lophophorine agit sur la moelle allongée et la moelle épinière ; mais au total leur toxicité pour l'homme est très faible. Ils produisent deux états consécutifs ; d'abord la surexcitation générale et l'euphorie, ensuite la langueur nerveuse et les hallucinations. La vision devient plus aiguë, le sujet remarque avec surprise des détails infimes qui ne retenaient pas son attention en temps normal. Il voit augmenter le relief et devient extraordinairement sensible à la couleur. Quand la période d'ivresse est bien arrivée, l'espace paraît empli de fumée ou parsemé de lueurs mauves ou vertes, les objets s'entourent d'un halo. Dans l'obscurité, le sujet voit des taches de couleur qui se déforment et se recouvrent, des motifs géométriques qui se répètent uniformément, et qui rappellent les arborisations de la neige, les blasons japonais ou les tapis orientaux. Parfois, ce sont des myriades de points d'or, de véritables feux d'artifice. Tous ceux qui ont goûté du peyotl s'accordent sur l'intensité féerique de la couleur, qui ne donne cependant aucun éblouissement. Souvent les images restent purement ornementales, d'autres fois elles prennent un caractère réaliste ou fantastique, enfin elles peuvent relever de la vision métapsychique, c'est-à-dire, par exemple, reproduire des fragments de réalité qui n'étaient venus en aucune façon à la connaissance normale de l'expérimentateur. Cette nouvelle herbe magique confirme donc la parenté, déjà signalée par les psychologues, de la transe métapsychique ou somnambulique avec l'intoxication cérébrale.

RENÉ SUDRE.

LES REVUES

La Revue de Paris : Gladstone et Disraëli mis en parallèle par M. André Maurois ; de l'excellence et du rôle de ce brillant écrivain. — *La Revue des Vivants* : sur un rapprochement franco-allemand ; deux phrases de M. Paul Valéry. — Une lettre de M. Fagus. — Mémento.

Depuis le 15 février, **La Revue de Paris** publie « La vie

de Benjamin Disraëli », par M. André Maurois. Le biographe de Shelley et le créateur du savoureux colonel Brambble dépasse encore sa souriante fortune en narrant les jours du fameux premier ministre de la reine Victoria. On ne saurait enrichir un français plus aisé d'humour britannique plus sincère ni mieux dosé.

Dans le numéro du 15 mars de la revue, nous trouvons un éblouissant parallèle entre Gladstone (le futur *grand old man* du trône victorien) et le futur lord Beaconsfield du long règne de la souveraine :

Chacun des deux jugeait l'autre sévèrement. Pour Gladstone, Disraëli était un homme sans religion, sans foi politique. Pour Disraëli, Gladstone était un faux dévot qui masquait par des scrupules feints ses adresses de manœuvre. Gladstone avait vécu toute sa vie comme le petit garçon à l'école du dimanche. A Eton, il faisait sa prière, matin et soir. A Oxford, les jeunes gens buvaient moins en 1840, parce que Gladstone y avait été en 1830. Au Parlement, il avait été tout de suite l'élève studieux, le disciple aimé de Peel. Disraëli avait vécu en vagabond scolaire et politique. Il avait connu les demeures des usuriers avant celles des ministres et des évêques. Les ennemis de Disraëli disaient qu'il n'était pas un homme honnête. Les ennemis de Gladstone disaient de lui qu'il était un honnête homme dans la pire acception du mot. Les ennemis de Disraëli disaient qu'il n'était pas un chrétien ; les ennemis de Gladstone disaient qu'il était peut-être un excellent chrétien, mais sûrement un détestable païen. Disraëli avait appris à lire dans Molière, dans Voltaire ; Gladstone jugeait que Tartuffe était une comédie de troisième ordre. Disraëli, cynique, murmurait au vieil et austère Mr Bright, en l'aidant à remettre son pardessus : « Après tout, Mr Bright, nous savons très bien tous les deux ce qui nous amène ici : l'ambition. » Gladstone, inconscient, affirmait : « Well, je ne crois pas que je puisse m'accuser d'avoir jamais beaucoup agi par ambition. » On disait de Gladstone qu'il pouvait persuader les autres de beaucoup de choses et lui-même de n'importe quoi. Disraëli savait persuader les autres, mais était sans pouvoir sur lui-même. Gladstone aimait à choisir un principe abstrait et à en déduire ses préférences. Il avait une tendance à croire que ses désirs étaient ceux du Tout-Puissant. Ce qu'on lui reprochait, ce n'était pas tant d'avoir toujours l'as d'atout dans sa manche que de prétendre que Dieu l'y avait mis. Disraëli avait horreur des principes abstraits. Il aimait certaines idées parce qu'elles plaisaient à son imagination. Il laissait à l'action le soin de les éprouver. Quand Disraëli changeait d'avis, comme dans le cas de la protection, il l'avouait et passait pour changeant ; Gladstone

accrochait sa constance à des brins de paille en croyant que c'était des planches. Disraëli était sûr que Gladstone n'était pas un saint, mais Gladstone n'était pas sûr que Disraëli ne fût pas le diable.

Et chacun des deux se trompait sur l'autre. Gladstone acceptait comme vraies toutes les professions de foi cyniques que Disraëli faisait par défi ; Disraëli croyait hypocrites les phrases par lesquelles Gladstone se dupait de très bonne foi. Disraëli, qui était doctrinaire, se piquait d'être opportuniste ; Gladstone, qui était opportuniste, se piquait d'être doctrinaire. Disraëli, qui affectait de mépriser la raison, raisonnait bien ; Gladstone, qui croyait raisonner, n'agissait que par passion. Gladstone, avec une grande fortune, tenait son carnet de comptes quotidiens ; Disraëli, avec de grandes dettes, dépensait son argent sans compter. Tous deux aimaient Dante, mais Disraëli lisait surtout l'Enfer, Gladstone le Paradis.

Nous savons pertinemment ce que l'on peut reprocher à ce brillant morceau : l'éclat même de ses multiples facettes. Tel, il séduit et, peut-être, beaucoup à cause de l'habileté même que l'auteur se complait à étaler. Il sait fort bien qu'il a réussi là un joli exercice de rhétorique. Ce n'est pas davantage ; mais, c'est cela et qui ne va point sans mérite. Celui de M. André Maurois est très grand, de réussir de vivants portraits de grands morts. Lorsque l'Académie française le recevra, elle ouvrira son sein tiède au premier écrivain français de ce temps qui ait acquis plus de célébrité dans les Iles Britanniques et les Dominions que dans son propre pays où, cependant, la gloire lui vient déjà. M. André Maurois, par ses livres, est un agent de liaison merveilleusement utile entre les peuples de langue anglaise et la France. Quand il dosera d'une once supplémentaire d'esprit français ses heureux ouvrages, nous pensons qu'il accomplira plus que nos meilleurs diplomates en faveur d'une progression en Entente Intellectuelle de l'Entente Cordiale chère à feu Edouard VII et que la façon de compter des grands commis politiques de son successeur tend à compromettre.

§

Le n° 2 de **La Revue des Vivants** (mars) traite du « Rapprochement franco-allemand ». A l'exception de M. Binet-Valmer, qui est formellement contraire à une telle politique, et de M. Forain dont un vigoureux dessin montre un amputé qui songe : « Pourvu que je n'y laisse pas l'autre bras ! » — tous

les rédacteurs ou correspondants de « l'organe des générations de guerre » penchent pour un tel rapprochement ; mais, tous, sous réserve que l'Allemagne désire de bonne foi une telle politique.

Une brève et lapidaire phrase de M. Paul Valéry résume en somme l'opinion générale :

La paix est une victoire virtuelle, muette, continue, des forces possibles contre les convoitises probables.

Et c'est encore lui, le poète, qui montre le plus de clairvoyance, disant :

Rien n'a été plus ruiné par la dernière guerre que la prétention de prévoir.

Puisque « gouverner, c'est prévoir » — où va-t-on ? La même incertitude est universelle. M. Henri de Jouvenel en donne une frappante impression. M. Paul Cambon demande à l'Allemagne des gages. M. Edmond Bloch croit que l'Extrême-Orient se chargera d'obliger l'Europe à s'unir. C'est fort possible. A défaut de grands politiques, celle-ci a besoin d'hommes nouveaux qui puissent donner la mesure de leurs talents.

§

A propos de notre chronique du 15 mars dernier, M. Fagus nous écrit cette lettre joliment plaisante :

J'ai eu tort triplement. D'abord de m'exprimer aussi maladroitement en vers qu'en prose : à preuve mon badinage interprété en débinage ; puis de m'aventurer dans un genre accessible à seuls des maîtres tels que Tristan Derême et Franc-Nohain ; enfin, de publier cette futilité écrite en garde de quelques feuillets plus futiles encore. Ma dilection pour le poète de *La marche indienne* remonte à *Flûtes* et *Chansons des trains et des gares* que j'acquis à *La Revue Blanche* par des moyens illicites et frauduleux, grâce à la complicité de l'exquis Félix Fénéon.

Sur quoi souffrez que je me retire, tout couvert de confusion.

FAGUS.

P. S. Le dernier vers était

Telle émeut un flot *la* rame.

Mon châtiment et le sentiment de mon indignité ne sauraient nonobstant se pousser jusqu'à assumer une faute de français intempestive et surérogatoire.

En effet, le *Mercure* avait imprimé :

Telle émeut un flot *de* rame.

Et nous nous en excusons, dans une extrême honte, auprès de M. Fagus.

Mémento. — *La Revue de France* (15 mars) donne un très original poème de M. Francis Vielé-Griffin : « L'Impassionato », que l'auteur définit : « Première suite sur un mode ancien ». — Une amusante défense de l'Académie, par M. Marcel Prévost, contre les banderilles de M. Ferdand Vandérem.

Europe (15 mars) : « Beethoven. Pour le centenaire de sa mort », par M. Romain Rolland. — « Le chant des prisonniers », par M. André Gaillard. — « Proclamation d'indépendance », par M. F. Crucy.

Le Crapouillot (mars) : Numéro consacré au cinéma. Très intéressant.

La Coopération des Idées (mars) : « Abdication », par M. G. Deherme. Il s'agit de celle du Saint-Siège, dans l'affaire de l' « Action française ». M. Deherme annonce qu'il envoie 10.000 francs à M. Charles Maurras.

Le Correspondant (10 mars) : *** : Le projet de budget militaire allemand ».

Les Primaires (mars) : « Primaires et Pacifisme », par la Rédaction. — « Le journal de Jules Renard », par M. A. Maurois. — « Chanson », de M. André Lebey.

La Muse française (10 mars) : « F. Carco », par M. Ph. Chabaneix. — « Uranie », par M. T. Derème. — « Quelques poètes de l'Ardenne française », par M. E. Raynaud.

Revue universelle (15 mars) commence « l'Impératrice Eugénie au Cap Martin », par M. Ferdinand Bac.

Les Cahiers du Sud (mars) : « Le masque de Beethoven », par M. Massimo Bontempelli. — Poèmes de M. J.-L. Vaudoyer.

Revue des Indépendants (mars) : « L'antimilitarisme d'A. France », par M. R. Morche.

Etudes (5 mars) « Sainte Jeanne de Chantal et ses enfants », par M. E. du Jeu. —« Lès étrangers chez nous », par M. H. du Passage. — « Conscription de la jeunesse italienne dans le parti national fasciste », par M. P. Doncœur.

Les Marges (15 mars) : « Trois poèmes », de M. Ph. Chabaneix. — « Le sacré délire », par M. Fagus. — « Gauguin aux Marquises », par M. F. O'Brien.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

La revision du procès des « Fleurs du Mal » (*Candide*, 24 février). — A propos du vingtième anniversaire de Charles Guérin, (*Le Figaro*, 19 mars).

En mai 1925, à la suite d'un incident à l'Hôtel Drouot, la société Baudelaire a formé une demande en revision du procès des *Fleurs du Mal*, appuyée par la dame de Broise, héritière de l'un des éditeurs de l'ouvrage. A cette question qui se pose : « Y a-t-il possibilité de revision », M. Marcel Coulon répond dans **Candide** que ce problème, « l'un des plus intéressants que les Lettres posent au Droit, est sans aucune difficulté. » Et voici comment il le résout, de façon définitive, écrit-il, et en restant sur le pur terrain juridique.

Le jugement a été rendu le 20 août 1857 par la VIe Chambre du Tribunal de la Seine.

Le voici, pris dans le compte rendu du procès qui figure au tome III, année 1885, de la *Revue des Grands Procès Contemporains*.

« ... En ce qui touche le délit d'offense à la morale religieuse, attendu que la prévention n'est pas établie, renvoie les préveaus des fins des poursuites.

« En ce qui concerne la prévention d'offense à la morale publique et aux bonnes mœurs :

« Attendu que l'erreur du poète dans le but qu'il voulait atteindre et dans la route qu'il a suivie, quelque effort de style qu'il ait pu faire, quel que soit le blâme qui précède ou qui suit ses peintures, ne saurait détruire l'effet funeste des tableaux qu'il présente au lecteur, et qui, dans les pièces incriminées, conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grave et offensant pour la pudeur ;

« Attendu que Baudelaire, Poulet-Malassis et de Broise ont commis le délit d'outrage à la morale publique et aux bonnes mœurs, savoir : Baudelaire en publiant, Poulet-Malassis et de Broise en publiant, vendant et mettant en vente, à Paris et à Alençon, l'ouvrage intitulé : *Les Fleurs du Mal*, lequel contient des passages et expressions obscènes ou immorales ;

« Que les dits passages sont contenus dans les pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 du recueil ;

« Vu l'article 8 de la loi du 17 mai 1819, l'article 26 de la loi du 26 mai 1819 ;

« Vu également l'article 463 du Code Pénal ; condamne Baudelaire à 300 francs d'amende ; Poulet-Malassis et de Broise, chacun à 100 francs d'amende ;

« Ordonne la suppression des pièces portant les numéros 20, 30, 39, 80, 81 et 87 ;

« Condamne les prévenus solidairement aux frais. »

L'inculpation, basée sur l'article 8 de la loi du 17 mai 1819, comprenait, on le voit, deux chefs : 1° offense à la morale religieuse ; 2° offense à la morale publique et aux bonnes mœurs. Cet article en effet est ainsi conçu : « Tout outrage à la morale publique ou religieuse ou aux bonnes mœurs... sera puni d'un emprisonnement, d'un mois à un an de prison, et d'une amende de 16 à 500 fr. »

Il se trouve aujourd'hui remplacé par l'article 28 de la loi du 29 juillet 1881, lequel diffère de lui parce qu'il ne vise plus que l'offense, ou plutôt l'*outrage aux bonnes mœurs* (l'offense à la morale religieuse et à la morale publique ne constituant plus un délit) et parce qu'il applique des pénalités un peu plus fortes ; un mois à deux ans de prison et 16 fr. à 2.000 fr. d'amende. La procédure, cependant, de la loi de 1881 diffère essentiellement, quant à la compétence, de celle de la précédente loi. Le délit d'ouvrage aux bonnes mœurs *par la voie du livre* ne relève plus du tribunal correctionnel. Aujourd'hui, Baudelaire et ses éditeurs seraient justiciables du jury.

Touchant l'offense à la morale religieuse, le ministère public, représenté par le substitut Ernest Pinard, signala quatre pièces : les trois du chapitre « Révolte », savoir : *Le Reniement de saint Pierre*, *Abel et Caïn*, *Les Litanies de Satan* et *Le Vin de l'Assassin*. « Prendre parti pour le reniement contre Jésus, pour Caïn et Abel, invoquer Satan à l'encontre des Saints, faire dire à l'assassin : « Je m'en moque comme de Dieu, du Diable ou de la Sainte-Table ! » n'est-ce pas accumuler des débauches de langage que justifie l'ordonnance du juge d'instruction ? Oui, il a dû renvoyer Baudelaire devant les juges correctionnels, pour offense à cette grande morale chrétienne qui est, en réalité, la seule base solide de nos mœurs publiques. »

Mais, en présence des « explications contradictoires » du prévenu, le doute sur l'intention lui parut possible, et il s'en rapporta au Tribunal. Ces explications ne sont pas au compte rendu du procès (qui donne *in extenso* les réquisitoires et plaidoiries) et le dossier de l'affaire, où nous aurions lu celles que l'inculpé présenta au juge d'instruction, a péri par incendie sous la Commune. Les uns et les autres n'eurent qu'à développer l'avertissement qui précède les trois pièces de *Révolte* et demande qu'on y voie non l'expression d'une pensée personnelle, mais *un pastiche des raisonnements de l'ignorance et de l'erreur auxquels, pour rester fidèle à son douloureux programme, l'auteur a dû en parfait comédien façonner son esprit.* Précaution habile, certes, mais déclaration sinon *candide* (comme l'appelle l'avertissement), du moins sincère ; et si *Révolte* n'est pas... le meilleur témoignage de

la catholicité des *Fleurs du Mal* — je veux dire la réalité du catholicisme baudelairien — ce n'est pas le plus mauvais. Sa mise en lumière par l'éloquent défenseur devait impressionner les juges. Elle les toucha certainement davantage que la lecture d'un certain *Désespoir* de Lamartine, tiré des *Harmonies Poétiques*, et que Chaix d'Est Ange — — oubliant que « désespoir » ne signifie pas « révolte » et oubliant surtout, le proverbe que : le ton fait la chanson — prétendit assimiler, voire en plus fort, aux pièces incriminées.

En réalité, le chef que le tribunal abandonna est celui qui avait déterminé les poursuites. Le procès des *Fleurs du Mal* fut un procès de morale religieuse plutôt que de bonnes mœurs, et sans les trois pièces de *Révolte* et surtout sans le final du *Vin de l'Assassin* :

Je m'en moque comme de Dieu,
Du Diable ou de la Sainte-Table !

il est vraisemblable que Baudelaire n'eût pas été inquiété... Mais, rentrons dans notre code, comme un diable, moins méchant que celui du *Vin de l'Assassin* — dans sa boîte.

Une condamnation de la nature de celle-ci : où il ne peut être question d'une erreur portant sur la matérialité du fait ou sur la participation du condamné à ce fait, peut-elle prétendre au bénéfice des articles 443 et suivants du Code d'Instruction Criminelle, relatifs à la revision ?

A lire l'article 443, qui énumère les quatre dans lesquels la revision est possible, il semble, au premier abord, que Baudelaire restant toutant toujours et plus que jamais (car l'originalité de ce grand poète nous apparaît de plus en plus à mesure que son œuvre prend de l'âge) l'auteur et le publicateur des *Fleurs du Mal*, et Poulet, avec de Broise, ses éditeurs, il semble qu'on ne saurait parler d'erreur judiciaire, condition *sine qua non* de toute revision.

Mais, à la réflexion, et... avec quelque bonne volonté, on peut soutenir que l'alinéa 4 de l'article 443 serait applicable : « Lorsque, après une condamnation, un fait viendra à se produire ou à se révéler... de nature à établir l'innocence du condamné. »

Est-ce que, depuis 1857, un fait nouveau patent, éclatant, criant, hurlant et ruisselant d'évidence ne s'est pas produit : à savoir que les pièces condamnées, qui parurent au Gouvernement, aux juges, à l'opinion publique et... à Baudelaire lui-même, attentatoires à la morale publique et aux bonnes mœurs, nous semblent à nous inoffensives ? Est-ce que le condamné de 1857 n'occupe pas, en raison de l'ouvrage poursuivi, une des places, au Parnasse, les plus hautes et les plus sûres ?

Je suppose que voilà le *fait nouveau* invoqué par la Société Baudelaire. Mais si la demande en revision se trouve ainsi fondée, elle n'est pas recevable.

Pourquoi ? Parce que les trois condamnés de 1857 sont amnistiés depuis belle lurette ; et, en tout cas, par la loi du 24 octobre 1919, laquelle a englobé dans son large geste « tous les délits et contraventions » prévus par cette loi sur la Presse du 29 juillet 1881, qui remplace celle du 17 mai 1819.

Amnistie signifie abolition complète, anéantissement entier. Une condamnation amnistiée non seulement est réputée non existante, mais elle est tenue comme n'ayant jamais existé.

Ce principe, la dernière en date de nos lois d'amnistie, celle du 3 janvier 1925, en a tiré une conséquence qu'on peut appeler suprême en déclarant à l'article 24 : « Il est interdit à tout fonctionnaire de l'ordre administratif ou judiciaire de rappeler ou de laisser subsister, dans un dossier ou autre document quelconque et sous quelque forme que ce soit, les condamnations effacées par l'amnistie. »

Ce commentaire juridique est d'une parfaite clarté : il n'y a pas lieu de demander la revision du procès des *Fleurs du Mal*, puisque Baudelaire et ses éditeurs, les condamnés de 1857, se trouvent amnistiés. Depuis, d'ailleurs, Baudelaire a été canonisé par acclamation publique : il est devenu une des plus solides colonnes de l'Eglise et de la morale publique, on le considère comme une victime d'une magistrature réactionnaire et presque diabolique. Et c'est presque vrai.

Mais de ce fait d'amnistie de tous les délits et contraventions prévus « par cette loi sur la Presse du 29 juillet 1881, qui remplace celle du 17 mai 1819 », il semble bien qu'il n'existe plus de littérature interdite, sauf celle qui souligne et exagère l'intensité de son texte par la précision obscène de ses illustrations. Nous en sommes encore à considérer comme criminels les « tableaux » qui « conduisent nécessairement à l'excitation des sens par un réalisme grave et offensant pour la pudeur », ainsi qu'il est écrit dans le jugement des *Fleurs du Mal*.

Mais alors continue M. Marcel Coulon, comment l'incident qui a donné lieu à l'initiative de la Société Baudelaire s'est-il produit? Car il s'est produit et le Parquet de la Seine a interdit la vente à l'Hôtel Drouot d'un exemplaire des *Fleurs du Mal*, exemplaire indiqué par le catalogue de la vente comme contenant les pièces condamnées.

L'incident, présenté de cette manière, n'a pas été présenté exactement, fût-ce par MM. Souday (*Temps* du 11 mai 1925) et Vendérem (*Figaro* du 27 juin), et soit dit sans incriminer la bonne foi de ces

deux as du baudelairisme farouche. Il est bien vrai que le commissaire priseur, chargé de la vente d'un certain nombre d'ouvrages parmi lesquels figuraient non pas un, mais deux exemplaires des *Pièces condamnées*, avec gravures de Daragnès (1917), a été invité par le Parquet à les distraire de sa vente. Mais, outre ces deux exemplaires, le catalogue (préfacé par M. Max Orlan) annonçait, avec un peu de tam-tam, plusieurs exemplaires de *Gamiani*, *Le Doctorat impromptu* de Nerciat, appuyés de vignettes d'une liberté plus convenable à leur texte qu'aux mœurs dites bonnes ; encore des exemplaires des *Amies*, auxquels se trouvaient jointes (expliquait toujours le catalogue) des lettres de Voltaire assez suggestives. Et le Parquet pensa qu'il n'appartenait point à un officier ministériel, soumis à la surveillance du Parquet, en raison du monopole que lui concède l'Etat et du titre dont il l'honore, de prêter son ministère à pareille vente.

Le Parquet est seul juge de son intervention. Mais il me paraît plus que probable que les *Pièces condamnées*, si elles eussent été seules, n'eussent pas motivé cette intervention. Elles passèrent avec le reste ; c'est-à-dire... qu'elles ne passèrent pas avec ce reste : *Gamiani*, etc., qui ne pouvait point se laisser passer.

Or, en novembre 1924 — date de l'incident : la vente eut lieu le 29 novembre — l'article 24 de la loi du 3 janvier 1925 dormait encore dans les limbes législatifs. Et il me semble que désormais la Société Baudelaire peut être tranquille. Un avis pareil à celui qui l'alarma rappellerait, en effet, une condamnation qui n'existe plus et à qui il ne doit plus être fait, par un fonctionnaire, quel qu'il soit, une allusion sous quelque forme soit-elle.

Nous demeurons enlisés dans un puritanisme excessif, au sujet des illustrations de notre littérature libertine. Si les *Pièces condamnées* ne sont plus interdites, même aux plus jeunes jeunes filles, pourquoi les gravures de Daragnès le seraient-elles ? Elles sont aussi œuvre d'art.

§

A propos du vingtième anniversaire de Charles Guérin, M. Gaston Picard nous donne, dans **le Figaro**, quelques poèmes extraits de *Joies grises*, premier petit livre de vers du poète de *Semeur de cendres*, paru en 1894 avec une préface de Georges Rodenbach. Les poèmes cités ici n'ont pas été réimprimés dans *Premiers et derniers poèmes*, publiés au « Mercure » en 1923.

Voici : *Tristesse de mourir*, poème écrit en un rythme élargi et qui porte en épigraphe ces mots d'Arthur Rimbaud : *Corbillard de mon sommeil* :

Triste ! mourir si jeune, en une chambre tiède et silencieuse,
Avec le bercement dans la fièvre du seul frisson de pendule,
Et les rideaux épais tourmentés d'un pli lourd qui dans l'ombre ondule,
Et la guimpe de neige et les pas mollissants de religieuse.
Sur un coin du fourneau sous son globe vermeil, nage la veilleuse.
Il charme mon dernier rêve moult alangui de crépuscule...
Triste ! mourir si jeune, en une chambre tiède et silencieuse,
Avec le bercement dans la fièvre du seul frisson de pendule.
Je te reconnais bien du fond de mon sommeil, chère visiteuse.
Chère figure aimée, et je sens ton chagrin qui se dissimule ;
Viens m'embrasser encor, me parler, car je souffre et ma tête brûle,
Tu guérirais mon âme qui pourra rentrer dans la Nuit, heureuse,
Triste ! mourir si jeune, en une chambre tiède et silencieuse...

Poème daté du 14 septembre 1891. Charles Guérin devait mourir le 17 mars 1907, après nous avoir laissé un chant d'amour qui est aussi une sorte de cri de désespoir et de renoncement stoïque.

R. DE BURY.

ART

Exposition d'aquarelles d'André Leveillé, galerie du Nouvel Essor. — Henry Ottmann, vingt portraits, galerie Armand Drouaut. — La décoration de la salle à manger de Georges d'Espagnat. — Exposition d'eaux-fortes de Camille Pissarro, galerie Max Bine. — M. Gabriel-Joseph Gros : *Maurice Utrillo*, éditions Crès.

André Leveillé expose au Nouvel Essor deux séries de notations à l'aquarelle nettement contrastées. L'une décrit des paysages de Savoie, notés à une heure lumineuse et tendre de printemps se muant en été, transpose des fraîcheurs de ravins dont montent des bouquets d'arborescences encore vert pâle, des villages en semis rose au pied de collines lointaines et des églises aux parois desquelles la lumière se diversifie d'après les creux et les saillies de la silhouette monumentale, incrustant partout des nids de couleur ou se colorant en bouquets jaillissant du gris argenté ou doré légèrement de la pierre.

Une autre série nous transporte à Rouen où l'artiste a assisté de préférence à la vie du fleuve et s'est arrêté surtout aux points où règne la vie industrielle. Leveillé sait donner la ligne de la machine et le rythme de son mécanisme. Son meilleur tableau, ou un de ses meilleurs, ne décrit-il pas le mouvement gêné, les

cahots heurtés, la course et les arrêts grondants de l'encombrement des automobiles à un carrefour parisien ?

Il n'a point cherché à Rouen, pour ses notations à l'aquarelle, de thèmes aussi complexes, mais il a campé sous de beaux ciels mouvementés et devant l'horizon légèrement diapré, des grues, des bennes, des fours à coke, donnant avec justesse les reflets de l'ambiance claire sur leurs parois sombres et rigides et les irisations de leurs volutes de fumée grimpant compactes vers le nuage pour s'y dissoudre en flocons transparents.

§

Henry Ottmann, a galerie Drouaut, une séduisante exposition de portraits.

Ottmann, depuis longtemps, cherche à donner dans des toiles composées, à personnages nombreux, une impression juste, claire et ensoleillée, de la vie élégante et aussi de ses préparations laborieuses, auxquelles il entend aussi conférer un caractère de grâce. Il a donné des plages à foule drue, parée de couleurs claires, et aussi des ateliers de couture où de jolies et flexibles silhouettes d'artisanes côtoient la rigidité des mannequins de bois et de toile, toujours placés de façon à ce que le soleil y fasse miroiter quelques chauds reflets. C'est un artiste de goût subtil et il le démontre nettement dans sa série de portraits dont les meilleurs semblent être ses portraits de femmes.

Il leur prête des attitudes nettes sans contournement et jolies sans afféterie. Le charme de ces portraits n'est pas purement extérieur. Pour ne point être violemment accusé, le modelé n'y existe pas moins.

C'est une page fort intéressante que le portrait de Mme Andrée de Chauveron, d'une allure si simple et si souriante, dans un décor de clartés légères savamment orchestrées ; un petit portrait de Mme Louis Bourny est d'un bel accent de joliesse véridique.

D'autres semblent donner, en même temps que l'aspect du modèle, un peu du rythme de sa démarche.

Les portraits d'hommes sont satisfaisants aussi, celui de M. Dehelley un beau costume rose de Clitandre moliéresque. Parmi ceux qui ne doivent rien à la clarté variée du costume, certains empruntent la variété de leur fond à une évocation de paysage, ainsi celui très vivant, très fidèle à la physionomie du modèle, de

Charles Masson, l'éminent conservateur du Luxembourg, assis près d'une allée d'arbres aux orées de clarté, égayées de passantes printanières.

D'autres portraits donnent une impression vive et exacte de M. Maurice Moullé, du bon comédien Bourny, d'Alphonse Séché, traité avec une remarquable précision, de René Arcos, etc.

§

La troisième exposition annuelle des **Partisans** est une des meilleures expositions de jeune groupe vue au courant de cette année. Elle a été ingénieusement disposée par un des membres du groupe Audrey-Prévost. Elle offre très peu de creux. Elle porte à la connaissance des amateurs quelques jeunes talents.

Il n'y a pas là que de tout jeunes peintres. Des aînés viennent les étayer. Balande est représenté par deux belles pages, notations d'été tempéré en décor d'Ile-de-France.

C'est d'une très curieuse tentative d'évocation simple où la transcription véridique des éléments du tableau crée l'intérêt comme chez les grands impressionnistes par la sincérité de l'interprétation des lumières et la justesse des distances.

Une aquarelle d'Antral, d'une jolie ténuité de ton et d'une belle vérité de dessin, traduit toute la mélancolie de fin d'hiver des berges de la Seine vers la Rapée ou Ivry. Bonanomi dresse sur fond blanc chauffé de soleil latent une belle silhouette de moissonneuse, puis décrit dans sa manière quasi sculpturale et violemment colorée l'escalade d'une alpille par les maisons drues d'un village.

De Botton, au-dessus d'un paysage conventionnel selon la plus récente tradition, expose un nu fort bien construit, d'une rare valeur de dessin sous un coloris volontairement peu défini, agréable.

De bonnes peintures de Deslignères, maisons, meules, dénotent son robuste talent de graveur.

Gluckmann est un remarquable coloriste ; la surface de son paysage de rue et de son nu féminin apparaît comme un émail savamment varié. Le dessin de l'arbre qu'expose M. Lallemand est d'une belle vigueur simple ; ses meules apparaissent trop simplifiées, quoique bien prises en leur dessin général.

M. Levavasseur, bon peintre de la Normandie, se hasarde à

y figurer un paradis terrestre quelque peu imprévu. Le faire de Robert le Noir s'assouplit à de jolies figurines féminines d'une spirituelle présentation. Gaspard Maillol donne un aspect de Seine à Port-Merly aux larges miroitements. M. Chevalier prête aux eaux une mobilité un peu dramatique d'un rythme intéressant. Paul-Emile Pissarro expose de bons paysages verdoyants. Reingo Pelouse une bonne étude de nu. Chavenon une remarquable étude d'individu à casquette, blême et résolu. Maurice Savreux un nu très coloré. De Maggy-Monin un large paysage aux accords très agréables et fort bien mis en page, d'André Strauss un de ses larges paysages d'Italie. Mme Sermaise-Perillard montre une nature-morte dont les éléments sont empruntés à l'attifement féminin. C'est supérieurement ordonné et d'une belle valeur d'harmonie. C'est là un peintre au goût certain, servi par une belle habileté sans roueries. Notons encore M. Bourly pour une jolie aquarelle. Georges Cyr : des épisodes de la vie fluviale à Rouen, M. Decler avec un bon portrait, M. Degorce, les guinguettes pittoresques de Mme Marthe Guillain, la fresque de Klein-Or, les solides peintures de Jarosz. de Walc, de Mme Madet Oswald, de Marembert, de Marcel Gaillard et de bonnes sculptures de Popineau et de Levet.

Il y a chez tous ces jeunes peintres un souci évident de la belle matière, mais aussi de la vérité de la lumière. La mode de la matière noirâtre et de la déformation décline sensiblement.

§

Georges d'Espagnat a réalisé pour un amateur de goût, M. Simon Bauer, une admirable décoration de salle à manger. L'ensemble pictural est appuyé sur une décoration mobilière de Dufrêne, de style très distingué, verrières, rideaux et surtout un tapis d'une ornementation naturiste très variée et qui, suspendu à un mur, dans une exposition, vaudrait à son auteur un succès de plus.

La décoration murale de d'Espagnat décrit des minutes heureuses de la vie rustique, des haltes de baigneuses sous les grands arbres près de sa lente et paresseuse Dordogne, des jeux d'enfants.

Le décor est un paysage attendri, gradué, plus fait pour une harmonie fluide des fonds que pour une rigoureuse interpréta-

tion des densités. Mais dans cette belle œuvre décorative, le paysage n'est pas un but; c'est une ambiance; c'est une orchestration, une sorte d'accompagnement symphonique qui veut laisser le plus d'intérêt possible aux sveltes formes féminines que d'Espagnat a voulu situer à ses premiers plans, dans leur nudité nacrée ou parées de belles étoffes diaprées.

D'Espagnat, qui est un vrai coloriste, n'hésite pas à draper d'écarlate une forme féminine. Il sait mettre en harmonie les couleurs vives. C'est un grand décorateur. Il est à souhaiter qu'il en puisse renouveler la preuve sur les parois d'une belle salle dans un palais d'Etat.

§

M. **Gabriel-Joseph Gros** donne une brève, mais captivante monographie d'**Utrillo**. Le livre est orné d'excellentes reproductions. Le texte fait fort bien comprendre le talent du peintre, et le caractère ingénu et intuitif de sa peinture. Quand M. Gros écrit : « Un toile d'Utrillo est une image que nuance le ciel. Ses arbres dont chaque feuille en frisons rénove le printemps, ses ruelles obscures tachées de jours blanchâtres, l'ardoise neuve du clocher, le drapeau sur le mur de l'école semblent les compléments naturels de cet azur parfois tourmenté de nuages, parfois voilé d'un gris mélancolique cher à ce peintre d'élégies », M. Gros s'exprime fort bien et donne une excellente transcription de style de son modèle.

Pour décrire l'art tout en nuances passionnées d'Utrillo, il fallait un critique qui sût transposer le tableau et le faire comprendre par la souplesse de sa phrase. M. Gros a parfaitement réalisé sa tâche difficile.

§

La galerie Max Bine expose une nombreuse série des eaux-fortes de **Camille Pissarro**.

Nous avons eu l'occasion de parler du génie de graveur de Camille Pissarro lors de la publication du volume que lui a consacré Loys Delteil dans sa série des peintres-graveurs.

Il y a peu de graveurs aussi puissants et spontanés que Camille Pissarro. Son art possède une liberté de dessin parfaite. Le métier, très compliqué, ne s'y aperçoit point. Le fini donne

une impression de spontanéité. L'impressionnisme compte deux graveurs merveilleux, Pissarro et Raffaelli.

GUSTAVE KAHN.

MUSÉES ET COLLECTIONS

L'Exposition des « Grands salons littéraires » au Musée Carnavalet.

Nous sommes vraiment gâtés. A peine ouverte la magnifique exposition du « Siècle de Louis XIV » à la Bibliothèque Nationale, une autre, sinon aussi imposante, du moins extrêmement attrayante elle aussi, et installée dans un cadre non moins merveilleusement approprié, vient de nous être offerte par le savant et aimable conservateur du **Musée Carnavalet**, M. Jean Robiquet, et ses érudits collaborateurs MM. Dorbec et Boucher, avec le concours d'autres musées et de nombreux collectionneurs : celle des « Grands salons littéraires » du XVIe au XIXe siècle, de l'hôtel de Rambouillet et de Mme de Sévigné à Mme Récamier (1). Elle nous est présentée dans le charmant décor, que nous avons décrit ici il y a deux ans, des nouvelles salles aux boiseries XVIIIe siècle provenant de la démolition d'anciens hôtels, et dans les anciens appartements de Mme de Sévigné, et les portraits, les autographes, les reliures, les bibelots qui y sont rassemblés reprennent dans cette ambiance une vie nouvelle et une éloquence plus persuasive.

Dans la première salle (immédiatement en haut du grand escalier), la marquise de Sévigné nous accueille elle-même chez elle, avec son portrait bien connu au pastel par Robert Nanteuil, appartenant au musée, et une lettre autographe ; Mme de Grignan (dans son portrait par Mignard) l'accompagne tout naturellement, et aussi son cousin Ph.-Emmanuel de Coulanges, dans le petit portrait anonyme qui appartient également au musée ; son autre cousin Bussy-Rabutin est représenté seulement par une lettre.

(1) Ouverte du 15 mars au 30 avril, et acccompagnée de six conférences sur *L'Esprit francais*, par Robert de Flers (8 mars), *L'Hôtel de Rambouillet*, par M. Louis Battifol 15 mars), *Le Salon de Mme de La Sablière*, par M. André Hallays (1er avril), *Le Salon de Mme de Tencin*, par M. Paul Reboux (8 avril), *Le Salon de Mme Geoffrin*, par M. F. Nozière (12 avril), *Le Salon de Mme Du Deffand*, par M. André Bellessort (22 avril). — On eût aimé trouver en tête du catalogue — rédigé d'ailleurs avec toute l'érudition désirable — une histoire résumée de ces salons littéraires, qui eût permis au public de mieux comprendre et de mieux goûter encore le régal qu'on lui offre.

Vis-à-vis de Mme de Grignan, Mme de la Sablière, la protectrice de La Fontaine, dont une fable autographe, *Le Soleil et les Grenouilles*, est non loin de là, se montre dans le portrait peint par Ferdinand Elle (Musée du Louvre) entre la duchesse de Longueville, sœur du Grand Condé, et la marquise de Sablé, dessinées toutes deux par Daniel Dumonstier. Mais voici la plus illustre parure de l'hôtel de Rambouillet : la fille même de la maison, Julie d'Angennes, dont le portrait qu'on nous montre n'explique guère l'adulation dont elle fut l'objet de la part des habitués de la fameuse Chambre bleue. On en rapprochera le portrait, exposé dans la salle suivante, de son futur mari le duc de Montausier, par le peintre Ferdinand Elle (mais que nous aurions désiré voir aussi l'original de la fameuse *Guirlande*, dont Montausier prit l'initiative !) (1). Des autographes du cardinal d'Estrées, un des auteurs de la *Guirlande*, de Chapelain, de Ménage, de Malherbe, de Conrart, etc , ajoutent à cette évocation. Sous le portrait de Julie d'Angennes, celui de la duchesse du Maine annonce la petite cour de Sceaux à laquelle présidait cette petite-fille du Grand Condé et dont nous allons trouver d'autres souvenirs dans la salle suivante, entre autres l'insigne de l'Ordre de la mouche à miel fondé par elle en 1703 pour ses familiers (médaille à son effigie, portant au revers une abeille avec ces mots empruntés à l'*Aminte* du Tasse et dont on avait fait sa devise lors de son mariage : *Piccola si, fa ma pur gravi le ferite* : « Elle est petite, mais elle fait de profondes blessures ». Un joli portrait de la princesse Louise-Élisabeth de Conti dans un paysage, par Pierre Gobert, fait pendant à celui (venu du Musée d'Orléans et attribué à Nattier) d'une autre princesse du même nom : Marie-Louise-Henriette de Bourbon, femme du prince de Conti, dont nous verrons plus loin les réceptions au Temple ; un soulier en velours rouge, timbré à ses armoiries, est dans la vitrine voisine. L'on trouvera également ici le beau portrait par Tocqué (au Musée du Louvre) de Mme de Graffigny, l'auteur des célèbres *Lettres d'une Péruvienne*, dont on rencontrera encore plus loin deux autres effigies.

La troisième salle et la suivante nous introduisent chez

(1) Ce précieux manuscrit, qui appartient à Mme la duchesse d'Uzès douairière, a été décrit et commenté avec érudition par C. Gabillot dans la *Gazette des Beaux-Arts* de mai 1914, où plusieurs des pages et des peintures du recueil ont été reproduites pour la première fois.

Mme Geoffrin. On l'a, et à bon droit, traitée en privilégiée. Faisant sa société ordinaire de tous les littérateurs, savants et philosophes de son temps, jouissant des plus hautes amitiés (le roi de Pologne Stanislas II, qu'elle alla voir à Varsovie et qui lui envoya son portrait peint par Lévitzki, exposé ici, — lui demandant en échange, mais en vain, celui que Nattier avait fait d'elle, — lui écrivait en ces termes : « Ma chère maman », à quoi elle répondait en l'appelant « Mon cher fils », témoin les lettres d'eux qu'on voit dans une vitrine ; et l'impératrice Marie-Thérèse lui envoya un fastueux service en porcelaine de Vienne, qu'on nous montre également et qui ajouta au luxe de ses réceptions), cette fille d'une brave bourgeoise, dont elle nous a laissé elle-même un portrait en miniature, avait fait de son salon « le centre et le rendez-vous de son siècle », méritant bien ainsi le nom de « royaume de la rue Saint Honoré (où sa demeure subsiste encore, au nº 372 actuel) que lui a donné le marquis de Ségur dans le livre qui porte ce titre. Mieux que le grand portrait d'apparat où Nattier l'a représentée en riches atours à l'âge de trente-neuf ans (1738) et où elle paraît à peine moins jeune que sa fille Mme de La Ferté-Imbault, peinte deux ans plus tard par le même artiste dans une effigie plus brillante encore qui fait pendant à la première, deux exquis tableautins par Hubert Robert (1) la font revivre à nos yeux dans sa vérité et son intérieur : *Le Déjeuner de Mme Geoffrin*, et *Hubert Robert présentant un portrait à Mme Geoffrin*. Ils n'ont pas seulement le mérite de nous rendre l'aspect des appartements où elle vivait ; ce sont, de plus, au point de vue pictural, des morceaux d'une rare saveur où Hubert Robert se montre le plus délicieux des intimistes; on goûtera surtout le premier où, dans son petit salon, au coin de sa cheminée, sur un guéridon placé au devant d'un secrétaire que domine un grand paysage décoratif du peintre lui-même, la bonne dame, en bonnet blanc, prend son chocolat en écoutant attentivement la lecture que, debout derrière elle,

(1) Provenant de la vente du comte de La Bédoyère (8 juin 1921), où figuraient trois autres tableaux charmants, ayant trait au séjour de Mme Geoffrin à l'abbaye Saint-Antoine où elle allait faire retraite chaque, année, puis trois grands paysages décoratifs également par Hubert Robert, et quarante-trois portraits en médaillons de personnages célèbres de l'époque, dessinés par C.-N. Cochin (dont plusieurs figurent à l'exposition dont nous parlons ici), toutes œuvres d'art provenant de l'hôtel de Mme Geoffrin et restées jusqu'en 1921 en possession des descendants de son héritier, Louis d'Estampes, marquis de Mauny.

lui fait son valet de chambre (peut-être ce Valentin dont elle disait dans une lettre au comte d'Estampes en 1775 : « C'est un trésor que ce domestique, je ne sais ce que je deviendrais si je ne l'avais pas »). Deux dessins au crayon par l'artiste en vue de ces tableaux, deux petits paysages ovales qui lui furent commandés par Mme Geoffrin, un dessin de C.-N. Cochin que grava Demarteau : *Mme Geoffrin jouant aux cartes*, sa garniture de cheminée, et une ravissante cassolette en porcelaine avec bronzes ciselés par Gouthière, ajoutent, avec ses carnets de comptes et d'autres souvenirs, à cette résurrection de son intérieur. — Mais la voici au milieu de ses amis les Encyclopédistes. Après Mme de Tencin, que le portrait, attribué à Aved, du Musée de Valenciennes, nous représente ici sous l'aspect d'une bonne bourgeoise satisfaite (mais ne serait-ce pas là plutôt Mme de Graffigny ?), elle sut, elle, recevoir en grande dame : on en a la preuve dans un tableau représentant *Une séance de musique chez Mme Geoffrin*, et dans une toile du peintre Gabriel Lemonnier, *Une soirée chez Mme Geoffrin*, inspirée d'un vivant dessin de Boucher exposé dans une salle précédente, où on la reconnaît ayant à ses côtés le prince de Conti et Fontenelle, tandis que d'Alembert lit un manuscrit. Nous retrouverons plus loin d'Alembert dans le sobre et sincère portrait de Catherine Lusurier appartenant au Musée Carnavalet ; et quant à Fontenelle — que, bonne chrétienne quoique amie des philosophes, Mme Geoffrin amena à se confesser, pour la première fois, dans sa centième année — le voici à sa table de travail, dans le beau portrait, peint par Galloche, appartenant au Musée de Versailles ; et voici également l'abbé Nollet dans son cabinet de physique, le comte d'Argenson peint par un émule de Nattier, et, dû à Louis Vanloo, un portrait du duc de Choiseul, dont nous allons trouver dans la salle suivante un autre au pastel, venu de Versailles, tandis qu'une précieuse tabatière en or, ornée de six miniatures par Van Blarenberghe, représente les appartements du duc dans son hôtel de la rue de Richelieu.

Cette cinquième salle nous réserve d'autres régals artistiques : le portrait de Diderot par Michel Vanloo, prêté par le Musée de Langres ; celui du cardinal de Bernis appartenant au Musée de Versailles ; celui de Franklin, propriété du Musée Carnavalet, par l'excellent peintre Duplessis ; celui, également

par Duplessis et appartenant au Musée de Clermont-Ferrand, de l'académicien Thomas, qui semble savourer d'avance l'immortalité que Lamartine, en lui empruntant son hémistiche (*O temps, suspends ton vol!*) assurera à son nom ; les portraits, dessinés par Moreau le jeune, de l'intendant des Menus Plaisirs Papillon de la Ferté et de sa femme ; le buste de l'abbé Delille, attribué à Pajou, qui appartient à Carnavalet, et surtout les charmants tableaux de Michel Ollivier, prêtés par Versailles et par le Louvre, représentant *Un souper dans les salons du Temple chez le prince de Conti*, grand-prieur de l'ordre, et *Le Thé à l'anglaise dans le salon des quatre glaces au Temple*, avec le prince et son entourage écoutant le petit Mozart au piano (1766), toile qui, avec celles d'Hubert Robert consacrées à Mme Geoffrin, compte parmi les perles de l'exposition (1).

Un autre morceau de premier ordre est, dans la salle qui suit, le portrait, par Greuze, de l'amateur La Live de Jully, vêtu d'un bel habit de satin blanc et jouant de la harpe : c'est un des chefs-d'œuvre de Greuze portraitiste, si supérieur à Greuze anecdotier. Nous sommes ici dans la salle du musée consacrée à Voltaire et à Rousseau, et l'on s'est contenté d'ajouter aux souvenirs qu'elle renferme — portrait de Voltaire par Largillière, bibelots et autographes, herbier de Jean-Jacques, etc., — des pièces qui rappellent les amis et amies de Voltaire : Mme d'Épinay, d'après le joli portrait par Liotard du Musée de Genève, et au-dessous, dans une vitrine, des billets galants tracés à son intention sur des cartes à jouer par le seigneur de Ferney ; la marquise du Châtelet, assise, l'air pensif, un compas à la main, devant un gros livre ; un tableau représentant *Une soirée aux « Délices »*, où l'on reconnaît parmi les invités le peintre La Tour, — souvenirs continués dans la salle suivante par les bustes des deux philosophes, le manuscrit de la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, etc., et, sous verre, un curieux groupe en cire montrant Voltaire assis sous un arbre, semblant présenter l'un à l'autre Franklin accompagné d'une négrillonne affranchie et Rousseau tenant par la main son Émile : ô douce fraternité des êtres au sein de la bonne nature ! ô touchant spectacle bien fait pour émouvoir les cœurs « sensibles » !

(1) V. dans la *Gazette des Beaux-Arts* de décembre 1895 l'histoire de ces tableaux, avec un croquis explicatif donnant les noms des personnages qui figurent dans le second.

La salle suivante est consacrée en grande partie à Mme de Genlis, la future éducatrice des princes d'Orléans. Entre deux jolies gouaches de Lawrence, *La Promenade* et *Le Concert*, et au-dessus d'un petit bureau en marqueterie qui lui appartint, elle apparaît, à vingt-deux ans, dans le pimpant costume qu'elle portait à un bal de l'Opéra en 1768 ; la voici de nouveau, dans la grande toile de Mauzaisse venue du Musée de Versailles, représentée donnant une leçon de harpe à la princesse Adélaïde d'Orléans, sœur du futur roi Louis-Philippe, et à sa propre fille Pulchérie ; et, au milieu de la salle, une vitrine renferme des objets qui lui appartinrent : coffret à dentelles, *Vierge* en ivoire offerte par la reine d'Espagne, couverts en vermeil donnés à l'occasion du mariage de sa fille par le duc d'Orléans et Mme de Montesson, son cachet enfin, portant sa devise assez prétentieuse : « Pour éclairer je me consume ». Mais voici d'autres portraits : celui de d'Alembert dont nous avons parlé tout à l'heure, dû à Catherine Lusurier ; une très indiscrète *Marquise de Condorcet*, miniature anonyme sur ivoire ; une délicate effigie de Mme Necker par Duplessis (venue de Coppet) que surmonte — elle eût été heureuse de ce rapprochement avec l'écrivain qu'elle admirait tant — un magnifique *Buffon* en jabot et manchettes de dentelle, par Hubert Drouais ; un *Abbé Delille* par Ducreux ; un *Ducis* par Mme Labille-Guiard ; *Le Président Hénault*, par Cl. Pougin de Saint-Aubin (collections du Musée Carnavalet), *La Comtesse d'Egmont*, par Roslin ; le fermier général *Grimod de la Reynière* et sa femme en deux jolis pastels, et, sur la cheminée, un buste en terre cuite, attribué à Pajou et appartenant au Musée de Nevers, du duc de Richelieu.

Passé le petit boudoir, où sur une console est posé un autre buste en terre cuite du comte de Vaudreuil, attribué à Jean-Baptiste Lemoyne, on va trouver d'autres célébrités : en deux grandes toiles brillantes de Michel Vanloo, le philosophe Helvétius, auteur du trop fameux livre *De l'Esprit*, et sa femme, qu'on revoit ensuite avec leurs filles dans deux aquarelles de Carmontelle ; Marmontel, en deux effigies, différentes d'expression, par Duplessis et par Roslin. Un curieux petit tableau nous montre ensuite, peint par son petit-fils Jean d'Houdetot, le comte de ce nom, mari de la célèbre amie de Saint-Lambert, jouant aux cartes avec elle et celui-ci (qu'on voit seulement de dos),

en 1802, dans sa maison de Sannois. Enfin, dans la vitrine centrale, on trouvera un joli portrait au crayon, par Claude Hoin, de Mme Roland, et la future Mme de Staël encore jeune fille, dessinée à la sanguine par Carmontelle.

Elle annonce le salon de Mme Récamier par où s'achève cette attrayante exposition. La belle Juliette en est, avec Mme Geoffrin, la triomphatrice. Peintures et sculptures, meubles, bibelots, autographes et souvenirs composent, dans cette dernière salle, une évocation singulièrement vivante de ce que fut cette petite cour d'admirateurs et d'adorateurs, cette chambre de l'Abbaye-aux-Bois dont l'aspect fidèle nous est restitué dans une petite toile de Dejuinne peinte en 1826 (1) et dans une aquarelle anonyme où l'on voit, décorant un coin de la pièce, le grand tableau de Gérard : *Corinne au cap Misène*, qui est resté malheureusement au Musée de Lyon et dont l'absence n'est pas compensée par la *Corinne* de Mme Vigée-Lebrun. Voici, au devant de la toile bien connue de Gérard appartenant au Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, où Mme Récamier a posé languissamment sur un de ces sièges, les meubles en citronnier et palissandre, exécutés par Jacob-Desmalter, sur lesquels s'assirent et conversèrent Chateaubriand, Benjamin Constant, Mme de Staël, son amie Mme de Duras, l'auteur d'*Ourika*, le doux Ballanche, Mme de Genlis vieille, et tant d'autres amis illustres dont les portraits (notamment celui de l'orageux René par Girodet) et des autographes sont ici ; voici la pendule, les flambeaux Empire et les vases qui ornaient la cheminée au coin de laquelle Chateaubriand lisait les *Mémoires d'outre-tombe* dont les pages manuscrites sont exposées vis-à-vis dans une vitrine ; voici les lettres qu'il adressa à sa belle idole, celles de Mme de Staël, copiées par Ballanche, et accompagnées des portraits en miniature de ces deux autres amoureux, Benjamin Constant et Mme de Staël, d'autres lettres encore ; voici le tendre engagement signé du prince Auguste de Prusse à Coppet, le 28 octobre 1807 : « Je jure par l'honneur, par l'amour, de conserver dans toute sa pureté le sentiment qui m'attache à Juliette Récamier, de faire toutes les démarches autorisées par le devoir pour me lier à elle par les liens du mariage et de ne pos-

(1) Sur ce tableau et sur les réunions de l'Abbaye-aux-Bois, lire le très intéressant article de M. L. Battifol, *Mme Récamier à l'Abbaye-aux-Bois*, publié dans la *Gazette des Beaux-Arts* de juillet 1906.

séder aucune femme tant que j'aurai l'espoir d'unir ma destinée à la sienne » ; et voici, enfin, les livres qu'elle aimait, puis quelques effigies d'elle, parmi lesquelles un petit buste et un médaillon par Chinard, et deux pièces de monnaie de l'an IV où, détail peu connu, mais certifié par Renouvier dans son *Histoire des arts sous la Révolution*, le graveur Augustin Dupré a donné son pur profil à la figure idéale de la Liberté.

AUGUSTE MARGUILLIER.

PRÉHISTOIRE

Chronique de Glozel. — M. le D[r] A. Morlet nous communique la lettre suivante que lui a adressée M. J. Loth à propos des conférences Bégouen à Toulouse :

Paris, 18 mars.

Mon cher Docteur,

Je viens de lire l'exposé d'une conférence de M. le professeur Bégouen sur Glozel, paru dans *Le Télégramme* du 21 février, que vous avez bien voulu me communiquer. Je ne puis mieux vous traduire mon impression qu'en disant que c'est *du roman chez la sorcière*. Il vous sera facile d'en faire justice : je vous laisse ce soin.

Toutefois j'y retrouve une erreur singulière de linguistique gauloise commise par mon collègue et ami C. Jullian, au cours de sa deuxième communication sur Glozel à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, que j'avais cru inutile de relever, mais que je ne puis, cette fois, laisser passer.

« Une de ces briques (de Glozel) alliant le mot gaulois *Lem* qui signifie *cerf* avec un des surnoms de Diane (??) explique la présence des gravures de cervidés et évoque le souvenir du culte des fontaines et des bois au bord des ruisseaux, où se trouvaient généralement les cabinets des sorciers à la campagne. » C. Jullian retrouvait *lem*, cerf, dans le nom des *Lemovices*. Or, il n'y a pas de mot celtique *lem* signifiant *cerf*. L'irlandais moyen *lem*, moderne *leamh* (— *mh* = *v*) a le sens d'*ormeau* et remonte à un vieux-celtique *limo* qu'on retrouve dans *Limonum*, Poitiers, et *Limovices*. Le vieux-celtique avait une autre forme *leimo*, *leimā*, représentée par le gallois *llwyf* : *f* = *v* : *m* entre deux voyelles devient *v* en irlandais comme en gallois. Vendryes a traité des formes néo-celtiques et gauloises de ces mots dans les *Mémoires de la société de linguistique de Paris*, t. XIII, p. 388. Je crains que Jullian n'ait confondu l'irlandais *lem* avec l'irlandais *léimm*, action de sauter ?

Je n'ajouterai qu'une remarque ; l'abbé Breuil sera sans doute bien

surpris d'apprendre qu'après son travail sur Glozel, paru dans l'*Anthropologie*, la théorie de Glozel *préhistorique et même néolithique sera complètement abandonnée*. Je ne puis croire que M. le professeur Bégouen soit responsable d'une affirmation qui fausse l'opinion de M. Breuil et va jusqu'à lui faire mettre à l'époque *historique* une station qu'il a attribuée à une phase précise du *préhistorique* : le *néo-énéolithique*. Ce qu'il appelle ainsi, d'après un indice des plus fragiles (la distinction reposant, on peut le dire, sur une pointe d'aiguille), d'autres l'appelleraient néolithique récent : il est fort difficile de séparer nettement le néolithique récent de l'énéolithique. C'est de plus une question de latitude ; les grands monuments mégalithiques du Morbihan, à chambre et allée couverte, en sont au néolithique lorsque les mêmes monuments en Espagne sont à l'époque du Cuivre.

Bien à vous.

J. LOTH
de l'Institut.

M. A. Mallat, auteur de nombreux ouvrages historiques sur Vichy, et membre correspondant de la *Société Nationale des Antiquaires de France*, vient de rééditer dans son livre récent, *Un peu de tout sur Vichy*, en l'accompagnant de deux lettres intéressantes à divers titres, une *Note* sur Glozel qu'avait présentée en son nom à cette Société M. Clément Pallu de Lessert, à la séance du 8 septembre 1926. Voici le texte de la note et des deux lettres :

Messieurs,

Je crois devoir entretenir la Société Nationale des Antiquaires de France dont je suis, depuis 1909, un des trois membres correspondants pour le département de l'Allier, des découvertes importantes qui viennent d'être faites dans notre région, non loin de Vichy, au village de Glozet, commune de Ferrières-sur-Sichon (Allier) (1).

(1) Mon excellent ami, l'abbé Antonin Naud, curé doyen de Ferrières-sur-Sichon, m'a écrit, le 22 décembre 1926, une lettre dont j'extrais les passages suivants :

« Je réponds, sans retard à ta lettre : le cadastre, section A, porte Glozet. C'est le docteur Morlet (de Vichy) qui écrit Glozel dans ses brochures sur la station néolithique de ce village.

« On dit aussi Clozet ou Clozel, ce qui pourrait signifier petit clos.

« Quant aux découvertes qui font couler des flots d'encre, tu sais qu'il y a deux opinions : celle de M. Salomon Reinach, qui les date de la dernière époque de l'âge de la pierre, et celle de M. Camille Jullian qui ne les fait remonter qu'à l'époque gallo-romaine, et y voit(?) l'antre d'une sorcière du IIIe siècle de notre ère, laquelle y disait la bonne aventure !

« Je me permets de prendre position dans le débat, c'est bien le moins que j'aie voix au chapitre en qualité de curé de Ferrières. Je t'avoue que je suis de l'avis de M. Salomon Reinach. Et voici pourquoi ; si les objets trouvés sont

J'ai été constamment tenu au courant, par le docteur Morlet (de Vichy), des fouilles qu'il effectue depuis plus d'un an, avec le propriétaire du champ, M. Fradin, et puis en parler en toute connaissance. Comme je joins à cette note les diverses publications où ces trouvailles sont étudiées par les auteurs et que j'y ajouterai bientôt leur troisième fascicule qui va paraître incessamment, je ne m'étendrai pas sur leur étude archéologique ni sur les discussions qu'elle comporte.

A la fin de cette note, j'ajouterai un aperçu sur les dernières trouvailles du docteur Morlet et de M. Fradin, qui sont encore inédites, mais présentent une importance capitale pour le classement chronologique de la station de Glozet.

Il me semble qu'il existe, en ce moment, une question plus importante : c'est celle de leur authenticité. Or, je crois pouvoir dire que nul n'est mieux placé que moi pour la traiter.

Il me faut, tout d'abord, insister sur le fait que personne de ceux qui s'occupent d'archéologie dans la région n'a mis un instant en doute la parfaite authenticité des découvertes de Glozet. M. Morlet exécute lui-même ses recherches avec M. Fradin. Les objets sont trouvés dans des terrains non remaniés et il n'est pas possible qu'il y ait supercherie. D'ailleurs, M. Morlet laisse sur le terrain de fouilles des portions intactes pour servir de témoin, où l'on pourra toujours, en pratiquant de nouvelles recherches, contrôler les siennes.

Les polémiques qui se sont élevées localement sont de tout autre nature. Elles tiennent simplement au fait que M. Morlet, venu à Glozet après certains autres, a été cependant le seul à lui reconnaître un intérêt préhistorique.

Il a repris méthodiquement les fouilles au moment où le propriétaire, découragé par le refus de crédits demandés pour elles, était sur le point de combler la fosse et de travailler son champ.

M. Morlet a eu à lutter énergiquement, après ses découvertes, contre la plupart des savants qui, pour faire entrer les trouvailles dans les cadres classiques, voulaient bouleverser la station de Glozet. Mais, comme la couche archéologique ne présentait aucune division stratigraphique possible, que tous les objets étaient trouvés simultanément en tous les points de ces fouilles, aussi bien à la surface qu'au fond de la couche fertile, les auteurs se sont toujours opposés à cette interprétation en désaccord avec les trouvailles. Le docteur Morlet, insistant sur le fait que les signes alphabétiformes qui se voient sur les tablettes

de date si récente (IIIe siècle) comment se fait-il que l'on n'ait pas encore trouvé parmi eux ni bronze ni fer ? Tout est pierre ou brique.

. . . .

« M. Camille Jullian croit lire sur une plaque en terre cuite : sta — arrête-toi — mais ne se trompe-t-il point ? D'autant plus que l'on n'a pas encore identifié l'écriture de Glozet, laquelle paraît d'origine phénicienne. »

se retrouvent à côté de gravures animales, sur des harpons en ramure de cervidé de forme cylindrique (genre magdalénien), des haches et des tranchets polis, des anneaux en schiste, sur une lampe, relie entre elles ces différentes trouvailles. Il a toujours déclaré qu'il n'y avait à Glozet qu'un niveau unique excluant tout mélange d'industrie.

D'ailleurs, toutes les objections qui lui ont été faites seront rapportées dans le troisième fascicule de la *Nouvelle Station néolithique* qui va paraître et qui contiendra également leurs réfutations.

Mais il faut bien dire que, si tant d'archéologues parisiens ont mis en doute l'authenticité des trouvailles de Glozet (1), cela ne tient pas seulement à leurs caractères inédits, difficiles à faire entrer dans les classifications admises, mais surtout à ce que leur bonne foi a été surprise.

Heureusement les trouvailles sont là : les faits, seuls, comptent.

M. Morlet continue les fouilles en collaboration avec M. Fradin, et publie toutes ses trouvailles en laissant parler les documents assemblés.

Il me semble que la découverte, en France, d'un alphabet préhistorique vaut bien que des savants autorisés viennent l'étudier sur place et qu'ils se rendent compte de son authenticité.

J'indiquerai, ici, que les chercheurs ont trouvé ces jours-ci : 1° quelques ossements humains fossilisés (notamment une tête de fémur), qui

(1) M. Clément Pallu de Lessert, membre résidant de la Société Nationale des Antiquaires de France, m'a écrit, le 8 décembre 1926, une lettre d'où j'extrais ce qui suit :

« Je n'ai pu me rendre aux Antiquaires que pour la séance de vacances du 8 septembre. J'y donnai lecture de votre communication dont un extrait paraîtra dans le Bulletin de la Société. C'était la première fois qu'on y parlait de ces belles découvertes. Votre témoignage fut fort utile, étant donné qu'après moi, *M. Seymour de Ricci* prit la parole pour exprimer les doutes que lui suggérait une visite qu'il venait de faire aux fouilles de M. Morlet.

Vous avez, je pense, suivi comme moi, avec le plus grand intérêt, les phases du débat sur cette si importante et même si passionnante question. Après des flottements, l'authenticité de la découverte ne fait plus aucun doute, et *les objections de M. de Ricci n'ont produit aucun effet*. C'est sur la date qu'on bataille fort, à l'Institut et ailleurs.

Curieux débats, où les deux parties en présence en sont à un écart de douze à quinze siècles ! Mais chacun serre fortement son bout : M. Jullian d'une part, MM. Reinach et Loth de l'autre.

Quant à moi qui, à mon grand regret, suis peu, je l'avoue, un spécialiste, je penche fortement pour l'époque la plus ancienne, en raison de l'absence de toute trace de fer et de poterie gallo-romaine. Je crois même que le plus grand nombre pense comme moi.

Je viens de recevoir, hier, les comptes rendus de l'Académie des Inscriptions. Et la lecture des communications qui y sont incluses me confirme, une fois de plus, dans mon opinion. On annonce une prochaine et non moins catégorique communication de M. Loth. La séance sera fort intéressante et la discussion très vive, car on paraît assez monté de part et d'autre. »

semblent bien indiquer qu'ils se trouvent sur l'emplacement d'un lieu d'ensevelissement ; 2° trois harpons de forme magdalénienne, dont deux avec inscriptions, contenant les mêmes signes alphabétiformes que les briques, permettent je crois d'accepter le classement que propose M. Morlet pour la station de Glozet, qui serait une station de longue transition : « Commençant, dit-il, sur le versant paléolithique de la période de transition, son industrie fait immédiatement suite à celle des magdaléniens, pour atteindre et comprendre la phase de la hache polie fabriquée à l'aide de galets roulés ». En effet, parmi les silex aucun n'était poli.

Je ne puis clore cette note sans dire un mot de la valeur morale des inventeurs de la station de Glozet.

Je connais le docteur Morlet depuis que, s'occupant de fouilles gallo-romaines, à Vichy même, il a eu l'occasion de venir prendre mes conseils et me demander des renseignements que je possédais. Je l'ai vu mettre près d'un an à rechercher de tous côtés, avec ténacité, un document qui avait malheureusement disparu. Il ne se laisse jamais diriger que par la pure objectivité des faits et sa droiture ne fait de doute pour personne.

Quant à M. Fradin, qui appartient à l'une des plus honorables familles du pays, il est connu, comme tous les siens, pour être d'une probité parfaite en toutes choses.

A. MALLAT.

Beauregard, près Vichy, le 15 avril 1926.

MERCVRE.

ARCHÉOLOGIE

J. de Morgan : *La préhistoire orientale*, t. II, Geuthner, 1926. — H. d'Ardenne de Tizac : *L'art chinois classique*, Laurens, 1926. — P. Jouguet : *L'Impérialisme macédonien et l'Hellénisation de l'Orient*, La Renaissance du Livre, 1926. — E. Naville: *L'Ecriture égyptienne. Essai sur l'origine et la formation de l'une des premières écritures méditerranéennes*, Geuthner, 1926.—R. Weil: *Bases méthodes et résultats de la chronologie égyptienne*, Geuthner, 1926.

A l'étude des civilisations, considérées en elles-mêmes, a succédé depuis quelques années une plus grande curiosité des origines, et la possibilité de rapports entre elles, qu'on aurait niés il y a environ vingt-cinq ans, s'est trouvée envisagée ; les trois premiers ouvrages analysés dans ce compte rendu ont pour sujet l'origine de la civilisation orientale et les influences qu'elle a eues sur ses voisines ou qu'elle en a reçues.

Le second volume de la **Préhistoire Orientale** de J. de Morgan traite de l'Egypte et de l'Afrique du nord. Il étudie tour

à tour les industries paléolithique, néolitique et énéolithique en Egypte et décrit les diverses stations où s'est rencontrée l'industrie de la pierre polie. A propos des métaux, l'auteur défend sa théorie de la vraie valeur, absolument minime selon lui, des mines de cuivre du Sinaï, qui passent cependant pour avoir alimenté l'Egypte du métal dont elle avait besoin. L'erreur initiale provient de l'affirmation de Lepsius sur la richesse de ce gisement ; ce que le Sinaï fournit en abondance aux Egyptiens, ce fut la turquoise que les rois de la Première Dynastie allaient déjà y chercher, avec le peu de cuivre qu'on en pouvait tirer. D'après de Morgan, les deux grands pays producteurs du métal consommé par l'Egypte auraient été le pays de Pount, au sud de l'Egypte, et le grand massif montagneux asiatique situé entre Smyrne et la Caspienne ; c'est d'ailleurs de ce centre que les premières civilisations asiatiques ont tiré leurs minerais. A titre documentaire, de Morgan a inséré en ce point du volume l'étude qu'il avait jadis consacrée au tombeau égyptien de Négadah, découvert dans ses fouilles de 1897. Cette sépulture royale était intacte, bien que la plupart des objets de la tombe aient été autrefois brisés et le tombeau soumis à un feu violent pour obéir à un rite funéraire. Le monument avait 54 m. sur 27 et les murailles étaient construites en briques crues avec plan extérieur composé de saillants et de rentrants, dissimulés par un mur d'enveloppe à paroi extérieure plane. L'intérieur comportait 21 chambres ; le tout devait être recouvert de poutres supportant une terrasse ; le mort avait été placé dans la chambre centrale. Le mobilier funéraire se composait d'instruments en pierre, d'objets en ivoire et de jarres portant encore le bouchon d'argile qui servait à les fermer, et sur ce bouchon l'empreinte de cachets-cylindres ; leur ornementation a en général pour thème la bannière royale. Aucune stèle de pierre à nom de souverain, ce qui laisse la sépulture anonyme ; mais de l'examen de l'ensemble, il ressort qu'elle peut être datée du début des dynasties thinites (vers 3.300 avant notre ère). Notons qu'on y a rencontré des échantillons de céramique vernissée.

Quatre-vingt-dix pages sont consacrées à l'origine chaldéenne de la culture pharaonique en Egypte ; à plusieurs reprises, de Morgan avait insisté sur cette théorie et la plupart des archéologues l'acceptent aujourd'hui ; elle est reprise dans ce volume avec un ensemble plus complet de preuves et d'indices. Mais si l'on

admet que le début de la civilisation pharaonique tient à un apport sémitique, plus important et plus durable qu'un apport commercial, comment expliquera-t-on ce contact ? Pour de Morgan, il faudra voir les Asiatiques dans les « suivants d'Horus » possesseurs de connaissances supérieures comme celle du métal ; l'invasion, d'abord localisée au Delta, se serait répandue peu à peu en Haute-Egypte, adoptant la côte syrienne, de préférence à la traversée de l'Arabie, pour voie de pénétration. Cette hypothèse d'un contact prolongé sur l'Asie, à l'aurore de la civilisation égyptienne, peut seule expliquer les points communs qu'on relève dans les deux cultures. On voit par le résumé des principaux chapitres du second tome de la Préhistoire orientale à quel point l'ouvrage de de Morgan est d'intérêt pour l'histoire de la civilisation.

Le volume que M. d'Ardenne de Tizac consacre à **l'art chinois classique** paraît, par son titre, échapper à la rubrique orientalisme ; mais l'art chinois classique a pour terme, d'après l'auteur, l'époque des Han (IIIe siècle après J. C.), le moment où l'empire de Palmyre brille de son plus vif éclat, celui où les Parthes vont bientôt transmettre leur héritage aux Sassanides, et cette époque des Han est l'aboutissant d'une longue période où la Chine a subi elle aussi le contact de la civilisation qui est pour nous orientale. M. d'Ardenne de Tizac cite ainsi des plaques de bronze chinoises de l'époque des Han, où un félin attaque un cheval ou un bœuf, qui trouvent un parallèle absolu dans des plaques sibériennes du Musée de l'Ermitage de Saint-Pétersbourg ; s'agit-il, comme le pensait Rostovtzef, d'une parenté entre l'art caucasien et l'art primitif chinois, dans laquelle l'origine commune serait en Asie Centrale avec développement indépendant des deux branches ? M. d'Ardenne de Tizac ne le pense pas. A deux époques, vers le Xe siècle avant notre ère, puis vers l'ère chrétienne, au temps des Sarmates, le Caucase a été le point de départ d'une forme d'art qui s'est propagée jusqu'à la Chine ; mais de cet art du Caucase, c'est le style animal qui semble avoir le plus cheminé. Ce style s'applique à des productions assez limitées : harnachement équestre, mors, freins, brides, etc... dont le motif décoratif est le plus souvent l'attaque du cheval ou de l'onagre par un fauve ou par un animal fantastique ; mais les caractéristiques de ce style animal, un peu contourné, d'une certaine exubérance,

se rencontrent dans certains produits chinois qui ne reproduisent pourtant pas ce motif, par exemple dans un tigre en jade blanc de l'époque des Tchéou (relevant par conséquent de la première période d'influence), qui appartient au Dr Gieseler. Le chemin qu'aurait suivi cet art pour pénétrer dans la région ouralo-altaïque jusqu'à la Chine serait peut-être la région des Steppes, c'est-à-dire la Sibérie et la Mongolie. M. d'Ardenne de Tizac assigne la même origine et la même pénétration au « galop volant » des vases chinois qui, de l'art mycénien, passa dans l'art scythique et dans l'art sibérien. De nombreuses illustrations viennent familiariser le lecteur avec cette époque de la Chine où l'art, rempli de vigueur, n'a subi aucune déformation et offre à ses admirateurs des lignes pleines de noblesse. Voici donc un livre qui soulève les plus intéressants problèmes.

Les deux ouvrages précédents nous montraient l'expansion de l'art oriental primitif dans deux régions bien diverses. Celui de M. Jouguet sur **l'Hellénisation de l'Orient** est un exemple des chocs en retour subis par l'art oriental. Après avoir tant donné à l'art grec naissant, par l'intermédiaire de l'Asie Mineure (bien plus sans doute que par celui des flottes phéniciennes), l'Asie fut à son tour conquise par la Grèce, parvenue à un haut degré de civilisation ; ce sont les étapes de cette marche triomphale des hommes et des idées que nous décrit M. Jouguet.

Tout d'abord, la conquête par Alexandre de l'Asie jusqu'au nord de l'Inde et l'organisation que les conquérants imposent aux peuples vaincus. Viennent ensuite les compétitions à main armée entre les successeurs d'Alexandre. Lorsque les deux grands empires des Lagides et des Séleucides sont fondés, nous assistons à la rivalité des puissances. Après des alternatives de grandeur et d'incapacité, l'empire séleucide disparaît, ce qui, joint à l'affaiblissement des Lagides, permet à l'hellénisation de mieux pénétrer en Egypte. Nos documents pour cette époque sont accrus du fait de la papyrologie, cette science à laquelle s'est voué M. Jouguet et dont les résultats tiennent du prodige. A côté des papyrus retrouvés dans les fouilles, combien d'autres seraient perdus à tout jamais, si le patient archéologue ne démontait le cartonnage des boîtes à momies, composé de papyrus mis au rebut comme nous nous débarrassons aujourd'hui de nos vieux papiers. Et que de trouvailles étonnantes! documents juridiques, décrets, frag-

ments, lettres, etc... Grâce à ces multiples sources, on voit la pensée grecque mordre peu à peu sur le vieux fond égyptien. Nous connaissons pour cette époque l'affaiblissement continu de la puissance égyptienne, son sursaut de révolte de 80 à 51 avant notre ère, puis l'aventure d'Antoine et de Cléopâtre qui se termine tragiquement à Actium (30 av. J.-C.).

La seconde partie du volume est consacrée à l'exposé du mécanisme de la vie dans les territoires d'Egypte et d'Orient à ces époques tourmentées. M. Jouguet nous dépeint les richesses naturelles de l'Egypte, ses occupants dont tant étaient étrangers, les industries de la population, le trafic des ports. Tout cela sous le contrôle de pharaons étrangers qui s'efforcent de renouer la tradition et de se confondre avec leurs prédécesseurs de droit divin, au point qu'Alexandre fut l'objet d'un culte en Egypte ; ce culte, qui ne fut sans doute qu'une formalité pour l'entourage grec du monarque, répondait pour le menu peuple à un véritable besoin. L'Egypte voit son administration hellénisée par ses nouveaux maîtres ; les Grecs occupent les plus hauts postes et une garde grecque assure la sécurité du roi. Une telle exploitation du pays ne laissa pas d'exciter des ressentiments ; les séditions furent assez fréquentes ; aussi, pour y parer, le pouvoir central s'efforça de créer une classe où les deux races auraient fusionné et où la culture grecque se serait infiltrée.

En Asie, l'hellénisation n'avait pas été moins intense, également à la faveur de l'affaiblissement du pays ; car, si les Achéménides s'appuyaient sur les Mèdes et les Perses, les Séleucides étaient des étrangers. L'administration est moins stricte qu'en Egypte ; sur les confins de l'empire, des nobles locaux restent à peu près souverains de territoires immenses (en Arménie, en Phrygie par exemple). Un des procédés séleucides d'hellénisation fut la fondation de cités nouvelles (notamment Antioche, Séleucie, Apamée, Laodicée) ; mais le royaume était trop grand, des pays entiers échappaient à toute tentative, et l'hellénisme ne pénétra jamais partout. Malgré la tolérance des souverains, le particularisme des Juifs tint en échec l'hellénisme et contribua à l'affaiblissement de l'empire. L'armature ne résista pas devant la menace étrangère ; le secret de sa faiblesse réside dans les qualités disparates des deux mondes que la conquête prétendit assembler ; d'un côté le citoyen, l'homme libre, maître de sa personne

et de sa terre, n'obéissant qu'aux lois qui sont pour une part l'expression de sa volonté ; de l'autre, l'oriental, au pouvoir du souverain.

La conquête ne fut pas assez durable pour amener une transformation profonde, la suite des événements l'a prouvé. On voit par ce court aperçu l'intérêt du sujet traité dans ce livre. Rempli d'une multitude de détails, il constitue une mine de renseignements précieux ; l'exposition vive, colorée, permet de suivre, sans fatigue, les événements d'une des périodes les plus mouvementées de l'histoire.

L'écriture égyptienne est le dernier ouvrage du grand égyptologue Naville, mort l'an dernier après une longue carrière jalonnée de recherches archéologiques et de travaux qui lui valurent la plus belle notoriété. Ce mémoire est une réaction contre la conception de l'écriture égyptienne telle que la comprennent la plupart des égyptologues modernes ; elle les conduit à des transcriptions des hiéroglyphes où les voyelles ne sont pas admises, tandis que Naville propose un système où les voyelles sont représentées. Il distingue au chapitre des origines la langue écrite de la langue parlée qui, composée seulement de dialectes, est beaucoup plus ancienne que la première, et conçoit l'apparition de l'écriture comme la fixation, par la figure, de la langue dont la tribu, qui a fait l'invention, se servait chaque jour ; d'ailleurs, le copte, avec ses dialectes, ne représente-t-il pas les dialectes qu'a possédés lui aussi l'égyptien ? Tandis que les archéologues Erman et Sethe ne connaissent que des consonnes dans les figures, Naville y voit des voyelles et des consonnes comme dans le cunéiforme ; mais les syllabes ouvertes, c'est-à-dire à consonne précédée ou suivie d'une voyelle, ayant perdu cette voyelle, un certain nombre de caractères ont reçu l'emploi de caractères alphabétiques. Donnant quelques exemples dans les deux systèmes de noms égyptiens qui sont la transcription de noms étrangers connus par ailleurs (Philôn, par exemple), Naville montre que son système seul permet une transcription équivalente.

La question de la **Chronologie égyptienne**, tant de fois débattue, est exposée dans tous ses détails par M. R. Weill dont on connaît la compétence sur le sujet. Les Egyptiens se servaient d'une année de 365 jours, mais nous savons qu'une telle année est en réalité trop courte d'un quart de jour ; eux-mêmes se sont

aperçus qu'avec le temps certains repères de l'année véritable de 365 jours et un quart ne coïncidaient plus avec leur calendrier. De ce nombre était le phénomène du lever, en même temps que le soleil, de l'étoile Sothis ou Sirius. Ce lever héliaque reculait d'un jour au bout de quatre ans. Au lieu de corriger leur calendrier, les Egyptiens en imaginèrent un second répondant à l'année véritable de 365 jours 1/4 par an (grâce à un jour supplémentaire tous les quatre ans). Le jour de l'an de ce calendrier était le lever héliaque de Sirius, de sorte que ce calendrier fixe voyait ses dates reculées d'un jour dans le calendrier mobile tous les quatre ans. (En réalité, le lever héliaque de Sirius n'est pas rigoureusement fixe, mais les Egyptiens ne s'en aperçurent pas.) D'après des concordances notées à l'époque gréco-romaine, nous savons ainsi que les trois saisons de l'année égyptienne se répartissent en : inondation, fin juillet à fin novembre ; semailles, fin novembre à fin mars ; sécheresse, fin mars à fin juillet. Le décalage entre les deux calendriers, d'un jour tous les quatre ans, fait qu'au bout de trois cent soixante-cinq fois quatre ans (1.460 ans), les deux calendriers coïncident de nouveau et l'on a admis que vraisemblablement les deux coïncidaient au début de l'application du système. Or, certaines dates, donnant la position relative des deux calendriers, ont permis de calculer qu'il y a eu concordance des deux calendriers en 2780 avant notre ère, et en 4240. M. Weill estime que ce chiffre peut seul répondre à la date de l'invention du système, l'autre étant trop bas par définition.

La supputation des dates que nous possédons nous oblige, quand nous savons que tel roi a vu en telle année de son règne la coïncidence des deux calendriers, à déterminer dans quel cycle sothiaque nous devons le placer ; d'où la chronologie longue et la chronologie courte, selon qu'on situe l'événement en question 1460 ans plus haut ou plus bas (car, bien entendu, nous ne possédons par ailleurs aucun recoupement de l'événement). C'est ainsi qu'on s'accorde en général à la chronologie courte suivante : début de la 1re dynastie thinite (Ménès) vers 3300 ; XIIe dynastie, 2000 ; XVIIIe dynastie 1580, avant Jésus-Christ.

Le livre de M. Weill met à la portée du lecteur les éléments du problème. Comme la chronologie courte est fortement sollicitée par la conception de l'année sothiaque, les partisans attardés

de la chronologie longue récusent cette dernière ; d'autres, estimant que les chiffres donnés par les deux systèmes sont difficilement acceptables, essaient de les concilier dans un juste milieu. La méthode des recoupements archéologiques, qui a sa valeur, du moins à mon avis, en l'absence de documents sur lesquels on puisse s'appuyer avec confiance (et c'est bien le cas pour la Mésopotamie où tous se contredisent), est en faveur, elle aussi, de la chronologie courte.

Dr G. CONTENAU.

LETTRES ALLEMANDES

Gerhardt Hauptmann : *Dorothea Angermann*, drame, S. Fischer, Berlin.— Franz Werfel : *Paulus unter den Juden* (l'Apôtre Paul chez les Juifs), légende dramatique, Paul Zsolnay, Wien-Leipzig. — Fritz von Unruh : *Bonaparte*, drame, Frankfurter Societats-Druckerei. — Mémento.

Gerhardt Hauptmann est aujourd'hui le patriarche vénéré des lettres allemandes. Ses débuts remontent déjà à près de quarante ans et ils se confondent avec l'âge héroïque du drame naturaliste en Allemagne. Depuis bon nombre d'années, l'auteur des *Tisserands* semblait avoir pris congé du théâtre pour se consacrer entièrement au roman. Aussi, n'est-ce pas sans quelque étonnement qu'on a lu l'annonce d'une pièce nouvelle de lui, **Dorothea Angermann**. Nous réservait-elle une révélation sensationnelle?

Force est bien de reconnaître que ni la matière ni la manière de cette œuvre n'ont paru bien neufs. La pièce, lisons-nous dans le scénario du début, se joue « dans les dernières années du siècle précédent ». Aveu significatif ! Nous voici, de fait, ramenés à plus de trente ans en arrière et replongés en pleine atmosphère du naturalisme. Dorothea Angermann est une jeune fille de bonne famille qu'une surprise des sens jette, comme jadis *Mademoiselle Julie* chez Strindberg, dans les bras d'un séducteur de bas étage. Mais elle ne se tue pas. Contrainte par le pharisaïsme d'un père intraitable à régulariser cette aventure de la chair où elle a mis si peu de son cœur, elle dépérit lentement dans une atmosphère dégradante. Bien entendu, un sauveur se présente à elle, dans la personne d'un ancien soupirant, de caractère un peu timide et bourgeois, mais prêt à tous les sacrifices. A la grande surprise de tous, elle refuse, au moment décisif, de refaire avec lui sa vie bourgeoisement. Après de multiples péripéties, épave ballottée à tous les vents, elle finit par rentrer, ou plutôt elle est

entraînée de force au bercail familial où l'attend une explication terrible qui achève de la briser. C'est, comme on le voit, la vieille formule du drame fataliste et pessimiste à la Hauptmann. C'est, simplement transposée dans un milieu social plus relevé, l'histoire qui faisait le fond déjà de *Rose Bernd*. La seule nouveauté consiste en une certaine outrance voulue, parfois déconcertante, dans les situations et dans les caractères.

Nous respirons une atmosphère de plus haute intellectualité dans la pièce de Franz Werfel, **L'Apôtre Paul chez les Juifs**. Si l'école naturaliste se plaisait à évoquer les intérieurs humains avec leur atmosphère déprimante et leurs conflits secrets, il semble que la génération d'aujourd'hui soit éprise de vastes horizons historiques et qu'elle se passionne de nouveau pour les grands débats d'idées. Tout au moins chercherait-on vainement une intrigue romanesque dans la pièce de Werfel. Il ne s'y rencontre même pas un rôle de femme. Ce que l'auteur a voulu, c'est nous présenter un pur drame d'idées, en évoquant le moment précis où le christianisme se détache du milieu qui lui a donné naissance. L'auteur a choisi comme sujet de sa pièce le séjour que l'apôtre Paul, après sa conversion, est venu faire à Jérusalem auprès des apôtres de la communauté primitive. Tous les conflits d'où naîtra un monde nouveau se trouvent rassemblés en ce point précis de l'espace et du temps : conflit entre César et Dieu, entre *l'impérium* romain et le monothéisme juif; conflit, à l'intérieur même du judaïsme, entre les nationalistes zélateurs et les hellénisants prêts à s'adapter au monde païen ; conflit entre les docteurs juifs de la Loi et la petite communauté chrétienne ; conflit entre l'Evangile prêché aux Gentils, tel que le conçoit saint Paul, et la conception étroitement judaïsante que défend l'apôtre Jacques. Werfel a su incarner toutes ces oppositions et ces contrastes en des figures curieusement vivantes. De toutes ces physionomies, la plus intéressante est celle qu'il a créée de toutes pièces, celle de l'ancien maître juif de l'apôtre Paul, Gamaliel, le dernier Juste d'Israël, en qui le glorieux passé de son peuple jette ses derniers feux, comme en un superbe crépuscule. Gamaliel établit une transition entre l'austère grandeur de la Loi juive et l'évangile nouveau de l'amour chrétien dont il salue, avec sympathie, l'avènement. A vrai dire, c'est lui le héros de la pièce. Il domine tous les autres personnages de sa belle stature patriarcale

et aussi de toute la hauteur d'une sagesse profondément humaine et tolérante, auprès de laquelle la foi même de son ancien disciple, devenu le néophyte visionnaire, a je ne sais quoi de tourmenté, d'outrancier et d'un peu fanatique. Et c'est ici qu'on aimerait de voir se dessiner plus nettement la pensée de l'auteur. La mort de Gamaliel, qui se produit au moment de la destruction du temple de Jérusalem, signifie-t-elle la disparition définitive du messianisme juif, ou faut-il voir dans certaines critiques que Gamaliel adresse au christianisme les indications d'une régénération interne du judaïsme ? On ne peut se défendre de l'impression que Werfel ne nous a pas dit son dernier mot ni livré sa pensée la plus secrète.

Ce n'est pas à Fritz von Unruh qu'on reprochera de masquer la violence de ses partis pris. Son drame de **Bonaparte** a revêtu, dans certains milieux, la valeur d'un manifeste républicain et pacifiste. Ce qu'on nous présente là, c'est assurément un ragoût bien étrange et fortement pimenté. On y trouve de tout : des figures et des costumes historiques, avec un grand déploiement d'uniformes, de panaches et d'écharpes tricolores (on chante *la Marseillaise*); un mélodrame à faire frémir (nous assistons minute par minute à l'exécution du duc d'Enghien dans les fossés de Vincennes par une nuit d'orage) ; un mélange déconcertant de symbolisme, de lyrisme et de bouffonnerie transcendante. Quel remue-ménage pendant ces quatre actes ! On dirait que les personnages d'Unruh sont atteints d'une agitation épileptiforme. Au cours de cette unique nuit, qui va de l'incarcération du duc d'Enghien jusqu'à son exécution au petit jour, c'est entre la Malmaison et Vincennes une succession affolante d'estafettes, de visites, de démarches, d'ordres et de contre-ordres, de voitures et de cavaliers éperdument lancés à la poursuite les uns des autres à travers la nuit. Nous assistons coup sur coup à un complot républicain, à un complot royaliste, à un conseil de guerre, à une exécution capitale ; Bonaparte couche deux fois en scène avec Joséphine (laquelle trouve d'ailleurs encore moyen de le tromper entre temps avec l'officier de service qui pendant la nuit l'emmène au galop de la Malmaison à Vincennes) ; il a deux accès d'épilepsie ; il est couronné deux fois empereur, une première fois, pour rire, par les officiers du conseil de guerre, une seconde fois, pour de bon, le matin même après l'exécution

du duc d'Enghien, au saut du lit. A peine a-t-il encore le temps de faire un brin de toilette, qu'il lui faut déjà courir à son couronnement : « Supposez que je disparaisse trois secondes seulement », dit-il, la figure toute barbouillée de savon, pendant qu'il se rase en scène, « et tout le génie de la France en serait réduit à aller mendier. » Puis, se tournant brusquement vers le valet de chambre qui lui présente le miroir : « Ça va, comme ça ? »

Bonaparte en pyjama, Bonaparte exposant les idées de son futur règne pendant qu'il se fait la barbe en scène, Bonaparte découvrant les gants de l'officier de service dans le chapeau de Joséphine — cela aurait facilement pu tourner au vaudeville. Mais ce n'est pas ainsi que l'entend Unruh et il fait presque continuellement rugir son fauve. En vérité, quand on voit se démener ce fantôme déjà bedonnant, cet épileptique victime de ses nerfs, ce mégalomane hanté par la phobie de son impuissance génitale, ce politique gribouille secrètement manœuvré par Talleyrand (lequel se frotte les mains dans la coulisse en voyant ce hanneton bourdonnant se jeter tête baissée dans l'affaire du duc d'Enghien, où le cynique compère compte bien qu'il tordra le cou à sa future légitimité) — on se demande comment un pareil homme a pu tenir dans ses mains les destinées de l'Europe. Après cela, il a beau faire parade de ses victoires, déverser des flots de lyrisme, lancer des mots historiques à jet continu. Comme nous ne voyons en scène que le fantoche et que nous n'assistons réellement à aucun de ses hauts faits, tout ce lyrisme sonne creux. Au fond, ce qu'on voudrait nous faire éprouver, c'est le frisson tragique d'un grand « match » historique où nous verrions Fritz von Unruh, converti à la République allemande et champion européen de la paix, mettre « knock out » Bonaparte, renégat de la Révolution et champion mondial de la guerre. Mais est-ce bien le Napoléon de l'histoire qui est « knock out » ? N'est-ce pas un Bonaparte à la Unruh, auquel le Napoléon de l'histoire pourrait répéter l'avertissement que l'Esprit de la Terre adressait déjà au Faust de Gœthe : « Tu ressembles à l'Esprit que tu es capable de concevoir. Tu ne me ressembles pas » ?

Il semble que le public allemand ait eu le sentiment de cette inconvenance. Ou bien est-ce simplement chez lui manque de fortes convictions républicaines ? Toujours est-il que, malgré les applaudissements des chaleureux partisans du poète, il n'a, dans

son ensemble, accueilli qu'avec une certaine froideur, voire même avec un certain scepticisme, la dernière production de celui qu'un critique appelait récemment « le Wildenbruch de la République allemande ».

Mémento. — Le livre de Brandenburg, *das neue Theater* (chez Haessel, Leipzig), contient assurément des aperçus originaux sur le théâtre allemand contemporain et sur toutes les innovations qui sont en train d'en renouveler la technique. Malheureusement, ces aperçus sont noyés dans d'interminables digressions et présentés sur un ton de causerie à bâtons rompus qui rend cette lecture souvent fastidieuse. — Signalons le fascicule de janvier de la Revue catholique *Orplid* (Orplid Verlag, Munchen-Gladbach und Koln), entièrement consacré à l'étude du catholicisme français et qui apporte des articles intéressants sur Léon Bloy, Maritain, Massis, Maurras, Sangnier, Bernanos. — Signalons aussi le livre de M. Otto Grautoff sur la France contemporaine (*Das gegenwärtige Frankreich*, chez M. H. Meyer, Halberstadt) qui s'appuie sur une enquête très documentée et s'inspire du sincère désir d'établir une pénétration entre les deux grandes cultures, française et allemande.

JEAN-ÉDOUARD SPENLÉ.

LETTRES HISPANO-AMÉRICAINES

La Littérature d'avant-garde. — Ricardo Güiraldes : *Don Segundo Sombra*, « Froa », Buenos-Aires — J.-M. Gonzalez de Mendoza : *La Luna en el Agua*, « El Universal Ilustrado », Mexico. — Gonzalez Vera : *Vidas Minimas*, Editions « Cosmos », Santiago (Chili). — Alberto Guillen : *Corazon Infante*, « La Novela peruana », Lima. — Salvador Novo : *Ensayos*, Imprimerie de la Nation, Mexico. — Hernandez Franco : *El Hombre que habia perdido su eje*, « Agencia Mundial de Libreria », Paris. — Mémento.

Le mouvement qui se développe aujourd'hui dans les Lettres n'est pas une tendance « surréelle » née par génération spontanée, et n'a pas commencé depuis la guerre, comme l'affirment certains jeunes critiques. C'est la prolongation du grand courant qui est apparu au début du XIXe siècle, tendant à libérer l'art littéraire des limitations des rhétoriques, de la tyrannie des modèles et à lui donner une liberté plus grande, une sincérité plus profonde, une personnalité plus marquée. Il a été d'abord le romantisme qui, éclipsé pendant quelques années par la réaction du réalisme naturaliste et du Parnasse, a ressurgi ensuite avec le symbolisme. Après une nouvelle réaction, celle du néo-classicisme et de la tendance socialisante, il est reparu encore quelques an-

nées avant la guerre, et il constitue aujourd'hui ce que l'on appelle la **Littérature d'avant garde**. Les mouvements qui ont interrompu un tel courant ont été, néanmoins, efficaces; le réalisme naturaliste a détruit ce qu'il y avait de faux dans le romantisme : la sensiblerie et la déclamation, et la réaction contre le symbolisme a aboli ce qu'il y avait en lui d'artificiel : le raffinement factice et le relâchement de la langue. Mais le courant évolutif devait suivre son cours. Comme tout mouvement en voie de formation, la littérature nouvelle apparaît à première vue très complexe, anarchique, contradictoire. Mais si on la considère avec attention, on parvient à déterminer ses caractéristiques. Celles-ci sont, comme toujours, de deux classes : transcendantes et occasionnelles. Les premières me paraissent être les suivantes : a) *Primitivisme*. Tendance à délaisser la tradition de la Renaissance, du classicisme, de l'académisme, pour reprendre la tradition de l'antiquité primitive, du moyen âge, de l'art populaire. C'est-à-dire le désir de quitter les normes belles, mais étroites, pour d'autres moins parfaites, mais plus fécondes. b) *Psychologie intégrale*. Dessein de traduire, en même temps que les sentiments et les idées, les phénomènes non moins importants de l'inconscient. Je veux dire l'intention d'interpréter simultanément le monde visible et le monde occulte. c) *Fantaisie*. Amour de l'extraordinaire, de la surprise, du fantasque, des couleurs entières. Ce qui est le désir de libérer la littérature des disciplines scientifiques du XIXe siècle, pour la rapprocher de la poésie éternelle. d) *Humorisme ou ironie*. Volonté de considérer la vie avec détachement ou sous un angle si aigu qu'il nous la fasse voir en une déformation suggestive. C'est-à-dire l'affirmation qu'en présence du mystère du monde, que la science n'a pu éclaircir, il ne reste plus que le sourire ou le rire. e) *Technique de « l'horreur de la littérature », de l'image inédite et de la rapidité*. Résolution de se débarrasser des oripeaux, d'abolir la répétition, de renoncer à tout développement inutile. Je veux dire l'intention de donner à l'art littéraire une plus grande pureté et un plus grand pouvoir suggestif. f) *Internationalisme ou cosmopolitisme*. Curiosité des peuples ou des choses qui se trouvent au delà de notre horizon. Ce qui n'est que l'affirmation de la fraternité humaine, de la sympathie de l'homme pour l'homme, au-dessus des divisions conventionnelles de races et de patries.

Les caractéristiques occasionnelles sont tantôt l'exagération des transcendantes, tantôt le résultat des nouveautés de l'instant fugitif. Ce sont : le goût des choses et des activités mécaniques, machines, pantins, cinématographe, automobilisme, aviation et autres sports ; la technique de la forme géométrique à la manière cubiste, du style artificiellement obscur, de la substitution du schéma à la peinture ; le désir de convertir l'art en un simple jeu de concepts, de mots ou de typographie ; le snobisme ou l'adoration de la mode et le goût des sujets du grand monde et des protagonistes millionnaires ; l'exhibitionnisme et le mercantilisme, enfin. Le mouvement de réaction qui doit fatalement survenir fera disparaître ces caractères éphémères, mais les autres, certains du moins, reparaîtront, après quelque temps, enrichis.

La littérature nouvelle a trouvé un écho en Amérique espagnole, non seulement à cause du penchant qu'ont ces peuples à suivre tout ce qui est européen, mais aussi grâce à la vertu transcendantale de ce mouvement qui le fait pénétrer un peu partout. Des poètes et des prosateurs jeunes essaient les nouvelles modalités avec ardeur, sinon toujours avec succès. Ricardo Güiraldes, Argentin, est un de ceux qui le font avec le plus de talent et de discrétion. Il a su, en effet, s'assimiler les procédés qui se concilient avec la littérature hispano-américaine et laisser de côté ceux qui sont incompatibles avec elle. Ainsi, il a écarté le cosmopolitisme, bon pour les nations européennes qui possèdent une riche tradition littéraire, mais qui ne peut convenir aux peuples jeunes, n'ayant pas encore cette tradition et possédant, en leur vie nationale, une matière précieuse et presque vierge encore pour l'art. Le seul cosmopolitisme permis aux écrivains hispano-américains est celui de la sympathie et du rapprochement de l'étranger, qui a poussé l'un d'eux à publier ses livres en espagnol et en français. Dans ses deux premiers ouvrages : *El Cencerro de Cristal*, *Cuentos de Muerte y de Sangre*, Güiraldes nous a donné un recueil de poèmes d'une versification libre et d'un accent nouveau, mais animés du sentiment de la terre et de la race, dont certains, comme « el Hombre que pasó », sont des notes très réussies, en même temps qu'une suite de contes un peu schématiques, parfois humoristiques, mais qui reflètent la vie et la tradition autochtone, parmi lesquels il en est certains, comme

« Facundo », qui sont des croquis très expressifs de la réalité locale. Güiraldes s'annonçait par ces contes comme un excellent romancier. Dans son livre suivant : *Rosaura*, il nous offre un petit roman très curieux, aussi bien par le sujet que par la psychologie et par l'écriture. C'est l'histoire d'une jeune fille d'un village de la Pampa, qui s'éprend d'un inconnu qu'elle voit passer dans l'éblouissement du train de luxe ; histoire dans laquelle il y a une analyse d'âme ingénue très délicate, et un motif très bien trouvé de rêves singuliers. Seulement la fin : le suicide de la jeune fille qui se jette sous le train montre un romantisme un peu commun. Comme tous les Hispano-Américains cultivés, Güiraldes aime les voyages et il a visité plusieurs pays. Son livre *Xaimaca* est le journal d'un voyageur sentimental qui parcourt, à côté d'une jeune dame aussi belle que mystérieuse, des pays divers, mais qui ne lui sont pas vraiment étrangers : l'Amérique du Sud et les Antilles. C'est une suite de visions de mer et de terre, très curieuses, en même temps qu'une histoire sentimentale d'une grande pénétration psychologique, écrites en un style rapide et neuf, où le raccourci heureux et l'image inédite renforcent admirablement l'expression. Par malheur, l'auteur ne montre pas cet esprit hispano-américain qui nous fait regarder toute l'Amérique espagnole comme notre propre patrie, et il remplit son écriture de mots et de tours à la française, au point que la dernière phrase de son livre ne peut se comprendre si l'on ne connaît pas le français. Ce roman, unique dans nos Lettres, a eu certain écho en France. Valery Larbaud lui a consacré un article et la *Revue Européenne* en a reproduit quelques pages. Güiraldes allait-il devenir un littérateur cosmopolite, opulent et triste, quelque chose comme un nouveau Barnabooth ? Au contraire. Se débarrassant de ses influences françaises, voici qu'il vient de publier un grand roman argentin, expression de la vie nationale en ses types les plus caractéristiques, les gauchos, et dans son milieu le plus pittoresque, la Pampa : **Don Segundo Sombra**. Don Segundo est le gaucho traditionnel, adroit et silencieux, rude et spirituel, qui sait aussi bien dresser des poulains et conduire des milliers de têtes de bétail que conter des histoires et improviser des vers. Le jeune homme qui fait la narration effectue en sa compagnie d'innombrables trajets, conduisant des troupeaux à travers l'immense

plaine. Et avec eux, nous assistons aux manifestations les plus caractéristiques de la vie autochtone : grands « rodeos », foires villageoises, combats de coqs, courses de chevaux, duels à coups de couteau. Grâce à eux, nous connaissons les expressions les plus curieuses du folklore national : contes ou traditions, danses anciennes, couplets, refrains, modismes. Dans la littérature française, les mœurs et l'art autochtones sont aujourd'hui mésestimés, à cause de l'abus ou du mauvais emploi que l'on en a fait. Cependant, le folklore est de la psychologie collective, et les mœurs sont également psychologie et atmosphère locales. Et chez les jeunes peuples hispano-américains, tout cela est encore vivant et n'a pas été interprété dûment par l'art. L'erreur courante dans l'emploi de ces éléments consiste à leur subordonner la psychologie et le dessin individuel, comme l'ont fait nos vieux écrivains de mœurs. Güiraldes est trop artiste pour tomber dans une telle erreur. Les personnages de son roman ont une vie intense, un caractère bien défini. Au centre, la figure de Don Segundo se détache dure en même temps que bienfaisante, comme un vieil *ombu* de la Pampa. Dans son ombre, le jeune narrateur se révèle vif et pourtant grave, plein de la vigueur de l'existence primitive et des élans de la jeunesse. Autour d'eux, les innombrables personnages mineurs, pâtres, valets, servantes, vieilles rebouteuses, ivrognes invétérés, se dressent avec une animation évidente et des traits qui ne peuvent se confondre. Puis, les chevaux qui font partie des centaures gauchos, les troupeaux, les taureaux sauvages, les écrevisses voraces qui infestent certains lieux, les oiseaux, le vent, la terre et le ciel même vivent d'une vie impétueuse et splendide. Et ce n'est pas seulement le spectacle du monde visible qui s'offre à notre curiosité, ce sont parfois aussi certains aperçus du monde invisible. Le narrateur a un songe singulier qu'il voit bientôt réalisé, et un pauvre gaucho solitaire se sent persécuté par les démons, la nuit même où meurt loin de lui son fils qu'on croit ensorcelé. Ainsi donc, *Don Segundo Sombra* n'est pas le roman commun avec une intrigue unique et bien conduite, telle que l'exigent les éditeurs français ; c'est le roman, à l'ampleur de l'épopée, d'un monde, d'une région, d'une époque. Toutefois, à cause de l'idée qu'a eue l'auteur de faire conter l'histoire à un personnage rustique, ce beau livre est écrit dans l'espagnol corrompu de la campagne

argentine, savoureux sans doute, mais qui ne peut être compris comme il faudrait que par les lecteurs du pays. C'est bien regrettable, car les Argentins ne sont qu'une infime part des millions d'hommes qui parlent espagnol, et ce roman devrait être lu par tous.

Je signalerai encore, parmi les jeunes qui suivent plus ou moins les nouvelles tendances, J.-M. Gonzalez de Mendoza, Mexicain, qui, dans un petit roman : **La Luna en el Agua**, nous a donné un tableautin de son pays, aussi admirable pour son caractère national que pour la finesse de la psychologie et la fraîcheur intacte des images ; Gonzalez Vera, Chilien, qui a publié un recueil de nouvelles d'une observation très sagace et d'un style singulièrement fin : **Vidas Minimas** ; Alberto Guillen, Péruvien, qui vient de nous donner une sorte d'idylle où l'humorisme se mêle au sentiment d'une façon schématique très délicate : **Corazon infante** ; Salvador Novo, Mexicain, et Hernandez Franco, de la République dominicaine, qui, en leurs récents ouvrages : **Ensayos, El Hombre que habia perdido sueje**, se montrent écrivains subtils, bien que contaminés de snobisme. Je parlerai d'eux plus longuement à l'occasion de leurs nouveaux livres.

Mémento. — Mariano Brull : *Quelques Poèmes,* Editions l'Equerre, Bruxelles. Poèmes très fins (comme cette délicieuse « Poussière d'étoile ») de ce jeune poète cubain, excellemment traduits par Francis de Miomandre et Paul Werns. — *Fauste,* traduction en vers d'Auguste Bunge, Rosso y Cie, Buenos-Aires. C'est peut-être la meilleure version espagnole du fameux poème de Gœthe. — Alejandro Sux : *L'Assassin Sentimental*, Agence Mondiale de Librairie, Paris. Roman traduit de l'espagnol par Adrienne Salers. Nous nous occuperons de l'ouvrage original que l'Agence mondiale de Librairie a également publié dans ses belles éditions. Sous le titre de *Teseo*, paraissent à Montevideo des volumes d'esthétique et d'art, collection périodique très intéressante. Le dernier, entièrement rédigé par l'un des directeurs, Eduardo Dieste, comprend des études aussi bien documentées que curieuses sur la peinture et la sculpture, sur l'art et les artistes uruguayens. La revue *Nuestra America,* de Buenos-Aires, a recommencé de paraître sous la direction d'Enrique Stefanini, avec son beau programme d'hier : rapprocher les écrivains du continent et servir la cause de l'hispano-américanisme. Dans ses derniers numéros, nous remarquons un article, « Solidarité », de Montiel Ballesteros, « Contes blancs et noirs », d'Alberto Guillen, « La Flûte-Condor », de Carlos Quiroga. Cette entre-

prise publie également des livres de bons auteurs, très bien présentés. Sous le titre de *Paris-America*, une publication mensuelle a commencé de paraître à Paris en volumes contenant des romans et des articles des meilleurs auteurs hispano-américains, espagnols et français. Le premier volume contient des nouvelles de J. Vasconcelos, J. de Viana, A. Capdevila, Unamuno, E. d'Ors, J.-A. Nau, et des articles de Max Daireaux, F. de Miomandre, E. Vuillermoz. Cela fait un très beau livre. *Atenea* est une revue de Sciences et de Lettres très intéressante, publiée par l'Université de Conception (Chili). Dirigée par un groupe de professeurs sous la présidence d'Enrique Molina, directeur de cette Université, elle a comme représentant, à Santiago, Eduardo Barrios, le romancier bien connu. Dans les derniers numéros, nous pouvons signaler « Caliope ou de la culture des Lettres », par E. Molina, « Aliste, le fossoyeur », par Gonzalez Vera, « La Légende des bijoux de la Reine Isabel », par R. Donoso. A Jalapa (Mexique), une revue d'avant-garde de Lettres et d'actualités nationales paraît sous le titre de *Horizontes*. Son directeur est C. Lizt Arzubide. Notons, dans ses derniers numéros, « Le Popol-Vuh, Bible Maya Quiche », « L'Esthétique de la Révolution », par L. Mendez. *El Repertorio Americano*, de San José de Costa Rica, continue de réaliser son noble programme de diffusion de la culture hispano-américaine et de l'hispano-américanisme. Dans le dernier numéro, nous avons remarqué « Deux Articles « d'Edwin Elmore, « Les péchés d'Amérique », par J. Zalamea, « Armando Chirveches », par A. Arguedas.

FRANCISCO CONTRERAS.

LETTRES CHINOISES

Dr A. F. Legendre : *La civilisation chinoise moderne*, Payot. — Georges Dubarbier : *La Chine contemporaine politique et économique*, P. Geuthner. — George Soulié de Morant : *Exterritorialité et intérêts étrangers en Chine*, P. Geuthner. — André Duboscq : *La Chine en face des Puissances*, Delagrave. — Pierre B. Maybon : *Essai sur les Associations en Chine*, Plon-Nourrit.

Les très graves conséquences possibles, pour nous et pour tous les Blancs, du conflit de civilisations et d'intérêts qui se poursuit en Extrême-Orient, commencent à inquiéter l'opinion, si l'on en juge par les ouvrages importants qui viennent de paraître sur ce point et qui valent, mieux que d'être signalés, d'être discutés.

Le Dr Legendre attaque la question sous un triple aspect, racial, psychologique et social, dans **La civilisation chinoise moderne**. Ses observations physiologiques sont à retenir, car il leur a donné une attention continue pendant ses nombreuses

années de séjour là-bas. Cependant, il ne lit ni ne parle le chinois. Il n'a donc pu pénétrer la valeur intellectuelle de l'élite, ni apprécier son œuvre millénaire et toujours vivante.

D'autre part, puisque tout objet ou tout être très différent de nous provoque en nous une réaction vive, attrait ou répulsion, les Occidentaux qui sont en contact direct avec les Chinois sont fatalement sinophobes ou sinophiles : ambivalence d'un même sentiment. Le Dr Legendre, lui, est nettement sinophobe. Ses assertions psychologiques, déjà sévères pour les classes inférieures qu'il voyait à sa consultation (sans leur parler), ne concordent pas avec ce que j'ai constaté pendant mes longs séjours où, de par ma carrière, j'étais en rapports constants, souvent intimes, avec l'élite.

Le Dr Legendre a pour intéressante et nouvelle théorie qu'il n'y a pas de Jaunes : ceux-ci seraient des métis de blancs et de négroïdes. L'un des premiers, il constate l'existence, en Chine, d'une proportion importante d'éléments de race blanche (sémite, assyroïde) qui se trouverait surtout dans les classes supérieures ; les négroïdes occupant les emplois inférieurs.

Ces faits m'avaient si bien frappé que, depuis bientôt trente ans, je n'ai cessé de recueillir des notes dans les ouvrages chinois, d'histoire ou littérature, sur les races blondes ou rousses, aux yeux bleus ou verts qui occupaient tout le nord-ouest chinois aux vrais débuts de l'histoire et de la civilisation chinoise, c'est-à-dire sous les premiers Rann, et dont j'avais constaté la présence dans tout le nord et l'ouest de l'Empire.

Comme M. Legendre, je suis d'avis que la civilisation chinoise est d'origine blanche. Une satrapie persane n'occupait-elle pas le Tarim et les frontières du Kann-sou dès le ve siècle avant Jésus-Christ ? N'a-t-elle pas été remplacée, au IIIe siècle avant notre ère, par un royaume grec avec qui les Rann furent en contact direct et qui durait encore au VIIIe siècle de notre ère quand la dynastie Trang en fit un de ses boucliers contre l'invasion arabe ?

M. Legendre, qui a été frappé justement par le type sémite de nombreux habitants du Chann-si, n'a pas signalé le fait curieux que presque toutes les banques de Chine ont pour directeurs et personnel des gens du Chann-si.

Il est également intéressant de voir le Dr Legendre insister

sur le fait qu'il n'y a jamais eu de « Chine » ni de « Chinois », mais un empire liant des groupes ethniques plus ou moins métissés, plus ou moins évolués, et leur imposant avec succès une langue écrite (il en survit d'autres cependant), avec moins de succès une langue parlée. L'ignorance des observateurs attribue encore à la race une unité qui n'est que politique. Le point est important pour comprendre les luttes actuelles.

Georges Dubarbier, dans **la Chine contemporaine politique et économique,** fait, avec clarté et précision, l'historique, sous leurs différents aspects, des bouleversements récents et notamment de chacune des victoires pacifiques remportées par la Chine sur l'Europe depuis une dizaine d'années. Car si l'on peut dire que, par la Guerre, l'Europe entière a été vaincue par l'Europe, il est également exact qu'elle est constamment défaite par l'Asie depuis 1914. L'ouvrage de M. Dubarbier est rempli de renseignements précis et variés sur la Révolution de 1911, et sur les origines et le développement des luttes actuelles.

Exterritorialité et intérêts étrangers en Chine, que j'ai fait paraître en janvier dernier, est, si je puis dire, un inventaire avant décès de notre civilisation en Chine.

Dans cet in-4° de plus de 500 pages, j'ai relevé et comparé pour toutes les nations l'actif encore existant (chemins de fer, mines, emprunts, etc.), les méthodes qui leur sont imposées par leurs diverses formations gouvernementale, juridique et d'affaires, les droits et intérêts qu'elles possèdent, et qui ne sont pas identiques.

J'ai constaté ainsi que, sur la France seule, repose l'édifice des traités sino-européens. Seule la France s'est assuré le droit unilatéral de modifier ses engagements. Toutes les autres nations, celles qui ne sont pas déjà dépossédées, ont accepté des révisions décennales au gré des deux parties : leurs traités, par la clause de la nation la plus favorisée, ne reposent plus que sur le texte français. La France, qui a fondé notre civilisation, est son dernier rempart en Chine.

J'ai dégagé la situation singulière du grand Empire entravé, lié dans sa vie nationale ; ayant perdu en grande partie son autonomie administrative (douanes, gabelle, etc., sont aux mains d'étrangers), son autonomie financière (l'Europe a désigné des gages pour ses emprunts et exige maintenant un contrôle étran-

ger), sa liberté de faire ou non la guerre (elle a accepté librement le protectorat militaire d'étrangers) ; son autonomie religieuse (elle ne peut empêcher les étrangers de propager leurs doctrines), son autonomie judiciaire (pour obtenir l'abolition des Tribunaux consulaires et des Cours mixtes, elle adopte les lois si récentes de l'Europe et abandonne les siennes, éprouvées depuis deux mille ans).

Le conflit sournois des nations est dévoilé. Les Etats Unis, ennemis des Soviets en Europe, les soutiennent et soldent les mêmes champions en Asie, afin d'éliminer leur concurrent commercial et ennemi politique, le Japon. Et dans cette lutte, afin d'obtenir que le Japon soit dépossédé de ses droits et intérêts (qui sont très importants), ils sont prêts à abandonner les leurs (qui sont minces), et soutiennent, provoquent même les revendications chinoises, sans souci d'aggraver la détresse de l'Europe, de soulever l'Asie contre les Blancs, de renforcer la puissance antieuropéenne des Bolcheviks. Les Etats-Unis nous ont fait beaucoup perdre à la Conférence de Washington en 1921. Ils continuent leur pression et obtiennent chaque année quelque retrait de droits acquis. Encore une fois, l'Indo-Chine menacée et notre alliance de 1907 avec le Japon font de la France la première victime de cette politique qui laissera d'ailleurs le Japon seul maître du Pacifique occidental.

André Duboscq, dans **la Chine en face des Puissances**, expose de manière compréhensive un autre aspect de la question : la formation d'un nationalisme chinois et les buts qu'il semble se proposer. M. Duboscq cite (p. 64) un article typique paru dans la *Revue des Jeunes* de septembre 1915 : « On appelle notre âge l'âge de l'affranchissement ; affranchissement civil, religieux, financier ; et pour les femmes, affranchissement du joug de l'homme... Nous, la jeunesse nouvelle de la société nouvelle, nous aspirons à la suppression de toutes les formes de gouvernement qui ont fatigué l'humanité. Nous espérons l'avènement d'un état social perfectionné... »

M. Duboscq voit là une idée nouvelle de modernes et un désir de rénovation gouvernementale. En réalité, cette même note se retrouve dans toute la littérature depuis l'antiquité. La vraie signification de ce manifeste est que la race chinoise a horreur de tout gouvernement quel qu'il soit, et s'est toujours organisée par

ses associations et sociétés secrètes pour limiter l'action d'autorités tonsurantes par nature. Le plus ancien poème (XXIVe siècle avant Jésus-Christ) ne dit-il pas : « Dès le soleil sorti, nous travaillons. — Quand le soleil rentre, nous nous reposons. — Pour boire, nous creusons des puits. — Pour manger, nous labourons nos champs. — Toute la puissance de l'Empereur, pour nous, à quoi bon l'avoir ? »

L'Essai sur les Associations en Chine, de Pierre B. Maybon, montre précisément les différents moyens qu'un peuple civilisé peut employer pour réduire au minimum, c'est-à-dire au maintien de la sécurité intérieure et extérieure, les immixtions vexatoires et coûteuses des exploitants du troupeau humain.

GEORGE SOULIÉ DE MORANT.

BIBLIOGRAPHIE POLITIQUE

Veridicus : *Suisse et Soviets*, A. Delpeuch.

Suisse et Soviets, par Véridicus, est l'histoire de leur conflit. Il commença par l'expulsion de la Mission soviétique de Berzine le 8 novembre 1918. Ce jour-là, le Conseil fédéral, inquiet de la grève générale provoquée par les Communistes, signifia à cette Mission « qu'il ne saurait se dissimuler que la propagande révolutionnaire exercée systématiquement en Suisse sous l'influence d'agents bolchévistes... agit avec l'assentiment et l'appui de la Mission des Soviets » ; en conséquence, il lui déclara rompre toutes relations avec elle et l'invita à quitter la Suisse.

Après le départ de la Mission, une enquête sur la propagande révolutionnaire fut ouverte. Elle constata que « les actes de violence prévus par les instructions du gouvernement des Soviets contre la constitution et les autorités de la Confédération et des Cantons auraient certainement justifié des poursuites pour haute trahison et révolte », mais que les autorités « n'avaient en leur pouvoir aucun personnage que l'on puisse accuser d'en avoir eu connaissance ». Il avait été « établi » de plus « que la Mission avait fait une vaste propagande révolutionnaire soigneusement organisée » et en partie dirigée par la femme du chef de la Mission.

L'idéal des Bolcheviks est la confiscation. Le ministre de Suisse à Pétrograd, avant d'être expulsé le 15 novembre, avait confié

26 caisses de valeurs à la légation de Norvège, chargée de sauvegarder les intérêts suisses. En violation du droit des gens, les Bolcheviks allèrent s'en emparer. Les locaux et les archives de la légation suisse furent aussi séquestrés. Partout, les sujets suisses furent arrêtés, pillés, maltraités ou même massacrés.

Au commencement de 1923 eut lieu la Conférence des Détroits à Lausanne. Elle aboutit à une convention que Tchitchérine refusa de signer. En quittant Lausanne, il y avait laissé ses collaborateurs, confiant leur direction à Vorovsky, l'un d'eux. Le 23 avril, la Conférence fut reprise La Délégation Soviétique avait été informée le 12 avril qu'elle ne pouvait plus y prendre part si la Russie persistait à ne pas signer la convention des Détroits. Le 1er mai, le Conseil fédéral, impatienté par l'attitude insolente et les menées de la Délégation soviétique, fit savoir par un communiqué de presse qu'elle n'avait point de caractère officiel. Elle ne partit pas. Le Conseil fédéral demanda le 4 mai à la Conférence si la Délégation était invitée. Réponse négative. Comme tout cela avait fait du bruit, il y eut des manifestations bruyantes contre la Délégation. Elle allait probablement être expulsée quand le 10 mai un sujet *suisse*, Conradi, qui avait dû fuir la Russie après avoir vu torturer et massacrer les siens, à son tour assassina Vorovsky et blessa son secrétaire Arens. Conradi fut traduit devant le tribunal de Lausanne avec un Wrangelien nommé Polounine, qui lui avait envoyé les 100 francs dont il avait eu besoin pour commettre son crime. Tous deux furent acquittés.

En janvier 1926, il fut question de réunir à Genève une Conférence du désarmement. La Russie y fut invitée. Elle refusa d'accepter l'invitation avant que la Suisse ait exprimé ses regrets du meurtre de Vorovsky. Le Conseil fédéral répondit que, quoiqu'il l'eût déjà fait, il était prêt à recommencer. Il consentit même « à accorder à la fille de M. Vorovsky une aide matérielle » réclamée par les Soviets, mais après que « des négociations sur l'ensemble des questions qui restaient à régler auraient été engagées ». Les Soviets rompirent la négociation. On allait leur réclamer le produit de l'immense vol commis par eux envers les sujets suisses et ils ont pour principe : confisquer et ne jamais restituer.

ÉMILE LALOY.

PUBLICATIONS RÉCENTES

[Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur, considérés comme des hommages personnels et remis intacts à leur destinataire, sont ignorés de la rédaction, et, par suite, ne peuvent être ni annoncés ni distribués en vue de comptes rendus.]

Art

Gabriel Faure : *Au pays des peintres italiens.* Avec de nombr. reproductions ; E. de Boccard. « »

François Lehal : *Notre art dément,* quatre études sur l'art pathologique. Avec 69 illust. ; Jonquières. « »

Finance

Jules Boquet : *Problèmes fiscaux du jour. Nouveaux aperçus économiques et fiscaux ;* Bibl. financière, 24, rue Feydeau. « »

Folklore

Hugues Lapaire : *Les légendes berrichonnes,* légendes rustiques, historiques et religieuses. Superstitions du Haut et Bas-Berri ; Gamber. « »

Géographie

Lemay et Robyn : *Le Nord.* Avec la collaboration de personnalités nordistes. Lettre-préface du chanoine Looten. Nombr. illust. (Coll. des Départements et pays de France) ; Albin-Michel. 9 »

Histoire

Georges Ascoli : *La Grande-Bretagne devant l'opinion française depuis la Guerre de Cent ans jusqu'à la fin du XVIe siècle.* Avec 4 portraits ; Gamber. « »

Pierre Davaud : *Ce qu'il faut connaître de l'histoire des Etats-Unis ;* Boivin. 7 »

A. Mathiez : *La Révolution française.* Tome III : *La Terreur ;* Colin. 9 »

Linguistique

Edmond Huguet : *Dictionnaire de la langue française du seizième siècle.* Tome premier, fascicules 4 et 5 ; Champion. « »

Littérature

Henri d'Arles : *Miscellanées ;* Carrier, Edit. du Mercure, Montréal. « »

L.-J. Arrigon : *Les années romantiques de Balzac,* d'après des documents nouveaux et inédits ; Perrin. 12 »

André Beaunier : *L'amie de La Rochefoucauld ;* Flammarion. 12 »

René Bray : *La formation de la doctrine classique en France ;* Hachette. « »

René Bray : *La tragédie cornélienne devant la critique classique d'après la querelle de « Sophonisbe » 1663 ;* Hachette. « »

Divers : *La femme émancipée ;* Edit. Montaigne. 12 »

Gabriel Faure : *Amours romantiques ;* Fasquelle. « »

Paul Fort et Louis Mandin : *Histoire de la Poésie française depuis 1850,* avec une préface par Paul Crouzet ; Flammarion et Henri Didier. 15 »

Maxime Gireud : *Juvénal,* traduction nouvelle et complète avec avant-propos et notes ; Librairie de France. 15 »

Bertrand Guégan : *Œuvres poétiques complètes de Maurice Scève,* réunies pour la première fois et publiées avec une introduction, un glossaire, des notes et une bibliographie ; Garnier. 9 »

Raymond Marceron : *Du théâtre à Dieu : Eve Lavallière.* Avec 10 gravures h. t. ; Edit. Radot. 12 »

Nagaï Kafu : *Le jardin des pivoines*, suivi de cinq récits d'écrivains japonais contemporains, traduction de Serge Elissier; Sans Pareil. « »

Frédéric Mistral (neveu) : *Un poète bilingue : Adolphe Dumas, 1806-1861, ses relations avec les romantiques et avec les félibres.* (Coll. Etudes romantiques); Presses françaises et Belles-Lettres. « »

Georges Mongrédien : *Les grands comédiens du XVII*e *siècle.* Préface de Mme Dussane, sociétaire de la Comédie Française. Dix reprod. de portraits; Le Livre. 18 »

Paul Morand : *Le voyage.* (Coll. Notes et maximes); Hachette. 5 »

Jean de Poitiers : *Les chansons d'amour et de joy de Guillaume de Poitiers, IX*e *duc d'Aquitaine,* précédées de la *Vie tumultueuse de ce troubadour.* Avec 3 reprod. h. t.; Figuière. 10 »

Charles Richet : *L'homme impuissant;* Edit. Montaigne. 12 »

Jean-Jacques Rousseau : *Correspondance générale,* collectionnée sur les originaux, annotée et commentée par Théophile Dufour. Tome VII : Le *Contrat social* et l'*Emile,* décembre 1761-juin 1762. Avec 6 pl. h. t.; Colin. 40 »

Aurore Sand : *Le Berry de George Sand.* Avec des illust.; Edit. Alb. Morancé. « »

Léon Treich : *Histoires médicales.* (Coll. d'Anas n° 23); Nouv. Revue franç., 5 » + 20%

Emile Vuillermoz : *La vie amoureuse de Chopin;* Flammarion. 9 »

Ouvrages sur la guerre de 1914-1918

Marcel Frois : *La santé et le travail des femmes pendant la guerre;* Presses universitaires. 20 »

C.-J. Gignoux : *Bourges pendant la guerre;* Presses universitaires. 8 »

Lieut.-col. A. Grasset : *Verdun. Le premier choc à la 72*e *division. Brabant, Haumont, Le bois des Caures, 21-24 février 1916.* Avec 17 croquis et cartes; Berger-Levrault. 18 »

G. de Kerviller : *La navigation intérieure en France pendant la guerre;* Presses universitaires. 16 »

M.-J. Levainville : *Rouen pendant la guerre;* Presses universitaires. 8 »

P. Masson : *Marseille pendant la guerre;* Presses universitaires. 9 »

Henri Sellier, A. Bruggemann, Marcel Poète : *Paris pendant la guerre;* Presses universitaires. 10 »

Colonel E. Valarché : *Le combat d'Arsimont. Les 21 et 22 août 1914 à la 19*e *division.* Avec 2 croquis, 1 carte, 5 calques et 4 photographies; Berger-Levrault. « »

Poésie

Francis Baumal : *Rythmes du temps et de la durée.* Avec des images d'Andrée Sikorska. (Coll. Nos jeunes maitres); Edit. Radot. « »

Robert Choquette : *A travers les vents.* Préface de Henri d'Arses; Edit. du Mercure, Montréal. « »

Léon Cordonnier : *Chants désespérés et Dernières poésies;* Messein. 12 »

Guillaume Dehondt : *L'impasse aux âmes blanches;* Imp. Kohlès, Bruxelles. « »

Renée Jardin : *Nostalgies;* Les Tablettes. « »

Louis Mandin : *La Caresse de Jouvence.* collection La Phalange, Messein. 10 »

Politique

Charles Daniélou : *Le carnet d'un parlementaire;* Figuière. 12 »

Questions coloniales

Raymond Charles : *Le statut de Tanger, son passé, son avenir.* Avec une carte; S. N. d'édit., Alger. « »

René Moreux : *Le trafic et l'outillage des ports nord-africain (Maroc, Algérie, Tunisie).* Avec de nombr. illust.; Journal de la marine marchande. 30 »

Questions militaires

Edmond Cambuzat : *Gibernes d'artilleur.* Tome IV : *L'infanterie et les feux;* Berger-Levrault. 15 » + 20 %

Colonel Œhmichen : *Essai sur la doctrine de guerre des coalitions. La direction de la guerre, novembre 1914-mars 1917;* Berger-Levrault. 10 »

Questions religieuses

Carleton Noyes : *Le génie d'Israël,* interprétation des Ecritures hébraïques jusqu'à l'exil, traduit de l'anglais par Henriette Legouis; Alcan. 50 »

Roman

Mathilde Alanic : *Francine chez les gens de rien;* Flammarion. 12 »

René Bazin : *Ma tante Girois;* Nelson. « »

Paul Bourget : *Nos actes nous suivent;* Plon, 2 vol. 24 »

Albéric Cahuet : *Les amants du lac;* Fasquelle. « »

Albert Erlande : *Ils jouaient à la vie;* Férenczi. 10 »

Paul Féval fils : *L'homme de paille* (Les mystères de la C. G. T.), roman d'à-côté social; Edit. Radot. 12 »

Henri Gaillard : *La luxure salvatrice;* Gazette des Sourds-Muets. 12 »

Marcel Hamon : *La rose noire,* chronique du temps présent; Libr. des Lettres. « »

Jehan le povre Moyne : *Mon curé;* Imp. du *Havre-Eclair,* Le Havre. 12 »

J. Joseph-Renaud : *Orchidée danseuse;* Fasquelle. 12 »

Fernand Kolney : *L'Institut de volupté;* Edit. Georges Anquetil. 25 »

Léon Lemonnier : *La femme sans péché;* Flammarion. 12 »

Jack London : *Le loup des mers,* traduit par Paul Gruyer et Louis Postif; Edit. Crès. 12 »

Prosper Mérimée : *Colomba;* Nelson. « »

Maxime Rasteil : *Tartarins d'Auvergne;* Figuière. 10 »

Serge Séménov : *La faim,* traduit du russe par Brice Parain; Edit. Montaigne. « »

Stendhal : *Le Rouge et le Noir,* chronique du XIXe siècle. Revision du texte et préface par Henri Martineau; Le Divan, 2 vol. « »

Marika Stiernstedt : *Ulla-bella,* traduit du suédois par Kate Hornell et Juliette Julia; Albin Michel. 12 »

Théo Varlet : *Le roc d'or;* Plon. 10 »

X : *Les vrais mémoires de Cécile de Volanges.* Rectification et suite aux *Liaisons dangereuses;* Goulet, 2 vol. « »

Sciences

Capit. Stefan Christesco : *La vérité sur la création en 7 époques, étude basée sur une triple synthèse électromagnétique du substratum des atomes;* Alcan. 10 »

Sociologie

Georges Bricard : *L'organisation scientifique du travail;* Colin. 9 »

Théâtre

Prosper Mérimée : *Le Carrosse du Saint-Sacrement,* saynète; Nouv. Revue franç. « »

Varia

Paul de Cassagnac : *Les vins de France;* Hachette. « »

Francisque Gérard : *Les faïences parlantes du XVIIIe siècle.* Avec des illust.; Impr. nouvelle, Bourg (Ain). « »

Georges Lanoë-Villène : *Le livre des symboles.* Dictionnaire de symbolique et de mythologie. *Lettre A;* Edit. Bossard. 27 »

Lieut.-Col. Laure : *La victoire franco-espagnole dans le Rif.* Avec une carte en couleurs; Plon. 15 »

Louis Madelin : *La colline de Chaillot.* (Chaillot, Passy, Auteuil.) Avec des illust.; Hachette. 6 »

Marquis de Rochegude et Maurice Dumolin : *Guide pratique à travers le Vieux Paris.* Nouv. édit. entièrement refondue. Avec 60 croquis; Champion. « »

MERCVRE.

ÉCHOS

Mort d'Eugenio Diaz Romero. — Prix littéraires. — A la Société J.-K. Huysmans. — Le projet de monument à Théophile Gautier et son buste. — Charles Foix. — L'île de Robinson Crusoé. — Une réponse d'Emile Zola à Jules Lemaitre. — A propos d'un portrait de Mme de Balzac. — Scribe au « Chat Noir » ; la mort d'un vaudevilliste. — Qu'est-ce qu'un « bungalow » ? — M. Lenormand défenseur du théâtre. — Le Sottisier universel. — Publications du « Mercure de France ».

Mort d'Eugenio Diaz Romero. — Le poète argentin Eugène Diaz Romero est mort le 1er avril à Bruxelles où il avait établi sa résidence depuis plus d'une année.

Son premier recueil de poèmes publié en 1900 répandit tout de suite son nom dans les pays de langue espagnole.

Il fut correspondant du *Mercure de France* en Amérique latine et avait lui-même fondé, à Buenos-Aires, où il était né, *le Mercure d'Amérique*, publication fort appréciée dans les milieux littéraires d'Espagne et de l'Amérique du Sud.

Il avait été le défenseur ardent de la cause des alliés pendant toute la guerre.

§

Prix littéraires. — Le prix de l'Aide aux femmes de professions libérales a été attribué au volume de vers de Mme Jeanne Yves Blanc : *La barque sur le sable.*

§

A la Société J.-K. Huysmans. — Le quatrième déjeuner de la Société J.-K. Huysmans a eu lieu le mercredi 30 mars dernier sous la présidence de M. Lucien Descaves

Mme Rachilde, MM. Forain, Henri Martineau, Charles Jouas, Pierre Lièvre, Léon Deffoux, Pierre Dufay, René Millaud, l'abbé Mugnier, Alfred Vallette, Albert Marois, André Thérive, Pierre Galichet et René Dumesnil y assistaient.

On a admis de nouveaux membres adhérents et réglé, dans ses grandes lignes, le programme de la journée du jeudi 12 mai prochain, vingtième anniversaire de la mort de Huysmans ; après une visite au cimetière Montparnasse, une messe à Saint-Séverin sera dite par l'abbé Mugnier et une plaque commémorative sera apposée sur la maison mortuaire, 31, rue Saint-Placide. Le Conseil Municipal de Paris, qui a déjà donné le nom de Huysmans à une rue du 6e arrondissement, participera vraisemblablement à cette cérémonie.

§

Le projet de monument à Théophile Gautier et son buste. — Lorsque nous avons annoncé (*Mercure*, 15 mai 1926) la constitution d'un comité qui se proposait d'ériger, à Paris, un monument à Théophile Gautier, nous lui avons souhaité bonne chance, mais en lui rappelant qu'il devrait apporter beaucoup de persévérance pour faire aboutir ce projet. En effet, une guigne posthume semble poursuivre, dans les glorifications qui lui sont consacrées, l'auteur d'*Emaux et Camées*.

Voici que nous apprenons, par *L'Opinion* du 26 mars, que les deux comités qui assumaient l'exécution du dernier projet ne sont plus d'accord :

> L'un qui patronne une effigie du statuaire Dejean et un projet architectural de Charles Plumet ; l'autre, qui n'a ni buste ni socle à sa disposition, mais qui comprend parmi ses membres les héritiers du grand romantique. Comme ceux-ci ne veulent pas entendre parler de l'œuvre de Dejean, aucune entente ne parait possible et le bon Théo attendra sans aucun doute longtemps son monument.

A défaut de monument, Théophile Gautier a déjà un buste à Paris et cela suffit peut-être à apaiser l'ombre du poète qui a écrit : « Le buste — survit à la cité ». Par malheur, ce buste est si mal placé (bien qu'en plein centre de Paris) que peu de Parisiens l'ont vu. Il se trouve dans la rotonde qui précède l'escalier conduisant au Musée de l'Opéra, entre les compositeurs Frédéric Ploton et Michel Carafa.

Faut-il supposer que parmi les motifs décoratifs de son théâtre, Charles Garnier ait mis quelque ironie à rapprocher ces musiciens de celui qui avouait : « Le grincement d'une scie ou celui de la quatrième corde du plus habile violoniste me font exactement le même effet ». — L. DX.

§

Charles Foix. — Le docteur Charles Foix, professeur agrégé à la faculté de médecine et médecin des hôpitaux de Paris, qui vient de mourir à l'âge de 45 ans, n'était pas seulement un savant histologiste, c'était encore un écrivain de valeur, et à ce titre il convient que le *Mercure* lui consacre quelques lignes.

Sous le titre *Une Trilogie*, Charles Foix a donné trois drames antiques, *Adonis*, *Silène*, *Dionysos*, qui me semblent ce que notre littérature

moderne a donné de plus coloré et de plus exact comme reconstitution du grand drame grec ; on jurerait d'une œuvre de quelque prédécesseur d'Eschyle rendue par un palimpseste favorable. Il a encore publié deux autres drame, *Prométhée* et *Les Bessarides*, dyptique du Destin et de la Volonté ; son *Prométhée* tranche sur les innombrables œuvres portant le même titre par un symbolisme puissant et de haute noblesse : les figures de Prométhée et de Jésus y sont mêlées de la façon la plus impressionnante.

Ces œuvres qui n'avaient pas atteint, comme bien on pense, le grand public, avaient été très remarquées dans le groupe des amateurs de belle poésie d'art (tous ces drames antiques sont écrits en vers libres) et le souvenir de Charles Foix, si prématurément disparu, restera vivant parmi eux. — H. M.

§

L'île de Robinson Crusoë. — Va-t-on savoir où elle était ? Le secret de l'énigme aurait alors été découvert dans des circonstances bien romantiques. Dans le sud du Comté de Worcester, le manoir de Cleeve Priors, construit au temps d'Elisabeth, est l'un des plus beaux qui subsistent en Angleterre. Récemment, on découvrit, sous les combles, une sorte de cabinet sans lucarne qui avait dû servir de débarras il y a quelque deux cents ans. Entre divers objets délabrés de cette époque, il s'y trouvait un coffre qui, lorsqu'on l'eut fait ouvrir, contenait environ un millier de lettres dont la première date de 1680.

M. John Humphreys, président de la Société Archéologique de Birmingham, s'est chargé de classer et de déchiffrer ces grimoires, qui sont une partie de la correspondance d'un certain capitaine Thomas Bowry, marin aventureux qui fit du négoce aux Indes et en Extrême-Orient pour son propre compte et pour le compte parfois de la Compagnie des Indes. Souvent, il joint à ses lettres des cartes manuscrites des ports et côtes de Malaisie, de Sumatra, de Bornéo, de Chine et du Japon même, documents précieux à une époque où l'Angleterre ne possédait qu'une sorte de blockaus, Fort Saint-Georges, construit sur une étroite bande de sable où s'étale maintenant Madras.

Dans le style élégant et compassé de cette période, le capitaine Bowry relate mille et une aventures, ses rencontres avec les pirates, les périls de la navigation, les incidents de ses rapports avec les indigènes. Il décrit minutieusement et pittoresquement les endroits où il aborde, et c'est ainsi qu'il trace, d'une île qu'il a visitée, un tableau qui concorde de façon surprenante avec la description que De Foe a donnée de l'île de Robinson Crusoë. Et voici le miracle : c'est que parmi la correspondance du marin se trouvent deux lettres de Daniel De Foë. La première est une réponse à une invitation de Bowry, qui avait « une

proposition à lui faire ». Dans la seconde, l'écrivain accepte l'invitation. Comme cela se passe deux ans avant la publication de *Robinson Crusoë*, il est probable que le marin a fourni au conteur la documentation nécessaire aux parties descriptives du récit.

Sir Richard Temple, vice-président de l'Hakluyt Society, a entrepris à son tour l'examen de ces documents, qui vont faire l'objet d'une des publications de cette savante association qui a pour but de faire imprimer pour ses membres les travaux géographiques, les relations de voyages et d'explorations par terre et par mer, antérieurs au XVIIIe siècle. — HENRY-D. DAVRAY.

§

Une réponse d'Emile Zola à Jules Lemaître. — Une lettre qu'Emile Zola adressa, le 14 mars 1885, à Jules Lemaître en réponse à l'article que celui-ci publia sur *Germinal* vient d'être mise en vente au prix de 500 francs.

Comme elle ne figure pas dans les volumes de *Correspondance* du romancier et qu'elle est restée jusqu'à ce jour inédite, nous reproduisons, ci-dessous, les passages où Zola discute les commentaires du critique.

J'accepte très volontiers votre définition : « Une épopée pessimiste de l'animalité humaine », à la condition pourtant de m'expliquer sur ce mot « Animalité ». — Vous mettez l'homme dans le cerveau, je le mets dans tous ses organes. Vous isolez l'homme de la nature, je ne le vois pas sans la terre, d'où il sort et où il rentre. L'âme que vous enfermez dans un être, je la sens épandue partout, dans l'être et hors de l'être, dans l'animal dont il est le frère, dans la plante, dans le caillou. Et j'ajoute que je crois fermement avoir fait la part de tous les organes, du cerveau comme des autres. Mes personnages pensent autant qu'ils doivent penser, autant que l'on pense dans la vie courante. Toute la querelle vient de l'importance spiritualiste que vous donnez à la fameuse psychologie, à l'étude de l'âme prise à part. Je ne la prends pas à part, n'est-ce pas? et c'est pourquoi je n'ai point de psychologie. Moi, je soutiens que j'ai ma psychologie, celle que j'ai voulu avoir, celle de l'âme rendue à son rôle dans le vaste monde, redevenue la vie, se manifestant par tous les actes de la matière. — Il n'y a donc là qu'une dispute de philosophes. Pourquoi, dès lors, ce reproche de grossièreté qui revient sans cesse? Je vous avoue que c'est le seul qui m'ait blessé. Toujours la fameuse psychologie. Les raisons qui font pour vous que je ne suis pas un psychologue font évidemment que je suis un écrivain grossier.

§

A propos d'un portrait de Mme de Balzac. — Le Dr Henry La Bonne nous informe que le portrait de Mme de Balzac dont parle le *Mercure* du 15 mars, p. 700 (citation d'une communication de M. Gaston Prinet à l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*) n'est plus en possession du musée balzacien à Issoudun.

§

Scribe au « Chat noir » ; la mort d'un vaudevilliste. — L'acte de baptême d'Augustin-Eugène Scribe était ainsi conçu sur les anciens registres de Saint-Jacques

Le dimanche 25 déc. 1791, a été baptisé Augustin-Eugène, né le jour précédent, fils de Jean-François Scribe, md d'étoffes de soye et d'Adélaïde Nolleau, sa fem., demt rue St-Denis. Le parrain Antoine-Augustin Scribe, ancien négociant, boulevard St-Antoine, paroisse St-Paul, oncle de l'enfant, la marraine Marie-Victoire Nolleau, épouse de François-Eléonore Aucante, administrateur du mont Cenis, rue du Mail, paroisse St-Eust. tante de l'enfant.

Tous signèrent, y compris le vicaire Boisseau.

Cet acte d'état... religieux — il constituait encore l'état civil, que devait seulement régler le décret du 20 septembre 1792 et la loi du 28 pluviôse an III — omet, détails étrangers à ce baptême, d'indiquer que, dans la maison voisine, au 30 de la rue Saint-Denis, était né, le 24 janvier 1732, Pierre-Augustin Caron, qui devait illustrer à jamais le nom de Beaumarchais.

Quant à la boutique « d'étoffes de soye » que tenait, au 32, Jean-François Scribe, elle portait une enseigne demeurée fameuse dans les lettres, *Au Chat noir*, encore que, dans ses plus fulgurants boniments, Rodolphe Salis n'ait jamais songé à revendiquer cet oncle, bien plus authentique, certainement, que Francisque Sarcey. Il lui suffisait d'avoir comme clients, parfois comme collaborateurs, Grenet-Dancourt et Léon Gandillot. Il ignorait vraisemblablement que le plus fécond, et le plus pillé, des vaudevillistes avait tenu son cabaret sur les fonts baptismaux du boulevard Rochechouart.

Eugène Scribe était encore au berceau lorsque mourut son père. Veuve, sa mère céda son commerce et alla demeurer non loin de Saint-Roch. Une confiserie succéda aux « étoffes de soye », mais l'enseigne n'a pas changé : c'est toujours *Au Chat noir* et on peut contempler au premier étage, presque au coin de la rue de la Reynie, deux superbes chats, étrangers au crayon de Steinlen.

Tue par la plupart de ses contemporains — les deux plus mauvaises langues de l'époque, Horace de Viel Castel et Edmond de Goncourt, n'y font point allusion — et ignorée de nos contemporains, la mort de Scribe semble moins appartenir au vaudeville qu'au Grand Guignol. Millionnaire, propriétaire à la ville et à la campagne, Eugène Scribe habitait, en 1861, le petit hôtel de la rue Pigalle, au 12 exactement, qu'on vient de mettre bas pour construire le nouveau théâtre du Docteur, non, de M. Henry Pascal. Les dictionnaires biographiques l'y font mourir et ont tort : une attaque d'apoplexie le foudroya, le 20 février 1861, non à son domicile, mais en fiacre, et il n'y était pas seul. Le vaudevilliste, entré dans sa septantième année, ne s'était point

décidé à dételer à temps et cette ultime jeunesse aboutit à la fâcheuse congestion. Arsène Houssaye n'a pas cru, dans ses *Confessions*, devoir se prêter au mensonge officiel, et seul à peu près a conservé pour ses neveux l'histoire de ce fiacre funèbre semblant emprunté aux accessoires de Jean Lorrain :

Le jour où mourut Mürger, Scribe est mort dans un fiacre (1), lui qui avait un carrosse ! Il est vrai qu'il n'est pas mort tout seul comme Mürger, puisqu'il avait une femme dans sa voiture, une de ses deux maîtresses, car jusqu'à la fin il faisait répéter leurs rôles à deux comédiennes de ses trois théâtres.

Comme le Régent, Eugène Scribe était mort sur la brèche. Tous n'ont point su profiter de l'exemple : depuis, nous avons eu Félix Faure et même un président du Sénat — ce jour-là ce fut son charme perdu pour la plaisanterie dont MM. de Flers et Caillavet égayèrent leur comédie du *Roi* — dont la mort ne fut pas moins édifiante. — PIERRE DUFAY.

§

Qu'est-ce qu'un « bungalow » ? — L'écriteau « Bungalow à louer » devient fréquent aux environs de nos plages et il pullule sur les côtes d'outre-Manche. Quel genre d'habitation ce terme signifie-t-il ? Le grand dictionnaire d'Oxford en donne cette définition : maison sans étage, de construction légère, habituellement avec un toit de chaume. Dans l'édition abrégée de ce même ouvrage, il est dit : maison légèrement construite, sans étage ou baraquement temporaire. Tous les autres dictionnaires répètent plus ou moins identiquement cette définition. L'étymologie est hindoue, de l'adjectif *bangla* qui s'applique à ce qui vient du Bengale.

La diversité des bungalows dépasse de beaucoup cette définition. C'est pourquoi l'*Observer* a récemment offert un prix de trois guinées pour « une nouvelle définition du bungalow répondant à ce qu'on sait depuis peu de sa nature et de ses habitudes, sur la côte du Sud ou ailleurs ». Les lecteurs entrèrent dans l'esprit de la question, et bon nombre d'entre eux, ayant sans doute été rançonnés d'exorbitante façon par les exploiteurs de baraquements, les réponses furent pour la plupart sarcastiques, *uncomplimentary*, dit poliment l'*Observer*. Elles ne devaient pas excéder quinze mots.

En voici quelques-unes, dont la plus brève qui est à peu près intraduisible : *A rickety house for rackety people*, maison disloquée pour gens disloquants, ou turbulents. — Maison sans étage, de construction légère, pour tous usages autres que ceux d'un foyer domestique. — Maison sans étage qui est au bâtiment ce que la meringue est à la

(1) Comme tous les romantiques, et, jusque dans la vie privée, il le demeura jusqu'à la fin, Arsène Houssaye se souciait peu des dates : Henry Murger était mort à la maison Dubois, le 28 janvier 1861.

pâtisserie. — Produit d'un croisement entre une chaumière et une véranda ; a hérité des vices des deux. — Petite excroissance parasitique à la surface de la Nature, parfois infectieuse. — Maison sans étage construite pour recevoir la lumière, l'air et la pluie.

Le prix a été décerné à la définition suivante dont notre traduction ne rend pas l'humour original : Maisonnette plate, de tempérament instable, avec tout le confort aux étages et la tranquillité intime au sous-sol. — H.-D. D.

§

M. Lenormand défenseur du théâtre.

Paris, 20 mars.

Mon cher Directeur,

A propos de son article, *Les ennemis du Théâtre*, reproduit aux échos du *Mercure* du 15 mars, M. Lenormand revient dans *Chantecler* sur son bafouillage *Maufranc-Dictateur-Dictateur-Maufranc* en ces termes :

Une erreur matérielle s'est glissée dans ma dernière chronique sur « Les ennemis du Théâtre ». Je citais *Jean le Maufranc* parmi les ouvrages de grande classe que M. André Rouveyre avait le plus injustement malmenés dans le *Mercure de France*. Or, c'est le *Dictateur* qui avait excité sa colère.

Quelle « colère », je le demande, ai-je manifestée au sujet du *Dictateur*, qui m'a au contraire bien fait rire ? Si M. H.-R. Lenormand est un furieux, moi non. Même je n'aurais pas parlé de ses façons équivoques vis-à-vis de moi, et je l'en avais même averti, à condition qu'il se tînt tranquille ; mais il est trop « fol » enfin.

Cet hiver, cet auteur dramatique a envoyé au critique dramatique du *Mercure*, peu avant la représentation de l'une de ses pièces, un livre sur lui-même, de M. Daniel Rops, portant son nom pour titre, et de sa propre main, à la feuille de garde, cette évidente sollicitation : « *A M. André Rouveyre, avec mon admiration*. H.-R. LENORMAND. » Ayant trouvé la pièce détestable, je l'ai dit sans tenir compte de la flagornerie propitiatoire — un peu grosse, avouons-le.

Il faut avoir l'ingénuité d'un fabricant de fantômes pour ne pas comprendre que ces façons-là livrent, en parfaite clarté, les mobiles personnels qui déterminent chez M. Lenormand la flatterie ou le ressentiment. On caresse inconsidérément, et, si ce n'est pas aperçu, on mord.

Encore faut-il porter de bonnes dents, et ne pas avoir auparavant donné une lime à ceux que l'on assiège.

Cordialement vôtre

ANDRÉ ROUVEYRE.

Paris, le 1er avril 1927.

Mon cher Directeur,

J'ai lu avec plaisir les extraits que le *Mercure* a donnés de l'article de M. H.-R. Lenormand sur les *Ennemis du théâtre*. Il aura eu là plus de lecteurs qu'il n'a de spectateurs pour ses pièces.

Cet auteur dramatique mécontent nous traite, moi plus particulièrement, de « crapauds à lunettes ». Hé ! hé ! le crapaud a du bon, c'est un animal utile, qui détruit la vermine, et quant aux lunettes, il est bon aussi d'en avoir : on voit plus clair dans les faux talents.

M. Lenormand prône les voies de fait à l'égard des critiques qui ne célèbrent pas ses œuvres et celles des auteurs de son genre. Il ne lui suffit pas d'être assommant au théâtre. Il veut encore l'être à la ville.

Il termine en qualifiant nos critiques d' « attentats contre l'esprit ». C'est un personnage, pour ma part, que je n'ai jamais vu dans ses pièces ni dans celles de M. de Curel.

Cordialement, MAURICE BOISSARD.

§

Le Sottisier universel.

Un accusé, condamné à mort par un premier arrêt, doit être condamné une seconde fois à mort lorsque, sur une seconde poursuite, il est reconnu coupable d'un crime antérieur à la première condamnation et passible de la peine de mort ; mais la confusion des peines doit être ordonnée. — (*Code d'Instruction criminelle et Code pénal*, annotés d'après la doctrine et la jurisprudence, publiés sous la direction de MM. Gaston Griolet et Charles Vergé, par Henry Bourdeaux ; Dalloz, éditeur, Paris 1927, page 183.)

Et puis, il y a la France, le Piémont, la Tunisie, Nice. Ajoutons-y la Corse et disons que voilà quelques jolis morceaux que l'impériale Italie peut désirer enlever à sa voisine et cousine. – *Pourquoi Pas ?* 4 mars 1927.

La Chine, contrée immense de 490 millions de kilomètres carrés, dont la population est environ de 450 millions d'habitants. — PIERRE DAYE, *La Chine est un pays charmant*, p. 18.

Les éléphans, estant irrités, chargent les hommes sur leurs cornes. — Paré *Animaux*, 13 [cité par Littré].

Cette taxe est réduite à 40 francs pour tout travailleur en règle vis-à-vis de la loi française, qui exige la négligence, ou pour d'autres raisons. — *L'Indépendance belge*, 3 février.

Les maisons gothiques de briques roses, à pignons et à windows. — *Le Journal*, 17 février.

La littérature, jeu de grâces, n'envoyait guère alors que des balles fleuries. — GUY CROUZET, *La Grande Revue*, décembre 1926.

Et le tapis des rizières pavant le fond de cette vallée se révèle. — LOUIS ANDARD, *En roulotte*, p. 176.

Mais le ricanement impur de la bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

La Tramontane, février.

Il raconte que les méthodes habituelles employées par les agents de la G.P.U. à l'égard de prisonniers récalcitrants sont la luxure des bras et des coups de bâtons de caoutchouc. — *La Vague Rouge*, 1er mars p. 53.

Le petit livre de M. Romier est comme un grain de mil qui contient la promesse d'un arbre. — BERNARD FAY, *L'Homme et la masse*, *Revue Européenne*, février.

Des marks en or de vingt francs apparurent aux yeux émerveillés de M. Brinn — *Le Journal*, 17 février.

A celles qui de même que moi admirent le beau et souple talent de Gide. Saviez-vous que cet auteur... a publié les véritables lettres de sa fiancée dans la partie étroite ? Que pensez-vous d'une telle façon d'agir ? — *Modes de la Femme de France*, 10 mars.

§

Publications du « Mercure de France » :

BALLADE DE LA GEÔLE DE READING, LA VIE DE PRISON EN ANGLETERRE, POÈMES EN PROSE, traduits et annotés par Henry-D. Davray, accompagnés de l'*Histoire de la Ballade de la Geôle de Reading* par le traducteur. Vol. in-16, 12 fr. Il a été tiré 55 ex. sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 55, à 70 fr., et 330 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 56 à 385, à 35 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.

Mais le ricanement impur de la bêtise
Me force à me boucher le nez devant l'azur.

La Tramontane, février.

Il raconte que les méthodes habituelles employées par les agents de la G.P.U. à l'égard de prisonniers récalcitrants sont la luxure des bras et des coups de bâtons de caoutchouc. — *La Vague Rouge*, 1er mars p. 53.

Le petit livre de M. Romier est comme un grain de mil qui contient la promesse d'un arbre. — BERNARD FAY, *L'Homme et la masse*, *Revue Européenne*, février.

Des marks en or de vingt francs apparurent aux yeux émerveillés de M. Brinn — *Le Journal*, 17 février.

A celles qui de même que moi admirent le beau et souple talent de Gide. Saviez-vous que cet auteur... a publié les véritables lettres de sa fiancée dans la partie étroite ? Que pensez-vous d'une telle façon d'agir ? — *Modes de la Femme de France*, 10 mars.

§

Publications du « Mercure de France » :

BALLADE DE LA GEÔLE DE READING, LA VIE DE PRISON EN ANGLETERRE, POÈMES EN PROSE, traduits et annotés par Henry-D. Davray, accompagnés de l'*Histoire de la Ballade de la Geôle de Reading* par le traducteur. Vol. in-16, 12 fr. Il a été tiré 55 ex. sur hollande Van Gelder, numérotés à la presse de 1 à 55, à 70 fr., et 330 ex. sur vergé pur fil Montgolfier, numérotés de 56 à 385, à 35 fr.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Poitiers. — Imp. du Mercure de France, Marc Texier.